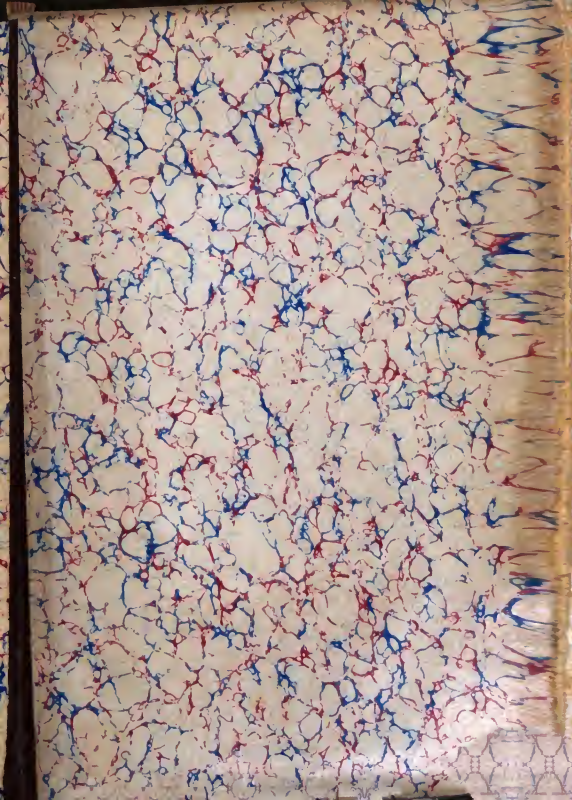


...PALLI

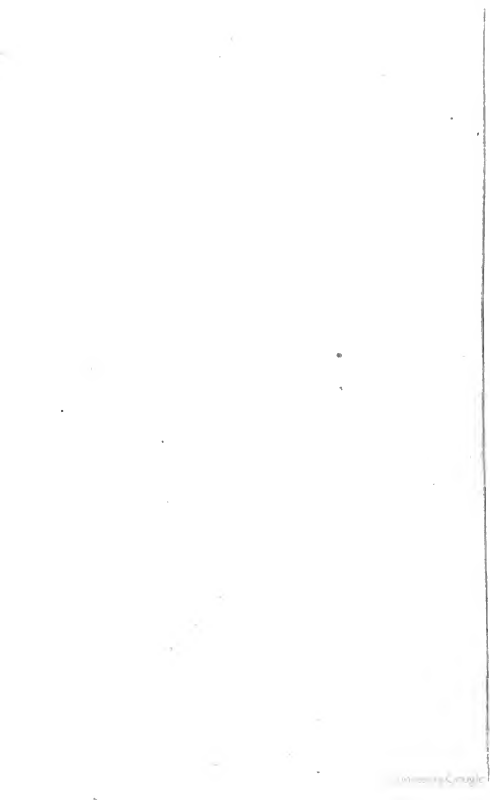
· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala v.
6-VI-2



III 6 VI 2



L'HÉRITAGE
D'UN
PIQUE-ASSIETTE

II
DEUX HISTOIRES DU PASSÉ

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

DU MÊME AUTEUR

DÉFUNT BRICHET

2 vol. gr. in-18. jésus : 6 fr.

LE RÉMOULEUR

ÉPISODE DU TEMPS DE LA TERREUR ET DU DIRECTOIRE

2 vol. gr. in-18. jésus : 6 fr.

78634

L'HÉRITAGE

D'UN

PIQUE-ASSIETTE

PAR
EUGÈNE CHAVETTE

II
DEUX HISTOIRES DU PASSÉ

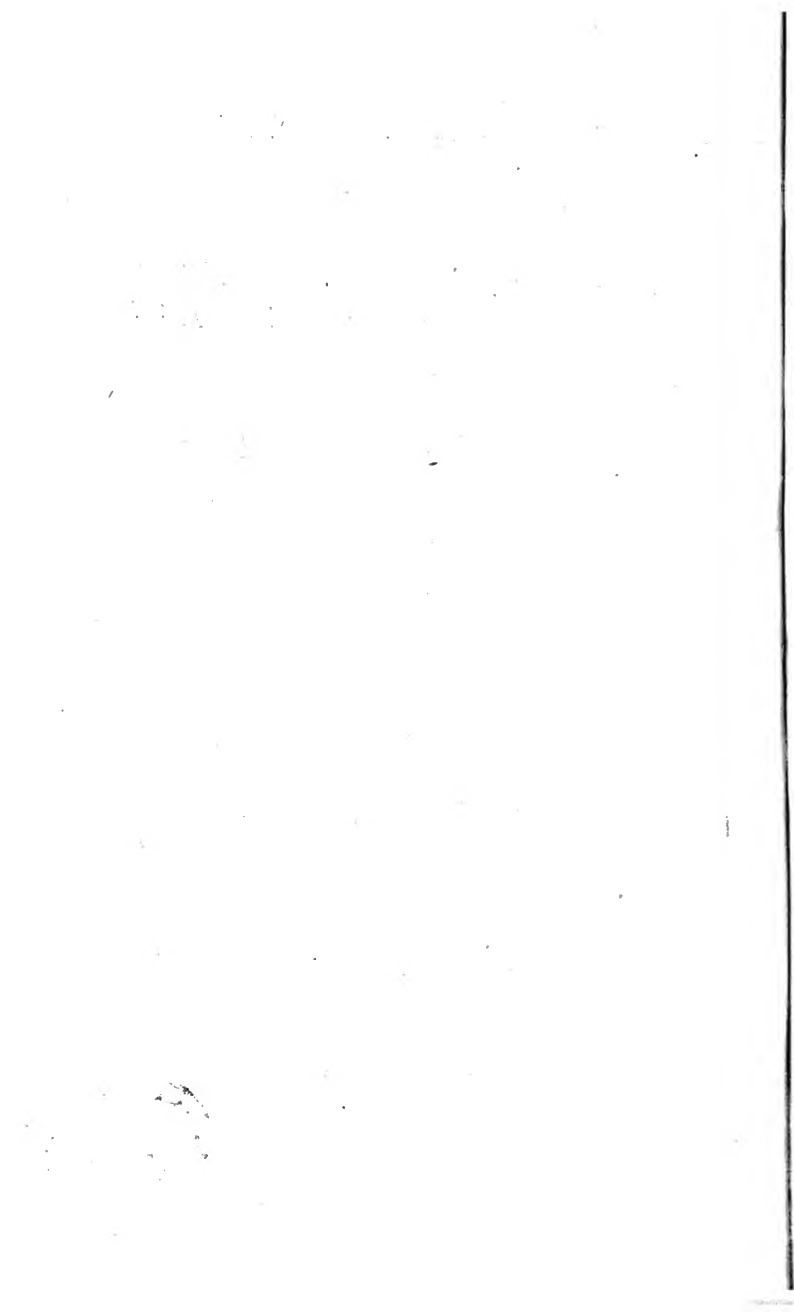


PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

Tous droits réservés.





L'HÉRITAGE

D'UN

PIQUE-ASSIETTE

Deux Histoires du Passé.

I

A cinq lieues de Paris, sur le versant du plateau de Montfermeil qui descend vers Livry, se trouve le village de Clichy-sous-Bois, dont le nom indique assez la situation au milieu des bois qui couvrent le plateau. A deux cents mètres de l'entrée de ce village s'élevait, isolée et perdue dans les fourrés, une habitation que les habitants du pays avaient surnommée « *la Maison des Enragés.* » L'hydrophobie était complètement étrangère à l'origine de ce surnom qui venait de ce que, quatre années auparavant, la maison avait été achetée par un déterminé viveur parisien. Pendant deux saisons, le nouveau propriétaire y avait réuni, en hommes et en femmes, une joyeuse bande, et on avait mené une si bruyante et si scandaleuse existence que les paysans, effarouchés par tout ce vacarme qui franchissait les murs, en avaient conclu qu'on devait être vraiment enragé pour se conduire de la sorte.

Soit que le viveur eût changé le théâtre de ses folies, soit qu'il eût, comme on dit, largement mis de l'eau dans son vin, le plus complet silence avait remplacé, depuis deux ans, l'ancien charivari et le propriétaire n'avait pas même reparu. Les clefs de la demeure étaient restées toujours déposées chez le plus proche paysan qui avait charge, de temps à autre, d'aller donner de l'air aux chambres désertes.

Il fallait qu'on eût jadis fait un bien rude tapage pour que le bruit en arrivât aux oreilles de ceux qui longeaient la propriété, car la maison se trouvait au milieu du jardin et la distance était grande jusqu'au très-haut mur qui entourait cette demeure. Mais si les paysans en avaient beaucoup entendu, ils n'avaient, en revanche, pu rien voir, car ce haut mur cachait complètement l'habitation qui, avec son rez-de-chaussée, ne possédait qu'un seul étage. Ainsi peu élevée, elle demeurait donc enfouie sans que rien de sa construction dépassât la crête de la muraille. A la condition de ne pas renouveler l'ancien vacarme, on pouvait vivre là, ignoré de tous, sans craindre que même une fenêtre éclairée trahit la présence d'un habitant en cette demeure abandonnée.

Nous ne tarderons pas plus longtemps à dire que, depuis trois jours, c'était dans cette maison que Paul Avril attendait Mme d'Armangis. Bien que, de toutes les impatiences, la plus cruelle soit, affirment deux mauvais vers, celle de l'amoureux qui attend sa belle, Paul Avril n'avait pas beaucoup souffert, car il n'était pas encore revenu de l'étonnement produit par l'inespéré succès de son amour.

Après ce dîner chez Mme d'Armangis, quand, au salon où se prenait le café, il avait osé murmurer quelques timides paroles de reconnaissante passion à celle qu'il croyait lui avoir sauvé la vie au bal de l'Opéra, elle lui avait rapidement soufflé :

— Partez le dernier.

Pendant le reste de la soirée, elle alla de l'un à l'autre, empressée et souriante, ayant si bien l'air d'avoir oublié Paul, sur lequel son regard ne se tourna plus, que le jeune homme finit par se dire :

— J'aurai mal entendu.

Et, de fait, sa confiance n'avait à s'appuyer que sur de bien faibles bases. Pour quelques mots plus respectueux que passionnés qu'il avait dits la veille, quand, après le théâtre, on avait été prendre le thé chez Mme de Jozères; pour deux autres phrases balbutiées tout à l'heure, était-il supposable que la belle Mme d'Armangis, à laquelle a chronique scandaleuse n'avait pu jamais prêter un amant, se montrât d'aussi facile composition? Aussi, revenant tout penaud de sa joie première, Paul se répétait :

— Si j'ai bien entendu, alors je me suis trompé sur le sentiment qui a dicté ces paroles. Celle qui m'a déjà protégé me sait entouré d'ennemis, et l'intérêt que je lui inspire veut s'affirmer encore par d'utiles conseils.

Peu à peu le salon se vidait, mais trop lentement au gré d'Avril, dont l'impatience appelait le moment où il se trouverait seul avec son idole. Si minime espoir qu'il eût conservé, il n'avait pourtant pas brûlé ses vaisseaux.

— Qui sait si le tête-à-tête ne me donnera pas du courage. Qui ne risque rien n'a rien ! se disait-il.

Mais, en pensant à ce tête-à-tête, un souvenir lui vint traverser l'esprit. Il était arrivé à l'hôtel avec Caduchet, et le sourd se cramponnerait à lui pour en partir. Tant qu'il le verrait rester en place, le gros homme refuserait de démarrer. Restait la ressource de s'en débarrasser en trouvant un prétexte quelconque, mais, ce prétexte, il fallait le faire entrer discrètement dans l'oreille du bonhomme, et le « discrètement » était impossible avec un

gaillard qui, lorsqu'on criait à pleins poumons, soutenait qu'on mâchait les paroles.

— Diable ! je ne songeais plus à mon grotesque, pensa Paul en cherchant le sourd des yeux.

Isolé de la conversation par son infirmité, celui-ci s'était installé, sur un doux fauteuil, dans un coin du salon et, comme au dîner le maître gourmand s'était gavé suivant sa coutume, la digestion n'avait pas tardé à lui procurer un vrai sommeil de chanoine.

Après le départ du dernier invité, un vieillard qu'elle avait reconduit jusqu'à la porte, quand Mme d'Armangis, se croyant enfin seule, vint droit à Avril, le jeune homme lui désigna du doigt Caduchet qui, ventre tendu, soufflait des pois en son sommeil. A cette vue, la jolie femme éclata d'un joyeux rire.

— Oh ! fit-elle, même éveillé il ne nous gênerait guère pour causer à l'aise, mais, puisqu'il dort, laissons-le à son repos.

Toujours riant du ronfleur, elle se mit sur un canapé et montrant à Avril la place vide à côté d'elle :

— Asseyez-vous là, grand fou ! dit-elle gaiement, et causons un peu.

Paul obéit.

— Maintenant veuillez m'expliquer ce que signifient ces phrases que, depuis hier, vous me bégayez à tout propos sans jamais les achever. Je n'en ai pas encore compris un seul mot... et c'est un vrai supplice... car je suis très-curieuse.

Pour toute réponse, Avril se laissa glisser à ses genoux et, lui prenant les mains, il les couvrit de baisers.

Mme d'Armangis ouvrit des yeux étonnés.

— Mais, mon cher enfant, vous vous trompez, continua-t-elle d'une voix un peu moqueuse. Vous me confondez

avec ma fille Blanche, que MM. de Jozères et Perrier m'ont demandée en mariage pour vous.

— Non, je ne me trompe pas, murmura bien doucement Paul, dont les lèvres se collèrent plus brûlantes sur les doigts qu'on ne songeait pas à lui retirer.

— Oh ! oh ! c'est donc bien décidément à moi que vous en voulez ! s'écria-t-elle après un nouvel éclat de rire.

— Je vous en conjure, ne raillez pas ! fit Avril avec l'accent de la prière.

Berthe devint aussitôt sérieuse.

— Oui, vous avez raison, Paul, on ne doit pas rire de l'amour, même quand il s'égare sur une vieille femme, dit-elle tristement.

Puis, prenant entre ses mains la tête du jeune homme agenouillé, elle se pencha vers lui, et, approchant de ses yeux son visage si resplendissant de beauté, elle continua :

— Car je suis une vieille femme... j'ai déjà de beaucoup dépassé la quarantaine... regardez-moi donc, mon enfant, et dites-vous que mon âge me défend de vous écouter.

En voyant si près de ses lèvres cette ravissante tête, Paul ferma les yeux pour se donner du courage, et sa bouche ardente se posa sur celle de Mme d'Armangis qui, à ce baiser, se rejeta brusquement en arrière.

— Vous êtes fou ! dit-elle d'un ton bref, en cherchant à délivrer ses mains reprises par Avril, qui lui répétait d'une voix vibrante de passion :

— Je vous aime ! je vous aime !

— Notre première entrevue date d'hier aux Italiens. Avouez que l'amour vous est venu vite ! dit-elle en retrouvant le ton railleur.

— Je vous aime depuis cette nuit où, après avoir été sauvé par vous du guet-apens qui m'attendait à la sortie du bal de l'Opéra, j'ai passé de si douces heures près de

vous... dans le cabinet du restaurant... au souper où vous m'avez refusé de vous démasquer.

C'était la seconde fois que Mme d'Armangis entendait Avril la prendre pour ce mystérieux domino.

— Quelle est cette femme? se demanda-t-elle.

— Ne le niez plus. Je vous ai reconnue, vous ma protectrice... suis-je donc si coupable pour avoir laissé l'amour s'emparer de mon cœur reconnaissant? poursuivit Paul.

Et pour attirer encore à lui cette tête qui avait fui devant un autre baiser, il entoura de son bras la ceinture de Berthe.

A cette étreinte, elle se redressa debout pour s'en dégager, mais Avril s'était aussi relevé, pressant toujours cette taille qui n'avait pu lui échapper. Ainsi serrés l'un contre l'autre, ils se regardèrent muets pendant vingt secondes.

Puis, comme si elle ne pouvait soutenir le regard de feu du jeune homme, Mme d'Armangis baissa les yeux en balbutiant, émue :

— Je vous l'ai dit, vous êtes fou.

— Je vous aime! je vous aime! répéta Avril qui, par un brusque effort, amena sous ses lèvres le front de la grande dame.

Un énorme bâillement interrompit subitement la scène.

C'était Caduchet qui se réveillait. Avant que le sourd eût retrouvé sa parfaite connaissance et surtout son aplomb, Berthe eut le temps de dire en souriant :

— Vous êtes si fou qu'il me prend envie de vous traiter comme tel. Savez-vous par quel procédé on guérit les fous?

— On les enferme.

— Oui, on les isole.

— Et vous voulez m'isoler?

— Oh! pendant quelques jours à peine... je suis curieuse de savoir si la solitude calmera votre démençe.

Et, baissant la voix, bien qu'elle sût que Caduchet était incapable d'entendre, elle continua rapidement :

— Vous allez vous rendre, sans en prévenir quiconque, au village de Clichy-sous-Bois. Vous vous ferez indiquer le paysan Janerot et vous lui demanderez les clefs de la Maison des Enragés en disant que vous venez de ma part.

— Et ? fit Avril frissonnant de joie.

— Et vous attendrez, ajouta-t-elle en lui adressant un sourire plein des plus enivrantes promesses.

Caduchet avait fini par se remettre sur ses jambes et s'approchait en disant :

— Je parie que vous avez cru que je dormais ? Pas du tout, je me recueillais pour trouver une rime.

Après cet audacieux mensonge, le sourd, sans aucune transition, lança un regard désespéré au plafond et poussa un petit gémissement.

— Oui, une rime... pour elle, l'ingrate ! geignit-il mélancoliquement. Où peut-elle être, cette cruelle dont l'absence fait de ma vie un vrai désert ? Envolée comme un sylphe !

Et l'inconsolable Caduchet, s'enfouissant la figure dans son chapeau pour cacher sa douleur, envoya un sanglot sur le nom de son chapelier en même temps qu'il glapissait :

— Reviens, mon adorée Françoise !... ma trop aimable déesse !

— Emmenez-le, car il est capable de pleurnicher ici jusqu'à demain, souffla Berthe à l'héritier.

Le jeune homme passa son bras sous celui du magot qui comprit le geste.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit-il, j'oubliais qu'il est l'heure d'adresser nos adieux à madame... Que voulez-vous ; l'amour me rend insensé... J'en meurs ! Depuis quatre jours, j'ai dépéri de près d'une once.

Tout gémissant, l'énorme personnage se laissa entraîner par son compagnon qui, après avoir déposé un baiser sur la main de Mme d'Armangis, lui avait murmuré :

— Je vais aller attendre où vous m'envoyez.

— Surtout ne parlez de votre départ à personne ! insista-t-elle en le congédiant avec un dernier et séduisant sourire.

Au vingtième pas dans la rue, Avril aurait bien voulu se débarrasser de son homme, mais le sourd se cramponnait si vigoureusement à son bras que la fuite était impossible. Tout en trotinant, Caduchet reprit ses lamentations :

— Ah ! que ne puis-je savoir en quel coin s'abrite cette fleur de beauté qui porte le gracieux nom de Pillois !

— Parbleu ! moi aussi ! pensa Avril en se rappelant de quel trouble la vieille et sèche créature avait été saisie, dans le salon de Perrier, quand on avait prononcé son nom devant elle.

Et, tout en traînant le mastodonte devenu rêveur, il se mit aussi à songer à la Pillois, dont Bourguignon, quand il lui avait conté les anciennes amours de la veuve et de Caduchet, lui avait appris le nom de famille « Bédache », ce même nom que portait le fermier du village de Bresles chez lequel il avait passé sa première enfance. A coup sûr ce devait être cette femme qui l'avait confié, lui, l'enfant abandonné, à ce fermier qui, au dire de Bourguignon, était le frère de la veuve. A ce détail, révélé par son domestique, il s'était cru sur la piste qui le conduirait à la découverte de sa famille ; malheureusement, dès le lendemain, la Pillois s'était tout à coup soustraite à l'enquête, en quittant à la hâte son domicile.

Après un assez long silence, il secoua le larmoyant Caduchet :

— Vous n'avez nulle espérance de la voir reparaitre tôt ou tard ? lui demanda-t-il.

La dernière syllabe entra seule dans l'oreille du sourd qui répliqua :

— Vous voulez faire un tour de boulevard ? j'y consens avec plaisir.

— Le diable soit d'un pareil pot ! pesta l'héritier qui s'en tint à cet unique essai de conversation.

Il n'eut pas, du reste, grand'peine à garder le silence, car, de cent en cent pas, son voisin lui répétait :

— Je vous en supplie, ne me bavardez pas ainsi... laissez-moi rêver à mon ange ingrat.

Quand, flâneurs silencieux, ils eurent longé les boulevards jusqu'à l'entrée du faubourg Montmartre, Avril s'arrêta et tendit la main à Caduchet :

— Oui, c'est vrai, nous nous séparons ici, dit ce dernier en reconnaissant l'endroit.

Et, avec cette extraordinaire vigueur qu'il possédait, il écrasa presque, dans la sienne, la main offerte en ajoutant d'une voix navrée :

— Bonne nuit ! dormez aussi pour moi... car l'insomnie m'attend... Je ne ferme plus l'œil depuis qu'elle m'a abandonné.

Sur cette énorme entorse donnée à la vérité par le sourd, qui oubliait le superbe à-compte de sommeil qu'il avait déjà pris dans le salon de Mme d'Armangis, Avril quitta le grotesque qui poursuivait sa route jusqu'au faubourg Poissonnière, dans lequel, nous l'avons dit, il demeurait en face du Conservatoire.

Après avoir feint, pour laisser Caduchet s'éloigner, de prendre la direction de son domicile, Paul, rebroussant chemin, était revenu sur le boulevard.

— Il est onze heures, se dit-il. Si je pars maintenant pour Clichy-sous-Bois, je débarquerai en pleine nuit et je ne saurai trouver le logis de ce paysan qui doit me remettre les clefs... Le plus tôt que je doive arriver, c'est au

petit jour... et deux heures suffiront à une voiture pour m'y conduire... Que vais-je faire jusqu'au moment du départ ?

Le souvenir de Bourguignon qui l'attendait en son logis le fit rire.

— Si je commettais l'imprudence de rentrer au bercail, je ne pourrais peut-être plus m'échapper demain. Ce vieux sournois m'accablerait de questions... et j'ai promis de me taire... sans compter qu'il serait homme à vouloir me suivre. Le mieux est donc de le laisser attendre. Je vais m'attabler dans quelque cabaret jusqu'au moment de me mettre en route.

Après une flânerie sur le boulevard, qu'il prolongea autant qu'il lui fut possible, Paul entra dans ce restaurant où, cinq nuits auparavant, alors qu'il quittait M. de Saint-Dutasse mourant, il avait soupé avant de se rendre au bal de l'Opéra.

En se retrouvant à la même table, Paul, à la pensée du changement qui s'était opéré dans son existence en un aussi bref délai, sentit son cœur palpiter d'une bien sincère joie.

— Il y a cinq nuits, murmura-t-il, j'entrais pour la première fois dans cette maison où, quelques heures plus tard, je devais ramener celle qui m'a sauvé la vie. J'étais alors déguenillé, à demi pendu, repoussé de tous... Aujourd'hui, la fortune m'attend et je suis aimé de la belle Mme d'Armangis !

Quand il quitta le cabinet où il venait de souper aussi lentement que possible, il était cinq heures du matin. Un de ces cochers de nuit qui font stationner leur voiture à la porte des grands restaurants se chargea de le mener en deux heures à Clichy-sous-Bois.

— A cette époque de l'année le petit jour vient à sept

heures. Je trouverai mon paysan éveillé, se dit l'héritier en s'installant dans le véhicule.

Le cocher tint parole. Deux heures après, il déposait son voyageur à l'entrée du village. Paul marcha tout droit à un habitant qui, sur le seuil de la première maison, s'étirait les bras en bâillant à pleine mâchoire.

— Pourriez-vous m'indiquer la demeure de M. Janerot? demanda-t-il.

— Janerot? c'est moi, dit le bâilleur.

— C'est alors chez vous que sont déposées les clés de la Maison des Enragés?

— Oui, depuis deux ans.

— Je suis autorisé par Mme d'Armangis à vous les réclamer.

Janerot leva les yeux au ciel en homme qui se consulte.

— D'Armangis... d'Armangis, répéta-t-il, je crois bien que c'est ce nom-là que m'a donné l'usurier... car, il faut vous dire que je ne l'ai jamais vue, cette dame. La propriété appartenait à un noceur de première force... Pour mener cette vie de polichinelle, il paraît qu'il empruntait à tort et à travers. Aussi avait-il fini par laisser la maison en paiement à un usurier... qui ne l'a pas gardée longtemps, du reste... car, au bout de trois jours, il m'a annoncé que les dettes du noceur... un fort beau garçon, entre nous... lui avaient été payées par une grande dame qui était ainsi devenue propriétaire de la maison... Et il m'a donné son nom pour que je lui remisse les clefs quand elle viendrait visiter son acquisition... Faut croire qu'elle n'est pas curieuse, la grande dame, car je n'ai pas encore vu la couleur de ses cheveux.

Tout en parlant, Janerot était rentré chez lui et, sur le manteau de la cheminée, il avait pris un sale et vieil almanach de campagne qu'il se mit à feuilleter.

— D'Armangis! répéta-il, voyons si c'est ce nom-là...

l'usurier me l'a écrit sur mon Mathieu Laensberg pour que je ne l'oublie pas... Ah ! oui, tenez, le voilà en toutes lettres... D'Armangis, c'est bien cela.

Puis, fermant son livre, le rustre ajouta :

— Est-ce que monsieur désire visiter la maison pour l'acquérir ?

— Je ne sais encore si je l'achèterai. Aussi, avant de me décider, je viens l'habiter pendant une quinzaine de jours, répondit Paul s'emparant du prétexte qui lui était offert.

Janerot ouvrit le tiroir d'un buffet dans lequel il prit un trousseau de clefs.

— Je vais vous conduire, dit-il.

De sa chaumière à la Maison des Enragés la distance était courte, mais il la parcourut en traînant le pas et, d'un regard sournois, examinant Avril qui marchait à son côté :

— Comme ça, reprit-il en entrant sous bois, monsieur vient passer une quinzaine dans notre pays ?

— Peut-être plus, peut-être moins, répondit l'héritier, qui, au fond, aurait été fort embarrassé de préciser mieux le temps de ce séjour, dont la durée dépendait du caprice de Mme d'Armangis.

— Monsieur va bien s'ennuyer ainsi tout seul... avec son domestique.

— Je n'ai pas de domestique.

— Ah ! je croyais que monsieur serait rejoint plus tard... aujourd'hui ou demain, par un serviteur, continua le paysan dont l'œil s'était nuancé d'étonnement à cette réponse.

Dix pas plus loin il revint à l'assaut :

— Alors, comme je disais, monsieur va bien s'ennuyer tout seul dans cette grande maison, insista-t-il d'un ton mielleux.

L'incomparable beauté de Berthe accusait si peu son

âge que Paul, en se souvenant que Janerot avait avoué ne l'avoir jamais vue, répondit :

— J'attends une dame d'ici à quelques jours.

Le rustre guettait sans doute cette réponse, car d'un ton dans lequel on n'aurait pu discerner la raillerie de la naïveté, il demanda aussitôt :

— Est-ce que c'est la dame qui paye les dettes des jolis garçons ?

— La personne qui doit venir... est ma sœur, dit sèchement l'amoureux, froissé par cette impudente question.

— Alors vous êtes donc le frère de Mme d'Armangis ? reprit Janerot qui, tout en parlant, ouvrait une petite porte percée dans le mur du jardin.

En songeant que son séjour avec lui dans cette maison compromettrait la grande dame, s'il avouait son nom, Paul repartit vivement :

— Mme d'Armangis ? Pas plus que vous je ne l'ai jamais vue, mon brave homme. Dans mes pourparlers au sujet de la propriété que je veux acheter, je n'ai eu affaire qu'à l'intendant de cette dame qui m'a dit qu'au nom de sa maîtresse vous me remettiez les clefs.

Pendant qu'il était en train de mentir pour sauver la réputation de sa belle des indiscretions de ce grossier et curieux personnage, Avril fit la bonne mesure. Après avoir cherché au hasard dans sa mémoire le premier nom venu, il ajouta avec aplomb :

— Ma sœur se nomme Mme... de Jozères.

— Après tout, ça m'est égal... Je n'y tiens pas plus que cela, moi... D'Armangis ou de Jozères, c'est comme vous voudrez, fit le villageois têtue d'un ton qui prouva que, tout en paraissant céder, il ne retranchait rien de ses suppositions.

Cependant ils étaient arrivés à la maison. Derrière son

guide, Avril pénétra dans un coquet salon ouvrant à droite d'un spacieux vestibule.

— Hein ! fit le rustre, est-ce meublé ? Oh ! le grand farceur ne regardait pas à la dépense ; il y a dix chambres pareilles bondées de meubles dans le dernier genre... vous aurez de quoi vous remuer à l'aise... et du vin dans la cave... ainsi que du bois.

— Alors, profitez-en pour allumer du feu.

— Tout de suite, dit Janerot, qui sortit pour se rendre à la cave.

Resté seul, l'amoureux se prit à réfléchir sur les révélations du paysan. Mme d'Armangis, à laquelle jamais la médisance n'avait pu prêter un seul amant, devait-elle cette réputation usurpée à la précaution prise de venir cacher ses amours en ce coin inconnu des pourvoyeurs de la chronique scandaleuse ?

— Quel est cet homme dont elle a payé les dettes ! se demanda-t-il en sentant lui poindre la jalousie à cette pensée qu'un autre l'avait précédé dans le cœur de Berthe.

Et il se promit de fouiller à fond toutes les chambres de la maison pour trouver quelque trace qui lui fit connaître quel avait été celui que Janerot appelait le noceur.

— Là ! je vous apporte de quoi vous procurer une fameuse flambée, dit le villageois en reparaissant les bras chargés de bois.

— Bien, allumez.

— Il faudra aussi vous faire du feu dans la chambre à coucher que vous choisirez... oh ! vous n'aurez que l'embarras du choix... il y a sept lits dans la maison.

— Bon. Alors j'opte pour la chambre qui était habitée par celui que vous appelez le noceur.

— Ah ! très-bien, celle du coin, là-haut.

— Dites-moi. Ce noceur était-il jeune? demanda Paul en affectant l'indifférence.

— Entre trente et trente-cinq ans.

— Vous prétendez qu'il était beau garçon?

— Un homme superbe... et généreux!

— Et il se nommait?

Le bonhomme n'avait sans doute pas entendu, car il continua :

— Oh! oui, généreux! Pour le moindre service, il avait la main à la poche.

Avril comprit l'invite à l'as qui lui était adressée, et il tendit aussitôt un louis.

— Tenez, dit-il, voici pour la peine que vous prendrez en cherchant une femme du pays qui, à ma sœur et à moi, nous préparera nos repas et nous prêtera son service pendant notre séjour.

— La personne est toute trouvée. J'ai ma fille qui sort de place. Elle était cuisinière à Meaux.

— Bien, je l'engage. Vous lui donnerez à choisir entre cinq ou vingt francs à gagner par jour, appuya le jeune homme.

Janerot le regarda étonné.

— Qu'est-ce qu'elle aura à faire pour cinq francs? demanda-t-il.

— La cuisine.

— Et pour vingt francs?

— Elle cuisinera... et saura se taire... de même que son père, un certain Janerot de votre connaissance.

Le matois se gratta l'oreille en souriant.

— Alors je crois bien qu'elle choisira les vingt-cinq francs.

— J'ai donc offert vingt-cinq?

— Je l'ai entendu, monsieur. Sur mon honneur! je l'ai entendu.

— Du moment que vous me le jurez, mon ami, je vous crois.

— Je remercie bien monsieur de sa confiance.

Maintenant qu'il pensait avoir acheté son homme, Avril revint à ses moutons :

— De quoi parlions-nous donc ? fit-il. Ah ! j'y suis. Vous alliez m'apprendre comment se nommait celui auquel a appartenu cette maison ?

— Mais je l'ai déjà répété vingt fois à monsieur... on le nommait le noceur... l'enragé... le franc-luron... le beau gars.

— Oui, mais tout cela n'est pas un nom.

— Ah ! vous désirez savoir le nom de famille ?

— Sans doute.

— J'en suis désolé, mais je dirai à monsieur que je l'ignore.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Paul.

Janerot recula de deux pas, étendit une main, posa l'autre sur son cœur et, avec un imperturbable sérieux, prononça :

— Je le jure encore sur mon honneur !

Après quoi il gagna la porte et s'éclipsa en annonçant :

— Je vais vous envoyer ma fille.

II

Grande, osseuse, malbâtie, sorte de gendarme en jupons, telle était la fille de Janerot qui, un quart d'heure après, prit possession de la cuisine.

Pas plus que du père, Avril, sur le compte du précédent locataire, n'avait rien pu tirer de la fille, femme d'une quarantaine d'années, au visage morose et à l'œil faux, répondant au nom de Victoire.

— J'ignore ce qui s'est passé ici, j'habitais Meaux à cette époque, répondit-elle à toutes les questions du jeune homme.

Au triste aspect de cette sinistre créature, Paul, qui n'avait pas le choix, s'était dit :

— Elle ne paye pas de mine. Mais que de gens déplaisent au premier abord dont, plus tard, on n'a qu'à se louer. Et puis, après tout, je ne dois avoir que bien peu de jours sous les yeux sa lugubre face.

Pendant qu'on lui préparait son déjeuner, il se mit à inspecter la maison. Au rez-de-chaussée se trouvaient deux salons, un fumoir, un billard, une salle d'armes et une vaste salle à manger. Ces pièces, où ne se rattachait rien qui pût trahir la vie tout intime du prédécesseur, indi-

quaient seulement un haut goût de la dépense, du luxe et surtout d'un intelligent confortable.

Comme le lui avait dit Janerot, les lits abondaient dans la maison, car, en arrivant au premier étage, Avril visita sur le même côté d'un couloir qui divisait l'étage, toute une suite de coquettes chambres à coucher aux vastes lits.

— C'est là qu'il donnait l'hospitalité de la nuit à ceux et à celles qu'il appelait à partager ses folies, pensa le jeune homme à la vue de ces logements d'amis.

De l'autre côté du couloir se trouvaient seulement trois pièces : deux chambres à coucher séparées par un petit salon. La disposition de ce logement était significative : Le salon joignait la chambre du maître à celle de la femme que le caprice du jour avait créée sultane en titre.

Dans cette dernière pièce, rien ne pouvait aider les recherches d'Avril. Sur une table un gant oublié près d'un bouquet fané. Dans le salon intermédiaire, une trompe de chasse était posée sur un canapé, et sur le marbre de la cheminée se voyait une cravache de femme dont la pomme d'or ne portait aucun chiffre.

Enfin Paul pénétra dans l'autre chambre, qui avait été celle de l'homme que Janerot désignait comme si généreux et si superbe gars. Sous le rapport du luxe et du confortable, cette pièce ne primait en rien les logements voisins. Un seul détail la distinguait. Sur tous les meubles étaient épars de nombreux volumes dont les titres, quand il les vit, surprirent fort l'héritier. Tous ces ouvrages étaient religieux ou moraux et leur tranche fatiguée prouvait qu'ils avaient été souvent lus. Cet intrépide débauché devait donc, à certaines heures, se recueillir et, oubliant l'ivresse des joies bruyantes, redevenir sérieux, grave et... qui sait?... peut-être repentant.

Une autre découverte acheva l'étonnement du visiteur.

Posé sur la table de chevet du lit, se trouvait un volume de Bossuet, ouvert à l'endroit où le lecteur l'avait quitté. Sur la page qui s'offrait au regard d'Avril, on avait souligné au crayon les lignes suivantes du texte :

Le coucher sur la dure, la psalmodie de la nuit et la fatigue de la journée attirent le sommeil.

Puis en marge de ce passage, d'une écriture d'homme on avait ajouté : « *Heureux celui qui peut dormir !* »

Ces mots devaient avoir été tracés par le fameux enragé, car, près du livre, se trouvait le porte-crayon en or dont il s'était servi.

— Est-ce que cet homme cherchait à s'étourdir pour oublier? se demanda Paul en demeurant pensif devant cette note qui semblait prouver que celui dont les journées étaient si bruyamment joyeuses passait les heures nocturnes dans l'insomnie.

A la chambre était contigu un petit cabinet-vestiaire où se voyaient encore quelques vêtements restés aux patères et un peu de linge oublié sur les planches. En les apercevant, le jeune homme eut soudainement conscience d'une imprudente étourderie qu'il avait commise. Dans sa hâte d'être au rendez-vous, il était accouru, tel qu'il était habillé au dîner de Mine d'Armangis, en habit noir sur lequel il avait endossé son pardessus. Pas une minute, jusqu'à cet instant, il n'avait songé au bagage nécessaire pour un séjour prolongé à la campagne. A onze heures du soir, quand il avait quitté Caduchet, comme à cinq heures du matin, alors qu'il était monté dans le fiacre qui l'avait amené au village, il lui eût été impossible, du reste, de trouver des magasins ouverts pour y acheter ce qui lui manquait, faute de vouloir aller le prendre à son domicile où l'aurait retenu le méfiant Bourguignon.

Tout en caressant de l'œil certaine jaquette du matin

appendue dans le cabinet, l'amoureux se disait donc que si Mme d'Armangis tardait de quelques jours à venir, il allait lui falloir rester dans le même costume. Il avait bien la ressource de retourner au plus vite à Paris pour s'y acheter les hardes nécessaires, mais il hésitait à prendre ce dernier parti.

— Oui, murmurait-il, mais celle que j'attends peut justement arriver pendant mon absence et croire que j'ai manqué de patience... Alors elle est à jamais perdue pour moi... Je suis donc cloué sur place.

Bien qu'il eut répugnance à utiliser la défroque d'un autre, il finit par poser la main sur le vêtement convoité, et son habit vint prendre au porte-manteau la place de la jaquette qu'il endossa.

Il achevait le changement, quand un pas lourd se fit entendre dans le couloir. C'était la nouvelle engagée Victoire qui montait le prévenir que son déjeuner l'attendait.

— Décidément, fichue figure ! se répéta-t-il en regardant la sombre mine de cette femme dont l'œil s'était promené rapide sur les nombreux menus objets en or épars dans la chambre à coucher.

Elle le conduisit dans le salon du bas où, devant le feu allumé par son père, elle avait dressé le repas sur un guéridon.

— Bonne idée ! s'écria l'héritier à cette vue ; j'avais peur de trouver mon couvert disposé dans cette immense salle à manger où je serais mort de froid.

Victoire ne broncha pas à ce compliment qui lui était adressé et, silencieusement, elle se mit à servir son nouveau maître.

— Ah ça, maugréait Avril, de ce que je lui donne vingt-cinq francs par jour pour se taire, elle s'imagine donc qu'elle ne doit pas desserrer les dents avec moi.

Victoire savait ouvrir la bouche quand il le fallait, car au moment où le déjeuneur pestait contre son mutisme, elle prononça de sa voix rauque et brève :

— J'ai pris tout à crédit dans le village, monsieur aura l'obligeance de me remettre une petite somme pour les achats de la cuisine.

Afin de satisfaire immédiatement à cette demande, Paul porta la main à sa poche de côté. Il s'aperçut alors que son portefeuille était resté dans l'habit pendu à la patère où il avait remplacé la jaquette empruntée.

— En sortant de table, j'irai là-haut vous chercher de l'argent, dit-il après avoir constaté son oubli.

— Quand monsieur voudra, répondit la fille en regagnant sa cuisine.

Mais si le jeune homme n'avait pas trouvé son portefeuille dans la poche du vêtement, il y avait senti craquer, sous ses doigts, un papier qu'il s'empressa d'examiner dès qu'il fut seul. C'était, séparée de son enveloppe, une lettre dont il entreprit de déchiffrer l'écriture, véritable collection de pattes de mouche. Au vingtième mot qu'il parvint à lire, l'héritier s'arrêta surpris en s'écriant :

— Je suis chez Toto l'Arsouille !!!

En effet, la lettre commençait ainsi :

Tu m'oublies ! Est-ce que je ne suis plus la Nichette chérie de son bien-aimé Toto l'Arsouille ?

Et le reste de la missive était un long chapelet de reproches que la délaissée Nichette adressait à celui qui l'abandonnait.

— Ainsi le superbe chicard est cet homme qui ne dort pas la nuit ! pensa-t-il en se rappelant les mots tracés en marge du volume de Bossuet.

En découvrant quel était celui dont Mme d'Armangis avait soldé les folies, l'imagination d'Avril se mit aussitôt

à courir les champs. Depuis quatre jours qu'il était l'héritier de M. de Saint-Dutasse, rien, dans les confidences de Bourguignon, ni dans les événements qui s'étaient succédé, n'avait pu lui apprendre que Francis fût le frère de celle qu'il aimait. Quand, après avoir vu pour la première fois Toto l'Arsoille à l'Opéra, il l'avait retrouvé le surlendemain, pieusement recueilli, assistant à la messe de mort du chevalier, c'était par le vieux serviteur du défunt qu'il avait su que ce double personnage portait le nom de comte de Valnac.

Donc, tout en buvant à petits coups le café que Victoire venait de lui servir, Paul se mit à repasser en sa mémoire les incidents de la nuit du bal.

— Oui, murmura-t-il, je dois mon salut à Mme d'Armangis. C'est bien elle qui était dans ma loge, près de moi, tremblante sous son domino. C'était la jalousie qui l'avait poussée à venir épier une rivale qu'elle voyait avec l'homme... dont elle avait payé les dettes, alors qu'elle croyait à sa fidélité. Seulement, au lieu d'entendre un duo d'amour, elle a surpris l'odieux complot qui se tramait contre moi... et elle m'a sauvé. C'est clair comme de l'eau de roche tout cela.

Satisfait d'avoir ainsi déduit, l'héritier avala une nouvelle gorgée de son café, puis il reprit ses réflexions :

— C'est donc bel et bien à cette charmante femme que je suis redevable d'être encore vivant!... Elle a eu beau prendre un air surpris les deux fois que je lui ai touché quelques mots sur l'aventure du bal et du souper... les faits prouvent que c'était elle.

En même temps qu'il songeait au souper, le jeune homme revit aussitôt, en souvenir, la scène du cabinet de restaurant, alors que son inconnue, prise d'un désespoir subit, s'était renversée à demi pâmée sur le divan. Il se rappela de quelle douce voix elle avait

arrêté sa main qui allait dénouer les cordons du masque.

— Avec quel touchant et irrésistible accent elle a prononcé cette prière : « *Ah ! je vous en supplie !* » qui m'a empêché de la démasquer ! murmura-t-il en croyant ouïr encore le mélodieux et énivrant appel à sa discrétion de cette femme qu'il tenait entre ses bras.

Puis, à la pensée que Mme d'Armangis, à l'heure de la résistance dernière, allait lui faire encore entendre cette plaintive voix, Paul se sentit secoué par un lascif frisson.

Le reste de la journée s'écoula lentement pour le pauvre amoureux impatient. Minuit sonnait au clocher du village qu'il attendait encore.

— Ce sera pour demain ! se dit-il en se décidant enfin à se coucher.

Au contraire de Toto l'Arsouille qui n'avait pu dormir en cette chambre, Avril y ronfla comme un bienheureux jusqu'à l'heure du déjeuner. Quand il descendit au rez-de-chaussée, il trouva le vieux Janerot qui l'attendait debout près de la table, dressée, comme la veille, devant le feu.

— Salut, notre bourgeois ! Je viens pour savoir si vous êtes content de la cuisine de ma fille ? demanda le paysan d'une voix pateline.

— Elle est un vrai cordon bleu.

— Pourvu qu'elle fasse aussi l'affaire de votre sœur Mme de Jozères qui va venir, ajouta le bonhomme timidement.

— Je n'en doute pas.

— Dame ! ça serait triste pour Victoire, pas vrai ? si, après vous avoir convenu, elle allait déplaire à madame votre sœur... Perdre une si bonne place de vingt-cinq francs par jour...

— Oh ! bonne place pour une semaine, tout au plus ! appuya l'héritier.

— N'importe ! c'est toujours une heureuse aubaine pour mon enfant qui était sans travail depuis six mois... Aussi, voyez-vous, madame votre sœur la renverrait, que Victoire, désolée, serait capable d'aller conter son malheur dans tout le village...

— Ah ! bon, c'est un chantage, pensa Paul mis en éveil par la façon particulière dont Janerot avait accentué sa dernière phrase.

En offrant vingt-cinq francs par jour, le jeune homme avait naturellement éveillé la cupidité et surtout la curiosité du campagnard, qui s'était dit qu'un frère et une sœur n'avaient pas besoin d'entourer d'un tel mystère leur commun séjour en cette maison.

— Il doit y avoir à frire pour moi. Le freluquet paye trop grassement pour que la particulière soit sa sœur... et il ne veut pas qu'on en souffle mot dans le pays ! Faudra voir à voir, s'était promis le paysan.

Aussi, comme l'avait deviné Avril, venait-il de commencer son chantage.

— Ne craignez rien pour Victoire, reprit ce dernier, ma sœur est la plus douce personne du monde à servir.

— Ce que j'en dis, c'est pour vous faire comprendre que ça nous hacherait le cœur de perdre la place... la dernière récolte a manqué... le percepteur nous poursuit... nous avons tant besoin d'argent ! larmoya Janerot.

Et là-dessus, il s'en alla s'empiffrer à la cuisine aux frais d'Avril, ce qui n'avait été nullement convenu dans le marché.

— Tu sais, toi ? en manœuvrant bien, il y a de jolis plumés à tirer du Parisien... seulement faut d'abord lui laisser venir sa déesse, dit le père à sa fille en se mettant à table.

— Sois tranquille, répondit Victoire avec un sourire qui rendit plus laide encore sa hargneuse figure.

Plus encore que la veille, les heures se traînèrent lentement pour l'amoureux. Si Berthe avait compté sur la solitude et l'attente pour augmenter la passion qui devait lui livrer sa dupe sans défense, elle ne s'était pas trompée dans son calcul. En même temps que grandissait chez Paul son impatience de voir arriver Mme d'Armangis, croissait aussi son ardent désir de posséder cette femme à tout prix.

Dans son esprit surexcité par la fiévreuse attente, vint se dresser, une seule fois, le souvenir de Bourguignon, et le jeune homme éclata de rire en se disant :

— Quelle figure doit faire maintenant ce vieillard grognon et raisonneur, qui voulait me tenir sous sa fêrule en prétendant que j'agissais comme un maladroit. Baste ! pour une escapade amoureuse, il n'y a pas péril en la demeure !... il sera tout heureux de me voir revenir lui demander ses conseils pour exploiter, contre des coquins, l'héritage du défunt de Saint-Dutasse.

Et, tout en pensant ainsi, l'inprudent oubliait que cet héritage ne devait lui être acquis qu'à la seule condition de respecter ceux qui avaient assisté au service funèbre du chevalier, c'est-à-dire Blanche d'Armangis, Mme de Jozères et le comte de Valnac, les trois personnes précisément contre lesquelles le poussait son imprudente obstination à ne pas vouloir se laisser guider par les avis de Bourguignon.

Le troisième jour fut un intolérable supplice pour Avril qui, une à une, émietta les secondes dans une douloureuse anxiété. Quand, sur les cinq heures, il vit tomber la nuit, un véritable accès de désespoir s'empara de lui :

— M'a-t-elle oublié ? gémit-il.

Il dina tristement, sans conscience de ce qu'il mangeait,

prêtant l'oreille au bruit d'une pluie glacée qui venait de se déclarer et menaçait de durer toute la nuit

— Par un temps pareil, il faut perdre toute espérance pour ce soir, redisait-il à chaque rafale de vent qui faisait crépiter les gouttes d'eau sur les vitres de la fenêtre.

Après son repas, l'ennui, l'engourdissement causé par le feu, le cliquetis monotone de la pluie, la torpeur de la digestion, le plongèrent en un sommeil de plomb qui le surprit dans son fauteuil, au coin de la cheminée. Le dernier son qu'il perçut avant de perdre connaissance fut le bruissement vague des voix de Janerot et de Victoire qui causaient dans la cuisine.

Le proverbe qui dit que « le bien vient en dormant » fut de toute vérité pour notre héros.

Une heure après il s'éveillait en sursaut sous la pression d'une main qui lui touchait l'épaule et au doux accent d'une joyeuse voix qui lui demandait :

— Eh bien, grand fou, la solitude vous a-t-elle enfin guéri ?

Grelottante sous son capuchon qui ruisselait d'eau, son charmant visage teinté de rose par le froid, enfin plus belle et plus désirable que jamais, Mme d'Armangis se tenait souriante devant lui. Le jeune homme la regarda émerveillé, croyant à une vision de son sommeil, n'osant parler de peur de la voir s'évanouir.

— Mais non, vous ne dormez plus, c'est bien moi, dit-elle avec un frais et argentin éclat de rire qui sonna mélodieusement.

Il allait tomber à deux genoux devant elle quand, sur le seuil du salon, apparut Janerot.

Au bruit de la voiture que, de la cuisine, il avait entendue s'arrêter au dehors, le paysan était accouru pour ouvrir la grand'porte. Avant qu'il pût adresser un mot à Mme d'Armangis, celle-ci avait prestement sauté de voiture

et, sous la pluie battante, elle s'était élancée vers la maison, laissant au campagnard la tâche de lui apporter les divers bagages empilés, dans la voiture, sur la banquette de devant.

— J'ai raté mon coup ! grogna-t-il dérouté par cette précipitation de l'arrivante.

Dans son idée fixe que cette femme attendue ne devait pas être la sœur du jeune homme, il voulait à toute force qu'elle fût la propriétaire de la maison, cette Mme d'Armangis, de lui inconnue, qui avait payé les dettes de l'Enragé. En conséquence le madré bonhomme s'était dit :

— Elle a lâché l'ancien, c'est sûr... et elle va venir ici rejoindre son nouveau, pour filer le parfait amour en cachette. C'est toujours bon d'avoir pincé le secret d'une grande dame aussi riche... Faudra voir à voir.

Aussi, quand il était accouru au bruit de la voiture, son plan était fait.

— Si c'est la poupée qui débarque, pensait-il, je vais, avant qu'elle se doute de rien, lui envoyer en pleine figure le nom que le Parisien m'a donné. Je verrai bien tout de suite si le freluquet s'est moqué de moi.

Par malheur la promptitude de la voyageuse avait déjoué son projet. Mais le rustre était tenace. Sans perdre son temps à se charger de tous les bagages, il ne prit qu'une légère valise et se mit à la poursuite de la dame en murmurant :

— J'arriverai encore avant que le petit ait pensé à la prévenir.

Et, de fait, comme nous l'avons vu, il était déjà sur le seuil du salon que Paul, dans son indicible ravissement de voir apparaître la femme adorée, n'avait pas encore prononcé un mot.

— Où faut-il déposer cela, Mme de Jozères ? demandait-il à l'improviste.

A cette question faite à Mme d'Armangi avant qu'elleût avertie, Avril trembla de la voir, par un premier mouvement de surprise, se compromettre devant le paysan qui dardait sur elle son gros œil sournois. Il n'en fut heureusement rien ! En s'entendant appeler de ce nom qui n'était pas le sien, elle se retourna tranquillement vers le villageois et, le plus naturellement du monde, lui répondit :

— Apportez tous mes bagages dans ce salon, mon brave garçon, en attendant qu'ils soient montés dans ma chambre.

— Elle n'a pas bronché... est-ce que c'est son vrai nom ? se dit le matois en regagnant tout penaud la voiture pour y prendre le reste des colis.

Janerot venait de disparaître que Mme d'Armangis tendait sa belle main au jeune homme.

— Merci pour le soin que vous avez pris de protéger ma réputation, lui dit-elle d'une voix émue.

— J'ai voulu dépister la curiosité de cet indiscret personnage, déclara Paul, heureux d'avoir été si vite et si bien compris.

On entendait retentir dans le jardin le pas lourd du rustaud qui revenait.

— Qu'avez-vous encore dit à ce goujat ? demandait-elle.

— Je vous ai fait passer pour ma sœur.

— Bien. De mon petit nom, je m'appelle Berthe, souffla-t-elle rapidement au moment où, cette fois, chargé de tous les bagages, Janerot rouvrait la porte.

Dans son nouveau trajet, le drôle avait trouvé une autre idée.

— Là, fit-il en déposant son fardeau sur une console, voilà tout apporté.

Puis, avec une naïve bêtise :

— Dans quelle chambre madame veut-elle, à présent, que je lui monte tout cet attirail ?

Mais il avait affaire à forte partie. Mme d'Armangis d'un seul regard toisa Janerot qui, avec un stupide sourire aux lèvres, attendait une réponse.

— Vous êtes un niais, mon garçon, dit-elle sèchement.

— En quoi, ma bonne dame ?

— En ce que vous me demandez de vous désigner une chambre dans cette maison où je ne suis jamais entrée.

— Faites excuse ! c'était sans intention de vous froisser, accentua humblement le bonhomme, sans rien laisser paraître du dépit causé par ce second échec.

Mme d'Armangis était revenue à Paul.

— Où vas-tu me loger ? dit-elle.

A cet inattendu tutoiement, Avril resta un moment interdit, tout palpitant d'émotion.

— Eh ! eh ! voilà un « tu » qui a l'air de trop surprendre le Parisien pour qu'il y soit habitué de longue date, pensa Janerot qui avait remarqué ce trouble.

— Dans la chambre bleue, ma bonne Berthe, dit enfin le jeune homme.

— Surtout pas trop éloignée de toi... car je me sentirais mourir de peur dans cette immense maison... je n'oserais m'endormir, s'écria-t-elle d'une voix inquiète.

— Oh ! que madame se rassure. Il n'y aura qu'un tout petit salon qui la séparera de son frère, avança le paysan qui étendit les mains pour reprendre les bagages.

Elle l'arrêta du geste :

— Comment vous appelez-vous ?

— Janerot, pour vous servir.

— Pour me servir... pas de femme de chambre, j'imagine ?

— Monsieur a bien voulu engager aussi ma fille Victoire.

— Eh bien, allez me la chercher... elle doit s'entendre un peu au service d'une femme, n'est-ce pas? Tant prévenant et empressé que vous puissiez être, Janerot, il ne faut pas vous formaliser si je préfère les soins de votre fille aux vôtres.

Amenée par son père, Victoire apparut bientôt. Ainsi qu'elle l'avait fait pour le père, Mme d'Armangis, d'un rapide coup d'œil, étudia la cuisinière.

— Victoire, dit-elle, vous allez accompagner votre père qui monte mes cassettes là-haut. Préparez la chambre qui m'est destinée et faites-y du feu... Vous trouverez des draps dans cette malle bleue que vous voyez là. Allez, mon enfant, je me recommande à vos bons offices.

Après ces ordres donnés de sa plus douce voix, Berthe congédia le couple d'un gracieux signe de tête et le regarda partir. Quand elle entendit leurs pas retentir sur l'escalier, elle se retourna brusquement vers Avril :

— Tristes figures ! prononça-t-elle en faisant la moue.

— Quand je lui ai demandé les clefs, il a bien fallu m'en remettre à la discrétion de Janerot qui, après coup, m'a procuré Victoire, répondit Paul.

— La fille vaut dix fois moins encore que son père, ajouta-t-elle lentement.

Ensuite, après un petit silence :

— Couchent-ils ici ?

— Non. Le soir venu, ils regagnent leur chaumière jusqu'au lendemain.

A l'inquiétude de Mme d'Armangis succéda bien vite une insouciance gaieté.

— A quoi bon s'inquiéter de ces gens... pour quelques jours que nous avons à les garder ? dit-elle en haussant les épaules.

Deux mots de cette phrase venaient de faire amoureusement tressaillir Paul.

— Quelques jours, répéta-t-il d'une voix qui tremblait d'une joie infinie. Est-il bien vrai que, pendant de longues heures, je vais vous avoir là... près de moi... pour moi seul ?

Ce disant, il cherchait à lui saisir les mains, mais Berthe se débattit, toute rieuse, en s'écriant :

— A vouloir ainsi me prendre les mains, vous empêchez une pauvre femme, à demi morte de froid, de retirer ce manteau, trempé de pluie, qui la glace.

Et, se dépouillant de son vêtement, elle apparut à son adorateur en un délicieux costume de coin de feu.

— Plaignez-vous donc, monsieur, ajouta-t-elle gentiment, vous voyez que, dans la hâte de venir vous retrouver, on n'a même pas pris le temps de s'habiller.

Puis, s'asseyant sur le fauteuil que Paul avait quitté, elle s'y pelotonna gracieuse et, ses grands yeux attachés sur le jeune homme qui se tenait debout :

— Vous m'aimez donc ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Oui, dit Avril, qui, dans ce seul mot, fit passer toutes les ardentes tendresses de son âme.

— Oubliez-vous mon âge ?

— Ne vous calomniez pas, Berthe !... Ne suffit-il pas de vous voir pour être certain de votre jeunesse...

Elle secoua la tête.

— Une jeunesse de plus de quarante ans, prononça-t-elle mélancoliquement. A cette heure, votre amour veut n'y pas songer. Demain il s'en souviendra trop.

— Pouvez-vous croire à une pareille impossibilité !

Mme d'Armangis, voluptueusement posée en son fauteuil, resta pensive, le regard vague fixé sur le feu vers lequel se tendaient ses pieds mignons.

— J'ai peur ! murmura-t-elle après un long silence

pendant lequel les yeux de l'héritier avaient caressé tous les contours, si lascivement mis en relief, de ce corps étendu devant lui.

— Peur ! Pourquoi ?

— Oui, peur de me confier à cet amour, si vite venu que je ne puis croire à sa sincérité.

— Mettez-moi à l'épreuve.

Berthe releva vivement la tête :

— Une épreuve, répéta-t-elle. Soit ! j'y consens, mais bien persuadée à l'avance que vous ne vous y soumettez pas.

Elle parut se consulter. Mais avant d'avoir encore rien dit, elle se redressa subitement sur son siège. Le bruit des pas de Janerot et de la cuisinière, redescendant l'escalier, venait de se faire entendre.

— La chambre de madame est prête, annonça Victoire en reparaissant.

La grande dame retrouva aussitôt son intonation douce et polie :

— Grand merci, répondit-elle, mais le voyage m'a agité un peu les nerfs... je sens que le sommeil ne m'arriverait pas promptement. Aussi je ne veux pas vous faire veiller trop tard. Pour ce soir, je vous tiens quitte de votre service. Allez vous coucher, ma fille.

— Bonsoir, monsieur et madame, souhaita le paysan qui s'était tenu derrière Victoire.

Et le père et la fille regagnèrent leur maison du village, tout en devisant pendant le court trajet.

— Vois-tu, disait Janerot, le jeune homme n'a pas inventé le fil à couper le beurre... mais la femme est une fine mouche !

Au même moment Avril, agenouillé devant Mme d'Armangis qui avait repris sa pose dans le fauteuil, lui disait d'une voix vibrante de passion :

— Berthe ! ma belle Berthe ! je vous en supplie, par pitié ! croyez à mon amour.

111

Nous avons laissé, à la porte de l'hôtel d'Armangis, MM. de Jozères et Perrier fort effrayés en apprenant du suisse que sa maîtresse venait de partir subitement pour un voyage qui devait durer une douzaine de jours.

— Douze... et trois jours déjà écoulés font quinze, s'était dit, blême de peur, M. de Jozères en songeant à ce délai de dix jours passé lequel, d'après ce que Bourguignon avait annoncé, une main tierce devait adresser au préfet de police le dépôt confié par Paul Avril.

Plus maître de lui, le docteur avait su ne rien laisser voir du trouble que lui causait cette nouvelle. Il se mit donc à interroger le concierge :

— Mme d'Armangis est partie seule... sans femme de chambre ?

— Tout à fait seule ; c'est même ce qui m'a fait croire

que madame se rendait au château de quelqu'une de ses amies où elle savait trouver pour son service tout le personnel désirable.

— Et rien ne vous fait soupçonner quelle direction elle a prise?... Quel ordre a-t-elle donné à son cocher?... Ne doit-elle pas renvoyer sa voiture?

— Non, car ma maîtresse a pris un simple fiacre, répliqua le suisse.

Tout à coup il se frappa le front.

— Ah ! j'y pense !... Est-ce que vous êtes absent de chez vous depuis longtemps, monsieur le docteur?

Perrier se consulta pour savoir s'il devait dire la vérité. Ce fut pour le mensonge qu'il se décida.

— Sorti depuis le matin, je ne suis pas encore rentré à mon domicile.

— C'est un malheur, car vous sauriez à quoi vous en tenir si vous aviez été chez vous. Je me souviens que c'est précisément votre adresse que madame a indiquée au cocher de fiacre.

Le médecin était trop fin pour ne pas deviner tout de suite que son adresse avait été donnée pour dépister les gens de l'hôtel et que Mme d'Armangis, en route, avait dû faire changer la direction de la voiture.

Il eut l'air d'en prendre son parti.

— Alors, en rentrant chez moi, si je n'y trouve plus votre maîtresse, il est probable que je saurai vers quel endroit sa soudaine fantaisie l'a dirigée... Elle en aura sans doute fait part à Mme Perrier.

En parlant de sa femme, le docteur se souvint qu'il lui fallait retourner au plus vite auprès de la malade. Sa montre, qu'il consulta, lui apprit que l'heure pendant laquelle il avait cru pouvoir s'absenter était largement entamée.

— Partons-nous, cher ami ? dit-il à de Jozères qui, de-

puis la nouvelle du départ de Mme d'Armangis, était resté muet et tremblant.

Avant de les laisser s'éloigner, le suisse leur fit respectueusement cette proposition :

— Pourquoi ces messieurs ne verraient-ils pas mademoiselle Blanche?

— Pensez-vous qu'elle sache où est allée sa mère? demanda Perrier en s'arrêtant dans sa retraite.

— Si madame ne l'a pas dit à sa fille, elle l'aura peut-être confié à son frère, M. le comte de Valnac, qui assistait au départ.

Ce nom parut secouer la torpeur de l'ancien magistrat, qui s'écria vivement :

— Ah! M. de Valnac était ici tout à l'heure?

— Et il y est encore, monsieur, ajouta le concierge. Vous le trouverez avec sa nièce, Mlle Blanche, dans le salon vert. Par lui vous apprendrez probablement le lieu de résidence de madame.

A son tour, de Jozères s'adressa au docteur :

— Venez-vous? demanda-t-il.

Le médecin tira encore sa montre, et, du doigt, indiquant l'aiguille qui pointait l'heure qu'il s'était assignée :

— Impossible! répondit-il, rappelez-vous que l'état grave d'une malade me réclame au plus vite. Voyez donc seul M. de Valnac et rapportez-moi des nouvelles en venant dîner à la maison avec Léontine.

— Mais, vous le savez, Mme de Jozères est toujours un peu souffrante, avança l'ex-procureur.

— Bah! bah! fit Perrier. Ma fille est trop casanière. Il y a beaucoup d'ennui dans cette sorte d'indisposition nerveuse qui la tourmente. Fût-elle même vraiment indisposée. Léontine, j'en suis certain, n'hésitera pas à venir en apprenant la terrible crise qui l'appelle au chevet de sa mère.

Et tendant la main à son gendre :

— Ainsi donc, venez ce soir, en amenant ma fille, me rendre compte de votre entrevue avec M. de Valnac.

Sur cette dernière recommandation, le docteur, laissant M. de Jozères seul, franchit la porte, que le suisse ferma derrière lui, et s'élança au pas de course dans la rue en se disant :

— L'heure est passée. La Cardoze va me faire une scène pour m'être si longtemps absenté de la chambre de ma femme.

Il courait si bien que, cent pas plus loin, au détour d'une rue, il faillit renverser un petit gros homme qui arrivait en sens contraire.

— Ah ! c'est encore vous, Caduchet ? Pardon, cher ami, je suis très-pressé, dit le médecin, qui voulut poursuivre sa route.

Mais le sourd, on le sait, était d'une extrême vigueur. Comme les chiens molosses, quand il avait fait sa prise, on s'en débarrassait difficilement. Il avait happé le fuyard au passage, et force fut bien à ce dernier de rester en place.

— Vous passez donc votre journée à me bousculer ? beugla-t-il en riant. Il y a une heure, c'était dans votre escalier, maintenant c'est sur le trottoir... Hein ! j'avais bien deviné, n'est-ce pas ? Vous courriez après Mme d'Armangis ?... Si, au lieu de décamper comme un chien fou, vous vous étiez arrêté quand je vous ai appelé à votre départ, je vous aurais évité une course inutile en vous apprenant que vous ne trouveriez pas cette dame chez elle, attendu que, sur le quai, quand je l'ai aperçue dans son fiacre, elle suivait une direction bien opposée.

Dans la première rencontre avec Caduchet, Perrier et M. de Jozères, pressés d'arriver à l'hôtel d'Armangis, n'avaient prêté aucune attention aux paroles du grotesque

qu'ils laissaient derrière eux. Cette fois, il n'en fut pas de même, et le docteur dressa curieusement l'oreille :

— Ah ! fit-il surpris, vous l'avez vue en fiacre ? Est-ce que le bonheur voudrait que vous ayez retenu le numéro de cette voiture ?

Malheureusement l'obèse entendit à sa façon.

— Un perdreau aux confitures ! dit-il en promenant sa langue gourmande sur ses lèvres. Tiens ! tiens ! je n'ai jamais mangé de cela ! Et vous me dites de venir en goûter ce soir chez vous ?

Le docteur avait hâte de se trouver près du lit de madame Perrier. De plus, trois ou quatre badauds s'étaient déjà arrêtés sur le trottoir aux beuglements du sourd, et se préparaient à écouter. Dans de pareilles conditions, le médecin aimait mieux remettre la conversation à une heure plus favorable.

— Au fait, pensa-t-il, chez moi seulement, et en hurlant à sa manière, je pourrai peut-être en tirer quelque chose.

Il fit donc, de la tête, un signe affirmatif qui, après la question du magot, équivalait à une invitation à dîner.

— Convenu ! dit en riant celui-ci, inutile d'insister, puisque j'accepte... Ah ! du perdreau aux confitures... je ne m'en fais pas une idée bien nette... Enfin, j'étudierai la chose à fond et je vous en donnerai franchement mon avis.

Et Caduchet lâcha le bras de Perrier qui reprit sa course en murmurant :

— Encore dix minutes perdues, la Cardoze sera furibonde.

Nous le laisserons courir, et nous retournerons à M. de Jozères qui, après le départ de Perrier, avait dit au suisse :

— Annoncez-moi.

Le coup de cloche donné par ce dernier fit aussitôt appa-

raître sur le perron un domestique pour prendre le nom du visiteur.

Dans ce salon vert, où allait bientôt pénétrer l'ancien procureur, se passait, depuis le départ de Mme d'Armangis, une charmante scène intime entre la nièce de seize ans et son jeune oncle qui n'avait pas encore atteint sa trente-deuxième année.

Nul plus délicieux tableau ne saurait s'inventer que celui formé par ces deux êtres jeunes et beaux, assis côte à côte sur le divan du salon.

Tout en dévidant un écheveau que lui tenait son oncle sur ses deux mains tendues, Blanche secouait la tête d'un petit air mutin en disant d'une voix mélodieusement grondeuse :

— Non, non, monsieur mon oncle, je ne suis pas contenté de vous.

— Et quelle grosse faute ai-je donc commise, ma Blanche ?

— Vous n'aimez plus votre nièce.

— Si c'était vrai, je serais impardonnable, mon enfant... Mais, voyons, puisque tu m'accuses, fais-moi connaître tes griefs.

— Oh ! vous ne les ignorez pas.

— Vrai ! petite nièce aimée, si j'ai été coupable, c'est bien sans m'en douter. Nous disons donc que mon premier crime est...

— Cherchez, mon oncle....

Francis de Valnac leva les yeux au plafond :

— Est-ce d'avoir laissé vide certaine petite bourse dont une jolie demoiselle verse toujours le contenu dans la main des pauvres ?

— Non, dit la jeune fille en riant.

Puis, se ravisant :

— Ah ! mon bon oncle, à ce sujet, j'ai à vous demander un gros supplément de subsides.

— Tu as donc trouvé une sérieuse misère à soulager, mignonne ?

— Oui, un pauvre père, veuf, qui n'avait que son travail pour nourrir sa famille, et qui va peut-être mourir en laissant cinq orphelins.

— Il est gravement malade ?

— Il a été à peu près tué par un mauvais sujet.

— Que me dis-tu là ?

— Oui, cher oncle. Figurez-vous que mon protégé est un ouvrier graveur. A son travail mal rétribué il avait voulu joindre d'autres ressources, et il était parvenu à se faire recevoir comme... surveillant, inspecteur, placeur, je ne saurais trop vous préciser quoi... enfin, un très-humble emploi au bal de l'Opéra.

— Ah ! fit de Valnac en laissant tomber ses mains.

— Eh bien ! eh bien ! voilà que vous m'embrouillez mon écheveau ! s'écria Blanche.

— Pardon, ma chérie. Continue ton récit, répliqua Francis en reprenant sa position.

— Oh ! il est à peu près terminé, mon récit. A un des derniers bals, il a fallu que mon protégé aidât à mettre à la porte un déguisé pris de vin et trop tapageur. Dans la lutte, il a reçu deux mauvais coups de cet homme, qui est prodigieusement fort, méchant... et lâche.

— Oh ! lâche ? dit vivement l'oncle.

— N'est-ce donc pas être lâche que d'abuser de sa force comme le fait ce Toto... et je ne me souviens plus de quel vilain mot est terminé son sobriquet ?

L'embarras d'abord témoigné par M. de Valnac s'était à peu près dissipé sans que Mlle d'Armangis s'en fût aperçue.

— Sais-tu, Blanchette, que tu me parais être bien au

courant des faits et gestes de ce mauvais garnement que tu appelles Toto? Où donc as-tu puisé tous ces renseignements?

— Je les tiens de Marianne.

— De ta gouvernante? Et comment Marianne elle-même est-elle si bien instruite?

— Parce que Paturel lui a tout raconté.

— Paturel, c'est ton protégé, n'est-ce pas?

— Oui, la pauvre victime de la brutalité de ce Toto.

— Et tu dis qu'il a tout raconté à Marianne... tout?... il en connaît donc fort long sur ce Toto, ton Paturel?

— Oh! oui... si vous saviez!

— Mais je ne demande pas mieux que de savoir, puisque je t'interroge, dit l'oncle avec un petit tremblement dans la voix.

La nièce cessa de dévider son fil pour regarder Francis d'un air surpris :

— Qu'est-ce qui cause ton étonnement, ma charmante?

— Dame! cher oncle, je vous en fais juge. J'invoque votre charité pour un malheureux père de famille tombé sous les coups d'un brutal... et au lieu de compatir à son infortune, voilà que tout votre intérêt se porte sur celui qui est la cause de son malheur.

Un peu interdit par cette remarque de la jeune fille, M. de Valnac feignit de sourire pour se donner le temps de se remettre, puis il répondit :

— Je ne te parle plus de Paturel, parce que sa cause est entendue et complètement gagnée... Si je ne t'en ai pas encore donné la preuve, c'est que ton écheveau de soie me tient les mains prisonnières.

Mlle d'Armangis délivra rapidement les mains du jeune homme.

— Là! dit-elle en riant, vous êtes libre.

— Et voici le premier usage que je fais de ma liberté,

riposta Francis en prenant dans son portefeuille un billet de cinq cents francs qu'il tendit à sa nièce.

— Ah ! petit oncle chéri, que vous êtes bon ! s'écria Blanche, rouge de bonheur.

— Bon... soit ! je suis bon... puisque tu le dis... mais il ne faut pas oublier que je suis curieux aussi.

— Ah ! vous voulez savoir ce que Paturel a conté à Marianne sur le compte de ce vilain tapageur ?

— Sans doute. Nous disons donc qu'il se nomme... ?

— Mais je vous l'ai dit : « Toto... » et puis je ne sais plus quoi encore.

— On ne s'appelle pas Toto, mon enfant. Derrière ce sobriquet, il doit y avoir un nom véritable ?

— C'est aussi ce que mon protégé a dit à Marianne.

— Et il lui a cité ce nom ? demanda de Valnac avec une anxieuse curiosité.

— Non, attendu qu'il l'ignore.

Un profond soupir de satisfaction souleva la poitrine de l'oncle quand il entendit cette réponse.

La jeune fille continua :

— Mais si Paturel ne sait pas le nom, il abonde en détails sur le personnage.

— Vraiment ? Conte-moi les donc, Blanchette ? dit vivement Francis d'une voix qui laissait percer une pointe d'inquiétude.

— On répète parmi les employés de l'Opéra que ce héros de scandale et d'inconduite est un homme du meilleur monde qui, sous un sobriquet, a cru préserver de la boue, dans laquelle il se traîne, le nom d'une illustre famille.

— En vérité ! fit Francis qui pâlit légèrement.

— Aussi, en parlant de lui, mon protégé disait à Marianne qu'on a fait une supposition à propos de la honteuse existence de ce Toto. On suppose que cet homme a

dû éprouver de terribles chagrins qu'il cherche à oublier en se plongeant sans relâche dans l'orgie et l'existence la plus bruyante.

M. de Valnac s'était levé brusquement aux derniers mots de sa nièce.

— Est-ce que vous partez, mon oncle? s'écria Blanche surprise de ce mouvement.

Francis n'avait voulu que tourner le dos à la jeune fille afin de lui cacher la soudaine émotion qu'il avait senti s'emparer de lui. Les quelques pas qu'il fit dans le salon lui donnèrent le temps de maîtriser son trouble et il revint, le sourire aux lèvres, vers Mlle d'Armangis, en disant tout empressé :

— Non, je ne pars pas... seulement je m'étais un peu engourdi les jambes sur ce canapé et j'avais besoin de marcher.

Et il alla s'adosser à la cheminée en ajoutant :

— Maintenant que je suis debout, je tiendrai plus courageusement tête à l'orage dont tu m'as menacé.

— Quel orage? fit Blanche en cherchant à comprendre.

— Comment? tu ne te rappelles pas?

— Non, cher oncle.

— Oh! alors je respire plus librement. Je vois que mon cas n'est pas pendable et que j'avais grand tort de m'effrayer... Voyons, souviens-toi... Est-ce que tu as oublié que tes Toto et Paturel sont incidemment arrivés dans la conversation, et que tu étais en train, avant qu'il en fût question, de me faire une grosse querelle en me soutenant, avec une moue fort gentille, que je ne t'aimais plus.

— Ah! oui... oui... c'est vrai!... j'étais furieuse, s'écria gaiement la jeune fille.

Puis, cherchant à retrouver son sérieux :

— Et je n'ai pas cessé de l'être, monsieur mon oncle, continua-t-elle en plissant ses jolies lèvres rosées.

— Si tu voyais dans la glace comme tu es ravissante quand tu fais la furieuse!

— Ta! ta! ta! vous cherchez à attendrir votre juge par des flatteries...

Francis revint prendre sa place sur le canapé.

— Voyons, dit-il, je me remets sur la sellette. Maintenant, apprends-moi de quel forfait tu m'accuses.

— Il y avait une fois... commença Blanche.

— Oh! mais, c'est un conte de fées.

— Silence! monsieur le coupable.

— Bon! je me tais. Commence le conte.

— Il y avait une fois une jeune fille qui était bien seule, bien isolée dans son coin...

— Comme Cendrillon...

— La jeune abandonnée vivait sans aucune autre distraction que de faire, de loin en loin, de courtes sorties avec sa gouvernante...

— Quelle employait en visites de charité dans tous les greniers du voisinage... Allons, ne fronce pas les sourcils, tiens, je me tais.

— La jeune fille n'avait aucune distraction à attendre du côté de sa maman, toujours bonne et affectueuse pour elle, mais qui, dame patronnesse de plusieurs œuvres, voyait tout son temps occupé par ces devoirs de bienfaisance qu'elle avait acceptés.

M. de Valnac ferma vivement les yeux comme s'il devinait que, dans son regard, devait briller une lueur de colère qu'il fallait cacher à la candide enfant.

— Est-ce que mon récit vous endort, petit oncle? demanda Blanche de sa douce voix.

— Mais, non, ma chérie. Je fermais les yeux pour t'écouter mieux.

— Alors, je puis continuer?

— Je t'en supplie.

— Il eût été inutile de la part de la jeune fille de demander des plaisirs à son papa qui, toujours le nez dans ses livres, ne songe qu'à terminer un long travail entrepris... bien que le plus doux et le plus dévoué des pères... Vous ne dormez pas, mon oncle ?

— Je te répète que je t'écoute plus attentivement quand je ferme les yeux, répondit M. de Valnac, qui, une seconde fois, avait caché le feu de son regard sous ses paupières abaissées.

A la question de la jeune fille, il rouvrit ses yeux qui, doux et tristes, s'attachèrent sur sa nièce tout pleins d'une infinie tendresse.

— Comme vous me regardez, mon oncle ! fit Blanche émue.

La pensée du comte voyageait sans doute au loin, car il tressaillit en homme qui reprend tout à coup la conscience du moment présent et, avec un sourire qu'il rappela sur ses lèvres, il reprit :

— Je te regarde en coupable qui a peur, ma belle aimée.

— Ah ! ah ! fit Mlle d'Armangis, qui secoua gentiment la tête, vous vous doutez donc qu'il va être question de vous... Eh bien, oui, vous ne vous trompez pas.

Et, de ses deux bras faisant un collier autour du cou de Francis, elle lui approcha des yeux sa jeune et délicieuse tête, en disant d'une voix dont nous ne saurions exprimer la mélodieuse intonation :

— Regardez-moi donc, oncle ingrat, suis-je si laide qu'on n'ose me montrer ? Est-ce que, de temps en temps, certain comte de Valnac ne devrait pas se dire... lui jeune, désœuvré, bien portant... qu'il possède quelque part une nièce qui serait fort heureuse de voir renaître ce passé où vous la conduisiez, sous un beau soleil, faire à travers champs ces longues et joyeuses promenades au retour

desquelles vous la portiez, lasse et endormie, dans vos bras.

— Tu étais alors une enfant, Blanchette. Exiges-tu donc, aujourd'hui que te voilà grande demoiselle, que je le porte encore comme jadis ? répliqua Francis avec un gros rire, qui n'avait d'autre but que de cacher la douloureuse angoisse qui le torturait.

Mlle d'Armangis ne fut pas dupe de cette feinte gaieté, car elle répliqua lentement :

— Oh ! vous me comprenez, mon oncle. Vous devinez bien que je vous demande pourquoi la jeune fille qui possédait jadis toute votre affection, que vous ne quittiez jamais, qui vous trouvait à toute heure l'esclave de ses caprices, semble aujourd'hui vous être devenue si étrangère que, depuis quatre ans, elle attend vainement, ne fût-ce que pour aller jusqu'à l'extrémité de la rue, ce bras sur lequel elle s'appuierait, si contente d'être arrachée à son isolement.

Et Blanche essuya une larme qui perlait au bout de ses longs cils, en murmurant à mi-voix :

— Vous ne m'aimez plus !

A ce reproche, Francis prit brusquement entre ses mains la tête de la jeune fille et la couvrit de frénétiques baisers.

— Je ne t'aime plus, dit-il d'un ton brisé. Au nom du ciel ! ma gentille, ne crois pas cela, car tu me ferais trop malheureux.

Il serrait encore sa nièce sur son cœur, quand, la porte s'ouvrant, M. d'Armangis entra dans le salon.

En apercevant son père, l'enfant poussa un cri de joie, et, oubliant son chagrin, s'arracha des bras de son oncle pour s'élancer dans ceux de l'arrivant.

— Ah ! père adoré ! c'est donc toi ! voici bientôt six grandes semaines que je ne t'avais vu ! s'écria-t-elle d'une

voix palpitante de bonheur, en présentant son visage aux lèvres de son père.

Une sorte d'étonnement douloureux se peignit sur les traits de M. d'Armangis en entendant ces paroles.

— Quoi? fit-il d'un accent navré, est-ce bien vrai? Je suis resté six semaines sans te voir!

Et pendant qu'il déposait un long baiser sur le front de sa fille, son regard, passant par-dessus cette tête aimée, sembla demander à M. de Valnac la confirmation de ce que Blanche venait de dire.

Francis lui fit de la tête un signe affirmatif.

A cette muette réponse, les lèvres du père s'appuyèrent plus fort et plus tendres comme si, en un seul baiser, il voulait se rattraper de tous ceux que lui avait fait perdre ce temps écoulé.

— Oui, six semaines! au grand complet! reprit la jeune fille. Si les journées te paraissent courtes, à toi qui t'enfermes au milieu de tous ces livres que tu dis tant aimer, et qui, pourtant, te rendent sombre et triste, il n'en est pas de même pour moi qui compte heure par heure les jours que je reste sans te voir.

Puis, se mettant à rire, elle ajouta :

— Il me prend parfois l'envie d'entrer dans ton cabinet et d'interrompre ces perpétuels travaux qui te font m'oublier.

— Garde-t'en bien, Blanche! s'écria vivement M. d'Armangis avec un accent qui trahissait une secrète terreur.

Cette émotion n'échappa pas à sa fille, mais elle n'en devina pas le vrai motif.

— Oh! continua-t-elle gaiement, voici que tu trembles déjà de crainte qu'un beau matin je vienne jeter au feu paperasses et livres.

— C'est vrai, dit le père en tentant de sourire. Songe donc que l'expédition dont tu me menaces anéan-

tirait le résultat de bien des veilles et des recherches.

— Alors, si tu veux que je renonce à mon envie, il faut un peu plus penser à moi, appuya l'enfant d'un petit ton mutin.

— Oui, je te promets qu'à l'avenir je ne resterai plus privé aussi longtemps de tes doux baisers, ma chère fille.

Mlle d'Armangis prit une voix doucement grondeuse :

— Tu promets... tu promets, reedit-elle, tu m'avais aussi déjà promis les autres fois et, pourtant, tes réclusions volontaires sont devenues de plus en plus longues... Et cette dernière vient de durer six semaines.

— Six semaines ! répéta le père d'une voix désespérée.

De Valnac avait écouté, muet, cette scène pendant laquelle il avait échangé plusieurs rapides regards avec M. d'Armangis. Il crut devoir enfin se mêler à la conversation en disant :

— Sais-tu, mignonne, que tu es bien sévère pour ceux qui se repentent... Voici ton père qui...

— Ah ! je vous conseille de parler pour les autres, oncle Francis, vous qui m'oubliez sans même avoir à donner l'excuse que le travail vous absorbe ! s'écria Blanche en souriant.

— Oh ! si tu ris, ton père et moi nous sommes sauvés.

— Est-ce qu'on peut garder longtemps rancune à ceux qu'on aime... trop !... c'est pour un certain oncle que je dis ce trop.

En voyant arriver l'orage sur lui, le comte parut éprouver une réelle satisfaction, comme s'il eût eu intérêt à détourner de M. d'Armangis l'attention de sa fille.

— Voici un trop que tu me payeras, charmante... j'aurai ma vengeance, sois-en sûre... si tu connais un certain oncle, moi je connais une certaine nièce qui a la rage d'embrasser ceux qu'elle aime trop. Aussi quand elle

viendra avec sa bouche rosée tendue, je te jure qu'elle en sera pour ses frais.

— Vous refuseriez ?

— Comme tu le dis, fit de Valnac en courbant sa haute taille vers Blanche.

Elle lui jeta rapidement ses deux bras au cou en criant joyeuse :

— Ah ! je vous tiens ! refusez donc maintenant, je vous en défie.

— Parbleu ! tu m'as pris en traître... la belle malice, répondit Francis qui, tout en paraissant se débattre sous le baiser de sa nièce, examinait M. d'Armangis, resté rêveur sur le canapé où son enfant l'avait fait asseoir.

Le résultat de cet examen lui inspira sans doute une inquiétude, car, peut-être pour éloigner un moment la jeune fille, il reprit :

— Je te fais un pari, Blanchette.

— Lequel ?

— Je parie une discrétion que toi, qui fais aux autres le reproche de passer leur temps le nez dans les livres, tu n'ouvres pas ceux qu'on te prête.

— Vous avez perdu, monsieur l'oncle, car j'ai lu les vôtres jusqu'à la dernière ligne.

— Ah ! tant mieux ! car ces livres ne m'appartiennent pas et comme on me les a déjà réclamés je puis, sans remords, te prier d'aller me les chercher là-haut pour que je les rende à leur propriétaire.

— Oh ! non, non, fit gaiement la nièce. Pour une heure que j'ai le plaisir, père et oncle, de vous avoir près de moi, je ne tiens pas à en perdre une seule minute. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est de sonner afin qu'un domestique monte les prendre.

Et Blanche se dirigea vers la sonnette, tournant le dos aux deux hommes.

Rapide comme l'éclair, la main de Francis se posa sur le bras de M. d'Armangis qui, subitement, était tombé dans une profonde prostration. A ce brusque contact, le père tressaillit et, rappelé à lui, secoua cette torpeur qui l'avait envahi.

Au moment où la jeune fille allait atteindre le cordon de la sonnette, un retentissant coup de cloche, parti de la loge du suisse, lui fit tourner la tête vers la fenêtre par laquelle on voyait la cour.

— Voici une visite qui arrive. C'est M. de Jozères, dit-elle en reconnaissant celui qui marchait vers le perron.

— M. de Jozères ! murmura de Valnac avec un sourire de dégoût.

— Lui !!! balbutia M. d'Armangis dont un frisson de terreur galvanisa le corps affaibli.

Car M. d'Armangis ne rappelait en rien cet homme que, vingt-six années auparavant, nous avons vu beau, heureux, insouciant, alors qu'il ne connaissait de la vie que les riants côtés. Le temps semblait avoir compté double pour lui. A cinquante-six ans, il paraissait en avoir quatre-vingts. Son corps, amaigri à l'extrême, s'était voûté et tremblait sur ses jambes, qui ne pouvaient plus que bien péniblement se mouvoir. La tête était affreusement ravagée : le crâne dénudé n'avait conservé qu'une légère couronne de cheveux entièrement blancs, et une peau jaunie et ridée se plaquait sur les tempes et les pommettes. La lèvre inférieure, qui retombait pendante sur le menton, laissait sans cesse entr'ouverte sa bouche édentée. Au fond de l'orbite profondément creusée brillait un œil fiévreux, inquiet, qui parfois s'éclairait de rouges lueurs.

A l'entrée de M. de Jozères dans le salon, le malade tenta de se dresser debout pour le recevoir, mais, les forces trahissant sa volonté, il retomba sur le canapé.

— Restez, je vous prie, cher monsieur, dit le survenant pour prévenir une seconde tentative.

Après un amical salut adressé à Blanche, l'ex-magistrat s'était tourné vers Francis qui n'avait pas bougé de son siège à l'arrivée du visiteur. Insolemment renversé sur le dossier, l'œil plein de mépris. M. de Valnac se contenta de lui faire un familier signe de main en demandant d'un ton bref :

— Quel motif nous vaut votre visite, monsieur de Jozères?

Malgré cet accueil brutalement impoli l'ancien procureur s'adressa de préférence au comte :

— Ma foi ! fit-il, je n'aurai pas la hardiesse de soutenir que ma visite vous était destinée, car je venais pour Mme d'Armangis.

— Ma sœur est partie en voyage, dit sèchement Francis.

— C'est ce que m'a appris le suisse de l'hôtel. Mais cet homme m'ayant paru incapable de me fournir des renseignements sur cette absence, j'ai pris le parti de venir m'adresser à vous.

— Et vous désirez savoir ? continua de Valnac de sa plus impertinente voix.

Quand le dernier imbécile n'aurait pu se tromper sur cette façon d'être reçu, M. de Jozères, à plus forte raison, s'était aperçu, dès son entrée, qu'il était en face d'un ennemi. Mais si son sourire semblait prouver qu'il ne prenait pas en mauvaise part une aussi grossière réception, sa pensée s'agitait active en même temps que son œil observait.

— C'est singulier, se disait-il, sous le ton insolent de M. de Valnac, on dirait qu'il se cache une terreur.

En effet, pendant que Francis parlait de si haut à son ancien tuteur, son regard allait anxieux de Blanche, qui s'était mise devant son métier à tapisserie, à M. d'Ar-

mangis qui, affaissé sur le canapé, paraissait peu à peu se laisser encore gagner par cet engourdissement dont de Valnac l'avait déjà tiré.

— Je serais heureux de savoir en quel endroit il m'en faut adresser à Mme d'Armangis le compte rendu d'une commission dont elle a bien voulu me charger, reprit de Jozères.

Avant de poursuivre l'entretien, le comte qui, en même temps que le magistrat parlait, n'avait pas quitté de l'œil M. d'Armangis, se retourna vers sa nièce :

— Et mes livres, Blanchette ? Tu serais bien aimable de me les aller chercher, lui dit-il.

Si l'oncle voulait éloigner sa nièce, il fut déçu dans son désir, car la jeune fille, fort intriguée par la manière dont M. de Valnac recevait ce vieillard à la tête vénérable, semblait peu disposée à quitter la place.

— Je ne sais plus dans quel coin je les ai rangés, répondit-elle en se cachant derrière son canevas pour dissimuler la rougeur que ce mensonge lui faisait monter au front.

— Si tu les cherchais bien... insista Francis.

— Oui, ce soir je fouillerai partout, ajouta-t-elle, sans se lever.

En entendant cette réponse qui lui retirait l'espoir que sa nièce s'absenterait, un nuage de tristesse passa sur le front de M. de Valnac, dont le regard revint sur M. d'Armangis.

— Fasse le ciel qu'un pareil chagrin lui soit évité ! pensa-t-il.

Et s'adressant à M. de Jozères :

— Votre compte rendu attendra forcément, faute de pouvoir être adressé à Mme d'Armangis, car personne ici ne saurait vous indiquer quelle direction elle a prise.

— En vérité ! fit le procureur en souriant, partir ainsi, sans rien dire, c'est un peu fou.

Ce dernier mot produisit un terrible coup de théâtre. En l'entendant, M. d'Armangis poussa tout à coup un strident éclat de rire, puis il se redressa convulsivement, et, la face contractée, l'œil hagard, l'écume aux lèvres, il cria d'une voix saccadée :

— Fou ! qui parle de fou ! qui dit que je suis fou !

Ce n'était plus cette créature exténuée qui, tout à l'heure, tentait d'inutiles efforts pour se soulever de son siège. Une surexcitation furieuse avait soudainement ranimé ce corps usé, qui tressaillait de toutes ses fibres. Pantelant de souffrance et de délire, M. d'Armangis s'était adossé dans un coin du salon comme pour s'y défendre et, les poings serrés, il grinça d'un ton menaçant :

— Venez donc le prendre, votre fou !!!

Plus pâle qu'une morte, affolée de désespoir, Mlle d'Armangis, à la vue de ce sinistre et inattendu spectacle qui lui révélait le douloureux secret des longues et fréquentes disparitions de son père, s'était élancée d'un bond vers le malheureux insensé :

— Père ! bon père ! reviens à toi ! cria-t-elle d'un ton déchirant.

Au son de cette voix, le fou frissonna et, saisissant dans les siennes les mains de sa fille, il l'attira brutalement à lui et la regarda en silence.

— Père ! c'est moi, tu me reconnais, n'est-ce pas ? balbutia l'enfant qui frémissait sous ce regard d'une effrayante fixité.

Blanche ressemblait si exactement à sa mère quand elle avait seize ans, que le passé, avec ses sanglants secrets, dut brusquement surgir dans le cerveau, troublé par la démence, de M. d'Armangis ; il lança un nouvel éclat de

rire et, repoussant sa fille avec violence, il gronda d'un accent qui débordait de haine :

— Va-t'en, démon !

— Père, c'est moi ? répéta Blanche en sanglotant.

— Oui, va-t'en, démon ! hurla le fou. Soit maudite, toi qui es venue me tenter avec ta fatale beauté... Toi qui m'as pris honnête homme dans tes pièges pour...

Un souvenir épouvantable souleva subitement toute sa colère, et ses doigts crispés s'avancèrent pour se nouer autour du cou de sa fille qui, clouée en place par la stupeur, ne songeait pas à se mettre hors de portée des attaques du furieux. Francis n'eut que le temps de s'élançer entre l'enfant et M. d'Armangis qui, en voyant sa proie lui échapper, répéta avec une croissante furie :

— Sois maudite !... maudite !... maudite !!!

Après ce dernier effort de rage impuissante, l'insensé chancela sur ses jambes et, tout en comprimant entre ses mains son crâne en feu, fit entendre un long gémissement de souffrance, puis s'évanouit entre les bras de M. de Valnac qui les avait ouverts pour le recevoir.

Cette scène s'était si rapidement passée que Francis et Blanche avaient oublié la présence de M. de Jozères. Quand, après avoir déposé le malade sur le canapé, le comte se tourna vers la cheminée pour sonner un domestique, il se trouva en face du visiteur. A la vue de celui qui venait de surprendre ce secret de famille, Francis pâlit et, du doigt, lui montrant la porte :

— Faut-il donc, monsieur, vous expulser pour vous faire comprendre que votre place n'est pas ici ! s'écria-t-il d'une voix où le mépris se confondait avec la colère.

Sans rien répliquer, M. de Jozères gagna la porte et disparut. Mais, en traversant la cour, il se disait déjà :

— Eh ! eh ! le docteur Perrier, qui m'attend à dîner pour que je lui rapporte des nouvelles de Mme d'Armangis,

ne se doute guère de ce que je vais lui conter sur le mari.

A son passage devant la loge du suisse, la pensée du procureur prit aussitôt un autre cours. Il venait de se rappeler le motif qui l'avait fait venir à l'hôtel, et la sorte de gaité que la folie de M. d'Armangis avait excitée en lui fit place aux angoisses de sa propre situation.

— Si nous ne retrouvons pas Berthe, nous sommes perdus ! se répéta-t-il vingt fois en regagnant son domicile pour y prendre Mme de Jozères que, suivant la recommandation de Perrier, il devait conduire près de sa mère malade.

Après le départ du magistrat, M. de Valnac s'était hâté de sonner les gens, qui étaient accourus à ses coups de sonnette répétés. Parmi eux se trouvait le valet de chambre du malade, vieux serviteur dont la discrétion était à l'épreuve.

— Pierre, lui dit le comte, ton maître vient d'avoir encore un nouvel accès.

— Le temps tourne à la pluie et, ce matin, monsieur se plaignait beaucoup de sa névralgie, dit tranquillement Pierre devant les autres domestiques, qui croyaient M. d'Armangis atteint d'une maladie nerveuse.

Si M. de Valnac n'accompagna pas les valets qui emportaient son beau-frère toujours évanoui, c'est qu'il lui fallait calmer Blanche qui, depuis que l'horrible vérité s'était révélée à elle, pleurait silencieuse au coin de la cheminée.

L'oncle releva doucement la tête de l'enfant désolée, dont les grands yeux humides semblèrent l'interroger.

— J'ai tout fait, ma pauvrette, pour t'éloigner quand j'ai vu arriver cette redoutable crise, dit-il de sa voix la plus triste.

— Hélas ! mon oncle, je n'ai pas voulu vous comprendre, balbutia la jeune fille.

— Je désirais te laisser ignorer le plus longtemps possible que l'intelligence de ton père, fatiguée par ses assidus travaux, se surexcite quelquefois à tel point qu'un étranger pourrait le croire atteint de folie.

Un éclair d'espoir brilla dans les yeux de Blanche en entendant ces mots.

— Ainsi mon bon père n'est pas fou ! demanda-t-elle en hésitant.

— Fou ! fit M. de Valnac. Où vas-tu chercher pareille idée ?

— Vous me le jurez, mon oncle, n'est-ce pas ? s'écria d'une voix plus rassurée Mlle d'Armangis, dont le regard fouilla dans celui du comte.

— Sans doute, chérie, dit le jeune homme qui, tout en évitant de jurer, soutint le regard de sa nièce.

L'enfant ne s'aperçut pas de l'absence du serment et, se rattachant plus fort à l'espérance, elle continua :

— Ainsi ces réclusions de plusieurs semaines, pendant lesquelles je ne voyais plus mon père, étaient bien employées par lui à ces travaux dont vous me parlez ? Ce n'étaient pas...

Elle s'arrêta effrayée sans oser achever sa phrase.

Francis avait deviné la pensée de la jeune fille, mais, bien résolu à lui laisser le doute de son malheur, il feignit de ne pas comprendre et prenant un air étonné :

— Ce n'étaient pas ?... répéta-t-il sur le ton interrogatif.

— Ce n'étaient pas des crises pendant lesquelles la raison affaiblie de mon père imposait à ceux qui veillaient sur lui le devoir de ne laisser apprendre à personne l'affreuse vérité ?

— Oh ! oh ! mademoiselle la peureuse ! avec toi il ne faut pas avoir un peu de fièvre, car ton imagination court aussitôt la campagne et voit les gens... fous à lier.

Et le comte ponctua les trois derniers mots d'un petit

rire si franc que Blanche, saisie d'une joie subite, lui sauta au cou en s'écriant d'une voix qui tremblait d'émotion heureuse :

— Ah ! cher oncle, que j'ai eu grand'peur !

Mais, subitement, une expression d'inquiétude apparut dans ses yeux.

— Qu'as-tu encore ? demanda Francis qui l'observait.

— Je voudrais bien vous adresser une question, dit-elle timidement.

— Adresse, mon enfant.

— De quelle femme parlait donc papa ?... Vous savez bien, celle qu'il appelait démon et qu'il maudissait avec tant de colère ?

Si maître qu'il fût de lui-même, le comte ne put dompter un tressaillement, mais, avant que sa nièce l'eût surpris, il appela encore le rire à son aide.

— Ah ! ma foi ! Blanchette, j'y renonce, s'il me faut t'expliquer toutes les lubies que la fièvre inspire à un malade... Ton père nous aura récité quelque tirade de vieux mélodrame logée au fond de sa mémoire depuis peut-être plus de vingt ans... C'était bien le vrai style de l'Ambigu... Il aura entendu jadis débiter cela dans un théâtre du boulevard et il l'aura retenu.

Tout avait été dit d'un ton si plein d'assurance que la jeune fille, convaincue, se prit à sourire.

— A la bonne heure, ma charmante, te voici enfin devenue raisonnable. Ainsi donc, ne t'inquiète pas et aie confiance en Pierre qui sait les soins qu'il faut donner... science peu profonde, du reste, car elle consiste à laisser dormir son malade.

En prenant son chapeau sur la console où il l'avait déposé, Francis continua :

— Et pour que tu sois encore plus pleinement satisfaite, je vais passer chez mon médecin que je t'enverrai.

Je suis certain, quand il aura vu ton père, qu'il te répétera tout ce que je t'ai dit.

Sans doute que Pierre, le valet de chambre de M. d'Armanhis, avait compris qu'il devait venir aussi donner le change à la tendresse effrayée de Blanche, car il apparut à la porte du salon au moment où M. de Valnac allait partir.

— J'ai l'honneur d'annoncer à mademoiselle et à monsieur le comte que mon maître, avant de s'endormir, a prié que nul ne vienne interrompre son sommeil.

— Eh bien, trembleuse, es-tu maintenant tout à fait tranquillisée ?

— Oui, le meilleur des oncles, dit tout bas la jeune fille en semblant craindre que le bruit de sa voix éveillât son père.

— Alors, sans adieu, ma chérie. Je cours chez mon médecin que je vais t'envoyer, répéta Francis en prenant congé de sa nièce par un dernier baiser.

Quand il se vit dans la rue et qu'il n'eut plus besoin de se contraindre, M. de Valnac murmura désespéré :

— Encore ce nouveau et épouvantable malheur ! Et personne à qui me fier pour lui demander un conseil !

Tout à coup il poussa un cri de joie folle :

— Si, si, je sais quelqu'un ! s'écria-t-il.

Et il prit sa course.

IV

Nous aurons plus tard à expliquer la mystérieuse cause qui, entre les époux de Jozères, avait motivé ce mariage si disproportionné sous le rapport de l'âge. Pour le moment, il nous suffira d'affirmer que cette union, à défaut d'un amour impossible, n'avait pas même amené cette sorte d'indifférence qui rend la vie en commun, sinon douce, tout au moins supportable. Comme si son mari était pour elle un objet d'aversion, Léontine s'enfermait des semaines entières dans son appartement dont de Jozères n'osait franchir le seuil. Nous ne prétendons pas dire que le procureur acceptait avec insouciance l'antipathie qu'on lui témoignait. Il avait au contraire, quand il était seul, de furieux accès de rage, mais quelque terrible crainte ou un honteux intérêt le forçait sans doute à dissimuler, car, dans les rares occasions où il se trouvait en présence de Léontine, il paraissait s'être soumis à la situation qui lui était faite. En vieillard égoïste et jaloux, il avait trouvé un bon côté à cet isolement dans lequel vivait sa femme.

— Au moins elle est vertueuse ! se disait-il.

Pour ébranler cette conviction il avait fallu les diverses circonstances qui s'étaient produites le soir où, en sor-

tant des Italiens, Avril et Mme d'Armangis étaient venus prendre le thé en sa demeure.

Depuis cinq jours qu'avait eu lieu, pendant que le mari était resté au théâtre, cette entrevue forcée avec Paul qui avait causé son évanouissement, Mme de Jozères, qui se disait souffrante, était demeurée invisible pour son époux. Malgré sa jalousie éveillée, le procureur n'aurait pas encore osé forcer la retraite de sa femme sans la formelle injonction qui lui avait été faite par Perrier d'amener, le soir, Léontine au chevet de sa mère dangereusement malade.

Au retour de l'hôtel d'Armangis, quand l'ex-magistrat voulut pénétrer chez la récluse, la porte, qui résistait sous sa main, lui fit comprendre que le verrou intérieur avait été poussé.

Au bruit du bouton de la serrure qu'il tournait vivement, la voix de Mme de Jozères demanda :

— Qui est là ?

— Veuillez me laisser entrer, Léontine, j'ai à vous parler, répondit l'époux d'abord mis en éveil par cette précaution du verrou.

Si court que fût le temps employé par sa femme à lui ouvrir, le délai qui s'écoula entre la question et le bruit du verrou tiré suffit pour lui inspirer un soupçon.

— Pourquoi ce retard ? pensa-t-il.

L'appartement de Mme de Jozères consistait en une chambre à coucher et un vaste cabinet de toilette que précédait un petit salon-boudoir.

En mettant le pied dans ce boudoir, l'époux le fouilla du regard sans rien y découvrir de suspect. La jeune femme était vêtue d'un ample peignoir flottant à la taille. Un fauteuil placé à l'angle du foyer, où petillait un feu clair, et un ouvrage au crochet, posé sur le marbre de la cheminée avant d'aller ouvrir, indiquaient assez que la

visite de son mari la surprenait en train de broder au coin du feu. Malgré ces apparences qui auraient dû étouffer la défiance qui venait de naître, M. de Jozères n'en demanda pas moins :

— Vous étiez-vous donc assoupie dans votre fauteuil, Léontine ?

— Votre question vient de ce que j'ai un peu tardé à vous ouvrir ? dit-elle sans s'émouvoir.

— C'est vrai.

— Avant de me lever, j'ai voulu finir les quelques mailles de ma rangée, ajouta-t-elle en lui montrant la broderie au crochet qu'elle avait reprise sur le marbre en se replaçant dans son fauteuil.

Le vieillard parut se contenter de cette explication et, poussant un siège vers l'autre angle de la cheminée, il s'installa vis-à-vis de sa femme en continuant :

— Ne pensez-vous pas, chère amie, que cette longue réclusion, à laquelle vous vous condamnez si volontairement, ne serve plutôt à perpétuer qu'à guérir votre état maladif ? Votre père est si bien d'avis que vous avez besoin de distractions qu'il m'a chargé de vous conduire ce soir chez lui où il nous attend pour dîner.

— Oh ! je suis fort peu disposée à sortir, répondit plaintivement Léontine sans quitter du regard sa broderie.

Si Mme de Jozères, au lieu de rester la tête ainsi baissée, avait en ce moment levé les yeux, elle se serait aperçue du changement qui s'était subitement opéré dans les traits de son mari. Quand elle s'était remise sur son fauteuil, elle avait négligé le soin de surveiller les plis de son peignoir. Or, le devant de la jupe, au lieu de se rabattre, s'était un peu soulevé et il laissait entrevoir le bout de ses petits pieds. Ces pieds, qui auraient dû être dans des pantoufles, étaient chaussés de bottines sur les-

quelles l'œil de M. de Jozères venait de reconnaître, bien légères pourtant, quelques blanchâtres mouchetures de boue.

— Elle est sortie aujourd'hui ! pensa aussitôt le jaloux, dont le visage s'assombrit.

Sur la piste des découvertes, le vieillard ne devait pas s'arrêter. Malgré l'ampleur du peignoir, qui n'accusait aucune forme, l'époux s'aperçut que sa femme, loin de s'abandonner mollement sur le dossier de son fauteuil, s'y tenait un peu gênée en la souplesse de sa taille.

— Elle a son corset ! se dit-il.

Et, quand le hasard lui tournant les yeux vers l'âtre de la cheminée, il vit le foyer garni de bûches que la flamme n'avait encore que bien légèrement entamées, il devina que ce feu devait avoir été tout récemment allumé.

— Oui, elle est sortie, se répéta-t-il, et elle ne faisait que de rentrer quand je suis arrivé sur ses talons. C'est en m'entendant approcher qu'elle a poussé le verrou pour avoir le temps de passer un peignoir.

Un secret motif, nous l'avons dit, devait empêcher M. de Jozères de laisser éclater la furie qui lui grondait au cœur, car sa figure retrouva bien vite son ordinaire placidité et ce fut de sa voix calme qu'il reprit :

— Laissez-moi, chère amie, vous arracher à ce coin du feu que, je vous le ferai observer, vous n'avez pas quitté depuis cinq jours.

— C'est vrai, dit Léontine en brochant toujours.

— Si peu disposée que vous soyez à sortir, il vous faut faire un effort, car, je vous le répète, nous sommes attendus ce soir chez votre père.

— Mon père m'a habituée à trop d'indulgence de sa part pour que je ne craigne pas aujourd'hui de me refuser à son désir.

— Permettez-moi d'insister, car il est un pénible motif

qui rend votre visite nécessaire, prononça M. de Jozères d'un ton qu'il s'efforçait de rendre triste.

Elle leva aussitôt la tête en demandant d'un anxieux accent :

— Ma mère serait-elle malade?

— Gravement malade.

En une seconde la jeune femme fut debout.

— Attendez-moi, dit-elle sans hésitation, en se dirigeant vers sa chambre à coucher pour s'y habiller au plus vite.

Elle était à peine sortie, que le procureur tâta de la main le tabouret sur lequel sa femme assise avait posé ses pieds chaussés de bottines tachetées de boue.

— La place est encore humide, se dit-il. J'ai bien deviné, elle ne faisait que de rentrer.

Alors son regard haineux se tourna vers la porte qui s'était refermée sur Léontine, et il murmura :

— Oh ! le jour où Mme Perrier sera morte, comme je me vengerai !

L'angoisse de savoir sa mère malade fit commettre une imprudence à Mme de Jozères. Dans sa hâte de partir, elle reparut si promptement qu'il était impossible, en un si court espace de temps, qu'elle eût pu passer du négligé d'un peignoir à la toilette qu'elle portait maintenant.

— Elle n'a eu que sa robe seule à mettre, pensa le vieillard en relevant cette nouvelle preuve.

— Partons-nous ? fit-elle impatiente.

— En voiture ? demanda le mari.

— Sans doute.

— Un peu de marche vous ferait grand bien.

— Y pensez-vous ? par une pareille boue ! répliqua Mme de Jozères.

— Vous avez raison, chère amie. Je vais faire atteler, répondit le magistrat sans sourciller à cette réponse.

Et il s'en alla en se disant :

— Ah! il fait trop de boué dans les rues! Comment le sait-elle puisqu'elle prétend n'avoir pas quitté son appartement qui n'a vue que sur la cour?

Quand, vingt minutes après, les deux époux arrivèrent chez le docteur Perrier, ce fut la Cardoze qui leur ouvrit la porte. Avec celle qu'elle avait vue grandir, Nicole avait gardé son familier langage d'autrefois.

— Bonjour, Léontine! dit-elle d'une voix douce en même temps qu'une lueur de tendresse éclairait son regard habituellement si dur.

Dans son inquiétude filiale, Mme de Jozères, au lieu de répondre à cet amical accueil, s'empressa de demander vivement :

— En quel état se trouve mamah?

A cette question qui témoignait d'un ardent amour de la fille pour sa mère, les grands yeux de la Cardoze reprirent leur sombre expression et s'attachèrent fixes sur Léontine.

— Est-elle donc plus mal? insista en tremblant la jeune femme alarmée par le silence de la servante, qui la regardait sans parler.

D'un ton lent dans lequel perçait une sorte de sauvage ironie, Nicole répondit en pâlisant :

— Votre mère?... mais elle va mieux, votre mère... M. Perrier assuré que, pour cette fois encore, elle est sauvée.

— Merci, merci, répéta Mme de Jozères qui, sans plus s'inquiéter d'elle, s'élança, palpitante de joie, vers la porte du couloir conduisant à l'appartement de la malade.

Blême, les dents serrées, les poings crispés, la Cardoze suivit des yeux Léontine qui s'éloignait, et quand elle l'eut vue disparaître, un bref et sauvage rugissement sortit de sa poitrine.

Resté près de la servante, M. de Jozères fut témoin de cet accès de colère.

— Patience ! lui souffla-t-il.

— Il y a déjà bien longtemps que je fais preuve de patience, gronda-t-elle d'une voix rauque.

Puis, tournant le dos au magistrat, elle regagna la lingerie où elle se tenait d'habitude, en disant avec aussi peu de cérémonie que si elle parlait à un domestique :

— Vous trouverez Perrier dans son cabinet, où il s'est enfermé avec le sourd.

— Avec Caduchet... ils dorment donc ? se demanda l'ex-procureur, fort étonné par cette nouvelle, en se trouvant seul.

En effet, apprendre que le gras bonhomme était dans la maison et ne pas entendre tous les échos retentir de ses hurlements et de ceux de celui qui conversait avec lui, c'était un phénomène qui n'était explicable qu'en supposant que Caduchet devait dormir.

Quand de Jozères pénétra dans le cabinet, il les trouva tous deux assis devant la table et une plume à la main.

— Ah ! c'est vous, mon cher, fit le docteur. Vous arrivez à temps pour me voir renoncer à rien tirer de ce vrai pot. Il y a une grande heure que, pour épargner les beuglements de Caduchet à ma femme, je converse par écrit avec cet animal-là.

— Avez-vous donc quelque chose de bien important à lui demander ?

— Jugez-en : il a vu Mme d'Armangis passer, ce matin, sur le quai dans un fiacre. J'avais l'espoir qu'il connaissait le numéro de la voiture, il m'en a indiqué successivement une trentaine, en affirmant d'abord, puis en se dédisant... Aussi j'y renonce, comme je vous le disais.

Plume à la main, nez en l'air, regardant alternativement les deux causeurs, dont la conversation à mi-voix

échappait à son oreille, le sourd attendait qu'on recommençât l'interrogatoire par écrit.

— Je vous gage que cette fois il va parfaitement me comprendre, ajouta en riant le médecin à son gendre.

Et, réunissant le bout des doigts de sa main gauche, il les porta, à plusieurs reprises, à sa bouche :

— Ah ! bon, il est l'heure de dîner... le moment des perdreaux aux confitures ! s'écria le magot qui s'expliqua le geste avec une remarquable promptitude d'intelligence.

Mais, tout en faisant son signe d'une main, Perrier, de l'autre, retirait la plume des doigts du sourd et rassemblait soigneusement l'écritoire, les crayons et le papier qui garnissaient la table.

Caduchet, surpris, le suivait de l'œil.

— Tiens ! vous avez donc des domestiques qui vous boivent votre encre ? demanda-t-il en voyant le docteur qui enfermait à clef dans un placard l'encrier et ses accessoires.

Le médecin n'eut pas l'air d'avoir entendu la question, et, tout en mettant la clef de l'armoire dans sa poche, il répéta au petit gras son signe qu'on allait se mettre à table. La gourmandise l'emporta sur la curiosité de ce dernier, qui oublia l'encrier pour ne plus songer qu'aux perdreaux aux confitures qu'il s'imaginait être réservés à sa gloutonnerie.

— Oh ! soyez tranquille, les perdreaux vont voir beau jeu... j'ai un appétit à dévorer même l'assiette, dit-il en ouvrant une large bouche dont les mâchoires, aux dents formidables, firent entendre quatre ou cinq claquements sonores.

Devant le sourd, avec la simple précaution de baisser un peu la voix, on pouvait, on le sait, impunément causer. M. de Jozères ne s'en fit pas faute, et, pendant que le

vorace Caduchet exprimait sa joie, il demanda au docteur :

— Il vous faut donc toujours mettre sous clef tout ce qui est nécessaire pour écrire?

— Vous ne trouveriez pas dans la maison de quoi trater la moitié d'un A, répondit Perrier.

— Croyez-vous donc votre femme encore disposée à tenter l'aventure?

— Je n'en sais trop rien, mon cher, mais vous connaissez ce qu'on dit du chat échaudé?... Parce que nous en sommes sortis heureusement une fois, c'est une raison excellente pour ne pas nous y exposer une seconde.

Après ces énigmatiques paroles, le docteur poussa un gros soupir, en ajoutant :

— Nous n'aurons pas pareille chance si, par suite de la disparition prolongée d'Avril, le mandataire auquel il a confié ses papiers nous met encore la police sur le dos.

Puis, avec un mouvement de colère :

— Et dire, gronda-t-il, que nous aurions paré le coup si ce sourd idiot avait eu l'heureuse idée de prendre le numéro du fiacre.

Caduchet, en ce moment, avait passé ses deux gros bras courts derrière son dos et, de ses mains maladroites, il s'efforçait de desserrer la boucle de son pantalon. Au regard de Perrier, il devina qu'il était question de lui et crut que le docteur s'impatientait :

— Allez, fit-il.. marchez en avant, je vous rejoindrai à table... Vous le voyez, je suis en train de me mettre sous les armes... je donne du jeu à mon ventre... cette maudite boucle ne veut pas s'ouvrir... Allez, j'arriverai au couvert en même temps que vous.

Suant, soufflant, grognant d'impatience, le bonhomme était si burlesque que M. de Jozères, malgré sa sombre humeur, ne put s'empêcher de sourire.

— Quelle drôle d'idée vous avez eue le jour où vous vous êtes enganté de cette caricature ! dit-il à Perrier.

— Ma foi ! je vous jure que ce n'est pas moi qui ai été chercher ce comique personnage.... il m'a été, un beau jour, amené ici par Mme Pillois, qui, je l'en soupçonne fort, a dû jadis avoir le cœur tendre pour lui.

A ce nom de la veuve, le procureur secoua tristement la tête :

— Elle aussi est disparue, dit-il.

— Oui, fit le médecin qui retrouva son sérieux, un moment oublié en parlant de Caduchet.

— Pensez-vous que ce soit par le fait de Paul Avril ?

Perrier haussa dédaigneusement les épaules en homme qui entend avancer une bêtise et répondit :

— Ce garçon avait plutôt intérêt à laisser la Pillois dans toute sa sécurité, à ne lui donner en rien l'éveil... afin de l'espionner à son aise. De cette seule façon, il pouvait arriver à quelque chose d'utile pour lui.

Et, après être resté un moment pensif, le docteur continua en baissant la voix :

— Non, je ne puis m'ôter de l'esprit cette idée que je vous communiquais l'autre soir dans le foyer des Italiens. L'héritier n'est pas notre plus redoutable ennemi. Somme toute, si exagérées que doivent être ses prétentions, on peut en finir avec lui en les satisfaisant... Là n'est pas le plus grand danger.

Pendant que parlait le docteur, Caduchet n'avait cessé de s'escrimer après la boucle de sa ceinture dont l'ardillon ne bougeait pas.

— J'ai les bras un peu courts... le meilleur moyen serait de retirer mon pantalon... Diable de ceinture ! si je n'arrive pas à la desserrer, je n'aurai pas de place pour loger les perdreaux ! geignait-il en suant à grosses gouttes.

— Et où voyez-vous donc le danger? demanda de Jozères, sans se préoccuper du sourd.

— Je vous l'ai dit aux Italiens. Outre Paul Avril qui nous menace à visage découvert, il existe dans l'ombre un ennemi qui rôde autour de nous... et cet ennemi-là est terrible, car je cherche vainement l'intérêt qui le pousse contre nous.

— Bah! bah! fit ironiquement le gendre. N'avons-nous pas assez de périls à détourner de nous, sans que votre imagination aille encore en forger d'autres! A quels fameux exploits avez-vous donc reconnu l'existence de ce prétendu et mystérieux ennemi?

En homme qui ne se sent pas compris, le beau-père jeta un regard de pitié sur son gendre et reprit d'un ton grave :

— A quels exploits, demandez-vous?... A la soudaine fuite de la Pillois et à l'assassinat de votre domestique Bricard, deux faits dont je n'ai pas encore trouvé la cause logique.

Le dernier mot de Perrier fut ponctué par le bruit d'un déchirement qui se fit entendre, suivi aussitôt de cette phrase joyeuse de Caduchet :

— Je suis arrivé à mon but par une autre voie. Faute de pouvoir ouvrir la boucle, j'ai arraché la patte qui la retenait.

Puis, relevant son gilet, il passa le pouce dans la ceinture de son pantalon, qui se tendit béante :

— Hein! fit-il tout satisfait, vous le voyez, j'ai du jeu maintenant.

Il achevait comme la Cardoze ouvrit la porte du cabinet :

— Le dîner est servi, annonça-t-elle.

Sans avoir besoin d'entendre, le sourd avait deviné ce que signifiait l'apparition de la servante.

— Bravo! Dodoze, s'écria-t-il en se lançant à la suite de

cette fille, qui, après ces trois mots, dits d'un ton brusque, s'était retirée aussitôt.

— Quel motif peut encore la rendre furieuse? J'avais pourtant fini par la calmer... Il est donc arrivé du nouveau? murmura le maître surpris de la méchante humeur avec laquelle Nicole avait prononcé sa courte phrase.

— Je sais ce qui la met en colère, avança le procureur. Quand Léontine est arrivée ici, sa première parole à la Cardoze a été pour Mme Perrier.

— Eh bien? fit le docteur qui sembla ne pas avoir saisi le sens de cette réponse.

— Il paraît que Nicole perd patience!

A cette réponse, Perrier eut un violent mouvement de colère et, avec un accent qui annonçait en lui la révolte, il répliqua d'une voix brève :

— Croit-elle donc que je puisse aller plus vite que le violon!...

— Tâchez de le lui faire comprendre.

— Eh! elle le sait aussi bien que moi... mais quand elle est butée, il est impossible de lui parler raison, gronda le médecin exaspéré.

Après un instant de réflexion, pendant lequel se calma son irritation, il reprit :

— Ainsi donc, Léontine est près de sa mère?

— Elle s'est rendue tout droit à la chambre de Mme Perrier en entrant ici.

— Bien. Je vais la voir, en passant chez ma femme, avant de nous mettre à table. Vous, faites prendre patience au sourd et...

— Et? répéta M. de Jozères en le voyant hésiter à continuer.

— Et tâchez de retenir Nicole dans la salle à manger pendant que je serai chez Mme Perrier... vous m'éviterez ainsi une nouvelle scène.

Tout en parlant, il avait soulevé la tapisserie qui masquait la porte par laquelle il allait sortir.

Derrière ce rideau apparut Nicole.

— Ah! tu es revenue pour nous écouter! s'écria Perrier en reculant de surprise.

— Oui, fit la Cardoze de sa voix dure.

— Et que veux-tu?

— Je veux te dire que j'ai assez attendu... De Jozères t'a annoncé que je m'impatientais... c'est la vérité... il faut que la chose ait une fin.

— Attends encore un peu, prononça le docteur d'un ton suppliant.

— Il y a déjà vingt-cinq années que tu me répètes la même phrase, Perrier. Pour toi, les ans ont pu passer vite, car tu n'éprouvais aucune privation... mais, pour moi, qui ai compté les heures une à une, le temps a été un long supplice.

— Mais c'est pour *elle*... dans son unique intérêt.... que je fais un appel nouveau à ta patience.

La Cardoze parut être en proie à une douloureuse hésitation, puis deux grosses larmes coulèrent de ses yeux noirs.

— Je souffre pourtant bien! dit-elle d'un ton brisé.

— Encore ce sacrifice, ma bonne Nicole, insista Perrier en joignant les mains.

— Tu m'affirmes que c'est pour elle, n'est-ce pas? reprit la Cardoze après un silence.

— Je te le jure.

Avec une voix dont l'extrême douceur révélait en cette femme une sensibilité qu'on n'aurait pu supposer, elle dit lentement :

— Soit! j'attendrai toujours... Mais, tu le sais, je suis une sauvage dont, bonnes ou mauvaises, les émotions

sont violentes... Je t'en supplie, aussitôt qu'il se pourra, abrège mon martyre.

Alors les yeux tout mouillés de pleurs, la Cardoze s'effaça pour dégager le passage en ajoutant :

— Va voir ta femme, Perrier.

Le docteur passa devant elle et disparut.

Quand, derrière la servante qu'il avait suivie, M. de Jozères arriva dans la salle à manger, il trouva Caduchet attablé jusqu'au menton.

— Ah ça ! le docteur et vous, que faisiez-vous donc ? lambins !... Les perdreaux vont être desséchés, brailla le sourd.

— Perrier, avant de se mettre à table, est allé faire une visite à sa malade.

— Marmelade?... ils sont à la marmelade?... on m'avait dit aux confitures... N'importe ! je suis courageux quand il s'agit de m'instruire, répondit le goinfre qui avait entendu suivant sa coutume.

Si expéditif à avaler que fut l'obèse affamé, il n'avait pas encore achevé son potage quand reparut le docteur. Au lieu de marcher à la table, Perrier se dirigea vers Nicole, qui se tenait debout près du buffet, et lui dit d'une voix affectueuse :

— Nous ne sommes que trois convives, et Sylvain seul peut suffire à notre service. Veux-tu t'occuper de faire dîner Léontine ? Elle tient à ne pas quitter la chambre de ma femme, bien que je lui affirme que la malade, qui s'est endormie, ne court plus le moindre danger.

A ces mots, un éclair de joie étincela dans les yeux de la rude créature :

— Merci, Perrier, fit-elle d'un ton ému.

Et elle quitta la salle avec un visible empressement.

— Vous l'avez rendue bien heureuse, dit de Jozères.

— Pauvre créature ! soupira, en guise de réponse, le

docteur dont, à peine assis, le premier soin fut d'empiler sur l'assiette de Caduchet les morceaux d'un plat qui venait d'être servi.

— Vous allez l'étouffer, souffla le procureur.

— Avec la bouche pleine il n'en sera que plus sourd et moins bruyant... nous pourrons alors causer à l'aise, répliqua Perrier.

La vue de cette montagne de viande fut loin de déconcerter le glouton.

— Eh! eh! minauda-t-il, vous tenez à ce que j'y revienne, cher amphitryon, car en voici grandement de quoi me mettre en goût... je ne dis pas non... j'ai du jeu, je puis m'enhardir à présent.

Et il se jeta intrépidement, la fourchette tendue, sur l'assiette, dont le contenu aurait fait hésiter trois mangeurs ordinaires.

— Maintenant que notre homme est à l'œuvre, voulez-vous que je vous rende compte de ma visite à l'hôtel d'Armangis? proposa M. de Jozères.

— Inutile, mon ami. Du moment que votre premier soin, en entrant ici, n'a pas été de m'en parler, j'ai deviné tout de suite que vous n'aviez pu rien apprendre sur la fugitive.

— Oui, mais, à défaut de Mme d'Armangis, ne pourrions-nous pas parler de son mari?

— Que lui est-il donc arrivé? demanda vivement le docteur dont la mine devint inquiète.

— Vous savez qu'il passe pour un maniaque de solitude... un misanthrope... une espèce de loup, comme disent les gens de son quartier, quand ils le voient passer, sombre, triste et toujours seul?

— Oui, fit Perrier. M. d'Armangis est une nature faible, incapable du plus petit effort d'énergie. Il y a dans son passé un souvenir qu'il ne peut oublier. Il vit avec une

incessante et terrible pensée qui, après lui avoir créé la plus misérable existence, finira par le tuer.

— Apprenez donc, cher ami, que cette pensée, en attendant qu'elle le tue, a rendu fou M. d'Armangis, annonça lentement le gendre.

Cette inattendue révélation fit tressauter sur son siège le médecin, qui s'écria d'une voix effrayée :

— Fou ! il est fou ?

— A tel point que, devant moi, il a voulu étrangler sa fille... sa bien-aimée Blanche... il est vrai qu'il la prenait pour sa femme.

— Ah ! fit Perrier... toujours le souvenir d'autrefois.

Dans ce passé de M. d'Armangis, le docteur devait avoir joué aussi un sombre rôle, car il ajouta immédiatement avec une peureuse hésitation :

— Et cette démente est-elle connue des gens qui l'entourent ? Dans ses accès, le malheureux parle-t-il ? L'avez vous entendu prononcer des noms, citer des faits ?

— Autant qu'il m'a paru, le mal doit être intermittent... ce sont des attaques qui durent plus ou moins longtemps et pendant lesquelles on cache le malade à tous les yeux, en prétendant qu'il s'enferme pour travailler. Quand je suis entré, il était encore dans tout son bon sens. C'est sur un mot de moi que s'est déclarée la crise qui s'est terminée par un évanouissement.

— Ces accès vont se renouveler de plus en plus rapprochés jusqu'au jour où la folie s'emparera entièrement de cet homme, murmura le docteur devenu sombre.

— Alors, on le fera probablement enfermer dans quelque maison de santé ?

Perrier secoua la tête.

— Oh ! non, dit-il, on ne commettra pas une pareille imprudence. Ils savent trop tout le danger qui existe à

laisser recueillir par un étranger les paroles qui échappent au délire.

Le procureur se prit à sourire.

— Dame! appuya-t-il, vous devez en parler à bon escient, vous qui avez jadis soigné M. d'Armangis d'un certain coup d'épée que lui avait administré de Saint-Dutasse... c'est de là, je crois, que date le commencement de votre immense fortune.

Au lieu de relever cette allusion, Perrier serra les poings et, le regard sinistre, il gronda d'une voix féroce :

— Que n'ai-je à le soigner encore!

— Oh! oh! ricana de Jozères, à votre façon d'accentuer ce vœu, je vois que M. d'Armangis serait vite... guéri.

Cette lugubre plaisanterie fut comiquement ponctuée par un formidable « Ouf! » que poussa Caduchet. Le sourd achevait de nettoyer son assiette et, sa bouche se trouvant vide, il avait enfin la possibilité de parler.

— F'ai...a...fait! dit-il gaiement; mon aimable hôte, à cette heure que j'ai l'appétit convenablement aiguisé, vous pouvez me présenter les fameux perdreaux à la marmelade.

Tout à coup il tourna la tête en s'écriant :

— Ah! voici Dodoze qui arrive pour nous annoncer l'apparition de ce mets nouveau.

Effectivement la Cardoze venait de rentrer dans la salle à manger.

— Comment! déjà? quelle raison t'a donc fait quitter la chambre de Mme Perrier? demanda le docteur, inquiet par ce prompt retour.

La servante s'avança vers la table la main fermée :

— Tenez, dit-elle, malgré toutes vos précautions et votre surveillance, voici ce que je viens de trouver sous l'oreiller de votre femme endormie.

Et elle jeta sur la nappe un petit porte-crayon en argent.

— Qui a pu le lui faire parvenir ? balbutia de Jozères devenu blême.

— Serait-ce cet ennemi inconnu qui rôde autour de nous ? murmura, en frissonnant, le médecin dont le regard effrayé s'était fixé sur le mystérieux objet.

La vue du porte-crayon eut aussi le don d'émouvoir Caduchet, qui s'écria plaintivement :

— Est-ce que par hasard, en attendant les perdreaux, nous allons reprendre l'interrogatoire par écrit sur le numéro du fiacre de Mme d'Armangis ?... Puisque je vous ai vingt fois répété que je ne me le rappelle plus.

Mais il parut que l'espérance de voir arriver plus vite les perdreaux venait d'exciter la mémoire du sourd, car il hurla en s'appliquant une énorme tape sur le front :

— Ah ! sapristi ! je le tiens !!!

Perrier haussa les épaules.

— Oui, oui, ajouta le gourmand, vous levez les épaules parce que je vous ai cité déjà bien des numéros dont je prétendais être certain et que j'ai désavoués ensuite... Mais, cette fois, j'en suis sûr... Écoutez plutôt.

Et, avec un comique sang-froid, il prononça :

— *Huile sans sel.*

De Jozères et le docteur le regardèrent ébahis.

— Hein, cela vous étonne, n'est-ce pas ?... c'est pourtant bien votre numéro. Voyez-vous, j'ai un moyen infail-
lible pour retenir un nombre. Je me compose une phrase qui, dans sa prononciation ou son sens, me rappelle ce chiffre. Ainsi pour 23... je me dis : Vin de Troie, vin de la belle Hélène. Pour 606... six saucisses ou trois paires de saucisses... C'est assez ingénieux ! n'est-ce pas ? Avec mon procédé, dès que j'ai ma phrase, c'est fini, le nombre est à jamais gravé dans ma mémoire... à moins que j'ou-

blie ma phrase, comme cela m'était arrivé pour le numéro du fiacre... mais elle a fini par me revenir.

Et Caduchet répéta, la bouche en cœur et la main en pigeon vole :

— Huile sans sel... Sentez-vous le nombre?... comme la désinence est à peu près la même... Huile sans sel.... On croit presque entendre le numéro.

— Allons, dites-nous-le donc, ce numéro, bavard maudit ! cria de Jozères.

— Huile sans sel... 807... votre fiacre portait le numéro 807, déclara enfin le magot triomphant.

V

Le vent avait tourné pendant la nuit et un froid sec était venu remplacer la pluie de la veille.

C'est au premier étage de la maison de Clichy-sous-Bois, dans cette aile du bâtiment qui avait jadis formé le logement particulier de Toto l'Arsouille, que nous retrouvons Mme d'Armangis et Paul Avril. Ce logement, comme nous l'avons dit, était composé de trois pièces : la chambre à coucher de Toto, séparée de celle de sa favorite d'un jour

par ce petit salon dans lequel on se souvient que Paul Avril, quand il avait visité la maison, n'avait trouvé qu'une cravache de femme posée sur la cheminée.

C'est dans ce petit salon, tout égayé par les tièdes rayons du soleil de janvier, que Mme d'Armangis avait ordonné à Victoire de dresser la table du déjeuner, alléguant le froid qui régnait dans les grandes salles du rez-de-chaussée, véritables glaciers que n'aurait pu réchauffer un ardent feu de vingt-quatre heures de durée.

— Elle y est bien restée, hier soir, dans ce rez-de-chaussée, quand elle nous est arrivée par la pluie battante, grogna Janerot, lorsque sa fille lui fit part de cet ordre de la Parisienne.

— Oui, répondit Victoire, mais hier il ne faisait pas froid comme aujourd'hui. Dans le petit salon du premier, ils auront vraiment plus chaud, sans compter que le feu qu'ils vont y faire attédera en même temps leurs deux chambres à coucher.

— Leurs deux chambres? fit le paysan goguenard. Est-ce que tu y crois à ce frère et cette sœur-là?

— Dame, oui, pour la nuit passée, affirma la cuisinière, qui avait déjà terminé le ménage des deux chambres.

Janerot en revint à son point de départ en hochant la tête avec un air de dépit.

— Le froid? dit-il; ce n'est pas le froid qui a fait emménager la poupée au premier étage... Veux-tu que je t'en apprenne le pourquoi? C'est parce que, là-haut, ils ne sont plus sous notre œil ni à portée de notre oreille... Oh! va, je te le répète, elle est rudement fûtée, la femme blonde.

— Elle est aussi fièrement jolie! Si tu la voyais ce matin, la belle chatte! Elle vous a une toilette avec un tas de fanfreluches qui la font si gentille à regarder que M. le curé lui-même en arrêterait sa messe.

— Ouais ! Et le frère ?

— Il la dévore de ses deux yeux ouverts, grands comme des portes cochères.

— Alors, c'est pas des yeux de frère. Faudra voir à voir... j'en aurai pas le démenti... J'irai là-haut écouter un petit bout de leur conversation.

Victoire se mit à rire en répondant :

— Avec ça que, toi ou moi, ils ne nous entendront pas venir. On n'a pas plutôt mis le pied sur l'escalier que, marche par marche, il se met à craquer avec un bruit qui retentit par toute la maison.

Le paysan eut un mouvement de colère.

— Bon Dieu ! oui, c'est vrai ! maugréa-t-il. Quand je te dis que la blonde est une matoise !... Elle se sera tout de suite aperçue du fracas de l'escalier et elle en a tiré parti.... Tout ça, c'est louche.... Faudra voir à voir !

Et de fait, Victoire avait raison quand elle s'était émerveillée sur la beauté de Mme d'Armangis.

Fraîche et bien reposée, elle était sortie de sa chambre vêtue d'un blanc peignoir, tout couvert de dentelles, qui, loin de dissimuler les formes, accusait, en se nouant à la taille, toutes les richesses d'un buste que n'emprisonnait aucun corset. En ce négligé du matin et avec ses magnifiques cheveux, négligemment relevés en femme qui ne s'est pas encore coiffée, elle avait si bien l'air de sortir du lit que Paul Avril, quand elle lui était apparue, était resté ébloui par la merveilleuse beauté de cette splendide créature qui affrontait hardiment le regard à cette heure délicate du réveil, où tant de femmes ont besoin de redemander aux secrets de la toilette cette fraîcheur de teint ou cet éclat de beauté dont on les complimentait la veille. Outre qu'elle était belle au possible, elle était si séduisante de grâce et d'élégance, sous son blanc fouillis de dentelles, que le jeune homme fasciné n'avait pu trouver

le premier mot du matinal bonjour. L'œil enfiévré par une longue nuit d'insomnie, il la regardait, immobile, muet, stupidement en extase devant cette sirène qui avait dormi à quelques pas de lui.

Ce fut Mme d'Armanigis qui, sans paraître s'apercevoir de son trouble, prit la première la parole. Elle vint à lui, souriante et vive, lui tendant affectueusement les mains, et d'une voix familière et bien franche :

— Comment monsieur mon frère a-t-il passé la nuit ? demanda-t-elle en faisant suivre sa question d'un frais et mélodieux éclat de rire.

Comme Avril, étranglé par l'émotion, cherchait vainement à répondre, elle pencha vers lui son visage en ajoutant avec une petite moue moqueuse :

. — Allons, embrassez votre sœur... cela vous déliera peut-être la langue.

Les lèvres de l'amoureux se posèrent si brûlantes que Mme d'Armanigis dut se débattre sous son baiser en s'écriant :

— Oh ! oh ! j'ai dit : « votre sœur » et il me semble que vous dépassez l'embrassade fraternelle.

Elle s'était vivement reculée de trois pas et, tout en feignant de rajuster son peignoir légèrement froissé autour du cou, soin qui n'eut d'autre résultat que de mieux faire plaquer l'étoffe sur sa poitrine, elle reprit en rougissant un peu :

— Vous m'aviez pourtant bien promis de vous guérir de votre folie.

Puis, passant aussitôt à un autre sujet :

— Vous le voyez, j'ai donné l'ordre à Victoire de nous monter à l'avenir nos repas dans ce salon, nous y serons plus chaudement que dans les salles du rez-de-chaussée... et surtout plus à l'abri de la curiosité de cette fille et de son père.

— Oh ! leur curiosité !... fit Avril en secouant mélancoliquement la tête.

— Oui, je vous comprends ; leur curiosité n'a pas sujet de s'exercer... et vous le regrettez, n'est-ce pas ? Pourvu que je cédasse, peu vous importerait que ces gens en fussent instruits.

— Ne dites pas cela, Berthe !... Le secret de mon bonheur resterait profondément enfoui dans mon cœur, je vous le jure.

— Vous me le jurez, reprit-elle en souriant. Hier soir, ne m'aviez-vous pas aussi juré complète obéissance à ma volonté, résignation absolue à mes décisions... Là-dessus, je m'endors sur la foi des traités et, une heure après, celui qui m'avait promis d'attendre si patiemment secouait doucement ma porte en implorant déjà une réponse.... Sans un verrou qui m'a mise à l'abri, le très-humble esclave serait entré en révolte.

— J'étais fou d'amour, Berthe... et puis, hier, vous aviez daigné me donner un peu d'espoir.

— C'est donc cet espoir que vous vouliez voir si vite se réaliser... Vous n'avez pas la patience longue, convenez-en.

Après ces mots dits d'une voix gaiement railleuse, Mme d'Armangis, s'accoudant sur la table, posa son menton sur ses mains et ajouta :

— Voyons, Paul, parlons un peu raison.

Dans cette position, les larges manches du peignoir avaient glissé et, s'étalant en rond autour des coudes, elles exposaient, en leur blanche nudité, deux bras modelés aux yeux d'Avril.

Elle continua d'une voix sérieuse :

— Il y a quinze jours, quelqu'un vous eût dit : « Regardez cette belle Mme d'Armangis, si fière, si fêtée, qui voit à ses pieds tant d'adorateurs !... il viendra une heure

où, risquant sa réputation, abandonnant tout pour vous, elle ira partager votre solitude dans quelque coin ignoré.» Si on vous avait alors tenu ce langage, répondez-moi franchement, auriez-vous cru à la réalisation d'un tel avenir?

— Non, dit l'héritier.

— Et, pourtant, nous voici aujourd'hui tous deux réunis en ce village perdu ... A mon âge, Paul, on est ridicule quand on emploie toutes les simagrées dont use une fausse vertu qui ne demande qu'à se rendre. Il faut se donner sans hésitation ou refuser nettement. A quarante ans, une faute ne vous surprend pas ; on la commet à bon escient ou on s'en abstient sans marchander avec soi-même.

Et, se mettant à sourire :

— En un mot, dit-elle, c'est une question de verrou qu'on ouvre franchement ou qu'on ferme résolument à l'heure de la suprême décision.

A ces paroles, qui réveillaient en lui le souvenir de la nuit passée, Avril lui adressa un regard si tristement désespéré qu'elle partit d'un joyeux éclat de rire.

— O l'impatient ingrat ! s'écria-t-elle.

— Ne venez-vous pas de dire que, soit ouvert, soit fermé, un verrou est une catégorique réponse !... et il a été fermé pour moi !

— Oui, mais j'ai ajouté : « A l'heure de la suprême décision. » Probablement que cette heure n'a pas encore sonné.

— Sonnera-t-elle jamais ? balbutia Paul qui poussa un gros soupir.

Berthe le regarda de ses deux grands yeux tout étincelants d'amoureuses promesses et, de sa plus séduisante voix :

— Cela dépend de vous, prononça-t-elle.

— Que faut-il faire ? exclama le jeune homme tout frissonnant de passion.

— Écoutez-moi d'abord. Il est dans la vie de la plus vertueuse femme de rares moments où l'homme, assez heureux pour deviner cette minute précise, la trouve sans défense et presque vaincue à l'avance... moments d'ennui, de désespoir... ou de curiosité du fruit défendu. Quand vous m'êtes apparu, Paul, je m'ennuyais. Pour me distraire m'est arrivée cette fameuse curiosité du fruit défendu. Aussi, à votre premier mot, j'ai immédiatement prêté une oreille complaisante et... me voici en tête-à-tête avec vous. Que mon imprudence soit découverte, je serai tout aussi compromise que si j'étais réellement coupable.....

Un peu abasourdi par cette étrange tirade, le jeune homme ne trouva qu'une plate banalité à répondre :

— Croyez, madame, que je saurais mourir pour attester votre innocence.

Mme d'Armangis fit encore entendre son rire moqueur et, fort tranquillement, répliqua :

— Et vous auriez grand tort de vous faire le champion de mon innocence, mon cher Paul, car je suis venue ici avec la ferme intention d'être coupable.

Avril la regarda, tressaillant de tout son être, à demi fou de joie.

— Seulement, reprit-elle... car il y a un seulement... je vous ferai remarquer que, jusqu'à cette heure qui nous réunit, je n'ai obéi qu'à une fantaisie à laquelle, dût votre amour-propre souffrir de mon aveu, je dois vous dire que vous êtes à peu près étranger... L'envie m'est venue de prendre un amant... vous étiez là... et vous avez bénéficié de la circonstance.

Cette franchise était une douche glacée sur l'ardente exaltation de l'héritier qui balbutia tout penaud :

— Ainsi donc, vous ne m'aimez pas ?

— Qu'en savez-vous? Ce qui n'existait pas hier ne peut-il pas être aujourd'hui? répondit lentement Berthe, dont un autre long et brûlant regard ponctua la phrase.

— Alors pourquoi?... commença Avril tremblant.

Et, pour faire comprendre la pensée qu'il n'osait achever d'exprimer, ses yeux se tournèrent vers la porte de la chambre à coucher de Mme d'Armangis, qu'il avait trouvée si bien verrouillée.

La grande dame comprit la muette question, car elle murmura :

— Ah ! oui, le verrou, n'est-ce pas ?

Incapable de rien ajouter, l'amoureux répondit d'un signe de tête.

Mme d'Armangis baissa les yeux et, en rougissant, d'une voix émue :

— Avant d'ouvrir ce verrou, dit-elle, une femme est-elle donc bien coupable de demander à celui qui implore : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Ne me tendez-vous pas un piège ?

A ces derniers mots, Paul crut entendre la voix de la prudence qui lui murmurait à l'oreille :

— Garde à toi !

Alors, en même temps, se retraça, dans son souvenir, cette scène où Bourguignon, refusant de révéler le passé de Mme de Jozères, offrait de lui dévoiler la vie de Mme d'Armangis.

— Suis-je sur une pente fatale? se dit-il.

Mais aucune sage méfiance pouvait-elle tenir devant cette femme dont les enivrantes effluves lui montaient au cerveau ? Quand tout son être frémissait du furieux désir de posséder celle qui s'était promise, lui était-il possible de renoncer à pareille volupté ?

Pendant la courte hésitation de sa dupe, Mme d'Armangis, tout en jouant pour lui l'émotion d'une peureuse incer-

titude de l'avenir, était en proie à une réelle et secrète crainte.

— Va-t-il m'échapper? se demandait-elle.

Elle fut promptement tirée de cette angoisse par la voix de Paul qui, en s'agenouillant à ses pieds, reprit d'un ton tristement doux :

— Vous attirer dans un piège? Oh! ne conservez pas une telle crainte, ma belle adorée.

— Il est à moi! pensa la sirène dont le regard, filtrant à travers ses longs cils baissés, avait plongé dans les yeux étincelants du jeune homme.

Bien doucement, autour de la taille de Berthe, s'étaient arrondis les bras d'Avril qui reprit en souriant :

— Puis-je attirer dans un piège l'ange qui m'a sauvé de celui où je devais périr?

Sur cette allusion au rôle de protectrice, que répétait l'héritier pour la troisième fois, la grande dame avait soudainement relevé la tête et elle allait sans doute interroger Paul quand une phrase de ce dernier appela tout à coup sa curiosité sur un autre point.

— Oui, continua-t-il, vous m'avez sauvé. Pourquoi ne pas avouer votre bonne action? Craignez-vous donc que mon cœur ose vous reprocher le passé?

— Le passé? répéta Berthe étonnée.

Le jeune homme crut imprudent de trop appuyer sur une explication et, secouant la tête, il se contenta d'ajouter ces quelques mots :

— Je veux vous faire oublier l'indigne amour de M. de Valnac.

— De Francis?... de mon frère? prononça Mme d'Armanis sur le ton de la plus sincère surprise.

À ces mots un frénétique transport de joie s'empara d'Avril qui lui couvrit les mains de baisers en balbutiant d'une voix haletante de bonheur :

— Ah ! chère âme, que vous venez de me faire heureux en m'apprenant que M. de Valnac est votre frère. Quand j'ai découvert qu'il avait habité cette maison... où vous m'aviez envoyé vous attendre... et quand, surtout, j'ai eu bêtement prêté l'oreille aux cancans de Janerot au sujet des dettes payées par vous, j'ai cru que....

Comme il s'arrêtait sans oser continuer, Berthe reprit avec une petite moue souriante :

— Oh ! je devine la fin de votre confession, monsieur le jaloux... Vous avez cru que vous arriviez second dans mon cœur, et de mon frère vous avez fait un rival... Hein ! est-ce bien cela ?

L'héritier répondit d'un signe de tête.

Mme d'Armangis, à ce muet aveu, abaissa son plus doux regard sur le jeune homme prosterné devant elle, et, de ses doigts mignons lui caressant les boucles de la chevelure, elle murmura tendrement à mi-voix :

— Non, Paul, ne soyez pas jaloux de ce passé, où nul n'a su faire battre un cœur qui ignorait le véritable amour.

— Dans le passé, dis-tu... et maintenant, Berthe ? balbutia-t-il, frissonnant sous la caresse de cette main qui s'égarait sur sa tête.

Puis, dans un subit élan de passion, ses bras se nouant plus fort autour de la taille de Berthe, il répéta d'un ton ardent :

— M'aimes-tu ? Réponds-moi. M'aimes-tu ?

Rougissante, le sein palpitant, elle chercha d'abord, sans répondre, à se dégager de l'amoureuse étreinte ; puis, comme vaincue, elle ferma les yeux. Alors, brusquement, elle saisit à deux mains la tête d'Avril et, lui mettant un baiser au front, elle souffla bien bas :

— Oui, je t'aime !

Ces mots à peine prononcés, elle eut honte de sa faiblesse. Avant qu'il pût la retenir, elle s'arracha de ses

bras et, s'élançant vers la chambre à coucher, elle disparut à ses yeux.

Si prompt que fût Avril à vouloir la rejoindre, il atteignit la porte au moment où le bruit du verrou se fit entendre.

— Ouvrez ! ouvrez ! implora-t-il.

Berthe garda le silence.

Pendant dix minutes, il s'épuisa en prières sans obtenir une réponse. Exaspéré d'amour, il allait s'élançer contre cet obstacle qui restait obstinément fermé, quand derrière lui se fit entendre une voix un peu moqueuse qui demandait :

— Est-ce que monsieur désire quelque chose ?

En se retournant, il vit la tête de Janerot qui passait par l'entre-bâillement de la porte du salon ouvrant sur le couloir.

— Qui t'a appelé, rustre ? s'écria-t-il, furieux de l'apparition du paysan.

— Faut pas m'en vouloir d'une bonne intention, notre bourgeois. En vous écoutant geindre d'en bas, j'ai cru que vous étiez malade, et je suis monté pour vous offrir mes petits services.

Éclatant ensuite de son gros rire :

— Parguienne ! fit-il, je suis tout heureux de m'être trompé. Quand je craignais de vous trouver indisposé, j'aime bien mieux vous voir ainsi vous amusant à vous cogner la tête sur une porte... Drôle de plaisir tout de même !... En voilà un tapage qui aurait gêné madame votre sœur si elle avait été chez elle.

— Berthe n'est pas dans sa chambre ? exclama Paul.

— Voilà près de dix minutes qu'elle se promène au soleil dans le jardin.

— Mais je ne l'ai pas vue sortir.

— Elle sera partie par l'autre issue, celle du couloir, dit Janerot.

Il n'avait pas achevé que l'amoureux, le bousculant au passage, s'élançait dans l'escalier à la poursuite de Mme d'Armangis.

— Ouais ! fit le villageois quand il se vit seul, drôle de frère qui cherche à enfoncer la porte de sa sœur !

Il tenta à son tour d'ouvrir la communication. En la sentant résister, il lâcha un nouveau rire.

— Eh ! eh ! une sœur qui se barricade, c'est rudement louche ! Faut voir à voir un brin.

Le bonhomme sortit du salon et, par la porte du couloir dont elle avait oublié de retirer la clef, il pénétra dans la chambre à coucher de Mme d'Armangis.

De ce côté se voyait un énorme verrou poussé à fond dans sa gâche, que le rustaud, un moment, regarda en silence d'un air moqueur.

— Il m'intéresse, le petit... J'ai bien envie de faire quelque chose pour lui, murmura-t-il.

Il alla d'abord prudemment à la fenêtre pour regarder, à travers le rideau, ce qui se passait au jardin.

— Ah ! les voilà qui se promènent là-bas... Fait-elle sa sainte-nitouche, la Parisienne... et comme l'autre la regarde avec un air de gober des mouches !... Elle doit le rouler, que c'est un bonheur !

Puis il revint devant le verrou et tira de sa poche un énorme couteau qu'il ouvrit en grognant tout joyeux :

— Ah ! tu te méfies de moi, la belle matoise... Eh bien ! je vais te jouer une jolie farce.

En ce moment, Berthe, tout emmitouflée dans un manteau de fourrures qu'elle avait jeté par-dessus son peignoir, marchait doucement au soleil en s'appuyant sur le bras d'Avril, et lui disait d'un timbre qui jouait la plus tendre émotion :

— Maintenant que vous êtes parvenu à m'arracher mon secret... daignerez-vous, beau vainqueur, me confier le vôtre?

Et, gracieuse, elle coucha sa tête sur l'épaule du jeune homme; puis, après un long regard tout langoureux d'amour, elle murmura mélodieusement à l'oreille d'Avril enivré :

— Qui es-tu, mon Paul adoré?

Après avoir effleuré des lèvres le blanc satin de ce front qui se tendait vers lui, l'héritier répondit en hésitant :

— Qui je suis, Berthe?... veux-tu donc tant le savoir?

— Est-ce que j'ai une volonté maintenant, monsieur mon maître? débita-t-elle d'un ton langoureusement câlin. Non, tiens, je ne veux plus rien apprendre.... Ce qui m'a surtout attirée vers toi, c'est le mystère qui t'entoure.... On parle souvent des étranges fantaisies du cœur des femmes, et on a raison, je le reconnais aujourd'hui.... Ecoute ce que je vais t'avouer... et n'en ris pas... Je crois que je t'aimerais tout autant... fusses-tu le dernier des hommes.

— Oh! oh! fit le jeune homme en riant, sais-tu que te voici à deux doigts de voir en moi un chef de brigands!

— Dame! mon cher ténébreux, avoue que je serais bien excusable de le croire un peu? dit Mme d'Armangis avec une adorable moue moqueuse.

Et, croisant ses deux mains sur le bras de Paul, elle s'y appuya languissamment et continua d'une voix enfantine :

— Tu ne me gronderas pas si je t'avoue ce que j'avais d'abord pensé sur toi?

— Non. Parle, je t'en supplie.

— Eh bien, quand tu m'as été présenté, dans ma loge des Italiens, par M. de Jozères et le docteur Perrier...

deux hommes qui, j'en ai la conviction, doivent être de...

— Oh! achève... de véritables coquins, tu peux le dire.

Mme d'Armangis ouvrit tout effarés ses beaux yeux et balbutia tremblante :

— Mais alors, d'où vient l'intérêt que ces hommes te témoignent?... Peut-être cache-t-il une embûche dans laquelle ils veulent t'entraîner! Oh! je t'en supplie, Paul, ne sois pas imprudent... souviens-toi que tu n'es plus seul... que je...

Et, peureuse en même temps que pudique, elle cacha sa tête dans le sein de l'héritier en murmurant la fin de sa phrase :

— ...Que je t'aime!

Paul couvrit de ses baisers la magnifique chevelure blonde dont l'enivrant parfum lui montait au cerveau, puis relevant ce beau visage éploré :

— Ne tremble pas, ma bien chérie. Je n'ai rien à redouter d'eux, car je suis leur maître.

— Leur maître! répéta-t-elle en secouant la tête d'un air de doute craintif.

— Je les tiens en ma puissance, te dis-je.

— Ils sont pourtant, prétend-on, bien redoutables, bien forts, bien audacieux, insista Berthe, que le jeune homme sentait frissonner de peur à son bras.

— Oui, ils sont tout cela pour les autres... mais pas pour celui qui sait le secret de leur passé.

Mme d'Armangis tourna brusquement vers lui sa figure empreinte d'un naïf étonnement.

— Tu connais leur passé? s'écria-t-elle.

— Oui. Je suis en possession d'un talisman qui les soumet à ma volonté, dit Avril dont, instinctivement, la main s'éleva à la hauteur de la poche de son habit qui

renfermait le calepin rouge légué par le chevalier de Saint-Dutasse.

Ce geste fut aperçu par Berthe.

— C'est là ! pensa-t-elle.

Sa mine reprit aussitôt son expression d'inquiétude, et pendant que d'une main elle se suspendait alarmée au cou de Paul, de l'autre elle tâtait le drap de l'habit, en prononçant d'une voix anxieuse :

— Tu ne me trompes pas?... Tu n'as vraiment rien à craindre de ces deux hommes ! Bien vrai, n'est-ce pas ? Songe à mes angoisses s'il me fallait trembler pour toi !

Et, tout en se serrant sur la poitrine de sa dupe, elle se disait :

— C'est un calepin ou un portefeuille... il me le faut avant ce soir.

— Non, belle peureuse, rassure-toi. Je t'affirme que, loin de songer à me nuire, ces drôles ont compris que leur intérêt est de m'assurer le plus brillant avenir.

Une joie subite resplendit sur les traits de Mme d'Armaugis qui, pourtant, bégaya en pesant plus fort sur le bras du jeune homme :

— Ah ! le bonheur me trouve moins forte que la crainte... la joie fait mal... je me sens faible... Rentrons.

Paul enlaça d'un bras la taille de Berthe qui chancelait et, à petits pas, les yeux dans les yeux, elle renversée sur son épaule et la main posée sur son cou, ils regagnèrent, muets et se souriant, le petit salon. Sur le divan, la grande dame sa laissa tomber, pâle, en fermant les yeux et la main appuyée sur son sein qui palpitait.

— Souffres-tu ? s'écria Paul.

— Oui, mais de contentement. La douce émotion qui m'enivre le cœur m'étouffe un peu, dit-elle d'une voix faible.

Puis, rouvrant ses yeux qui s'attachèrent brillants

de tendresse sur Avril, elle murmura après un long soupir :

— Ah ! qu'il est doux d'aimer !

Et, avec un adorable sourire, elle ajouta :

— Il faut bien que je fasse mon apprentissage de femme qui aime.

— Ainsi te voilà rassurée contre de Jozères et Perrier ? reprit Avril.

— Oui... pour toi, répondit-elle d'un ton qui avait gardé son tremblement.

— Comment ? pour moi ! Te crois-tu menacée ? De quoi peux-tu donc avoir peur ?

— De l'avenir, fit Berthe redevenue triste. Qui sait si ces hommes, quand ils découvriront notre liaison, ne croiront pas que je suis un obstacle à leurs projets ? Alors leur rage se tournera contre moi... et, bientôt, ce bonheur, que mon amour aura espéré, s'écroulera, sapé par eux.

— Ne suis-je pas là pour te défendre ?

— Me défendre ? répéta-t-elle mélancoliquement. Quel genre de défense opposerez-vous donc, par exemple, à leurs railleries qui égratigneront sans cesse votre vanité ? Et demain, honteux d'aimer une vieille femme, vous la quitterez pour une jeune épouse.

Secouant la tête, et comme si elle se parlait, elle continua à mi-voix :

— Il faudrait que mon bonheur fût défendu par moi-même contre ces hommes... et ils verraient alors avec quelle énergie je saurais combattre tout ennemi d'un amour qui me ferait vaillante... Malheureusement, ces gens m'échappent... je n'ai aucun moyen de vengeance qui puisse les effrayer.

— Je te le donnerai, s'écria l'héritier emporté par le désir de la convaincre.

— Quand ?

— Le jour où ils te menaceront.

— Qui m'assure que ce jour-là vous m'aimerez encore et qu'ils ne vous rendront pas un service ? A quoi me servira ce moyen de protéger ma félicité, s'il m'arrive à l'heure où vous ne m'aimerez plus ?

Et, montrant du doigt cette cravache de femme qui, nous l'avons dit, était posée sur le marbre de la cheminée du salon, Berthe ajouta :

— Qu'importe le don d'une cravache le lendemain du jour où le cheval est mort ?

Eplorée, elle renversa sa ravissante tête sur les coussins du divan et d'une voix mourante :

— Paul, dit-elle, il faut nous séparer. Renonçons à notre beau rêve.

A la pensée qu'elle allait lui échapper, Avril, oubliant toute prudence, et, bien bas à l'oreille, il lui souffla :

— Veux-tu que je te livre ces hommes ?

Sans précipitation, sans le plus petit signe de joie subite, elle tourna vers lui ses yeux humides de larmes.

— Quand ? dit-elle.

Paul fit passer dans son regard toute l'impatience de son effréné désir et, d'une voix qui palpitait chaude de lassives ardeurs, il souffla :

— Ce soir... si tu veux !

A ces mots qui imploraient sa défaite, madame d'Ar-mangis tressaillit de tout son être, comme si elle se débattait contre une enivrante volupté qui s'emparait d'elle, puis elle fit de la tête un faible signe négatif.

— Tu refuses ? gémit l'héritier avec la plus déchirante intonation.

Elle lui posa vivement la main sur la bouche pour étouffer cette navrante plainte et, reprenant le tutoiement abandonné par elle :

— Tais-toi ! tu me brises le cœur ! laisse-moi tout mon courage pour te résister, dit-elle en éclatant en sanglots.

— Ton courage ? Ne veux-tu donc pas renoncer à ce cruel projet de m'abandonner ?

Elle resta muette à cette question.

Avril lui saisit les mains, et, les serrant à les briser dans les siennes, il gronda avec une sorte de rageuse désespérance :

— Parle, mais parle donc... ce silence me fait trop souffrir.

— Oui, Paul, dit-elle, j'aurai quitté cette maison avant ce soir.

En entendant cette réponse, le jeune homme étreignit furieusement Berthe qui se redressait avec effort sur le divan, et, à demi fou de douleur, il cria :

— Non, non. Reste, si tu ne veux pas ma mort. Tout à l'heure tu reconnaissais qu'il est si doux d'aimer... Pourquoi maintenant t'arracher à ce bonheur qui, tu l'as dit, se révélait à toi ?

— Je te le répète, j'ai peur !

Et comme, après ce mot, madame d'Armangis se débattait pour se soustraire à l'étreinte d'Avril, leurs bouches se rencontrèrent.

Alors leurs lèvres s'unirent brûlantes !

Sous cette voluptueuse caresse, Paul perdit le peu de sang-froid qui lui restait. Il oublia le « donnant donnant » qu'il avait d'abord fixé comme condition, et, dans son imprudente confiance, il posa les armes avant d'avoir gagné la victoire.

Pendant ce long baiser, il fouilla dans la poche de son habit et en tira le calepin.

— Tiens, dit-il, voici mon talisman.

Au lieu de tendre aussitôt une main avide vers le livre,

la sirène donna subitement à ses traits l'expression du plus profond étonnement.

— Qu'est-ce cela ? fit-elle.

— Sur ces pages sont écrits tous les honteux secrets de gens que de M. Saint-Dutasse a surveillés durant sa longue vie. A son lit de mort, il me l'a légué pour m'en servir à me créer une brillante position.

— Et toutes ces révélations... tu les a lues ? demanda Berthe en hésitant.

Bien qu'il n'eût pas encore pu parvenir à déchiffrer le grimoire du défunt chevalier, l'héritier n'en répondit pas moins avec assurance :

— Oui, je les sais par cœur.

— Il ment ! pensa-t-elle, car ma vie doit être détaillée tout au long dans ce livre, et il n'en a pas la moindre connaissance.

Au même moment, Avril se disait :

— Elle sera peut-être plus habile que moi à débrouiller le griffonnage du chevalier.

Puis, à haute voix, il poursuivit :

— La puissance que me donne ce recueil, je veux que tu la partages avec moi, Berthe ; je te livre mon arme... sans condition... sans que tu aies encore prononcé ce oui que mon cœur te promet d'attendre.

Et il glissa le calepin dans la poche du peignoir de Mme d'Armangis, qui murmura d'une voix troublée :

— Refuse-t-on bien longtemps son propre bonheur ?

Le volume venait de disparaître quand un long craquement troubla le silence de la maison.

— On monte l'escalier, dit-elle vivement en faisant signe à l'amoureux, agenouillé, de s'éloigner d'elle.

Quand apparut Victoire, suivie de son père, Berthe, une broderie à la main, écoutait Paul qui, à quelques pas et adossé contre la cheminée, causait en maniant tout

machinalement la cravache qu'il avait prise sur le marbre.

— Madame désire que je serve aussi le dîner dans ce salon ? demanda la cuisinière.

— Oui, Victoire.

— Voici déjà la vaisselle, dit Janerot en déposant le large panier dans lequel il avait monté les ustensiles de table.

Tout en aidant sa fille à dresser le couvert, le paysan faisait ses petites réflexions.

— Pas plus frère et sœur qu'une carotte et un navet, je le parie. Faudra voir à voir quand j'aurai parlé dans le tuyau de l'oreille du freluquet... Fièremment jolie, la pimbèche !... Si le petit n'est pas un ingrat, il me payera une chandelle de longueur.

La présence de Victoire, et surtout celle de son père, qui montait à tout propos, empêcha le souper des amoureux d'être intime, et madame d'Armangis le fit si bien traîner en lenteur, qu'il était déjà plus de dix heures quand Victoire reçut l'ordre de desservir. Janerot, par le faux zèle dont il voilait son espionnage, avait eu le don d'agacer la grande dame, qui guettait une imprudence du paysan pour se débarrasser de cet incommode surveillant.

— Ah ! oui, enlève vite, mon enfant, car il est grandement temps d'aller dormir, s'écria-t-il en entendant l'ordre de retirer le couvert.

— Il paraît, Janerot, que vous n'êtes pas habitué à veiller si tard ? dit tranquillement Berthe.

— Dame ! nous autres de la campagne, madame de Jozères, nous avons coutume de nous coucher avec les poules.

— Alors vous êtes bien niais de vous imposer une fatigue dont vous pouvez parfaitement vous exempter... attendu que nous avons engagé Victoire seule pour nous

servir. Restez chez vous demain, mon brave. Si vos bons offices nous deviennent utiles, nous vous le ferons savoir... mais, pour le moment, votre fille nous suffit amplement.

A ce congé qu'il recevait, le visage du bonhomme conserva sa naïve expression.

— Ce que j'en fais, moi, dit-il, c'est uniquement par pur dévouement... car c'est pas pour ce que j'y gagne, attendu que les appointements sont à Victoire.

— C'est précisément pour cela que nous ne voulons pas abuser de votre complaisance. Ainsi donc demain vous demeurerez chez vous, appuya Mme d'Armangis d'un ton sec.

— Au fond, je n'en suis pas fâché, car nos légumes commençaient à pâtir de mon absence, ajouta le villageois avant de suivre Victoire qui se retirait.

Leurs pas faisaient encore gémir l'escalier que Paul donnait ce conseil à Berthe :

— Peut-être ferions-nous bien de joindre un peu d'argent au congé reçu par cet homme qui, malgré son apparente insouciance, doit s'en aller furieux.

— C'est vrai. Cours lui porter un ou deux louis, commanda-t-elle.

Avril rattrapa le rustre dans le jardin.

— Tenez, voici pour adoucir votre regret de nous quitter, dit-il en lui glissant deux louis dans la main.

Au clair de la lune, Janerot vit briller l'or.

— Des jaunets ! ricana-t-il. Je crois bien que si, à ceux-là, vous en ajoutiez encore deux autres, je vous communiquerais une drôle de découverte que j'ai faite dans la maison.

L'héritier devina une utile révélation.

— Parle, fit-il en donnant deux autres louis.

— Eh bien, notre bourgeois, apprenez que là-haut... je

ne sais pas pourquoi, par exemple... les verrous qui ont résisté une première nuit deviennent, à la seconde, de vrais fromages mous... Il n'y a qu'à pousser un peu fort pour les faire céder.

Et, lui montrant le dos sans plus rien dire, le rustaud reprit le chemin de sa chaumière en grommelant :

— Faut espérer que je n'ai pas parlé dans l'oreille d'un idiot.

Tout en se répétant cette singulière confidence, Avril se hâta de regagner le petit salon.

En y arrivant, il le trouva désert.

Dès qu'elle l'avait vu disparaître à la poursuite de Janerot, madame d'Armangis avait couru s'enfermer dans sa chambre et, avec un sourd cri de joie sauvage, s'était saisie du calepin rouge qui, depuis quatre heures déjà, était enfoui dans sa poche sans que, devant le jeune homme, elle eût rien fait paraître de son irritante impatience de feuilleter ce livre.

— Enfin il est dans mes mains ! se dit-elle, quand, seule, elle put le dévorer d'un regard étincelant d'une indicible satisfaction.

Sous son doigt fébrile qui pesait sur la tranche, les pages du calepin tournèrent rapides, se montrant toutes, au passage, noircies de la fine écriture du chevalier. Dans ce premier et sommaire examen, elle ne fit que constater les lignes nombreuses et menues qui couvraient le papier et ne s'aperçut pas de l'indéchiffrable caractère de ce texte.

— Vraies pattes de mouches ! J'en aurai à lire jusqu'au point du jour ! pensa-t-elle.

Puis, comme elle entendait remonter Avril, elle se mit à sourire en murmurant :

— Demain matin, ce crédule garçon trouvera sa colombe envolée.

Et, à haute voix :

— Est-ce toi, Paul ? demanda-t-elle en entendant l'héritier frapper discrètement à la porte.

— Oui, chère âme. Me quittes-tu donc si tôt ?

— Bonsoir, frère, répondit-elle.

— Frère... encore ? soupira le jeune homme suppliant.

La porte se rouvrit à moitié et, par l'entre-baillement, Berthe avança son délicieux visage, en disant d'un accent qui tremblait d'une pudique émotion :

— Sois généreux ! Laisse-moi encore ce soir te demander un baiser de frère.

— Et demain ? implora timidement l'amoureux en posant ses lèvres sur le front qui lui était offert.

La tête de Mme d'Armangis disparut et, derrière la porte qui venait de se refermer, sa voix répondit :

— Demain, à la même heure, nul obstacle n'existera plus pour toi.

Et, en même temps, retentit le bruit du verrou poussé par elle.

Les paroles de Janerot revinrent à la mémoire d'Avril en entendant le choc de la targette.

— Il claque ferme, ce verrou que le bonhomme prétend être en fromage mou ! se dit-il en regagnant sa chambre lentement.

Pendant qu'il s'éloignait, la jolie femme, l'oreille collée à la porte, écoutait s'éteindre le bruit de ses pas.

— Allons, fit-elle moqueusement, le bonsoir fraternel s'est encore bien passé. Mon enflammé a consenti assez facilement à mettre des cendres sur son feu jusqu'à demain... Enfin la voilà finie, cette fatigante et interminable journée de comédie amoureuse !

L'horloge de l'église du village tinta onze heures dans le silence de la nuit au moment où Berthe, qui venait de se mettre au lit, ouvrit le calepin.

— Oh ! quel grimoire ! pensa-t-elle d'abord à première vue du griffonnage de M. de Saint-Dutasse.

Mais quand, avec plus d'attention, elle voulut comprendre le sens de toutes ces lignes qui apparaissaient inintelligibles à ses yeux, elle demeura stupéfaite. D'une main nerveuse, elle fit tourner les feuillets pour s'assurer si, à quelques endroits du carnet, le chevalier s'était départi de son mystérieux système d'écriture.

Dans tout le livre deux choses seules, en caractères usuels, étaient compréhensibles.

D'abord les titres des chapitres. Sous son doigt qui poussait les pages, Mme d'Armangis lut successivement au passage les rubriques suivantes : *La mort d'un premier mari. — Aventure galante d'un dragon. — Les amours de Nicole. — Les honoraires du médecin. — Le mariage de Mme Perrier. — Le drame de la maison Faustol. — Les exploits de Françoise Bédache, veuve Pillois, etc., etc.*

Outre ces titres, se trouvaient encore, à la fin du volume, deux lignes, également intelligibles, dont la lecture fit tressaillir Mme d'Armangis. En forme de post-scriptum à ces longs récits, M. de Saint-Dutasse avait ajouté cette mention : *Des honteuses ou criminelles turpitudes relatées en ce livre, les irréfutables preuves ont été déposées par moi en lieu sûr.*

— Les preuves ! oui, c'est vrai ! balbutia-t-elle effrayée, il me faut les preuves ! sans elles, tous ces secrets, quand bien même j'arriverais à les déchiffrer, sont lettre morte pour moi.

Et, frémissante de peur, elle songea que son passé la faisait première intéressée à posséder ces preuves. Quand elle était venue rejoindre sa dupe en cette retraite, son projet avait été de désarmer l'héritier, mais sans savoir encore quelles étaient ses armes. Durant les heures que le calepin était resté dans la poche du peignoir où le jeune

homme l'avait glissé et d'où elle n'avait osé le sortir, Mme d'Armangis, faute de connaître le contenu de ce livre, avait pu se croire sauvée. Cette mention finale lui prouvait qu'elle était loin d'avoir ville gagnée. Au lieu d'être annexées aux récits qu'elles concernaient, les preuves en avaient été prudemment distraites et, comme le relatait la note, mises à l'abri.

— Moi qui voulais partir demain, laissant ici ce garçon sous l'orme ! gronda-t-elle avec rage.

Il était urgent d'arracher ces preuves à celui qu'elle en croyait possesseur, et, pour arriver à ce but, il était nécessaire de continuer la comédie d'amour à laquelle il s'était laissé prendre. En mauvaise créancière qui avait la ferme intention de ne pas payer, elle ne pouvait se dissimuler qu'il lui fallait, pour réussir, un laps de deux ou trois jours pendant lesquels Avril devrait se contenter de l'ombre au lieu de la proie.

— Bah ! fit-elle, en jouant les dernières hésitations d'une pudeur expirante, je saurai faire patienter encore mon imbécile et l'envoyer ronfler à l'écart.

Et elle se remit à la tâche de déchiffrer le grimoire de feu de Saint-Dutasse.

Or, pendant que la rusée créature le traitait d'imbécile, Paul Avril était loin de ronfler, ainsi qu'elle le supposait. Après être rentré dans sa chambre, le pauvre amoureux s'était tristement assis dans un coin, car il était trop certain de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit pour penser à se coucher. Il avait donc pris un livre. Mais, à la vingtième ligne, l'image de Berthe, en lui apparaissant, avait rendu toute lecture impossible. Sa pensée avait aussitôt voyagé en s'accrochant à cette espérance qu'il venait de donner à son idole le dernier baiser « de frère » et que demain, à pareille heure, il serait dans le sanctuaire qui, ce soir, lui avait été encore interdit.

— Demain ! se répétait-il avec de chauds frissons.

Mêlant le passé à l'avenir, il entendait, encore frémir à son oreille cette suppliante voix qui, dans la scène du souper, avait par son « *Je vous en supplie !* » arrêté la main qui se portait aux cordons du masque. Cette voix, il l'entendrait demain ! Elle retrouverait, à son heure, cette intonation de pudeur aux abois qui, se sentant trop faible pour résister, en appelle à la générosité du vainqueur... Et, cette fois, il se promettait bien d'oublier toute générosité.

— Depuis une heure elle dort, se dit-il, quand, au clocher de l'église, sonna lentement minuit.

Pour le plaisir d'écouter, en venant à la porte, le doux souffle de sa belle endormie, il sortit bien doucement et sans bougie de sa chambre, et mit le pied dans le salon.

En bas de la porte de Mme d'Armangis se détachait, dans l'obscurité, une bande lumineuse.

— Elle a oublié d'éteindre sa lampe avant de s'endormir, pensa-t-il d'abord.

Puis, il en arriva peu à peu à supposer que Berthe, elle aussi, n'avait pas trouvé le sommeil... que dans son insomnie elle songeait à lui... qu'elle l'attendait peut-être, malgré ce délai imploré par elle. Il se dit que la fortune appartient aux audacieux... et que, dans sa pudique résistance, la femme aimante, au plus profond secret de son âme, comptait sur son audace pour en faire l'excuse ou le prétexte d'une défaite. Mais il eut beau chercher mille raisons pour se persuader que Berthe souhaitait sa venue, il en arrivait toujours à ce raisonnement que, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait pas poussé le verrou après son fraternel bonsoir. Puis, après cette triste conclusion, il se cramponnait aussitôt à une supposition.

— A moins qu'elle ne l'ait ouvert après mon départ... espérant mon retour, se disait-il.

Et, immobile dans l'ombre du salon, il restait les yeux fixés sur la traînée lumineuse apparaissant au bas de cette porte qui le séparait de la femme aimée. En son imagination, qui s'incendiait peu à peu d'érotiques pensées, il la voyait radieusement belle, étendue gracieuse sur sa couche, et lui tendant ses deux bras blancs pour le saisir en leur amoureux collier. Alors, comme une douche glacée, lui revenait le souvenir du verrou fermé.

Dans sa cervelle en feu bourdonnait aussi cette triviale confidence de Janerot que des verrous, qui résistaient la veille, étaient le lendemain en « fromage mou. » Mais il se méfiait du matois bonhomme.

— Ce paysan, qui se doute de la vérité, était furieux d'être congédié et, pour se venger, il a voulu m'en pousser à quelque stupide algarade contre Berthe.

Comme il se disait ce nom, un bien léger bruit se fit entendre. C'était le frôlement sur la couche du corps de la belle femme qui changeait de position. Aussitôt, dans son idée, il la vit s'agitant nerveuse sous l'irritation de désirs inassouvis, et il se rappela cette phrase de Berthe : « Dans la vie de la plus vertueuse femme, il est de rares moments où l'homme, qui sait profiter de la minute précise, la trouve à l'avance vaincue. »

Alors, fou des énervantes ardeurs qui le torturaient, Avril se demanda tout à coup :

— Si Janerot avait dit vrai !!!

Il retourna dans sa chambre chercher la bougie qu'il vint poser sur la cheminée du salon pour éclairer la poignée de la serrure qu'il lui fallait saisir sans tâtonnements qui pussent être entendus.

— Si Janerot a menti et que ma tentative échoue, aucun bruit du moins n'en aura donné connaissance à Berthe.

Bien doucement, il tourna le bouton de la serrure d'une main et, appuyant l'autre à plat sur la porte, il poussa un peu fort, comme l'avait prescrit le paysan.

La porte s'ouvrit béante !!!

Le paysan avait dévissé la gâche du verrou. Sous la pesée, elle venait de s'arracher de son entaille qui, seule, la retenait.

Couchée sur le côté, posture qui, sous le drap, mettait gracieusement en relief une de ses hanches, la splendide créature lisait accoudée sur ses oreillers. Le devant de la chemise qui, d'un côté, avait glissé sur l'épaule, laissait à demi découvert son sein ferme et d'une éblouissante blancheur. Elle était si voluptueusement provocante que Paul, ivre de luxure, sans dire un mot, se précipita les bras tendus vers sa proie.

A la première vue du jeune homme, Berthe avait compris qu'il allait s'élancer et, d'un brusque mouvement, elle s'était rejetée dans la ruelle, se ramassant sous elle, prête à bondir pour éviter d'être saisie.

Quand, pour l'atteindre, Avril se pencha de toute la largeur de la couche qui les séparait, elle esquiva la prise par un mouvement de côté et, franchissant le lit, elle s'élança dans le milieu de la chambre et s'enfuit vers le salon. Elle voulait gagner le couloir, sans réfléchir que, où s'enfuyât-elle dans cette maison qu'ils habitaient seuls, elle finirait par tomber en son pouvoir.

— Je suis perdue! se disait-elle.

Par ce mot « perdue » elle ne s'inquiétait pas de sa vertu en péril, mais elle pensait que sa défaite allait anéantir cette toute-puissance qu'elle voulait exploiter pour se faire livrer les papiers compromettants.

Avant qu'elle eût atteint le couloir, les deux bras de Paul s'étaient refermés sur elle et l'entraînaient vers le divan du salon.

— Paul, on vient ! murmura-t-elle presque étouffée.

En effet, des pas pressés retentissaient sonores, dans le calme de la nuit, sur la terre, durcie par le froid, des allées du jardin.

Mais Avril était incapable de rien entendre, et, d'un violent effort, il souleva sa proie pour la jeter sur le divan.

Quel que fût le secours qui venait, il fallait lui donner le temps d'arriver. Tout en se débattant dans cette inégale lutte, Mme d'Armangis songea en dernier recours aux larmes et à la prière.

— *Grâce ! je vous en supplie !!!* implora-t-elle d'une voix brisée.

Le hasard lui avait amené aux lèvres ces mêmes mots du souper qui, depuis quinze jours, sonnaient si mélodieusement à l'oreille de notre héros.

L'effet en fut immédiat, car le jeune homme, ouvrant aussitôt les bras, poussa un cri de rage.

Et, comme ses yeux venaient de rencontrer la cravache placée sur la cheminée, il s'en saisit aussitôt et elle s'abattit sifflante sur les épaules de Berthe, qui bondit de douleur en criant :

— Misérable !!!

A cette insulte, un second coup de cravache vint lui tracer sur le visage un sanglant sillon.

Au même moment, Francis de Valnac apparaissait sur le seuil du salon.

Il était suivi de Bourguignon.

VI

Avant de poursuivre plus loin notre récit, il nous faut d'abord expliquer par suite de quelles circonstances le frère de Mme d'Armangis, accompagné du vieux serviteur, était arrivé au milieu de la nuit dans la maison de Clichy-sous-Bois, pour être témoin de l'acte de sauvage brutalité commis par Avril.

Après la scène de folie de M. d'Armangis, sur laquelle il était parvenu à rassurer sa nièce Blanche. Francis, comme nous l'avons vu, avait quitté l'hôtel, tout désespéré de n'avoir aucun ami auquel il pût se confier en son malheur. Puis, un nom lui venant tout à coup à la mémoire, il était parti en courant vers un but subitement trouvé.

Sa course ne fut pas longue, car de la rue de la Pépinière à celle de la Victoire, la distance est courte. Aussi, bientôt le comte sonnait-il, tout essoufflé, à la porte de l'appartement qui, habité si longtemps par M. de Saint-Dutasse, était devenu la demeure de son héritier.

— Ah ! voici la brebis égarée qui rentre au bercail ! pensa Bourguignon en entendant le coup de sonnette qu'il attribuait à Paul Avril.

Après avoir ouvert, quand, au lieu de se trouver en

présence de son jeune maître, le valet reconnu M. de Valnac, il ne témoigna pas la plus petite surprise et, s'inclinant bien bas, il dit de cette voix calme que nous lui connaissons :

— Voici plusieurs jours déjà que j'ai eu la hardiesse d'espérer l'honneur de la visite de M. le comte.

— Quoi ! tu m'attendais ? fit l'arrivant.

— Monsieur le comte voit par lui-même que mon espérance n'était pas vaine.

— Mais c'est une soudaine inspiration, et non pas un projet arrêté depuis longtemps, qui m'a conduit ici.

— Oh ! oh ! dit le vieillard en secouant la tête, j'étais bien certain que, tôt ou tard, naîtraient des circonstances qui me rappelleraient à votre souvenir.

— Eh bien, oui, tu as raison. C'est un épouvantable malheur qui m'a fait accourir ici, avoua franchement Francis en se laissant tomber sur le fauteuil que lui offrait Bourguignon.

Quand le comte fut assis, le domestique recula respectueusement et, après un nouveau salut, prononça son ancienne formule :

— Aux ordres de monsieur.

— Ecoute-moi, mon vieil ami, commença affectueusement le jeune homme. Si je suis venu à toi, c'est qu'un pressentiment m'a dit que tu peux m'être utile.

— Votre pressentiment ne vous a pas trompé, monsieur le comte. Mon bien regretté maître vous aimait beaucoup et, alors qu'il parlait de vous, que de fois je l'ai entendu dire : « Celui-là est un bon... il se souvient, innocent qu'il est, de ce que les coupables ont oublié. » Voilà ce que me répétait M. le chevalier quand arrivait à ses oreilles le bruit des fantasques excès d'un certain Toto l'Arsouille.

Francis avait baissé la tête en l'écoutant.

— Oui, je me souviens... pour mon malheur!!! prononça-t-il d'une voix étouffée. Et c'est ce souvenir... qui me poursuit toujours... que je tente vainement d'oublier dans l'ivresse et dans les plus bruyantes folies. Cette fortune qui me brûle les doigts, j'ai cherché à m'en débarrasser par la charité; mais, à mesure que je la prodiguais aux malheureux, ma sœur, les mains toujours pleines, venait réparer ces brèches volontaires. Derrière moi, elle payait les dettes, soldait les hypothèques, dégageait les titres. Un jour, j'ai dû cesser d'être charitable, car j'ai compris que j'allais ruiner Blanche, ma nièce chérie... Tout cet argent que je versais dans les mains des malheureux, ma sœur le remplaçait au détriment de la fortune de M. d'Armangis.

Et se cachant le visage dans ses mains, le comte murmura épouvanté :

— Oh! ce fut un bien terrible dévouement que celui de ma sœur!!! En croyant m'assurer le bonheur, elle s'est rendue coupable d'un crime affreux qui n'a servi qu'à me créer la plus misérable existence. Je n'ai pas le droit de reprocher à Berthe un passé..... qu'elle croit toujours que j'ignore..... mais ce crime, commis pour moi et qu'elle a peut-être oublié, me fait des nuits sans sommeil et des jours remplis des plus horribles angoisses.

Un douloureux sanglot monta aux lèvres de Francis qui, avec l'accent d'un immense désespoir, continua :

— Oh! oui, je souffre!... et depuis bien longtemps! Que de fois, pendant ces longues heures d'insomnie, l'idée du suicide m'est venue! Mais au moment de terminer mon martyre, ma main est retombée inerte à la pensée de deux douces et innocentes créatures que je me suis donné la tâche de protéger contre l'épouvantable et sinistre milieu dans lequel l'une et l'autre vivent sans rien savoir.

— Blanche et Léontine! prononça involontairement

Bourguignon, que la douleur du comte avait un peu fait sortir de son calme.

A ces deux noms, M. de Valnac continua d'une voix dont le triste accent s'adoucit :

— Blanche et Léontine ! Tu l'as dit. Celle-ci, vaillante et vertueuse femme que j'aimais et dont je songeais à faire la compagne de ma vie, quand je ne sais quelle sombre machination l'a livrée à un vieillard. Et elle m'aime pourtant !... elle qui, depuis le jour où elle est devenue madame de Jozères, s'est faite mon bon ange gardien, et qui, ne comprenant rien à l'existence dévergondée de Toto l'Arsouille, cherche sans cesse à tirer le comte de Valnac de cet abîme de débauche. Sans qu'un seul jour j'aie pu parvenir à la détourner de ses devoirs, cent fois elle a compromis sa réputation pour me prouver que l'amour qu'elle m'a voué veille toujours derrière son inébranlable vertu.

Après un court silence, Francis poursuivit :

— Et ma bien-aimée Blanche, cette innocente enfant dont l'âme candide n'a pas encore deviné qu'elle ne tient aucune place dans le cœur de sa mère... ce cœur qui ne bat que pour moi... ou, plutôt, qui n'est rempli que par le sauvage et indomptable orgueil du nom des Valnac !!! Blanche, qui n'est pas aimée de sa mère, ne pourra bientôt plus s'appuyer sur l'affection de son père dont la raison ébranlée va probablement s'éteindre dans une complète folie. Depuis longtemps j'étais parvenu à cacher ce dernier malheur à ma nièce... Aujourd'hui encore, j'ai heureusement calmé son effroi..., mais demain peut-être elle saura tout... Alors, entre sa mère qui la repoussera et son père que la démence rendra sourd au cri de sa tendresse, quand l'infortunée cherchera autour d'elle qui l'aime et la protège, il faudra que je me trouve là... C'est

en songeant à l'avenir de ma nièce que j'ai compris que je n'avais pas le droit de me tuer.

Debout et ses yeux attendris fixés sur le jeune homme, Bourguignon avait écouté cette longue plainte d'une torture cachée.

— Quand avez-vous appris le passé? demanda-t-il.

— Voici déjà cinq ans que l'épouvantable vérité m'est connue. Alors, joyeux et jeune, je jouissais, insouciant, de cette fortune que je croyais être arrivée à ma sœur par héritage de son premier mari, mort assassiné par un garde-chasse. A cette époque, j'étais un enfant. Aussi le souvenir de M. de Gabrinoff, quand je l'invoquais parfois, n'apparaissait que bien effacé dans ma mémoire. Je savais seulement que Berthe, enrichie par un second mariage, avait disposé en ma faveur de la grande fortune que lui avait léguée son premier mari. Dans mon cœur reconnaissant vivaient une ardente affection et un saint respect pour cette sœur qui, après avoir si soigneusement surveillé ma jeunesse, m'avait préparé la fastueuse existence qui attendait mes vingt ans.

— Comment le passé vous fut-il révélé? appuya Bourguignon.

— Par un misérable laquais qui, depuis vingt ans, exploitait le secret de ma sœur.

— Bricard, n'est-ce pas?

— Lui-même. Un jour qu'elle avait refusé de souscrire à une nouvelle exigence d'argent, cet homme vint me trouver et, froidement, m'apprit l'origine sanglante de ma richesse. Pour moi, Berthe avait ramassé ces millions dans le sang... un sang versé par elle! Mon premier mouvement fut d'assommer le calomniateur. Quelques mots de lui arrêterent mon bras levé.

— Ces mots étaient?...

— Un appel à ma mémoire. Il s'agissait d'une montre...

— N'achevez pas, monsieur le comte, car je connais et puis vous dire tout ce qui était arrivé. Cette montre avait été trouvée par vous qui étiez allé jouer dans le parc. Sans comprendre la sinistre valeur de votre confiance, vous fûtes montrer votre trouvaille à Bricard, qui vous prit le bijou dont il se fit une arme de chantage contre la comtesse.

— Oui, c'est la vérité, j'avais ramassé cette montre auprès du cadavre. Ce fut ce souvenir, qui dormait dans ma mémoire, que réveilla Bricard, alors que je me préparais à le châtier. Ce dont, jeune enfant, je n'avais pu me rendre compte m'apparut alors dans son horrible vérité... je courbai la tête devant le coquin, et, tremblant d'effroi, je le laissai impunément poursuivre son récit de l'assassinat de M. de Gabrinoff par ma sœur et Jacques Cardoze.

— Jacques Cardoze n'était pas coupable, dit gravement Bourguignon.

— Prétends-tu soutenir que Berthe, seule, ait tué le comte ?

Le vieux valet secoua la tête.

— Non, fit-il, car ce n'est pas Mme de Gabrinoff qui a frappé son mari.

— Ma sœur est-elle innocente ? s'écria Francis saisi d'une délirante joie.

Le vieillard arrêta d'un geste cet élan et reprit d'une voix triste :

— J'ai dit « frappé... » Non, ce n'est pas elle qui a frappé le Russe. Mais ne vous rattachez pas à ce fol espoir que je vais vous affirmer l'innocence de madame de Gabrinoff. Le dévouement de Jacques Cardoze, tout en la mettant à l'abri de la justice des hommes, a aussi empêché les juges de s'arrêter à un certain détail du procès qui est demeuré inaperçu, mais qui, s'il eût été attentivement étudié,

aurait fini par mettre sur la trace du second meurtrier.

— Cet autre complice était Nicole, n'est-ce pas, qui disparut si étrangement la nuit même du meurtre ?

— Non. Comme son père, Nicole était innocente. Un hasard fatal voulut que cette nuit-là, une heure avant le crime, la Cardoze se fit enlever par son amant, le docteur Perrier. En fuyant de la maison paternelle, elle ne se doutait guère que la justice devait bientôt la poursuivre comme coupable de meurtre.

Francis de Valnac, à l'époque de la mort de M. de Gabrinoff, était trop jeune enfant pour avoir rien su de ce procès dont Berthe avait pris soin de ne laisser aucun bruit arriver jusqu'à lui. Mais quand Bricard, cinq années auparavant, était venu dissiper son ignorance, le jeune homme s'était procuré un des comptes rendus de l'affaire publiés jadis par tous les journaux, et, sur ce document, il avait tenté de reconstruire le véritable drame que le sacrifice de Jacques avait empêché de se révéler en son entière vérité. C'était donc sur cette donnée seule qu'il connaissait ou croyait connaître le passé. Aussi, en entendant Bourguignon attester l'innocence de Nicole Cardoze, il hasarda une objection.

— L'aveu complet du père a fait acquitter la fille, mais, dans l'acte d'accusation que j'ai lu, la culpabilité de Nicole ressort bien visible d'un fait.

— Lequel ?

— N'est-ce pas elle qui a écrit à M. de Gabrinoff ce billet qui l'a fait accourir au rendez-vous nocturne où la mort l'attendait ? L'existence de cette lettre n'a été, il est vrai, que soupçonnée, à cause des cendres de papier brûlé que Bricard vit sur le parquet de la chambre de son maître en y entrant le lendemain. D'où l'on a conclu que M. de Gabrinoff avait été attiré au rendez-vous par une lettre qu'il avait anéantie avant son départ.

— Ceux qui ont ainsi conclu avaient parfaitement raison... Seulement, ils se trompaient en croyant que le billet avait été écrit par Nicole... Je vous jure que la Cardoze n'en a jamais tracé un seul mot, prononça lentement Bourguignon.

— Ainsi tu es de ceux qui supposent qu'une lettre fut l'amorce du guet-apens?

— Je fais mieux que de supposer, j'en suis certain.

Il y avait un tel ton d'assurance dans cette réponse du domestique que M. de Valnac le regarda tout stupéfait.

— Ma certitude vous semble singulière, n'est-il pas vrai? interrogea le vieillard.

— Quand tout le monde, à cause des cendres, soupçonne seulement qu'un billet a pu exister... comment se fait-il que, toi, tu affirmes son existence d'une façon aussi péremptoire?

Bourguignon eut un sourire triste.

— Pour peu que M. le comte y tienne, ajouta-t-il d'une voix grave, je puis aussi lui en apprendre le contenu.

— Tu le sais donc? s'écria Francis en tressaillant de surprise.

— Si je ne connaissais pas le vrai coupable, comment pourrais-je vous affirmer que Nicole est innocente et que ce n'est pas Mme de Gabrinoff qui a frappé son mari?

— Et que contenait cette lettre? demanda M. de Valnac avec une douloureuse curiosité.

Le valet parut d'abord hésiter, puis d'un ton qui se fit doux et mélancolique :

— En pensant à ce que vous fait souffrir ce passé que vous ne connaissez pourtant que bien imparfaitement, je n'ose vous le dévoiler tout entier.

Le comte se leva brusquement de son fauteuil et vint à Bourguignon, sur les épaules duquel il appuya ses mains fébriles.

— Écoute-moi, vieil ami, dit-il. La somme de mes tortures ne peut plus être dépassée. Tant horrible que soit la vérité, je veux la connaître, car, si étrange que doive te paraître le motif de ma funeste insistance... j'ai besoin, à côté de la terreur qui emplit mon âme, qu'un fait, qu'un incident... que sais-je?... vienne me prouver que Berthe, tant coupable, a pu être entraînée par une menaçante circonstance.

Une seconde fois, le vieillard remua la tête et il répondit :

— Ne gardez pas cette espérance, monsieur le comte. Mme de Gabrinoff n'a pu agir sous la pression d'aucun événement inattendu... car toutes les circonstances du meurtre, c'est elle-même qui les a fait naître.

Francis retomba anéanti sur son fauteuil.

— Ainsi, sauf son féroce dévouement pour moi, rien, dans le passé, ne plaide pour ma sœur ? balbutia-t-il.

Comme le jeune homme, après avoir achevé ces mots, regardait le vieux serviteur dans les yeux, en semblant implorer qu'il lui laissât la plus minime illusion, Bourguignon demanda de sa voix calme :

— M. le comte désire-t-il connaître le contenu de ce billet que brûla M. de Gabrinoff avant de se rendre au rendez-vous où la mort l'attendait ?

— Est-ce donc une réponse à ce que je viens de te dire ? bégaya Francis, secoué par l'épouvante d'avoir encore à apprendre quelque nouvelle infamie.

— Oui, c'est une réponse, dit le domestique, sans pitié pour la souffrance du jeune homme.

M. de Valnac s'affaissa blême sur son fauteuil et, se voilant encore la face de ses mains, il prononça bien bas :

— Parle donc ? Je suis résigné à tout entendre.

— Je ne puis vous garantir les mots exacts des phrases, mais je vous jure que le sens du billet était celui-ci :

« *A deux heures du matin, près de la maison du garde Cardoze, si M. de Gabrinoff veut venir rôder cette nuit dans son parc, il arrivera en tiers au rendez-vous que la comtesse y a donné à son amant.* »

En écoutant le valet, Francis avait brusquement relevé la tête et une lueur de joie s'était subitement allumée dans son regard.

— Dis-tu vrai? s'écria-t-il.

— Sur mon honneur, oui.

— Ainsi Berthe a tué ou fait tuer son mari pour éviter d'être elle-même frappée par lui, continua de Valnac avec une fiévreuse vivacité. Merci, vieil ami. Merci de me donner cette sorte d'excuse que mon désespoir cherchait au crime de ma sœur. Au lieu de la voir combinant de sang-froid et exécutant sans hésitation le meurtre de son mari, j'éprouve une triste joie à apprendre que la mort de M. de Gabrinoff, non préméditée par Berthe, a été le résultat d'une de ces terribles et imprévues nécessités où, pour se soustraire au trépas, on se fait meurtrier... Le crime de ma sœur est toujours épouvantable, mais, au moins, il perd ce lâche caractère d'un guet-apens où l'on égorge de sang-froid sa victime...

Bourguignon interrompit de la main M. de Valnac.

— Veuillez me laisser continuer, dit-il froidement. La suite de mon récit va vous répondre pour moi. Si cruelle que soit la tâche de vous retirer votre dernière croyance, je vous dirai que Mme de Gabrinoff avait implacablement résolu la mort de son mari et qu'elle a tout préparé pour en faire retomber la responsabilité sur un innocent. L'antipathie de Jacques Cardoze pour le comte était notoire. Une scène de menaces de mort, dont plusieurs personnes avaient été les témoins, était venue encore tout récemment affirmer les mauvaises dispositions de Jacques pour son maître. Il était donc certain que la voix

publique accuserait le garde-chasse le jour où le cadavre de M. de Gabrinoff serait ramassé près de la demeure de son ennemi avéré. Or, pour que son mari fût trouvé mort en cet endroit, la comtesse s'était dit qu'il fallait l'y attirer vivant.

— C'est donc, selon toi, pour le faire tuer par Jacques qu'elle poussa Nicole à écrire le billet ?

— Non, vous ai-je déjà dit, Jacques et Nicole furent innocents... Mme de Gabrinoff savait trop bien que le père et la fille refuseraient leur aide... Et puis, quel besoin avait-elle d'employer ces Cardoze quand elle possédait sous la main un esclave que sa beauté lui avait livré.

— Que veux-tu dire ?

— M. d'Armangis était devenu éperdument amoureux de votre sœur.

— Et il était son amant ?

— Oh ! non pas ! fit Bourguignon avec un amer sourire. Non, il ne l'était pas encore, mais il crut qu'il allait le devenir quand, un soir, après une scène de prières et de larmes, Mme de Gabrinoff consentit à lui accorder son premier rendez-vous, la nuit, à deux heures, dans le parc.

— Et ce rendez-vous fut surpris par un lâche dénonciateur qui se hâta d'en avertir le comte par un billet ?

— Non, il n'y a pas eu de dénonciateur en tiers dans ce drame.

— Mais qui donc a prévenu M. de Gabrinoff ?

— Ce fut Mme la comtesse qui, en déguisant son écriture dans ce billet anonyme, indiqua elle-même à son mari l'heure et l'endroit du rendez-vous.

A cette effroyable infamie qui lui était révélée sur sa sœur, Francis se releva d'un seul bond et s'écria d'une voix qui tremblait d'indignation :

— Tu mens!!!

Bourguignon resta calme devant ce subit élan du comte, et prononça simplement :

— J'ai dit la vérité.

La figure grave du vieillard, sa triste fermeté et surtout l'accent de sincérité qui avait accentué sa réponse, firent soudain tomber l'emportement de M. de Valnac, qui, cette fois, reprit d'un ton suppliant :

— Je t'en conjure, dis-moi que Berthe, surprise par son époux, a pu, dans un premier moment de terreur, demander à M. d'Armangis de la protéger contre la fureur d'un époux... dis-moi cela et je te croirai... mais, par grâce! ne persiste pas à m'affirmer que ma sœur avait combiné de longue main cette rencontre où l'un de ces hommes devait trouver la mort et dont l'autre sortirait meurtrier... c'est trop horrible pour que ma raison épouvantée puisse te croire.

— Non! fit durement le laquais, non je n'atténuerai pas la vérité... il est de mon devoir de vous l'apprendre tout entière. Non, je ne vous dirai pas que Mme de Gabrinoff a été surprise. Elle était si certaine de voir son mari, après le billet anonyme qu'elle lui avait adressé, accourir à ce rendez-vous, qu'elle avait apporté le couteau dont elle comptait armer la main de son amant.

— Mensonge! mensonge! répéta désespérément Francis qui se refusait à voir dans sa sœur le monstre cruel qui lui était désigné.

Bourguignon s'approcha du jeune homme qui, tout convulsif, s'était cramponné, pour ne pas tomber, au dossier de son fauteuil, et lui dit avec une sorte de ton paternel que son âge autorisait :

— Hélas! mon enfant, moi, le premier, je voudrais que tout cela fût un mensonge... Mais le doute est impossible... car cette exécrable action est attestée par une

preuve écrite de la main même de votre sœur... Vous êtes venu ici pour connaître ce passé dont vous ignoriez la plus sinistre partie. Maintenant vous savez quels furent les deux meurtriers.

— La main de Dieu s'est déjà appesantie sur d'Armangis ! murmura en frémissant le comte.

— Et il fut peut-être un des moins coupables, reprit le domestique. Celui-là était heureux, loyal, probe, quand un terrible amour, une de ces passions maudites qui broient un homme en leurs sinistres replis, vint le jeter, lui, sans volonté comme sans énergie, sous la domination de votre sœur. Que s'est-il passé à ce rendez-vous où périt le Russe ? on le devine facilement sans y avoir assisté. Au moment fatal, d'Armangis s'est senti en main le couteau que venait d'y glisser Berthe, et alors, fou d'amour, éperdu de peur en présence du danger qui menaçait la femme, il a tué le mari avant qu'une lueur de raison eût le temps d'arrêter son bras. Oui, celui-là, je le répète, est un des moins coupables.... Ces remords qui, après vingt-cinq ans écoulés, ont amené la folie, commencèrent le lendemain même du crime. En quelques jours, il devint sombre et tremblant d'une incessante fièvre d'angoisse. Son amour s'était changé en une indomptable terreur quand il se retrouvait en présence de celle qui l'avait poussé au meurtre pour lequel allait périr un innocent. Jusqu'au jour où l'exécution de Jacques lui assura l'impunité, ce que M. d'Armangis souffrit dut être effrayant. Enfin une lueur d'énergie vint l'animer et il voulut se soustraire par la fuite à l'empire de madame de Gabrinoff.... Ce qui devait le sauver fut précisément la cause de sa perte... Oui, cette décision lui fut funeste. Le jour qu'il choisit pour sa fuite fut celui où M. le chevalier quittait le château. Se sachant incapable de résister à une prière ou à un ordre s'il faisait à l'avance connaître son

projet, M. d'Armangis attendit jusqu'à la dernière minute, et ce fut en costume de voyage qu'il se présenta devant Berthe, alors que près d'elle se trouvaient mon maître et M. de Jozères.

— Un sombre et habile coquin, celui-là! murmura Francis à mi-voix en entendant le dernier nom.

— M. d'Armangis s'était dit que leur présence empêcherait la comtesse de rien tenter pour le retenir... et son calcul était juste, car Berthe, devant eux, fut obligée d'étouffer l'immense colère qui s'empara d'elle en voyant que son esclave allait s'évader. Ce départ la surprenait tant à l'improviste ; cette impossibilité d'exprimer sa volonté devant témoins la mettait subitement en un tel trouble que cette femme si rusée, si habile en ses trames, perdit son sang-froid et commit une imprudence. L'aute de pouvoir parler, elle voulut écrire, et, sous prétexte d'envoyer de ses nouvelles à une amie de Paris, elle griffonna à la hâte une lettre qui, en réalité, était pour M. d'Armangis. Votre sœur espérait que ce malheureux, après l'avoir lue au premier moment favorable, trouverait un moyen de se séparer de son compagnon de route pour revenir vers elle. Il en fut, par malheur, tout autrement que l'avait pensé Mme de Gabrinoff. Non-seulement M. d'Armangis ne revint pas, mais encore il ne prit point connaissance de ce compromettant billet dont voici la teneur :

« Que peux-tu craindre, maintenant qu'un autre a payé pour nous de sa vie? Est-ce quand on a fait la place nette qu'il faut la quitter... surtout lorsque la récompense promise vous attend? Reviens, je t'aime! »

— Berthe a osé écrire ces lignes! s'écria Francis avec un frisson d'horreur.

— En toutes lettres, monsieur le comte. Trois heures plus tard, presque au début du voyage, M. d'Armangis, à

propos d'une dispute après boire, recevait de mon maître un coup d'épée qui le couchait mourant sur une banquette d'auberge. En apprenant du médecin, qu'on avait appelé, que le délire allait s'emparer de lui, il eut la prudente idée d'anéantir l'écrit... Il le brûla sans le lire... Avant de détruire ce billet, si le blessé l'avait déplié, il se serait aperçu qu'il ne possédait plus qu'une simple feuille de papier blanc, substituée par M. de Saint-Dutasse à la lettre dont il s'était emparé pendant le premier évanouissement de son adversaire.

— Et cette lettre existe encore? balbutia M. de Valnac.

— Oui, monsieur le comte.

— Tu sais où elle se trouve?

— Parfaitement.

— Alors je suis sauvé! cria Francis dont tous les traits s'illuminèrent d'une soudaine joie.

— Pourquoi êtes-vous sauvé? demanda Bourguignon demeuré impassible.

— Parce que je sais que tu m'aimes et que tu n'hésiteras pas, par pitié pour moi, à faire disparaître cette trace du passé.

Le valet remua la tête.

— Tu me refuses?

— Positivement.

— Pour quel motif?

— Parce que ce papier, comme plusieurs autres, est la sauvegarde d'un malheureux imprudent qui, je ne sais où, est en ce moment tombé dans un traquenard.

— Que veux-tu dire?

— Que, depuis trois jours, mon jeune maître a disparu... A coup sûr on l'a attiré dans quelque piège. Trois personnes ont intérêt à le tenir sous leur coupe... De ces trois intéressés, deux sont étrangers à la disparition, je m'en

suis assuré aujourd'hui même... La troisième personne est Mme d'Armangis...

— Ainsi, tu accuses ma sœur ?

— Oui, monsieur de Valnac.

— Eh bien, tu es injuste. Car, loin de s'occuper de ton jeune maître, elle est partie tantôt en voyage.

Si calme qu'il fût, Bourguignon ne put maîtriser un premier mouvement de joyeux espoir.

— Partie ! Pour quel endroit ? s'écria-t-il.

— Je l'ignore complètement.

La courte satisfaction du domestique qui, un moment, s'était cru sur la piste d'Avril, fit aussitôt place à une sourde rage.

— Tant pis ! monsieur le comte, dit-il d'une voix aigre, il est malheureux que vous ne sachiez pas où se trouve votre sœur, car vous aviez là une excellente occasion de l'empêcher de commettre quelque mauvaise action.

Avant que Francis pût prononcer un mot, la sonnette de l'appartement tinta bruyamment.

— Est-ce mon pigeon voyageur qui revient enfin au colombier ? se demanda le vicillard.

Et, prenant une des deux bougies allumées sur la cheminée, il alla ouvrir.

C'étaient M. de Jozères et le docteur Perrier qui se présentaient.

À la vue des deux complices, un réel contentement s'empara de Bourguignon. Leur empressement à venir le relancer à domicile prouvait qu'il leur avait sérieusement mis la puce à l'oreille quand le matin, chez Perrier, il avait parlé de certain dépôt qui passerait dans les mains du préfet de police si l'absence de Paul Avril durait plus de dix jours.

— Mes coquins ont la peur au ventre, se dit-il tout en dessinant un humble salut.

— Nous t'apportons une bonne nouvelle, mon brave garçon, débuta le médecin, qui, pénétrant le premier dans l'antichambre, se dirigea vers la porte du salon.

Au lieu de faire un geste ou de souffler un mot qui pût donner l'éveil au docteur que quelqu'un se trouvait au salon, le vieux valet, feignant de ne pas comprendre l'intention, ouvrit tout naturellement la porte du couloir conduisant à la chambre à coucher dans lequel il s'engagea en s'écriant :

— Ah ! mes excellents messieurs, que de bonté de votre part de venir ainsi, à pareille heure, rassurer un pauvre domestique inquiet !

Et, comme, ce disant, il s'en allait avec sa bougie à la main, les deux hommes suivirent instinctivement la lumière qui s'éloignait.

— Là ! fit-il, installez-vous à chaque coin de la cheminée. Je vais vous ranimer le feu qui s'est un peu éteint pendant que j'étais assoupi... je cours chercher des bûches.

— Mais non, ne te donne pas cette peine, nous en avons tout au plus pour deux minutes à te parler, dit de Jozères tentant d'arrêter le bonhomme, qui se dirigeait à nouveau vers l'antichambre où se trouvait le coffre à bois.

Bourguignon se redressa roide comme un pieu, et de sa voix la plus grave :

— N'en eussiez-vous même que pour une demi-seconde, prononça-t-il, je ne veux pas que, cette nuit, l'ombre de feu mon honoré maître puisse venir me reprocher d'avoir laissé grelotter ses deux plus intimes amis au coin de son foyer refroidi.

Les manies du domestique étaient trop connues de l'ex-magistrat pour qu'il essayât plus longtemps de s'opposer à son zèle entêté.

— Alors fais à ta guise, dit-il en cédant.

Le laquais regagna l'antichambre, ouvrit prestement et sans bruit la porte du salon où Francis attendait son retour, et le doigt tourné vers la chambre à coucher, il murmura bien bas à l'oreille du jeune homme :

— Écoutez, monsieur le comte, et inspirez-vous des circonstances... surtout ne vous étonnez pas des bourdes que je vais leur conter.

Puis, rapidement, il souffla la seconde bougie qu'il avait laissée dans le salon. Cette précaution n'était pas inutile, car la lumière était à peine éteinte que la porte de communication entre la chambre à coucher s'entr'ouvrait doucement. C'était le prudent Perrier qui, en l'absence de Bourguignon, s'assurait que personne n'était dans le salon qui pût entendre. L'obscurité, dans laquelle le domestique et Francis se tenaient immobiles, tranquillisa le docteur qui referma la porte.

Les bras chargés de bûches, Bourguignon revint bientôt de l'antichambre par le couloir.

— Maintenant ces messieurs vont pouvoir parler au chaud, dit-il après avoir jeté son bois dans l'âtre.

Puis, s'écartant de la cheminée, il prononça gravement sa formule :

— Aux ordres de ces-messieurs.

— Oh ! fit Perrier d'un ton dégagé, peut-être attaches-tu à notre visite plus d'importance qu'elle n'en comporte. Mon gendre et moi, nous passions devant la maison et l'idée nous est venue de monter pour nous informer si tu avais enfin des nouvelles de M. Avril.

— Mes deux sacripants l'ont trouvé, se dit aussitôt le vieillard, car sans cela, eux que j'ai vus si tremblants ce matin, quand je leur ai insinué ma petite menace, n'auraient pas ce soir un pareil air triomphant.

Puis, poussant un gros soupir, il gémit mélancoliquement :

— Hélas ! non... Je suis toujours sans la plus mince nouvelle... sans la moindre lettre.

M. de Jozères se mit à sourire.

— Oh ! le jeune gaillard, en l'endroit où il se trouve, a bien autre chose à penser qu'à écrire des lettres, dit-il.

— Ah ! vous savez donc où il est ?

— Parfaitement... Aussi devras-tu en prévenir bien vite le dépositaire des papiers, ajouta Perrier affectant de ne pas appuyer sur cette recommandation, mais guetlant Bourguignon du coin de l'œil.

Le valet sentit aussitôt le piège et prenant un air étonné :

— Prévenir le dépositaire ? répéta-t-il. Est-ce que j'ai oublié ce matin de dire à ces messieurs que j'ignorais quel est ce dépositaire ?

— Allons, mon cher, ne faites donc pas ainsi le discret ! ricana de Jozères.

Bourguignon étendit gravement la main et d'une voix pleine de la tristesse de voir qu'on doutait de sa sincérité, il répondit en levant les yeux au plafond :

— Ah ! messieurs, que nous mourions à l'instant tous les trois, si je ne vous ai pas dit vrai. Non, je ne sais rien... c'est ce que je me suis tué aujourd'hui à vouloir persuader à M. le comte de Valnac.

Le nom du comte fit tressauter les complices.

— M. de Valnac est venu ici ? s'écria Perrier oubliant de se contraindre.

— J'ai reçu sa visite, il y a deux heures.

— Que voulait-il ? que demandait-il ? questionna vivement le docteur.

— Oh ! de vraies bêtises auxquelles je n'ai pas compris un mot... car M. de Valnac est persuadé, comme vous l'étiez ce matin, que je sais quelque chose de tous ces se-

crets que M. de Saint-Dutasse a collectionnés avec preuves à l'appui, durant sa longue existence.

— Mais apprends-nous donc ce que te demandait le comte? insista Perrier.

— Des bêtises! de vraies bêtises! Figurez-vous que M. de Valnac s'est fourré dans la tête que si son beau-frère est devenu fou, ce doit être le souvenir de mystérieux faits du passé qui lui trouble la cervelle. Alors le comte a été pris d'une furieuse envie de fouiller ce passé... de découvrir ceux qui ont englobé M. d'Armangis en quelques perfides trames... et de le venger.

Tout en échangeant de furtifs regards, le docteur et de Jozères avaient craintivement écouté ce bavardage d'où il ressortait, pour eux, qu'un nouvel ennemi allait encore se mettre à leurs trousses.

Ce fut le médecin qui reprit la parole :

— Tout ce que tu nous dis là ne nous a pas encore positivement appris ce que venait faire ici M. de Valnac.

— M. le comte sachant que, jadis, M. de Saint-Dutasse a été beaucoup mêlé à la vie de son beau-frère, tenait à m'interroger. Comme vous, absolument comme vous, messieurs, il supposait que mon très-honoré maître m'avait initié à tous ses secrets.... et que je pourrais lui conter ce qu'il veut tant savoir.

— Et que lui as-tu raconté? demanda Perrier en le fixant dans les yeux.

Bourguignon trouva aussitôt un niais sourire.

— Que diable pouvais-je lui apprendre? Est-ce que je ne vous ai pas dit que M. de Saint-Dutasse était très-cachottier avec moi? Je n'avais pas sa confiance, quoi! Aussi ne sais-je rien... sauf ce que, personnellement, j'ai pu voir.

Le vieillard s'arrêta pour se frapper le front, puis il s'écria :

— Tenez... à propos de ce que j'ai vu... j'ai appris quelque chose à M. de Valnac. C'est l'aventure d'un duel en voyage, à la suite duquel, mon maître et moi, nous avons laissé M. d'Armangis blessé entre les mains d'un médecin de village... Mais le nom du médecin ou du village, voilà, par exemple, ce que je n'ai su lui dire.

— Vraiment? fit Perrier, dont l'œil s'éclaira joyeux.

— Dame! nous voyagions de nuit, ce qui ne m'a pas laissé apercevoir le village ni fait penser à demander comment on l'appelait. Quant à l'homme, on a dit : Y a-t-il un médecin? Qu'en pensez-vous, docteur?... Docteur et médecin, cela ne vous apprend pas un nom, n'est-ce pas? Pour l'avoir vu... oui, je l'ai vu... mais comment? Figurez-vous une immense salle d'auberge éclairée par une unique chandelle. On y aurait rencontré son père que, peut-être, ne l'aurait-on pas reconnu... Et puis, je n'avais pas de raison particulière pour dévisager cet homme.

Et, en souriant :

— Ce qui fait, ajouta-t-il, que le seul renseignement qu'il m'a été possible de donner à M. de Valnac lui est complètement inutile.

Puis, sans transition, arrêtant son regard sur le foyer, Bourguignon s'écria subitement :

— Oh! comme ça file vite le bois de hêtre! il vous donne un feu gai... mais qui ne dure pas... Voilà déjà la charge que j'avais apportée bientôt à sa fin... Je vais chercher une nouvelle provision.

Comme il se dirigeait vers le couloir, Perrier se leva de son siège en disant :

— T'imagines-tu, mon brave ami, que nous allons passer la nuit au coin de la cheminée? Tu oublies donc que nous sommes montés pour te dire seulement de prévenir le dépositaire de n'être plus inquiet à propos de ton

maître qui va t'être rendu... Maintenant que te voilà averti, nous te quittons.

— Est-ce qu'ils vont filer sans m'apprendre en quel endroit ils ont déniché mon jeune homme? se demanda le domestique en les voyant se préparer au départ.

— Allons, bonsoir, mon brave garçon, dit M. de Jozères en faisant deux pas vers le couloir.

— Dors bien, répéta le docteur.

Pendant ces adieux, Bourguignon s'était accroupi devant le foyer et, une pelle à la main, il couvrait le feu de cendres, afin de l'étouffer.

— Oh! oui, reprit-il, je me coucherai bien heureux... tout à l'heure... quand je rentrerai.

Et, se relevant, il ajouta à mi-voix :

— Ainsi arrangées, les bûches vont se consumer tout doucement et je retrouverai encore du feu à mon retour.

— Ah ça, tu sors donc? s'informa de Jozères surpris.

— Oui, je vais avoir l'honneur de descendre avec ces messieurs.

— Sais-tu bien l'heure qu'il est?

— Onze heures environ... Mais M. le comte de Valnac ne m'attend pas avant minuit.

— Tu as un rendez-vous avec M. de Valnac! dit vivement de Jozères qui reposa son chapeau sur l'angle de la cheminée.

— Oui, il m'attend chez lui.

— Chez lui? répéta Perrier en se rasseyant au coin du feu.

— Eh! eh! ils ne songent plus à s'envoler! pensa Bourguignon qui n'avait pas eu l'air de s'apercevoir de cette double manœuvre.

Le docteur avait à peine repris sa place que, sans songer à ce que le vieux serviteur pourrait présumer de sa curiosité, il se hâta de demander :

— Et que vas-tu faire, à près de minuit, chez M. de Valnac?

— Chercher le renseignement qu'il a promis de me donner si, dans cette soirée qu'il a dû passer à l'hôtel d'Armangis, il était parvenu à connaître pour quel endroit Mme d'Armangis est partie en voyage.

— Ah! tu sais qu'elle a quitté Paris aujourd'hui?

— Oui... sur les deux heures... C'est M. de Valnac qui, tout en causant, m'a donné ce détail précieux.

— Précieux!... pourquoi précieux? insista brusquement le docteur.

Bourguignon prit un air moitié souriant, moitié timide et répondit :

— Vous serez bien discrets, n'est-ce pas?

— Mais oui, vingt fois oui, c'est convenu ; parle donc.

Le domestique cligna des yeux, prit un petit air malin, et, avec un ironique sourire, débita d'un ton quelque peu leste :

— Eh bien, j'ai idée que si je découvrais où se trouve la colombe, je trouverais mon pigeon roucoulant dans le voisinage.

— Ah! bah! fit Perrier en feignant la surprise. D'où peut te venir pareille supposition?

— Si vous saviez comme M. Paul était amoureux de cette belle dame qu'il avait rencontrée aux Italiens! Les yeux lui sortaient de la tête quand il en parlait... et il s'enflammait... un vrai tison, quoi! Voilà donc que le soir il part pour aller dîner chez son idole... Arrive minuit, puis une heure sans qu'il reparaisse au logis... Moi alors de me dire : « Ah! mon gaillard n'a pas été long à faire son nid... » mais le troisième jour, c'est-à-dire ce matin, en ne le voyant pas reparaitre... ne riez pas de moi!... il m'a passé dans la cervelle des supposi-

tions de Tour de Nesles... Vous savez, des grandes dames qui font disparaître les beaux jeunes gens.

— Ah ! la bonne folie ! s'écria le docteur en éclatant d'un faux rire auquel de Jozères s'empressa de joindre le sien.

Bourguignon laissa s'éteindre cette gaieté, puis il reprit :

— En apprenant tantôt par M. de Valnac le départ de sa sœur, j'ai compris que j'étais dans le vrai. La belle dame a dû envoyer le pigeon l'attendre à l'avance dans quelque colombier où elle est allée le rejoindre... Voilà mon idée, messieurs.

Et comme le vieillard finissait de parler, il surprit le regard que le docteur lançait à M. de Jozères.

— Décidément, j'ai deviné juste ! pensa-t-il.

Puis, à haute voix :

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— Que tu n'as pas ton bon sens, répliqua l'ancien procureur en haussant les épaules. En supposant que Mme d'Armangis soit allée rejoindre M. Paul, crois-tu qu'elle n'aura pas tout fait au monde pour qu'on ne sache où la retrouver ? Elle se sera réfugiée dans quelque coin inconnu... sans doute dans une auberge ignorée... peut-être aussi en certain refuge qu'elle possède, sans que son frère ait le moindre soupçon de cette retraite... sa petite tour de Nesles... comme tu disais tout à l'heure.

Et, content de sa plaisanterie, M. de Jozères se renversa sur son fauteuil sans avoir vu le brusque et fort court mouvement de colère que n'avait pu maîtriser le docteur en entendant les dernières paroles de son gendre.

Mais ce signe de sourde fureur n'avait pas échappé au vieux domestique.

— Tiens, se dit-il, le docteur est furieux ! il paraît que

de Jozères vient de commettre une imprudente balourdise... A quel sujet?... Est-ce à propos de tour de Nesles?... Eh! eh! madame d'Armangis en aurait-elle vraiment une?

Bourguignon appela sur ses traits toute sa plus lourde bonhomie et continua :

— Si Mme d'Armangis est propriétaire, ainsi que vous le supposez, de quelque discret refuge, il peut se faire, bien que vous en disiez, que M. de Valnac le connaisse et se le soit rappelé après le départ de sa sœur.

Tout en parlant, l'œil du vieillard guettait le médecin, dont il vit les poings se crispier en l'entendant revenir sur le pied-à-terre inconnu que pouvait avoir Mme d'Armangis.

— La belle possède vraiment une tour de Nesles, pensa le domestique. Perrier est en rage de me voir appuyer sur ce détail que de Jozères a bêtement révélé.

A haute voix, il continua d'un petit ton naïf :

— Si donc le comte s'est souvenu d'un coin quelconque où il ait chance de retrouver sa sœur, nous partirions alors tout de suite.

De Jozères était en veine d'imprudence, car, loin de se contraindre comme Perrier, il se leva d'un seul bond de son siège, en s'écriant d'une voix alarmée :

— Vous partiriez? Toi... et qui donc?

— Moi... et M. de Valnac, dit Bourguignon de son air le plus innocent.

Au lieu de montrer le trouble de son complice, le docteur fit entendre un ironique ricanement.

— Le comte est-il si pressé de surprendre sa sœur en train de goûter au fruit défendu? demanda-t-il.

Le vieillard remua négativement la tête.

— Oh! non, répliqua-t-il tranquillement, si M. le comte a hâte de voir quelqu'un, c'est plutôt M. Avril.

Depuis que je lui ai appris que mon jeune maître a hérité de toutes les révélations du chevalier de Saint-Dutasse, M. de Valnac brûle du désir de savoir à quelle aventure M. d'Armangis doit sa folie. Coûte que coûte, il est déterminé à acheter ce secret de l'héritier, afin de châtier les misérables qui ont perdu son beau-frère.

Tout en parlant, Bourguignon était allé prendre son chapeau et le brossait de la manche de son habit, sans regarder les deux hommes.

En l'écoutant, Perrier avait promptement étudié la situation. Il lui fallait gagner de vitesse M. de Valnac auprès de Paul Avril, et, à prix d'or, avoir obtenu de l'héritier de Saint-Dutasse toutes les preuves du passé avant que le comte l'eût rejoint. Après avoir d'un impératif regard commandé le silence à M. de Jozères, il vint à Bourguignon, et lui frappant sur l'épaule :

— Allons, dit-il en souriant, couche-toi, mon brave. Ton maître te sera rendu sans qu'il soit besoin que tu ailles courir les rues passé minuit... attendu que, demain matin, nous te ramènerons M. Avril... et le comte pourra alors s'aboucher avec lui tant qu'il lui plaira.

Le visage du serviteur s'éclaira tout radieux d'une soudaine joie.

— Vrai ! fit-il. Vous êtes sûr que M. Avril sera ici demain matin ?

— D'autant plus sûrs que nous partons ce soir pour te le chercher. Le hasard a fait qu'un ami nous a donné le numéro du fiacre qui a emmené Mme d'Armangis. La plus heureuse des chances nous a fait ensuite rencontrer, stationnant sur le quai Voltaire, cette voiture qui revenait de sa longue excursion. Le cocher nous a déclaré qu'il avait en effet conduit une dame à quelques lieues de Paris, et, au signalement qu'il nous a fourni de sa voyageuse, nous avons parfaitement reconnu Mme d'Armangis.

Cet homme s'est engagé à nous la faire retrouver et, en ce moment même, il nous attend en bas avec sa voiture.

— Et vous appelez ce village?

— Ah ! tu nous en demandes trop, car le cocher n'en sait rien... Tout le long du chemin, il s'est guidé sur les indications de sa voyageuse... Il sait seulement, comme point de repère, que c'est dans les environs d'un autre village nommé Montfermeil..., mais, au nom près qu'il ignore, il se croit assez sûr de sa route pour nous conduire à la retraite de Mme d'Armangis.

Et, retirant à Bourguignon son chapeau des mains, le docteur ajouta :

— Ainsi donc, au lieu de sortir, couche-toi et endors-toi en te disant que demain M. Avril sera de retour... ce qui vous aura évité, à M. de Valnac et à toi, une inutile fatigue.

Le domestique étouffa un bâillement :

— J'ai bien envie de profiter de votre conseil.

— Et tu feras d'autant mieux que... tiens, regarde cette pendule... il est déjà plus de minuit et demi, et M. de Valnac ne doit plus t'attendre.

— C'est pourtant vrai ! fit le vieillard, dont un second bâillement ouvrit démesurément la bouche.

— Tu le vois, tu tombes de sommeil. Mets-toi au lit, et laisse-nous le plaisir de te ramener ton maître.

— Ma foi ! je me décide.

— Très-bien. Ronfle sans remords et compte sur nous, dit amicalement Perrier.

Puis, se retournant vers de Jozères :

— Et nous, en route ! commanda-t-il.

Tout ensommeillé, Bourguignon prit un bougeoir, et, en trébuchant, les reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement qu'il referma derrière eux.

L'oreille à la porte, il les écouta descendre. Quand le

bruit de leurs pas se fut éteint dans les profondeurs de l'escalier, il se précipita dans le salon en s'écriant :

— A l'œuvre, monsieur de Valnac !

Mais le salon était vide ; Francis avait disparu !

VII

En ne retrouvant plus le jeune homme qu'il croyait être resté auditeur invisible de la conversation des deux complices, un triste désappointement s'empara de Bourguignon.

— Pourquoi et quand M. de Valnac est-il parti ? A quel moment précis du dialogue s'est-il retiré de ce salon et, surtout, quel motif l'a fait s'éloigner au lieu de m'attendre ? murmura-t-il immobile au milieu de la pièce déserte.

Un léger coup de sonnette vint à bruire tout à coup au milieu de ses réflexions.

— Est-ce ces misérables qui reviennent ? se dit-il sans bouger de place et se demandant s'il devait ouvrir.

Après un petit silence, la sonnette fit entendre un second appel, mais tout aussi discret.

— Ce n'est pas de Jozères ni Perrier, car ils doivent

me croire couché... déjà même endormi... et, pour me faire venir, ils sonneraient à tour de bras, pensa aussitôt le valet en se dirigeant vers l'entrée.

Ce fut Francis qui se présenta.

— Oh! oh! fit-il, je vois à ta mine, mon vieil ami, que je t'ai causé une désagréable surprise en n'attendant pas ton retour au salon.

— C'est la vérité, monsieur le comte. Quand vous avez sonné, j'étais en train de me demander pourquoi vous étiez parti et jusqu'à quel moment vous aviez écouté.

— Sur le dernier point, tu peux être tranquille. J'ai fort peu perdu de l'instructive conversation de ces drôles, car j'étais à peine en bas qu'ils arrivaient presque aussitôt sur mes talons.

— Ah! c'était pour descendre dans la rue que vous êtes sorti? dit le domestique en le regardant d'un œil qui interrogeait.

— Oui. J'ai obéi à l'excellente recommandation que tu étais venu me faire dans l'obscurité au moment de ton voyage au coffre à bois : « Ecoutez. Je m'en remets à votre intelligence du soin de tirer parti de toutes les circonstances imprévues que pourrait faire naître la conversation de ces coquins. » Voilà ce que tu m'as soufflé à l'oreille. T'en souvient-il à présent?

— Oui, oui, très-bien... Et, alors, vous avez donc trouvé une circonstance à exploiter?

— C'est de Jozères qui, stupidement, me l'a fournie.

— Eh! eh! ricana le valet joyeux, voyons un peu si, moi aussi, j'avais bien mis le nez sur sa bêtise. Est-ce que ce n'est pas quand, de lui-même... ce dont a fort ragé le docteur du reste... il a levé le lièvre qu'il se pouvait que votre sœur possédât quelque retraite aux environs de Paris... ce que j'ai appelé, en riant, une tour de Nesles?

— Précisément. Cette phrase m'a fait soudainement

souvenir d'une maison de campagne qui m'a appartenu et qui, il y a deux ans, devint la propriété de ma sœur. Si, depuis ce temps, elle n'a pas vendu cette demeure, Berthe doit se trouver, en ce moment, à Clichy-sous-Bois, village, comme l'a dit le docteur, tout près de celui de Montfermeil.

Bourguignon tressauta de joie en s'écriant :

— Il faut partir... partir tout de suite... Nos gueusards ont déjà l'avance... il est important de les gagner de vitesse... Je ne veux pas qu'ils arrivent à Paul Avril avant moi.

— Crains-tu donc qu'il soit assez faible pour céder ces preuves dont tu parlais tout à l'heure à de Jozères et au docteur... ces papiers que, disais-tu, je veux me procurer à tout prix?

A cette question, le vieillard partit d'un éclat de rire.

— Lui ! dit-il, je lui défie bien de rien livrer ! Pour le faire, il faudrait qu'il tint quelque chose en sa possession... et il n'a pas une ligne à vendre. Au début, j'avais voulu lui remettre tout en mains... mais je m'en suis gardé dès que j'ai eu étudié le caractère de ce garçon... Orgueil et vanité, le voici résumé... il n'était pas assez fort pour exploiter l'héritage de mon maître, cet imprudent qui, au troisième jour de sa puissance, s'est fait pincer dans les filets d'une belle femme qu'il a vue passer. Je l'avais pris la corde au cou, misérable et désespéré... Quarante-huit heures après, il était déjà ingrat et se révoltait contre mes conseils... Aussi je l'ai laissé agir à sa guise et, en vrai hanneton, il s'est fait prendre à la première glu que son pas a rencontrée.

D'abord commencée en riant, cette longue réponse du vieillard s'était terminée sur un ton sec et sévère qui contrastait avec sa voix ordinairement humble. Ses yeux s'étaient animés d'un feu sombre, et ce fut en se redressant

de toute sa hauteur qu'il continua avec un accent qui dénotait une redoutable énergie :

— M. de Saint-Dutasse n'a qu'un seul et véritable héritier... et cet héritier, c'est moi!... Oui, moi qui vengerai mon maître, mort empoisonné par ces brigands maudits.

Et son poing menaçant se tendit vers la porte par laquelle étaient sortis le docteur et son gendre.

Puis, revenant à son idée, il s'écria vivement :

— Ne perdons pas de temps, monsieur de Valnac... il nous faut arriver avant eux à Clichy-sous-Bois.

Au lieu de s'empresser à l'appel du valet, le comte ne bougea pas de place.

— Oh ! nous avons bien le temps, dit-il en souriant.

— Ne savez-vous pas qu'ils sont montés en voiture en sortant de cette maison ?

— Si vraiment... mais ils ne sont pas encore arrivés, appuya Francis avec le même sourire.

— Ils le seront avant nous.

— Oh ! quelle erreur !

— Que voulez-vous dire ?

— Que, tout à l'heure, une idée m'est venue en entendant le docteur te déclarer que le cocher de fiacre, qui allait les conduire, prétendait, sans savoir le nom du village, pouvoir retrouver son chemin.

— Et quelle a été votre idée ?

— De descendre avant ces hommes et de mettre, avec ma carte, un billet de mille francs dans la main de ce cocher en lui en promettant deux autres à son retour, si, pendant huit ou dix heures, il promenait ses voyageurs de village en village avant de les conduire à destination.

— Et il a accepté ?

— Avec joie. Nous allons donc nous rendre chez moi où je donnerai l'ordre d'atteler sur-le-champ. Ma voiture

nous aura déjà ramenés à Paris que nos gredins ne seront même pas encore arrivés là-bas.

— Partons vite.

Une demi-heure plus tard, le coupé du comte les emportait vers Clichy-sous-Bois.

— Le voyage sera-t-il long? demanda Bourguignon quand on se mit en route.

— Cinq lieues... une heure environ.

— Alors, nous avons le temps de causer.

Pourtant, malgré ces dernier mots, le vieillard, tapi dans son coin, n'en resta pas moins silencieux pendant les vingt premières minutes.

— A quoi penses-tu? commença Francis qui, après l'avoir respecté, finit par s'impatienter de ce mutisme.

— A vous, monsieur le comte.

— A moi? Et que te dis-tu?

— Je me demande si, au lieu de vous faire mettre le premier pied dans cette fange de crimes, où bientôt vous vous embourbez, il ne faudrait pas mieux vous laisser à votre ignorance du passé.

— J'en sais trop maintenant pour ne pas tenir, si exécrable qu'il soit, à connaître le reste. Je veux tout tenter pour sauver ma sœur. Qu'un autre la trouve indigne de pitié, soit! Mais ai-je le droit de la condamner, moi qui suis la cause première de son forfait? Si, par un miracle de Dieu, le souvenir de son crime s'effaçait de ma pensée, il y resterait alors la mémoire de cette affection profonde, de ce dévouement de toutes les heures, de cette intelligente sollicitude avec lesquelles Berthe a veillé sur mes jeunes années.

— Oui, mais par orgueil du nom... ne l'oubliez pas! dit durement Bourguignon.

— Laisse-moi, au contraire, l'oublier et ne voir en elle que la sœur qui m'a aimé... jusqu'au crime. Avec cette

illusion, il est de mon devoir de la soustraire à la justice des hommes qui planera sur elle... tant que ces fatales traces du passé n'auront pas été anéanties.

— Croyez-moi, vous entreprenez là une bien rude tâche, appuya le valet en hochant la tête.

— Je réussirai si tu veux m'aider de tes conseils, si tu consens à me dévoiler les antécédents de ceux que je dois combattre.

Probablement que le fidèle serviteur n'avait pas entendu cet appel à sa protection, car au lieu d'y répondre, il demanda subitement :

— Où en sommes-nous du voyage?

— Nous avons franchi la barrière et nous approchons de Noisy-le-Sec.

— J'y suis venu, il y a plus de trente ans, accompagner M. de Saint-Dutasse à un duel où il fit à son adversaire l'insigne honneur de le transpercer... Ce monsieur n'eut même pas le temps de lâcher un simple merci, débita Bourguignon.

Puis, avec un gros soupir, il grommela :

— Ah! c'était le bon temps!

Le comte pressentit que le bonhomme allait s'absorber en ses mélancoliques souvenirs et, pour le ramener à la situation, il répéta :

— Oui, je suis certain de triompher de ces misérables, si tu veux me dévoiler leurs antécédents.

Pas plus que la première fois, le valet sembla n'avoir écouté. Comme Francis attendait qu'il lui plût de répondre, il fut fort étonné de voir Bourguignon, qui venait de secouer sa rêverie, lui dire tout à coup :

— Monsieur de Valnac, voulez-vous que je vous conte une histoire?

— Mais?... fit le jeune homme surpris par cette proposition rimant si mal avec la requête qu'il adressait.

— Oh! dit le serviteur en souriant, tout chemin mène à Rome! Entendez mon histoire, je vous le conseille.

Le comte crut deviner que, d'une façon détournée, le vieillard se rendait à sa prière, et, tout ému, il répondit :

— Je t'écoute.

AVENTURE GALANTE D'UN OFFICIER DE DRAGONS.

Etait-ce que Bourguignon voulait véritablement donner à M. de Valnac la clef de tous ces sombres drames dans lesquels il allait l'engager? Etait-ce aussi que ce duel à Noisy-le-Sec, qu'il venait de rappeler, en reportant sa pensée au temps jadis, avait remué au fond de sa mémoire tout un monde de souvenirs qui lui faisaient un besoin de parler? Nous n'en savons rien.

Toujours est-il que le serviteur, après avoir ainsi annoncé l'histoire qu'il allait commencer, débuta par un ironique et amer ricanement.

— Aventure galante d'un officier de dragons! répéta-t-il d'une voix tristement moqueuse. N'est-ce pas, qu'à l'énoncé de ce seul titre, on est en droit de s'attendre à un très-jovial récit de garnison qui fera pouffer de rire au dénouement? Hélas! non... car il a été sinistre, le dénouement de cette fantaisie de gens ivres... de cette plaisanterie après boire. Et pourtant, tous ceux qui ont concouru à cette folie étaient des gens d'honneur qui, à jeun, auraient rougi d'avoir eu même la seule pensée de ce qu'ils ont exécuté en sortant de table... ou, plutôt, de ce qu'ils ont poussé un des leurs à faire par forfanterie.

— Est-ce que tu as connu le principal héros de l'aventure? demanda Francis.

Bourguignon parut d'abord hésiter à répondre, puis d'un ton navré, il avoua en baissant la voix :

— Ce malheureux était M. le chevalier de Saint-Dutasse, mon bien-aimé maître.

— Est-ce possible ? s'écria Francis, moins étonné encore d'apprendre le nom du coupable que d'entendre le fidèle serviteur trahir le secret de celui auquel il avait voué un culte si profond.

Aussi, en même temps qu'il s'exclamait à haute voix, la pensée de M. de Valnac fut celle-ci :

— Pourquoi Bourguignon me révèle-t-il cette faute inconnue du défunt chevalier ?

Le valet reprit la parole.

— Quand M. de Saint-Dutasse avait quitté Paris pour se rendre au château de Gabrinoff, ses ennemis avaient tant fait qu'une haute intervention lui avait imposé de donner la démission de son grade dans les gardes du corps. Fiers et puissants aristocrates, ses collègues avaient voulu et obtenu que celui qu'ils appelaient dédaigneusement « un pique-assiette » sortit de leurs rangs. Le voyage aux Ardennes se présentait donc comme une opportune distraction à son chagrin, et le chevalier partit pour le château de Gabrinoff, en se promettant, à son retour, d'appeler de l'arrêt qui avait si injustement brisé sa carrière militaire. Il avait compté n'être absent que pendant quatre ou cinq semaines, mais la mort de M. de Gabrinoff et le procès de Jacques Cardoze, longtemps retardé, qu'il avait voulu suivre jusqu'au bout, firent qu'il ne revint à Paris qu'après plusieurs mois écoulés.

— Il connaissait alors le crime de ma sœur ? interrompit M. de Valnac.

— ... De votre sœur et de M. d'Armangis, oui, car il rapportait ces deux preuves qui les accusaient, ainsi que de Jozères.

— Et il eut alors l'idée de s'en servir ?

Bourguignon secoua négativement la tête à cette demande.

— Non, dit-il. M. de Saint-Dutasse aurait pu se les faire payer fort cher, car on lui en offrit de grosses sommes, mais il n'était pas un homme intéressé. Aussi refusa-t-il de tirer argent comptant de cette idée de collectionner des papiers... que je lui avais suggérée.

— Ah ! c'était de toi que venait l'idée ?

— Oui, monsieur le comte. Que voulez-vous ? Mon cher maître était fort insouciant du temps futur. Il fallait bien s'inquiéter pour lui de la pauvreté qui menaçait ses vieux jours... car il n'était pas riche... Quand nous rentrâmes à Paris, toute sa fortune consistait en deux mille écus.

— Baste ! le monde appartient toujours aux gens d'esprit ! me répondait-il en riant lorsque je lui prêchais le souci de l'avenir.

Aussi résista-t-il à toutes mes suggestions pour lui faire battre monnaie avec ces papiers... qui, à la longue, étaient devenus de plus en plus nombreux... car il faut vous dire qu'il avait fini par se prendre d'une incroyable ardeur pour cette chasse aux coquins impunis. Dans toutes les maisons où il allait... ce que ses ennemis appelaient : « Piquer l'assiette... » il était perpétuellement à l'affût d'un secret... et, quand ce secret lui avait montré le plus petit bout de son nez, il fallait voir comme le chevalier se démenait pour le pincer jusqu'à ce qu'il en eût les preuves en poche !

— Mais à quoi bon vous donner tant de peine, puisque vous n'en tirez aucun parti ? lui disais-je après chaque bonne chasse.

— Tous ces gredins-là me nourriront toujours et quand

même... Je suis bien sûr de ne jamais mourir de faim, me répondait-il.

— Ne vaudrait-il pas mieux posséder de quoi vous nourrir vous-même ?

— Pouah ! faisait-il, la cuisine de ménage ! tout seul à une table ! sans femmes décolletées ! sans fleurs ! sans luxe !... Non, cent fois non !

— Avec le produit de votre vente, vous pourriez vous donner tout cela largement à domicile.

— Ouais ! à domicile !... et on parfumerait mon logis d'odeurs de friture et d'oignon, ... et on m'assourdirait du bruit de vaisselle lavée... et, ce qui pis est, il me faudrait, le lendemain et le surlendemain, manger des restes... et réchauffés encore !!! Ah ! vraiment, Bourguignon, pour un homme de goût, tu m'affliges profondément !... Je veux agir à ma guise, entends-tu ?

— Aux ordres de monsieur ! finissais-je toujours par dire.

Et, au fond, il avait complètement raison... suivant son système, bien entendu... car plus les gens le redoutaient, plus ils redoublaient de prévenances et de plats fins.

Un peu impatienté par tous ces détails qui l'éloignaient de l'histoire commencée, M. de Valnac interrompit Bourguignon en disant :

— Bref, ton maître ne songeait plus qu'à l'unique satisfaction de sa gourmandise ?

Le ton du domestique prit aussitôt un petit accent de fierté.

— Ne le croyez pas, monsieur de Valnac. Il y avait chez M. de Saint-Dutasse de nobles aspirations. La preuve en est que, six semaines après notre retour du château de Gabrinoff, il fut pris d'un profond désespoir de ne plus se sentir un sabre lui battre les mollets. C'était un loyal serviteur du Roi et un brave soldat qu'on avait eu tort de

sacrifier fort légèrement. Son plus gros crime était d'avoir froissé l'aristocratique et stupide orgueil d'une trop noble compagnie d'élite. Il mit donc en campagne tout le ban et l'arrière-ban des gens de sa connaissance qui, pour lui, remuèrent ciel et terre. Ils firent tant que M. de Saint-Dutasse fut réintégré dans son grade... c'est-à-dire non, je me trompe, car on ne lui rendit pas pleine justice.

— On le fit donc descendre d'un cran? demanda M. de Valnac.

— Oh ! non ; l'injustice consista en ce qu'on n'osa pas le replacer dans les gardes du corps. Au lieu de l'admettre à nouveau dans ce qu'on appelait la Maison du Roi, on le fit passer dans l'armée.

— Alors son grade dans les gardes du corps lui donnait droit à un avancement dans l'armée? dit Francis.

— M. le comte a parfaitement raison. Aussi, un beau matin, M. de Saint-Dutasse reçut-il avis qu'il était nommé chef d'escadrons dans un régiment de dragons. En même temps l'ordre lui était enjoint de rejoindre sous quinze jours son corps qui tenait garnison à Lunéville.

— Quel âge avait alors ton maître?

— Dame ! il trichait bien un peu en accusant quarante ans... mais il était si jeune d'allures, si frais, et tant coquet... surtout quand il avait passé par mes mains... que cette petite supercherie lui était permise.

— Au fond, il en avait ?

— Quarante-neuf ou cinquante. Il profitait de ce que la tourmente révolutionnaire avait anéanti bien des registres de paroisses... pour escamoter une dizaine d'années. « On n'a que l'âge que l'on paraît, » disait-il. Et de fait, à voir sa vigueur, son agilité et son incroyable activité, on n'aurait pas osé lui donner son demi-siècle... Ah ! quel

beau cavalier ! et quel valseur il était, en dépit de la cinquantaine !... Du jarret comme un cerf... et un cœur de jeune homme !...

— Donc, vous vous mîtes en route pour Lunéville ? demanda Francis pour couper court à l'éloge posthume du défunt de Saint-Dutasse.

— Oh ! pas tout de suite. L'ordre de rejoindre nous accordait un délai de quinze jours, que mon maître comptait employer à l'achat de ses chevaux. Il n'eut pas même ce soin à prendre ; car, parmi tous ceux qui l'aimaient ou qui le craignaient, ce fut à qui apporterait sa quote-part à la souscription intime qui s'organisa pour offrir ses montures à celui qu'ils appelaient « Notre cher chevalier. » Ah ! monsieur de Valnac, si vous saviez les trois splendides bêtes de race qui arrivèrent ainsi, sans bourse délier, à M. de Saint-Dutasse ! Mon maître les confia au plus expert maquignon qui lui fut recommandé, pour les conduire à petites journées à Lunéville.

Et Bourguignon, s'enthousiasmant au souvenir, répéta sur tous les tons de l'admiration :

— Ah ! quelles bêtes ! quelles bêtes ! On eût payé cinq mille francs chacun de ces chevaux qu'on aurait fait une excellente affaire.

Puis, se calmant :

— Si je vous donne tous ces détails, c'est qu'ils sont utiles pour ce qui va suivre. Enfin, arriva le jour du départ. Bien pourvu de tout, linge et effets... encore par souscription... muni surtout de ses uniformes, chefs-d'œuvre d'élégance qui sortaient des mains du premier tailleur en vogue de Paris, M. le chevalier monta en chaise de poste, gai comme un vrai pinson. Tout le long du voyage il fut charmant, car de Paris à Lunéville il ne cessa de chanter et de rire.

— Enfin, vous arrivâtes à Lunéville ! interrompit encore M. de Valnac, agacé par tous ces préambules.

— Avant de continuer plus loin, il me faut d'abord bien vous préciser ce qui attendait M. de Saint-Dutasse à son arrivée au corps. A cette époque, en 1819 enfin, bien que la chute de l'Empire eût déjà quatre ans de date, les cadres d'officiers étaient encore, pour les neuf dixièmes, composés d'officiers qui avaient guerroyé avec le grand capitaine. Ils s'étaient rangés sous le drapeau blanc, car, pour eux, il représentait la France... la patrie ; mais, au fond, ils en voulaient à ceux qui le leur avaient imposé. Faute de pouvoir s'en prendre au nouveau gouvernement, leur rancune s'en donnait à cœur joie sur ceux qu'ils appelaient ses créatures. En somme, ils avaient un peu raison. Car, dès qu'une vacance s'offrait, au lieu qu'elle fût comblée à l'avancement, il arrivait que l'ayant droit voyait sa place prise par un protégé des Tuileries qui, pour tout état de service, ne pouvait que protester de son ardent royalisme. La maison du roi avait d'abord été créée comme déversoir pour ces gens, tous hommes de courage et d'honneur, mais, en réalité, militaires de pacotille. Malheureusement le nombre en était tel que, les corps d'élite se trouvant au complet, il avait bien fallu caser le trop plein dans l'armée, où il venait couper l'herbe sous le pied aux malheureux officiers bonapartistes dont l'avancement était arrêté.

— Bien, je devine ce qui était réservé à ton maître, dit Francis.

— Ceci posé, je continue, reprit le valet. Quand mon maître entra à Lunéville, ses chevaux y étaient arrivés de la veille et le maquignon les avait déjà promenés dans le quartier du régiment. A la vue de ces magnifiques bêtes, il y eut d'abord un cri d'admiration... puis un murmure d'envie et de rage quand on sut qu'elles appartenaient à

M. de Saint-Dutasse, le nouveau chef d'escadrons expédié par la cour.

— C'est quelque blanc-bec ! se disait-on.

Parmi tout ce monde de cavaliers, — je parle des officiers, bien entendu, — il ne fut bientôt plus question, même avant de l'avoir vu, que du nouveau promu, le mirliflor, l'officier de boudoir, le protégé des Tuileries. qui allait venir, à en juger par ses chevaux, faire grand flafla de son luxe et de son aristocratique nullité militaire.

Bref, mon maître n'avait pas encore paru à son corps que déjà ses chevaux lui valaient un bon nombre d'ennemis.

Le chevalier ne perdit pas de temps. Dès son entrée à Lunéville, il fit à son colonel la visite réglementaire et envoya sa carte aux officiers supérieurs. Le lendemain matin, il arrivait sur le champ de manœuvres pour prendre la tête de ses escadrons, monté sur un de ses magnifiques chevaux et dans une petite tenue de la plus élégante coupe... Ah ! le beau cavalier qu'il faisait !

Et Bourguignon, repris d'une admiration rétrospective, s'écria en joignant les mains :

— Oh ! oui, quel beau cavalier ! monsieur de Valnac... Oh ! si vous aviez pu voir comme il était pomponné ! attifé ! rasé ! peigné !... Je l'avais eu deux heures entre les mains... Une mère n'aurait pas mieux bichonné son fils ! Dame ! il fallait bien frapper un grand coup pour l'entrée en scène !

— Alors il produisit son effet ? demanda Francis par complaisance pour l'enthousiasme du vieillard.

— Un immense effet, croyez-moi ! On eût dit qu'un astre entrait dans les rangs. A sa vue, tous les hommes de ses escadrons se redressèrent sur leurs selles, fiers comme des princes d'avoir un si beau commandant !... Malheureusement, si fort que j'eusse rajeuni M. de Saint-

Dutasse, il n'était pourtant pas possible de le prendre positivement pour un blanc-bec. Ceux donc, qui s'étaient attendus à trouver en lui un frais échappé de collège, durent aussitôt démarquer un point. Quant à être un officier de boudoir, M. le chevalier, qui avait jadis rudement et bravement chevauché à l'armée de Condé, prouva bien vite qu'il était un vieux praticien en manœuvres. A la rentrée au quartier, le nouveau chef d'escadrons avait donc déjà effacé deux des griefs que lui reprochait une envieuse malveillance. Mais il n'en restait pas moins incontestablement un favori du pouvoir, entré, à la façon d'un coin, dans un grade qu'il n'avait pas lentement mérité. Peu à peu une sourde hostilité se fit autour de lui, sans qu'il sût qui rendre responsable des mille ennuis qu'on lui suscitait. Ah ! ils pouvaient se vanter de procurer à M. de Saint-Dutasse de fréquents et jolis accès de rage ! La hiérarchie lui défendait de s'en prendre aux officiers placés sous ses ordres...

— Et les officiers supérieurs ? dit Francis, qui avait fini par prêter toute son attention au récit.

— Les officiers supérieurs, en dehors du service, s'entenaient avec lui aux plus stricts rapports d'une glaciale politesse. A la pension où il prenait ses repas avec eux, ils gardaient le plus profond silence comme si, tous bonapartistes qu'ils étaient, ils avaient peur qu'un mot imprudent leur échappât en présence du protégé des Tuileries.

— Diable ! fit de Valnac, c'était le traiter en vrai mouchard ! Comment ces officiers supérieurs, tous hommes d'âge, pouvaient-ils si longtemps persister dans leur injuste prévention ?

— Eux ? des hommes d'âge !... Ne croyez pas cela. Sous l'Empire, le canon trouait si bien qu'il fallait à tout instant boucher les vides. L'avancement était donc rapide et on arrivait, vite et jeune, à la grosse épaulette

Aussi, dans le régiment du chevalier, le plus âgé de tous ces officiers de l'ex-empire était le colonel, qui avait quinze bonnes années de moins que mon maître... Eux! des hommes d'âge!... oh! non... c'étaient des gaillards bien vivaces, entre trente et trente-cinq ans, qui menaient rondement la vie, je vous l'atteste. Pour eux, mon maître était donc, sinon un vieillard, tout au moins un bonhomme sur le retour. Quand il n'était pas là, c'était à qui, parmi ses collègues, ferait gorge chaude sur M. de Saint-Dutasse, le bonhomme, le vieux voltigeur, le mannequin, etc... les moins impolis l'appelaient : « Le papa Dutasse »,... les plus venimeux le surnommaient : « l'Empaillé »... Et notez, monsieur de Valnac, que cet empaillé-là aurait fatigué tous ces jeunes hommes à la marche, à la nage, à l'escrime, à l'équitation. C'était un vrai corps de fer! De ce qu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir du brimage et de la quarantaine qu'on lui imposait, on en arriva même à douter de son courage. Je ne saurais vous répéter toutes les plaisanteries qu'on fit sur ses teintures, ses cosmétiques et ce qu'on appelait : « ses prétentions ridiculement hors d'âge !!! » Enfin, monsieur... et j'en frémis encore en vous le répétant... ces polissons poussèrent l'irrévérence jusqu'à appeler mon honoré maître : « *Un Faublas en retraite!!!* »

— Que me dis-tu là! s'écria Francis en jouant l'air d'un homme scandalisé par une monstrueuse énormité.

— Oui, un Faublas en retraite!!! appuya Bourguignon. Ils osèrent proférer un pareil blasphème!!!... Ah! dame! M. de Saint-Dutasse en avait déjà bien enduré sans souffler mot, mais, cette fois, il bondit de fureur quand ce dernier propos lui revint aux oreilles. Dans sa colère... si je ne l'eusse retenu... il allait s'arracher, sur le devant de la tête, une mèche de cheveux dont je tirais d'ordinaire supérieurement parti quand il devait s'égarer dans quelque

boudoir... une mèche que j'avais surnommée l'irrésistible. Oui, monsieur, sans moi, il arrachait l'irrésistible!.. jugez s'il devait être en fureur.

— Et que résulta-t-il de cette crise d'indignation du chevalier?

— Que mon maître, à bout de patience, entreprit de prouver à ces écervelés qu'il n'était ni un lâche, ni un empaillé, ni un Faublas en retraite. En un mot, il voulut leur apprendre qu'il était bel et bien leur maître.

— En tout? fit Francis avec un léger accent de moquerie.

— Oui, monsieur, en tout! insista Bourguignon avec assurance. La réhabilitation de M. de Saint-Dutasse n'employa pas plus d'une semaine.

— Oh! oh! il alla vite!

— Soyez-en juge. Dans toute ville où se tenait garnison, il existait, à cette époque, parmi la population civile, un inévitable clan de duellistes, bretteurs plus ou moins nombreux, qui cherchaient toujours querelle aux officiers. M. de Saint-Dutasse se fit indiquer sept des plus enragés de ces spadassins et prit leurs noms sur son carnet. Puis, il commença la semaine. Le lundi, en bourgeois, sans armes par conséquent et n'ayant pas même une canne, il attendit au passage un chien enragé qui jetait la terreur dans les rues de la ville, et il l'étrangla net entre ses mains d'empaillé. Le mardi, au bal de la préfecture, où avaient été reçus les officiers, il invita la femme d'un conseiller, si intrépide valseuse qu'elle avait toujours mis sur les dents tous les officiers qui avaient entrepris d'être son cavalier. Avec ses jambes d'empaillé, mon maître fit gaillardement tourner et retourner la belle qu'il fallut emporter à demi étouffée pour lui retirer son corset dans la pièce voisine. Le mercredi, à un incendie qui se déclara, on le vit se précipiter dans les flammes pour en

sauver une femme qu'il rapporta dans ses bras d'empaillé. Le jeudi, comme il était sorti à cheval, il trouva la rue barrée par une charrette placée en travers, il donna un peu d'aire à sa monture et crac! il l'enleva par-dessus l'obstacle tout en retirant son chapeau à une dame qui, d'une fenêtre, regardait avec effroi ce saut périlleux. Le vendredi... on commençait déjà, vous le comprenez, à parler pas mal, dans la ville, du chevalier de Saint-Dutasse... Le vendredi, dis-je, il plongea tout habillé dans la Vezouze pour en tirer un pauvre diable qui s'y noyait... Le feu et l'eau, c'était pas mal pour un empaillé, n'est-ce pas? Le samedi, à l'aide de la boxe anglaise qu'il connaissait à fond, il rossa un boucher, sorte d'hercule, qui, dans la rue, devant lui, avait adressé je ne sais plus quelle grossièreté à une bourgeoise. Enfin, le dimanche, à une nouvelle soirée, il rattrapa sa célèbre valseuse de la Préfecture et il la fit tant et tant pirouetter que, devant tous les officiers qu'elle avait si souvent essoufflés, elle demanda grâce au chevalier qui, pour bien prouver son jarret, ne cessa de danser avec d'autres dames qu'au point du jour. Voilà quelle fut la semaine de ce prétendu empaillé.

— Est-ce que tu ne commets pas un oubli? demanda M. de Valnac.

— Lequel?

— A propos des sept plus fameux bretteurs dont, m'as-tu dit, ton maître avait pris les noms.

— Ah! c'est vrai! Je ne pensais pas à ajouter que, la semaine durant, chaque matin M. de Saint-Dutasse en tua un avant son déjeuner. Hein! avouez qu'il avait bien employé son temps.

— Certes, oui, et ceux qui l'avaient appelé poltron et empaillé durent avoir la bouche fermée. Mais dans tout ce que tu viens de me conter là, je ne vois pas trop ce

que M. de Saint-Dutasse avait fait pour imposer silence aux gens qui le traitaient de... Faublas en retraite? Est-ce que le chevalier ne put parvenir, sur ce point, à convaincre ceux qui doutaient?

— Au contraire! monsieur... il les convainquit trop... beaucoup trop! Écoutez la suite de l'histoire... Jusqu'à présent, elle a pu être risible... Elle va maintenant devenir honteuse et lugubre.

— Continue.

— Euh! euh! fit Bourguignon goguenard, mon maître, sur ce point, avait eu d'abord une bien jolie idée pour imposer silence aux mauvaises langues. Il avait songé à finir sa semaine en allant, le dimanche, sur la promenade de la ville, à l'heure de la foule, se montrer dans un char-à-bancs sur lequel il aurait empilé les maîtresses des officiers... qu'il avait conquises. Il renonça à son projet en pensant qu'il était inutile d'initier les pékins à cette histoire entre militaires.

— Et il garda le silence?

— Pas tout à fait. Le soir, à la pension où il prenait ses repas avec les officiers supérieurs, chacun de ces messieurs, quand il leva sa serviette, trouva dessous une lettre de sa maîtresse adressée à M. de Saint-Dutasse et dont la teneur, en termes aussi clairs que brûlants, témoignait d'une grosse infidélité en faveur du séduisant chevalier.

— Les trahis mirent alors flamberges au vent?

— Nul n'y pensa. Ce fut un éclat de rire général. Au fond, ils étaient tous de braves garçons qui se souciaient peu de leurs infidèles... une de perdue, cinq de trouvées!... tandis qu'ils étaient au désespoir d'avoir si longtemps persécuté et surtout méconnu un homme de la trempe de mon maître. Séance tenante, on noya le passé dans le champagne... Ah! une rude noyade!... Le reste se

devine. Il s'opéra un revirement complet en sa faveur. Il n'y eut plus de partie complète quand il était absent. Il ne s'agissait plus ni de papa Dutasse, ni d'empaillé ou de Faublas en retraite... C'était toujours notre gai, notre infatigable, notre brave, notre audacieux chevalier... et bientôt, celui qu'ils avaient regardé comme un vieillard, devint le chef et le boute-en-train de tous ces joyeux vivants.

— Mais, fit M. de Valnac, ce dénouement ne ressemble en rien à cette fin honteuse et lugubre dont tu m'as d'abord parlé.

— Attendez donc, dit gravement Bourguignon. Un beau jour, le régiment de dragons reçut l'ordre de changer de garnison. De Lunéville on l'envoyait à Châlons-sur-Marne. La trotte était longue et les étapes nombreuses. Il fut convenu que le régiment partirait d'abord sous la conduite de ses officiers ; puis, que les grosses épaulettes suivraient à distance, laissant tout le souci de la route à leurs subalternes. C'était donc pour les officiers supérieurs un vrai voyage d'agrément, à petites journées, par un magnifique temps de fin de printemps, avec faculté de s'arrêter, à leur guise, sur la route, pour y passer la nuit. Au dernier moment, ils devaient forcer de vitesse pour rattraper le régiment un peu avant qu'il arrivât à destination.

— Bon. Les voici donc en route, interrompit de Valnac, impatienté par tous ces détails qui lui semblaient inutiles.

— Pas encore. A la première nouvelle du départ des dragons, ce fut un profond désespoir dans la population féminine de Lunéville. Depuis le simple soldat jusqu'au colonel, chacun laissait, quelque part dans la ville, un pauvre cœur désolé. Il y eut donc de déchirantes scènes de séparation, accompagnées de petits cadeaux destinés à

perpétuer dans la mémoire du partant le souvenir de jours heureux.

— Ton maître eut aussi sa poignante série d'adieux?

— Ah ! monsieur, les infortunées arrivèrent si nombreuses à la maison que l'idée me vint un moment de leur distribuer des numéros, pour les faire défiler devant M. de Saint-Dutasse. Ce que mon maître reçut de portraits, de rubans avec son chiffre et celui de la victime entrelacés, de nœuds de corsets, etc., fut vraiment incalculable... Et des mèches de cheveux!!! A n'en plus finir!... Enfin arriva l'heure de décamper définitivement. Après le régiment parti en avant, les grosses épaulettes se mirent à leur tour en route. Le premier jour on parla garnison... de ce qu'on regrettait dans le séjour à Lunéville... de ce qu'on espérait trouver à Châlons-sur-Marne... On compara les deux villes et on épuisa si bien ce sujet de conversation qu'il conduisit le groupe jusqu'à la couchée. Le lendemain, quand on remonta en selle, comme on avait tout dit la veille sur Lunéville et Châlons, il fallut trouver une autre matière à discuter.

— Alors on parla femmes?

— Vous l'avez deviné. Cela devait inévitablement arriver à des gaillards tous ardents et joyeux drilles. On parla d'abord de la femme en général, puis le dialogue glissa insensiblement vers le thème de la femme en particulier. Comme déjà pas mal de lieues les séparaient de Lunéville, ces messieurs pensèrent que l'indiscrétion était autorisée à une certaine distance... et alors, sur les belles éplorées qu'on avait quittées, ce fut une suite ininterrompue de confidences... mais de confidences d'un si raide croustilloux que les chevaux dressaient les oreilles pour mieux entendre.

— Et M. de Saint-Dutasse?

— Il écoutait sans souffler mot. A l'appui de leurs his-

toires, ces messieurs se montraient réciproquement les gages d'amour qui leur avaient été donnés... et, dame ! on riait à cœur joie. Ah ! la route se fit si gaiement qu'on ne s'aperçut pas de sa longueur, car il était déjà nuit tombée quand on arriva au gros bourg où on avait décidé de passer cette seconde nuit. On fit irruption dans une hôtellerie de bonne mine qui se trouvait un peu en avant du pays.

— Une auberge isolée ?

— Non, pas précisément, mais séparée du bourg par une série de jardins dans lesquels s'élevaient des constructions bourgeoises... C'était comme qui dirait le faubourg aristocratique de l'endroit. C'est ainsi que, de l'autre côté de la route, en face de l'auberge, se dressait une vaste et superbe maison qu'une grille à hauteur d'homme séparait de la chaussée. Je la vois encore cette maison tapissée de la verdure d'une vigne vierge qui, sur son treillage, grimpait jusqu'au second étage. Derrière se trouvait un immense jardin dont les longs murs bordaient la route à droite et à gauche de l'habitation.

A ce moment de son récit, Bourguignon, dont la voix avait peu à peu faibli, s'arrêta tout à coup.

— Eh bien ! eh bien ! mon brave ; est-ce que tu t'endors ? s'écria Francis, que ce silence surprenait en pleine attention.

— Non, monsieur de Valnac, répondit le valet avec un accent navré, mais je n'ai pas été maître du sentiment d'amère tristesse qui s'est emparé de moi au souvenir de cette maison.

La curiosité rendit le comte insensible à l'émotion du vieillard, et, impatient, il insista en disant :

-- Tu en es resté au moment où la troupe joyeuse descendait de cheval devant l'hôtellerie.

Le conteur continua :

— Dix minutes après, la bande était attablée devant un plantureux repas auquel on fit honneur à pleines dents, car l'étape avait rudement éveillé la faim... et, malheureusement aussi la soif. Ce fut l'appétit qui céda le premier... et l'on continua de boire. Après les vins arrivèrent les liqueurs.

— Tu étais là ?

— Oui; derrière mon maître, que je servais. Comme il faisait chaud, on avait ouvert les fenêtres et, par sa position à table, M. de Saint-Dutasse, qui se trouvait en face d'une de ces fenêtres, voyait, s'élevant de l'autre côté de la route, la maison dont je vous ai parlé. Pas une pièce n'était éclairée. Ses habitants devaient se tenir en ce moment sur le côté qui regardait le jardin. Au premier étage, apparaissait, comme un trou noir sur la façade sombre, une croisée qu'on avait laissée ouverte, sans doute pour laisser entrer dans l'intérieur un peu de la fraîcheur du soir.

— Est-ce que le chevalier avait beaucoup bu ?

— Couci-couçà; mais depuis que les liqueurs avaient paru sur la table, il n'avait plus touché à son verre. Comme il l'avait fait tout le long de la route, il écoutait toujours, car il fant vous dire que ces messieurs avaient repris le chapitre des femmes. Le sujet était trop agréable à traiter pour qu'ils l'abandonnassent avant de l'avoir épuisé bien à fond. Mais, maintenant que toutes ces imaginations étaient échauffées par le vin, les indiscretions devenaient... d'un poivré... et d'un vinaigré qui me faisaient rougir. Les doux cadeaux étaient encore sortis des poches, et chacun étalait devant soi, dans son assiette, tous les trophées qui témoignaient de ses conquêtes. Et c'était une tempête de rires à chaque histoire contée sur tel ou tel de ces gages d'amour. Celui dont l'assiette se voyait le mieux remplie était aussi un chef d'escadrons qui,

après avoir achevé un récit du plus complet graveleux, s'avisa d'interpeller mon maître en s'écriant :

— Ah ça ! et toi, de Saint-Dutasse, est-ce que tu ne vas rien nous dire ou nous montrer ? Allons, grand vainqueur, vide ta poche.

— Oh ! ma poche ! fit mon maître avec un petit air suffisant.

— Alors, vide tes poches... toutes tes poches, énorme fat ! ricana l'autre.

— A quoi bon ?

— Mais pour nous exhiber tes reliques.

— Impossible. J'ai envoyé mes bagages en avant et, avec eux, la malle qui contient tous ces souvenirs de garnison.

Ce fut un ouragan de rires et de cris.

— Une malle ! tu en as une malle pleine ! De Saint-Dutasse en a rempli une malle ! Gloire au chevalier !

Et l'autre chef d'escadrons reprit :

— Si tu ne nous montres rien, conte-nous au moins quelque chose.

Mon maître haussa dédaigneusement les épaules à cette demande.

— Bah ! fit-il. Pourquoi, mes enfants, irais-je vous débiter de pareilles fadaïses ? Sont-ce là des succès dont on se doive vanter ? Ce n'est pas cela que j'appelle de vraies conquêtes... de ces victoires qui donnent vraiment le droit de s'enorgueillir.

— Et que nommes-tu donc de vraies conquêtes ?

— Voulez-vous le savoir ?

— Oui, oui, cria-t-on en chœur.

A ce moment, debout derrière M. de Saint-Dutasse, je vis que la fenêtre ouverte de la maison d'en face s'était éclairée et qu'une vieille femme venait d'entrer dans la chambre.

A mesure que le récit du domestique avançait, M. de Valnac, tout en lui prêtant le plus vif intérêt, sentait toujours grandir au fond de sa pensée la préoccupation curieuse qui lui faisait se répéter :

— Dans quel but Bourguignon me révèle-t-il cette aventure de son maître?

Et le jeune homme cherchait vainement vers quels personnages du présent cette histoire du passé allait le ramener. Il savait le fidèle serviteur trop attaché à la mémoire du chevalier pour ne pas douter que s'il s'était décidé à soulever le voile qui cachait une faute de son regretté maître, ce ne pouvait être sans un important et mystérieux motif. Mais ce motif échappait à Francis qui, renonçant à le découvrir, finit par en prendre son parti en se disant :

— Puisqu'il est convenu que je vais me trouver en plein labyrinthe, attendons le fil sauveur qui m'a été promis pour en sortir.

Tout en pensant ainsi, le comte n'en avait pas moins écouté d'une oreille attentive le domestique.

Ce dernier avait continué en ces termes :

— A l'explosion de cris et de rires avait succédé le silence, et tous ces messieurs, les coudes sur la table, s'apprétaient à entendre la nouvelle théorie des conquêtes en amour que M. de Saint-Dutasse avait proposé de leur expliquer. Avant que mon maître eût ouvert la bouche, le grand diable de chef d'escadrons, son collègue, me cria en me tendant une bouteille :

— Tiens ! Bourguignon, verse une respectable lampée de ce rhum à ton maître pour lui procurer longue haleine, car je suppose qu'il va en avoir à nous conter.

J'emplis le verre du chevalier en comptant bien qu'il

n'y toucherait pas. M. de Saint-Dutasse, très-fort gourmet tant qu'il s'agissait de vins, s'abstenait autant que possible des liqueurs qui, disait-il, émoussent le palais d'un buveur en attendant qu'elles abrutissent l'homme. C'était donc sans crainte que j'avais rempli de rhum le verre à bordeaux qui se trouvait devant le chevalier... car ces messieurs, pour faire les choses consciencieusement, avaient jugé convenable de boire les liqueurs dans des verres à bordeaux. Au premier moment que je ne serais pas vu, je voulais faire disparaître de devant mon maître ce verre plein pour lui en substituer un autre vide... manœuvre qui m'avait été toujours commandée par monsieur en pareille occasion. Par malheur, le rhum était à peine versé que le grand diable se mit à dire :

— Messieurs, buvons d'avance à l'intéressante leçon sur l'amour que va nous faire de Saint-Dutasse, notre maître en pareille science !

Et les voilà qui se lèvent tous, tendant leurs verres pour les choquer contre celui de mon maître. Dame ! vous comprenez bien, il fallut avaler... M. le chevalier, ne voulant pas faire la petite bouche devant ceux qui le proclamaient leur maître, fit rubis sur l'ongle sans sourciller. Quand tous les verres vidés furent reposés sur la table, le grand diable reprit :

— Maintenant, de Saint-Dutasse, apprends-nous ce que tu entends par une conquête de femme dont on puisse s'enorgueillir. A ton avis, n'est-ce pas, il n'y a aucun mérite dans nos victoires amoureuses de Lunéville ?

— Non. Pas plus dans les vôtres... que dans les miennes du reste, répondit mon maître.

— Alors développe ta théorie, mon cher.

Interrompant son récit pour s'adresser directement à Francis, Bourguignon lui dit en changeant de ton :

— Moi, monsieur le comte, pendant que mon maître

parlait, j'avais les yeux fixés, par la fenêtre de notre salle, sur cette croisée ouverte de la maison d'en face. Je regardais cette vieille femme qui trottinait par la chambre. En la voyant, à un moment, passer avec un peignoir et un bonnet de nuit dans les mains, qu'elle alla poser dans un coin que je ne pouvais apercevoir, je crus d'abord qu'elle se préparait à se coucher. Mais, tout à coup, la lumière disparut sans que la vieille eût fermé la fenêtre. Si chaud qu'il fit à cette époque de fin de printemps, la température ne permettait pas de dormir avec la fenêtre ouverte... surtout à une femme âgée comme celle qui s'était montrée. Cette croisée restée béante et cette lumière disparue me firent promptement comprendre ce qui en était. La vieille n'était autre qu'une domestique qui avait préparé le coucher... fait la couverture, comme on dit... pour une personne qui allait venir se mettre au lit dans cette chambre... Et cette personne devait être une femme, à en juger par le peignoir que j'avais vu dans les mains de la servante. En partant, la vieille avait laissé la fenêtre ouverte pour profiter de la fraîcheur jusqu'au dernier moment.

En même temps que je faisais ces remarques, M. le chevalier parlait :

— Oui, disait-il à son auditoire, je prétends qu'il n'y a pas le moindre mérite à se vanter d'une entreprise dont le succès est d'avance assuré. L'amour, tel que vous l'entendez, est un procédé, une stratégie connue, une formule selon l'ordonnance, un catéchisme, enfin un quelque chose bête et facile qui est à la portée du plus niais ou du moins spirituel. C'est réglé comme un papier de musique, sûr comme 2 et 2 font 4 et, à part la question de temps, le résultat en est tellement infaillible que je trouve puéril de s'en vanter. Profitons de l'aubaine, soit ! mais ne montons pas sur les toits pour crier victoire.

— Tu as beau dire que le résultat est infaillible, je

n'en ai pas moins trouvé des femmes qui m'ont résisté, avança un auditeur.

— Oui, c'est possible; mais derrière toi, il est venu un imbécile qui a employé les mêmes moyens, le procédé identique... et qui a réussi.

Un tonnerre de bravos éclata dans la salle quand mon maître s'arrêta pour respirer.

— Hourra pour Saint-Dutasse! gloire au chevalier! Bien parlé! Supérieurement dit! De Saint-Dutasse est superbe! il est tout un monde!

Comme les joyeuses exclamations se calmaient enfin, quelqu'un proposa :

— Messieurs, buvons encore à de Saint-Dutasse!

Tous les verres se tendirent aussitôt vers mon maître, qui les frôla du sien que j'avais été forcé de remplir à nouveau. Il but cette seconde arasse sans plus broncher qu'à la première.

Ce fut le grand diable qui vint encore le relancer :

— Dis donc, cria-t-il, à présent que tu as si bien aplati nos succès, daigneras-tu nous apprendre comment, selon toi, se cueillent les vrais lauriers?

— Tu désires que je donne ma conclusion? demanda le chevalier.

— Parbleu!

— Eh bien, la voici.

Il allait parler quand il en fut empêché par l'entrée de l'aubergiste qui apparut avec un énorme bol de punch dans les mains.

— Avant que le chevalier débite sa conclusion, il faut d'abord allumer le punch, proposa un convive.

— Oui, allumer le punch et éteindre les lumières. Notre professeur va s'expliquer à la lueur des flammes de l'eau-de-vie, ajouta un autre.

La proposition était à peine achevée que les lumières

étaient aussitôt éteintes et que la vaste salle n'avait plus pour l'éclairer que le feu du punch qui teintait de ses tons verdâtres tous les visages des convives.

— Maintenant, reprit un de ces messieurs, va ton train. Enseigne-nous ce que tu entends par une conquête de femme dont on puisse se vanter.

Au milieu du silence qui se fit, M. le chevalier répondit d'un ton clair et lent :

— J'entends se trouver tout à coup devant une femme qu'on n'a jamais vue... une créature honnête qui n'attend pas l'occasion de faiblir... et, la surprenant ainsi dans sa vie, savoir si bien s'emparer de sa raison et de ses sens que, sans lutte, sans attermolements, sans larmes, on l'amène à une haute volonté dès la première entrevue.

— Mais c'est le procédé de Sextus Tarquin avec Lucrece que tu nous prônes là !

— Non, puisque j'ai dit : « Sans lutte et sans larmes. »

— Et toi, tu entreprendrais une pareille conquête ? demanda une voix moqueuse.

— Parions cent louis, si vous voulez... et mettez-moi à l'épreuve, appuya M. de Saint-Dutasse.

Comme il achevait, un des buveurs souffla vivement aux autres :

— Chut ! chut ! messieurs.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-on en baissant la voix.

Alors celui qui invoquait le silence ajouta tout bas :

— Regardez donc la fenêtre de la maison qui est en face de nous, là-bas, de l'autre côté de la route.

Tous les regards de la bande se tournèrent immédiatement vers le point signalé.

— Qu'était-il donc arrivé en face ? interrogea M. de Valnac.

— Ce que j'avais prévu. La fenêtre s'était éclairée à nouveau, et la personne pour laquelle la servante avait

préparé les couvertures était entrée dans la chambre. C'était une belle jeune fille brune qui ne devait pas avoir plus de seize à dix-sept ans. Par la fenêtre béante, on la voyait, dans cette partie de la chambre qu'on pouvait apercevoir, faisant ses petits préparatifs de nuit. Avant qu'elle eût été remarquée par celui des officiers qui l'avait montrée à ses camarades, j'avais déjà constaté sa présence depuis quelques minutes, et il m'avait semblé, en la voyant porter plusieurs fois la main à ses yeux, qu'elle devait pleurer. Quand elle fut découverte par la troupe, elle était occupée, devant la glace de la cheminée, à retirer ses boucles d'oreilles. Sur le marbre de la cheminée brûlaient deux bougies dont la lumière offrait, bien éclairé aux regards des convives, son frais et charmant profil.

— Chut ! chut ! messieurs, n'effrayons pas l'oiseau ! recommanda bien bas celui qui avait appelé l'attention sur elle.

Le silence se fit. Comme le punch avait fini de brûler, la salle était complètement obscure. Si sa vue s'était portée vers l'hôtellerie, rien ne pouvait avertir la jeune fille que, dans les ténèbres du premier étage, une dizaine d'hommes avinés épiait ses mouvements.

— M. de Saint Dutasse la suivait-il aussi du regard ? interrompit encore Francis.

— Oui. Il n'avait eu besoin ni se lever ni de changer de place... la fenêtre était, bien en face, devant ses yeux. Moi, j'avais le cœur serré, car un pressentiment me disait qu'un malheur allait arriver.... Il ne se fit pas attendre!!! ... Un moment la jeune fille avait disparu dans la partie invisible de la chambre ; elle revint bientôt devant la glace, vêtue d'un long peignoir blanc, pour s'y coiffer de nuit. Un sourd murmure d'admiration courut dans la salle quand on vit les cheveux dénoués s'épandre tou

coup en un splendide manteau sur les épaules de l'enfant et s'allonger jusqu'à ses talons.

— Eh ! eh ! fit un convive à mi-voix... c'était bien, je crois, le grand diable de chef d'escadrons... eh ! eh ! ce serait une belle occasion pour de Saint-Dutasse de mettre en pratique sa fameuse théorie de la seule conquête dont on se puisse vanter... de la conquête foudroyante.

— Oui, la conquête d'une femme qu'on n'a jamais vue ! dit un autre.

— Et qu'on fasciné séance tenante ! ajouta un troisième.

— Sans lutte et sans larmes ! continua un quatrième.

Et les voilà qui, tout bas, mais avec une petite pointe de goguenardise, se mettent à répéter ce qu'avait professé mon maître sur ce qu'il prétendait être le seul triomphe dont il fût permis de se glorifier. Ce fut encore le maudit grand diable qui finit d'attacher le grelot :

— Dis donc, chevalier, prononça-t-il moqueusement, toi qui demandais tout à l'heure qu'on te mit à l'épreuve, avoue que tu serais fièrement penaud si, en ce moment, on te tenait le pari que tu as proposé ?

Que vous dirais-je, monsieur de Valnac ? continua Bourguignon d'une voix triste. Si remarquablement doué que fût mon maître, il était un homme comme les autres, et, par conséquent, il avait sa bonne dose d'amour-propre et de vanité. Devant ces écervelés auxquels il s'était imposé en maître, il ne voulut pas reculer... il eut peur des railleries qui pleuvraient sur lui... il vit son prestige évanoui s'il montrait qu'il n'avait été qu'un simple vantard. De plus, il avait bu deux énormes verres de ce rhum, qu'il évitait ordinairement comme peste, mais qui, à cette heure, lui incendiait le cerveau. Bref, l'amour-propre et le rhum combinés firent qu'il répondit à la sorte de provocation du grand diable :

— Tiens d'abord le pari, mon cher.

— Eh bien, soit ! il est tenu ! dit vivement l'autre, un peu vexé de n'avoir pas pu mettre mon maître au pied du mur.

— Alors j'accepte l'épreuve, prononça d'une voix tranquille M. de Saint-Dutasse.

A cet acquiescement, un louangeur frémissement courut autour de la table en faveur du chevalier. Mais, moi, je savais à quoi m'en tenir. J'avais trop bien étudié toutes les diverses intonations de mon maître pour me tromper à l'accent avec lequel il avait répondu. C'était son calme de mauvais aloi et il lui avait fallu un suprême effort de volonté pour affermir sa voix qui tremblait à la pensée de la mauvaise action que sa vanité le poussait à commettre... Il se leva donc brusquement, d'une seule pièce, en homme qui ne veut pas s'accorder le temps de revenir sur lui-même et, après avoir silencieusement examiné la maison pour étudier ses moyens d'escalade, il se dirigea vers la porte de la salle en disant d'un ton bref :

— A bientôt, messieurs !

Il allait sortir quand le grand diable l'arrêta au passage par ses mots :

— D'abord, chevalier, précisons bien notre pari. Il s'agit pour toi de te présenter devant cette charmante créature qui est là-bas et, *sans lutte, sans larmes*, de la faire céder à ton pouvoir de séduction et d'obtenir immédiatement sa défaite. Voilà ce que nous avons tous compris... Est-ce bien aussi cela que tu as voulu nous dire ?

— Parfaitement !

— Si tu as quelque chose à retirer de ton programme, dis-le pendant qu'il en est encore temps.

Mais parler ainsi à mon maître, c'était lui faire sentir

l'éperon qui ne devait servir qu'à le rendre plus ardent à persister.

— Je maintiens tout ce que j'ai avancé, répondit-il aussitôt.

— Ainsi, tu t'engages à posséder cette femme?

— Oui. Quelle preuve de mon succès demandez-vous que je vous présente au retour?

— Oh! la plus simple. Nous croirons la brebis mangée si tu nous montres un peu de sa toison.

— Bien. Je vous rapporterai une tresse de sa magnifique chevelure, dit M. de Saint-Dutasse.

Et il se dirigea vers la sortie pour s'en aller. Mais, à quelques pas de la porte, il se retourna pour ajouter :

— Il est bien entendu que le pari ne tient pas si, avant que j'aie atteint la fenêtre, cette femme a fermé sa croisée. Je veux bien me compromettre comme séducteur, mais je ne tiens pas à me faire prendre pour un voleur qui s'introduit en cassant un carreau.

— Ta condition est acceptée, dirent plusieurs voix.

— Alors au revoir, messieurs! répéta M. de Saint-Dutasse en gagnant encore la porte.

— Au revoir et bonne chance, cher chevalier, lui répondit-on à la ronde.

Monsieur n'avait pas encore atteint la porte qu'un des convives maugréa subitement :

— Patatras! va te faire lanlaire! notre pari tombe à l'eau... Voici justement la belle qui se prépare à fermer sa croisée.

Je me trouvais tout près de M. de Saint-Dutasse que je voulais suivre pour, si besoin en était, lui faire la courte échelle. Quand on annonça que le pari allait être annulé, il me sembla entendre sortir de sa poitrine un discret soupir de satisfaction d'être dispensé de la coupable entreprise que son orgueil lui avait fait accepter... Tous

les regards s'étaient tournés vers la jeune fille qu'on voyait, les mains en avant, marcher vers la croisée pour en fermer les volets. Les bougies qui se trouvaient maintenant derrière elle, la faisaient paraître comme une ombre noire au milieu du cadre éclairé de la fenêtre... A ce moment il se passa un fait étrange ! Les mains que notre inconnue tendait vers les volets se portèrent tout à coup à son front comme si elle y ressentait une douleur, puis elle se recula en chancelant et disparut à nos yeux dans cette partie de la pièce qui nous était invisible.

Aussitôt les réflexions allèrent leur cours.

— Elle nous aura aperçus et se sera effarouchée.

— Alors il faut qu'elle ait la vue bien fine pour nous avoir découverts dans nos ténèbres.

— Le fait est qu'elle ne revient toujours pas fermer sa fenêtre.

Un quart d'heure s'écoula sans que la jeune fille eût reparu. Les bougies continuaient à brûler sur la cheminée, éclairant la portion de la chambre que fouillaient nos regards. Les commentaires se poursuivirent.

— Elle s'est peut-être endormie sur une chaise ?

— Ou elle a été se coucher ailleurs. La chambre que nous voyons est sans doute son cabinet de toilette.

— En ce cas, elle aurait soufflé les bougies avant de se retirer.

Un rire railleur, celui du satané grand diable, s'entendit alors en même temps que ces paroles :

— Ma parole d'honneur ! on dirait presque qu'elle attend de Saint-Dutasse.

Ces mots firent tressaillir mon maître en lui rappelant qu'il avait déjà trop tardé. La fenêtre étant restée ouverte, on était dans les termes du pari... il lui fallait donc s'exécuter sans hésitation.

— Alors il serait peu galant de la faire plus longtemps attendre, répondit-il vivement.

Et, cette fois, il partit après m'avoir formellement interdit de le suivre. Nous le vîmes bientôt traverser la route. Le mur qui entourait le jardin, je vous l'ai dit, cessait devant la maison où il était remplacé par une grille à hauteur d'homme, qui permettait, des fenêtres du rez-de-chaussée, de voir la route. Un parterre, de quelques mètres de large, s'étendait entre cette grille et la demeure. Le chevalier eut bien vite franchi cette clôture et gagné le pied de la maison. Il s'accrocha ensuite au treillage sur lequel grimpait la vigne vierge qui tapissait la façade et il commença son escalade... Moi, pendant qu'il grimpait, ça me faisait boum ! boum ! dans la poitrine... Quand sa tête eut dépassé le bord de la fenêtre, M. de Saint-Dutasse regarda dans la chambre, puis, au lieu de poursuivre son ascension, il s'arrêta.

— Tiens ! pourquoi ne continue-t-il pas ? Est-ce qu'il n'y a personne dans la chambre ? Voit-il un danger ou un obstacle ? se disait-on dans la bande qui l'avait suivi des yeux.

Puis se fit entendre la voix du grand diable qui soufflait aux autres :

— Messieurs, je crois que nous avons gagné notre pari, car voici notre séducteur qui bat en retraite.

Effectivement, mon maître avait redescendu de deux échelons sur la treille. Mais il s'en tint là. Après un petit temps durant lequel il se consultait sans doute, il se remit vivement à monter, atteignit la fenêtre qu'il enjamba et mit le pied dans la chambre. Derrière lui, il referma la croisée... Alors ce fut bien drôle, allez, monsieur de Valnac !... Tous ces hommes, que le vin rendait fous tout à l'heure, n'eurent pas plutôt vu la fenêtre se fermer, qu'ils demeurèrent muets et sombres comme si, tout à coup, ils venaient de comprendre qu'ils étaient complices d'une

infamie. Il y en eut un qui fut l'écho de ce remords général, car, sans qu'on eût rien dit dans le groupe, il murmura, comme en réponse au silence, à mi-voix :

— Mais puisqu'il est convenu qu'il n'y aura ni larmes ni lutte... ce sera donc qu'elle y aura bien volontairement consenti.

Les lumières s'éteignirent dans la chambre de la maison!... Puis, après une longue attente, nous vîmes mon maître rouvrir la fenêtre et redescendre le long de la treille.

— De Saint-Dutasse a gagné, s'écria le grand diable, rallumons nos lumières et fêtons la rentrée du triomphateur.

Quand mon maître reparut dans la salle, il était bien pâle, mais très-calme; il tira de sa poche une longue tresse de cheveux qu'il montra, en disant :

— Voici la preuve promise.

— Sans lutte ni larmes, n'est-ce pas? insista le grand diable.

— Sans lutte ni larmes, je le jure! répondit le chevalier qui avait un peu hésité.

C'était en vain qu'on s'était promis de fêter le vainqueur... la gaieté avait fui sans retour. On se sépara bientôt, chacun pour gagner son lit. Lorsque M. de Saint-Dutasse fut dans sa chambre et qu'il vit sur une table l'argent du pari qui m'avait été remis pour le lui donner, il le regarda en blémissant, puis il me dit :

— Cette auberge doit avoir un puits... descends pour y jeter cet or.

Et il murmura en se voilant la face de ses deux mains crispées :

— Je ne suis qu'un misérable!

Le lendemain, au point du jour, toute la bande remonta à cheval et poursuivait sa route.

— Ainsi donc, M. de Saint-Dutasse mentait quand, sur

l'honneur, il affirmait aux autres avoir possédé cette femme sans lutte ni larmes? demanda Francis dès que le domestique eut terminé son récit.

Bourguignon secoua la tête.

— Non, monsieur, dit-il. Mon maître ne mentait pas, il disait la plus stricte vérité... seulement il...

Le vieillard n'acheva pas sa phrase, car la voiture venait de s'arrêter et le cocher ouvrit la portière en annonçant :

— M. le comte est arrivé à Clichy-sous-Bois et là, derrière ces arbres, à l'entrée du village, je crois bien que voici la maison qu'il m'a désignée.

VIII

Descendu de voiture, Bourguignon, après avoir vainement cherché des yeux la demeure dont venait de parler le cocher, s'était tourné tout désappointé vers M. de Valnac.

— Où donc se trouve l'habitation? je n'aperçois qu'un long mur, demanda-t-il.

— Peu élevée de construction et située au milieu du jardin, elle est invisible du dehors, répondit le comte.

— Est-ce que tu peux la voir, toi, du haut de ta voiture? cria le vieux domestique au cocher.

Ce dernier se dressa debout sur son siège.

— Parfaitement, dit-il, je vous annonce même qu'on y veille encore, car il y a de la lumière.

— Bravo ! fit le valet en se frottant les mains. La maison est habitée, c'est déjà bon signe. Reste maintenant à savoir si les tourtereaux que nous allons trouver au nid sont bien ceux que nous cherchons.

— Nul autre habitant que ma sœur ne peut occuper cette propriété, car je ne sache pas qu'elle l'ait louée ou vendue, affirma Francis.

— Très-bien. Alors entrons vite, ajouta Bourguignon qui, soudainement, s'arrêta et se gratta l'oreille en maugréant :

— Tiens, je n'y avais pas pensé.

— Pensé à quoi? demanda Francis qui l'avait suivi.

— A la façon d'entrer. N'ayant pas la clef, il va nous falloir carillonner à tour de bras, ce qui n'est pas un vrai moyen de surprendre les gens. Il arrivera donc ou que nos pigeons nous laisseront nous morfondre à la porte... ce qui est sans agrément par un froid pareil... ou prendront leur vol et, alors, Dieu sait quand je pourrai remettre le grappin sur Paul Avril.

— La propriété n'a pas d'autre issue.

— C'est possible, mais mon gaillard aurait bien vite fait de passer par-dessus le mur, répondit le serviteur.

Tout à coup il se frappa le front en s'écriant :

— Eh parbleu ! pourquoi ne ferions-nous pas de même?

— Tu veux franchir la muraille?

— Dame? c'est le meilleur moyen de se passer de clef et de fracas de sonnette. Nous allons faire approcher la voiture le long du mur dont, ainsi, nous atteindrons facilement la crête. Une fois là, il n'y a plus qu'à se pendre

de l'autre côté à bout de bras, puis à se laisser tomber.

— Un pareil exercice à ton âge!

— Bah! bah! J'en vauz bien encore un autre.

— Allons, viens, dit de Valnac en cédant à la volonté du vieillard..

Comme l'avait prévu Bourguignon, du haut de la voiture, rangée au plus près, on arrivait sans grand effort à se mettre à cheval sur le mur. Sans hésitation et avec une agilité rare, le valet eut bien vite opéré sa descente dans le jardin où il fut promptement rejoint par le comte.

— Gagnons cette pelouse, d'où nous pourrons examiner la maison, conseilla-t-il en se préparant à sortir des massifs qui garnissaient ce côté de la propriété.

M. de Valnac fit quelques pas dans la direction indiquée, mais, après avoir jeté les yeux sur les deux croisées où, à pareil moment de la nuit, se montrait encore une lueur, il s'arrêta subitement à la pensée du rôle qu'il se disposait à jouer à l'égard de Mme d'Armangis. En se présentant en plein jour pour surprendre sa sœur dans cette solitude qu'elle partageait avec un jeune homme, il pouvait bénévolement accepter l'explication quelconque qu'il plairait à Berthe de lui donner sur la présence d'Avril en cette maison. Mais, la nuit, dans ces ténèbres où s'abritait la coupable, venir mettre Mme d'Armangis dans l'impossibilité de nier ses adultères amours, était-ce bien le rôle d'un frère?

— Eh bien? Pourquoi hésitez-vous? demanda Bourguignon qui était revenu sur ses pas en s'apercevant que le jeune homme ne l'avait pas suivi.

Francis étendit la main vers la maison :

— Tu vois cette fenêtre à droite? dit-il.

— Oui... où il y a de la lumière. Après?

— Là est une chambre à coucher.

— Après? répéta encore le valet.

— Regarde maintenant l'autre fenêtre, dans l'angle de gauche.

— Elle est sombre, cette autre.

— C'est celle d'une seconde chambre à coucher... Me comprends-tu ?

— Ma foi ! pas beaucoup... ah ! si, si, je devine ! Parbleu ! oui, j'y suis !... et en plein encore. Vous me donnez à entendre que... que... que, par économie, on se contente d'une bougie pour deux.

A cette explication qui lui prouvait qu'il était deviné, de Valnac remua affirmativement la tête et ajouta :

— Je ne puis donc, moi, le frère, te suivre là-haut.

— Mais je vous ferai respectueusement observer qu'il n'y a pas qu'une seule chambre éclairée... il y en a deux.

— L'autre est un petit salon intermédiaire où une lumière aura sans doute été oubliée.

— Bien. Admettons cette lumière oubliée dans le salon. Mais de ce qu'une chambre à coucher est sombre pendant qu'une bougie brûle dans la seconde, est-ce qu'on ne peut pas conclure aussi que toutes deux sont habitées... seulement dans l'une on veille encore, tandis que dans l'autre on ronfle depuis longtemps.

Et, comme son regard venait de se tourner vers les fenêtres, Bourguignon s'écria tout à coup :

— Tenez, la meilleure preuve qu'on veille dans une chambre, regardez donc cette ombre chinoise qui se projette sur le rideau !... N'est-ce pas la silhouette d'un homme... et tout habillé ?

— C'est vrai ! fit de Valnac, les yeux fixés sur le rideau.

— C'est mon jeune homme... il songe maintenant à se coucher, après avoir sans doute lu jusqu'à cette heure au coin du feu.

Au moment même où le serviteur donnait cette explication, une autre ombre passa rapide sur le rideau, mais, pour-

tant, pas assez vite pour que les observateurs n'eussent le temps de reconnaître la silhouette d'une femme en toilette de nuit. Derrière elle, la première ombre parut s'élançer à sa poursuite. Puis, immédiatement, à la fenêtre voisine, les deux ombres reparurent enlacées; l'une, à peu près nue, se débattant entre les bras de l'autre.

De Valnac et Bourguignon venaient d'assister à la scène où Mme d'Armangis, à la vue de Paul qui arrivait à elle pour la saisir, avait, d'un bond hors du lit, échappé à son étreinte et s'était mise à fuir vers le petit salon.

Ce spectacle était tellement intelligible pour ceux qui l'épiaient du dehors que toute hésitation cessa en M. de Valnac qui, à la vue du danger que courait sa sœur, s'élança vers la maison pour lui porter secours.

— Pourvu que ce fou n'aille pas m'assommer mon jeune homme! pensa le vieillard qui, se hâtant de suivre le comte, le rejoignit au moment où celui-ci, du seuil de la porte du salon, voyait la cravache d'Avril s'abattre sifflante sur le visage de Mme d'Armangis.

À l'apparition inattendue de son frère, Berthe ne songea d'abord qu'à la nudité en laquelle son dernier voile en lambeaux l'exposait aux regards de Francis. Sans prononcer un mot, elle s'élança vers sa chambre à coucher où elle s'enferma.

Une scène terrible allait éclater entre les deux hommes restés en présence, quand, tout à coup, le comte, qui s'élançait déjà sur Paul, s'arrêta cloué sur place, maîtrisant l'immense colère qui lui était montée au cerveau.

— Dans l'intérêt de Mme de Jozères, prenez garde! venait de lui souffler Bourguignon.

De son côté, l'héritier avait bravement fait face à celui qu'il s'attendait à voir lui demander compte du brutal outrage que, sous ses yeux, avait subi sa sœur. Au feu qui brillait dans les yeux du comte, au tremblement qui

secouait ce corps d'hercule, Avril sentit qu'un redoutable danger le menaçait, s'il ne quittait la place. Néanmoins, par vaniteuse bravade, il eût tenu tête à l'orage sans Bourguignon qui, en le tirant par le bras, lui murmura :

— Pas de bêtises, mon futur millionnaire.

L'amour avait dompté M. de Valnac ; la cupidité eut raison d'Avril, qui se laissa entraîner par le vieux domestique.

Il venait de disparaître quand, vêtue d'un peignoir, Berthe rentra dans le salon. Elle était calme... presque souriante. C'était à croire qu'elle n'avait été pour rien dans ce qui s'était passé.

— Où donc est M. Avril ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Il s'éloigne ! dit Francis au comble de la surprise que lui causait une pareille tranquillité.

Elle alla soulever le rideau de la fenêtre et, tant qu'elle put le voir, elle suivit des yeux le fugitif qui traversait le jardin. Alors, revenant à la cheminée, elle s'accouda sur le marbre devant la glace et, silencieuse, elle se mit à regarder le sillon sanglant qui lui coupait le visage.

Entre M. de Valnac, qui s'indignait de rencontrer un aussi honteux sang-froid chez sa sœur, et Mme d'Armangis qui, les yeux sur la glace, paraissait réfléchir, le silence se prolongea assez longtemps pour devenir pesant à l'un et à l'autre personnage.

Ce fut Berthe qui le rompit.

Elle se retourna, jouant avec la cravache que Paul avait rejetée sur la cheminée, et d'une voix sèche qui trahissait une sourde rancune contre son frère :

— Mon cher Francis, demanda-t-elle, pouvez-vous m'apprendre à quel hasard je dois, au milieu de la nuit, votre visite intempestive ?

A ce cynique mot qui lui prouvait que, loin de penser

à s'excuser, elle avait la hardiesse de son impudique conduite, le comte baissa la tête et répondit tristement :

— Croyez que je ne serais pas monté à cet étage, si je n'avais eu, quand j'étais en bas, dans le jardin, la preuve que vous couriez un danger. Alors mon dévouement pour vous m'a fait oublier qu'un sentiment de délicatesse m'interdisait d'acquiescer à une certitude.

— Une certitude, dites-vous? Et depuis quand vous dois-je compte de mes actes? demanda impudemment Mme d'Armangis.

— Je n'ai nulle prétention à vouloir contrôler vos actions, je vous le jure.

— Alors pourquoi les espionner?

— Espionner! répéta M. de Valnac froissé par ce mot.

Puis, d'une voix grave :

— Un tout autre motif, je vous l'atteste, m'a conduit en cette maison.

— Arriviez-vous donc ici pour chercher querelle à M. Avril?

— Querelle? redit le comte avec un sourire de mépris. La meilleure preuve du contraire est qu'il est sorti sain et sauf de ce salon où j'aurais dû le tuer sur place.

Berthe s'approcha lentement de son frère et, le regardant dans les yeux, demanda d'une voix qui jouait l'étonnement :

— Tuer M. Avril!... Pourquoi donc?

A cette question, un indicible désespoir vint, comme un coup de foudre, s'emparer du jeune homme. Si profondément mauvaise que fût la nature de sa sœur, un seul sentiment noble avait toujours survécu en elle. C'était ce féroce orgueil du nom, cette fierté de race tellement immense qu'elle l'avait faite meurtrière.

Et maintenant Francis, frémissant d'horreur, se demandait si cette femme était vraiment tombée si bas dans la

fange qu'elle pût, sans rougir, feindre d'ignorer pourquoi il voulait tuer l'homme dont elle avait reçu le plus ignoble outrage.

— Vous ne savez pas pourquoi j'aurais dû tuer ce misérable ? demanda-t-il avec un accent qui vibrait indigné.

— Non, fit Mme d'Armangis sans baisser les yeux.

Le comte posa le doigt sur le front de sa sœur au point où commençait le déshonorant sillon et il s'écria :

— Berthe, as-tu donc oublié que tu es une de Valnac ?

A cet appel fait à son orgueil, la grande dame se redressa convulsivement, et un éclair de fureur s'alluma dans ses yeux. Mais cette énergie s'éteignit subitement et, haussant les épaules, elle éclata d'un rire amer en répondant :

— Une de Valnac ? Oui, je l'étais encore il y a une heure !

— Et maintenant ? balbutia Francis qui tressaillait de crainte d'avoir trop bien compris.

Elle hésita un moment, puis d'un ton précipité, comme si elle avait honte de ce qu'elle allait avouer :

— Maintenant, dit-elle, j'aime cet homme.

— Cet infâme, qui...

— Oui, cet homme qui m'a cravachée comme si j'étais une chambrrière, articula-t-elle en blémissant.

De Valnac se cacha le visage dans ses mains, dont les doigts laissèrent bientôt s'échapper de grosses larmes. Ce désespoir émut enfin l'audacieuse créature qui, avec l'accent d'une tristesse infinie, continua d'une voix basse :

— Oui, pleure, Francis ; pleure de me voir tombée si bas... me voilà donc arrivée à ce dernier degré d'opprobre que je baise la main qui m'a frappée... moi, la femme de toutes les hardiesses ! Peut-être est-ce le châtiment que Dieu me réservait ? Qui m'eût dit hier que je me courberais lâche et soumise sous un dégradant amour, m'eût fait

rire de pitié. Et pourtant me voilà vaincue par une indomptable passion... parce qu'un goujat m'a traitée en fille perdue. D'où vient cet amour soudain, irrésistible, dont j'ai honte, qui me torture le cœur? Quelle folie me pousse vers cet homme qui, alors que j'étais en sa puissance, m'a tout à coup dédaignée pour m'infliger cette insulte que, ce matin encore, je lui eusse fait payer de son sang et qui, à cette heure, me laisse indifférente à l'invocation que tu adresses vainement à cet orgueil de race qui me faisait tout braver?

— Reviens à toi, Berthe. Repousse de toute l'énergie de ta volonté un avilissant amour qui doit te perdre, pronça de Valnac d'un ton suppliant.

— Le repousser? Et le puis-je? Non, cet amour est le commencement de ma punition. Par quel sinistre caprice de dépravation m'a-t-il tout-à-coup mordue au cœur? En vain j'en rougis et je voudrais m'y soustraire! Malgré moi, il m'entraînera sur une pente funeste, car, tu le dis bien, il me perdra... j'en ai le pressentiment.

— Songe à ta fille! Sois une mère pour elle. Cette affection remplira si complètement ton cœur que nulle autre passion n'y trouvera place.

Cet appel au sentiment maternel parut, un moment, avoir touché Mme d'Armangis, mais, tout aussitôt, elle répéta de sa voix brève :

— J'aime cet homme.

— Dis-toi que, pour la protéger, ta fille ne peut plus compter sur son père, dont la folie va éteindre de plus en plus l'intelligence. Hier, une nouvelle crise, plus furieuse que les autres, est venue l'abattre. Blanche était présente, j'ai pu parvenir à lui dissimuler la vérité en lui cachant le vrai sens des paroles que la démence soufflait à ton mari.

— Il me maudissait, n'est-ce pas?

— Oui, mais sans te nommer.

— Et, pourtant, ce n'est pas moi qui, de tous, ai le plus tourmenté la vie de ce malheureux... D'autres ont cruellement réveillé ce remords qui lui a fait perdre la raison.

Dans la mémoire de Francis passa rapidement le souvenir de la conversation qu'il avait entendue, quelques heures auparavant, alors que Bourguignon l'avait laissé sans lumière dans le salon.

— Oh ! fit-il, je les connais, ces autres. Tu veux parler du docteur Perrier et de M. de Jozères.

Berthe, étonnée, regarda son frère.

— Comment sais-tu cela ? demanda-t-elle brusquement.

— Que t'importe, pourvu que je le sache. Ce sont bien leurs noms, n'est-il pas vrai ?

— Oui, mais tu en oublies un..

— Lequel ?

— Celui de la Cardoze.

— La Cardoze, dis-tu ? Cette servante de Perrier ? s'écria M. de Valnac surpris d'apprendre que cette femme avait pesé sur le passé de M. d'Armangis.

— Oh ! fit Berthe avec un ironique sourire, Nicole n'a pas été toujours la servante très-humble du docteur !... Et aujourd'hui encore elle n'en a que le nom, car sa domination sur son maître n'a rien perdu de sa puissance.

— Mais le médecin est marié ?

— Oui, à une malheureuse femme qui, depuis que son sort est lié à celui de cet homme, n'a cessé d'être en proie à une lente souffrance sous laquelle se cache, j'en suis certaine, un muet et incessant chagrin. Pour quel mystérieux motif le coquin a-t-il épousé cette infortunée, alors que la Cardoze avait des droits dont elle a fait le sacrifice ? Il m'a toujours été impossible de sonder cette ténébreuse affaire... Je n'ai rien pu découvrir.

Et, d'une voix moqueuse, madame d'Armangis ajouta en haussant les épaules :

— La police elle-même y a perdu son latin quand elle a voulu s'en mêler.

— Quoi ? la police est intervenue ?

— Oui. Sur une lettre que Mme Perrier avait secrètement adressée au parquet, lettre qui alléguait certains faits que j'ignore, la police s'est présentée au domicile du docteur pour procéder à une enquête. De l'état maladif de Mme Perrier... qui, au dernier moment, a désavoué sa lettre... le procès-verbal a conclu que la pauvre femme, minée par la souffrance, n'avait plus toute sa raison, et les faits dénoncés par elle ont été tenus pour faux. La chose a été si promptement étouffée qu'il est à croire que de Jozères, alors très-haut et très-puissant fonctionnaire au ministère, a dû mettre la main à la pâte en faveur de Perrier. Toujours est-il qu'une fille Françoise Bédache, qui s'y trouvait mêlée, fut, quelque temps après, mariée par M. de Jozères à un de ses employés du nom de Pillois. En récompense du service secret que lui avait rendu cette femme, il protégea si fort son mari que cet homme, quand il mourut quelques années après, avait déjà obtenu un scandaleux avancement.

— Et rien n'a transpiré de cette affaire ?

— Rien. La police l'a d'autant mieux oubliée que, depuis cette époque, Mme Perrier n'a plus fait parvenir de nouvelle plainte... car sa lettre n'a été suivie d'aucune autre. Le docteur en sortit blanc comme neige. On lui adressa presque des excuses ; puis le silence se fit derrière cette enquête.

— Peut-être n'y avait-il vraiment rien à reprocher à Perrier ? Ce mystère, que voulait pénétrer la police, n'existait probablement que dans le cerveau de la malade, dit M. de Valnac.

— Oh ! que non pas ! répliqua vivement Berthe. Si je ne puis préciser quel est ce secret, je suis certaine, en revanche, de son existence... car, il n'y a pas bien longtemps, je viens d'en avoir une preuve.

— Laquelle ?

— Attends ! fit Mme d'Armangis, qui se dirigea vers sa chambre à coucher dans laquelle elle entra et dont elle revint aussitôt, tenant à la main le calepin rouge que lui avait confié Paul et qu'il avait oublié de reprendre au départ.

— Examine ce livre, dit-elle en le tendant à son frère qui l'ouvrit.

— Ce manuscrit est complètement inintelligible ! déclara le comte après avoir vainement tenté de déchiffrer le griffonnage qui en noircissait les pages.

— Oui, mais les titres de chapitres peuvent se lire.

Et, reprenant le livre, Berthe le feuilleta, puis, le rendant tout ouvert à certain passage sur lequel son doigt resta posé :

— Tiens, vois ce titre, dit-elle.

— « *Le mariage de madame Perrier*, » lut M. de Valnac à l'endroit indiqué.

— Donc, il existe, chez le docteur, un mystère qui concerne sa femme, reprit Mme d'Armangis qui, ce disant, retirait des mains de son frère le carnet qu'elle glissa dans une poche de son peignoir.

Francis avait suivi des yeux la disparition du calepin. En montrant la poche qui le contenait, il demanda :

— Quel est ce manuscrit ?

— C'est celui dans lequel de Saint-Dutasse a consigné tous les secrets qu'il a surpris.

— Et il te vient de... ? commença le comte qui s'arrêta, n'osant prononcer le nom d'Avril.

Sa sœur comprit son hésitation et, affectant de sourire, elle remua la tête en disant :

— Oh ! tu peux le nommer, Francis. Quoi que tu fasses pour ne pas me le rappeler, sa pensée est là, brûlante, dans mon cœur, et je ne saurais l'en arracher. Si je ne t'ai pas encore quitté pour me mettre à sa poursuite, c'est qu'à cette heure nocturne je ne saurais où le trouver. Mon existence est désormais attachée à celle de cet homme... c'est invincible, fatal... Loin de m'en défendre, e courrai, soumise et suppliante, au-devant de tous ses caprices et de ses plus impérieuses volontés.

Et, éclatant d'un rire nerveux, elle montra le marbre de la cheminée, en s'écriant.

— Tiens, frère... je vais te causer une affreuse douleur en te l'avouant... J'ai la honteuse envie, en allant retrouver Avril, de lui rapporter cette cravache !!!

En même temps qu'elle prononçait ces mots, Mme d'Armangis, l'œil tout étincelant d'une lueur étrange, frissonna comme si, sur ses belles épaules, elle sentait encore mordre la lanière.

Puis, d'une voix plus calme, elle reprit :

— Oui, j'avais attiré Avril ici pour le dépouiller de cet héritage du chevalier qui me faisait trembler. Quand il m'a remis ce calepin, j'ai cru avoir d'abord tout obtenu, mais je n'ai pas tardé à reconnaître l'inutilité de ma victoire en essayant sans succès de deviner ce grimoire. Aussi ne puis-je t'exprimer de quelle rage j'ai été saisie quand, après avoir lu le titre qui me l'annonçait, je me suis vue impuissante à comprendre le chapitre qui concerne le mystère de la maison Perrier.

— Mais, fit le comte, si ce manuscrit contient tous les secrets dérobés par le chevalier, il est d'autres chapitres qui, en admettant que tu auras pu les lire, étaient plus importants pour toi à connaître,

— Tu veux parler de ceux qui me regardent ? A quoi bon ? Penses-tu qu'ils puissent m'apprendre rien que je ne connaisse ? dit cyniquement Berthe.

— Ne renferme-t-il pas aussi ceux qui parlent de ton mari ? Tout à l'heure tu m'as avoué que de Jozères, Perrier et la Cardoze avaient cruellement exploité le remords et les frayeurs de ton mari.

— Oui... eh bien ?

— Ce livre, que nous ne pouvons comprendre, doit fournir, à ce sujet, de précieux détails.

A cette phrase, Mme d'Armangis haussa légèrement les épaules.

— De ce côté encore, dit-elle, je n'ai non plus rien à découvrir.

— Tu sais donc cette histoire ! s'écria Francis tout en tremblant d'apprendre une nouvelle infamie de sa sœur.

D'un brusque mouvement de tête, elle fit un signe affirmatif, puis de sa voix brève prononça :

— Si je la sais?... sans aucun doute, puisque rien ne s'est passé sans ma participation.

Et, comme son frère la regardait tout effaré par son audacieuse franchise, elle continua :

— Pour garder l'oiseau, il m'a bien fallu en abandonner des plumes à ceux qui m'avaient rabattu le gibier dont j'avais perdu la piste... Oui, je vois que tu ne comprends pas un mot de ce que je te dis... Eh bien, pour m'expliquer plus clairement, sache que je n'aurais pas pu épouser M. d'Armangis si je n'avais, auparavant, laissé quelques bribes de ces immenses biens aux misérables dans les mains desquels il était tombé.

— Et ces misérables étaient de Jozères?...

— Non, le robin ne vint que plus tard... Ce furent la Cardoze et Perrier qui débutèrent. C'est de là que date le commencement de la grande fortune du docteur.

— Consentirais-tu à tout me conter ?

— Autant vaudrait me demander tout de suite de te dire en détail les amours de Nicole et de Perrier, répondit la sœur en souriant.

— Alors, fais-moi ce récit.

Berthe consulta la pendule du regard.

— Non, dit-elle, j'ai hâte d'arriver à Paris au point du jour.

— Promets-moi au moins de parler quand nous serons en voiture.

— As-tu donc la tienne ?

— Oui, elle m'attend derrière le mur du jardin... Par une température pareille, le cocher doit être gelé sur son siège.

— Cours t'en assurer pendant que je vais passer une robe, puis reviens me chercher; commanda la sœur.

Quand, dix minutes après, le comte reparut, il trouva sa compagne de voyage complètement habillée et déjà impatiente de son retour.

— Nous ne pouvons partir, annonça-t-il tout penaud.

— Pourquoi ?

— J'ai vainement cherché... chevaux et voiture, tout a disparu. Il faut croire que le vieux Bourguignon, par quelque mensonge adroit, aura décidé le cocher à partir sans moi. A cette heure, Avril et son mentor doivent être sur la route de Paris dans ma voiture.

Un rauque cri de rage poussé par Mme d'Armangis accueillit cette nouvelle.

— Cette mésaventure a son bon côté. Nous saurons au moins par le cocher où ils se sont fait descendre à Paris, ajouta Francis pour calmer un peu cette colère.

— Mais ne peux-tu trouver dans le pays une voiture quelconque ?

— A cette heure tout le monde dort encore. Patientons

jusqu'au point du jour... alors j'irai parcourir le village en quête d'un véhicule.

Forcée d'accepter ce délai, Berthe se laissa tomber sur le divan. Alors M. de Valnac vint s'asseoir près d'elle et, bien doucement, lui demanda :

— En attendant, veux-tu me conter les amours de Perrier et de la Cardoze ?

A l'insistance que mettait le jeune homme pour obtenir d'elle ce récit, la sœur secoua la tête en disant d'un ton plein d'une tristesse ironique :

— As-tu vraiment cette malsaine curiosité de connaître à fond l'infamie des tiens ? Ne veux-tu pas rester ignorant d'une honte qui rejaillit sur toi ?

Puis, soudain, se ravisant :

— Soit ! fit-elle, je vais contenter ton désir.

LES AMOURS

DE LA CARDOZE ET DU DOCTEUR.

Et s'accoudant à l'aise sur les coussins du divan, Mme d'Armangis commença en ces termes :

— Des premiers événements qui ont amené ou suivi la liaison de Perrier et de la Cardoze, je ne sais que ce que j'ai appris par la confession de Nicole ou les aveux du docteur qui me furent faits alors que je les retrouvai pour la première fois après leur fuite du château de Gabrinoff. La guerre, qui bientôt fut déclarée entre nous trois autour du lit de M. d'Armangis blessé, arrêta pour jamais les confidences de ces deux êtres cupides.

Il paraît que je fus cause... non pas de la perte de Ni-

cole, car cette fille avait hâte de se perdre... mais du fait qui la fit choisir Perrier. Tu étais alors un tout jeune enfant, mon cher Francis, et tu as ignoré que, dix jours avant la mort de M. de Gabrinoff, une terrible scène s'était passée dans la maison du garde-chasse. Au retour d'une longue course qui lui avait été donnée pour l'éloigner, Jacques Cardoze, rentrant chez lui avant l'heure à laquelle il était attendu, avait surpris mon mari cherchant à violenter Nicole. Il s'ensuivit cette scène, dont je viens de te parler, qui se termina par l'expulsion du comte que le père irrité chassa de chez lui en prononçant de furieuses et imprudentes menaces.

Or, la colère de Jacques aurait pu aussi s'attaquer à un second coupable. Car, si prompt qu'eût été M. de Gabrinoff à venir trouver la fille quand le père était absent, un autre s'était déjà glissé dans la maison... et cet autre était Perrier qui, depuis longtemps, s'était enflammé pour la belle. Les coups que M. de Gabrinoff frappait à la porte avaient donc troublé le tête-à-tête des amoureux, et Nicole, faute de pouvoir faire évader le docteur, l'avait laissé monter sans lumière à l'étage supérieur pour s'y tenir durant la visite du comte. En fille adroite, qui courrait deux lièvres à la fois, la Cardoze espérait avoir le temps, avant le retour de son père, de savoir quelles étaient les intentions du Russe et, dès qu'elle l'aurait congédié, de faire décamper à son tour Perrier.

La rentrée subite de Jacques bouleversa le plan de sa fille.

Après le départ forcé de M. de Gabrinoff, le docteur, caché au premier étage, était resté tout coi dans la chambre où, au milieu de l'obscurité, il avait pénétré à tout hasard. Les menaces proférées par Jacques contre mon mari étaient loin d'avoir rassuré cet amoureux qui n'en avait pas perdu un mot. Aussi se tenait-il immobile dans

les ténèbres, évitant tout bruit qui pût révéler sa présence à un père qui recevait aussi vertement les amateurs rôdant autour de sa fille. Il se disait que si le rang du comte avait pu empêcher que la fureur de Jacques allât jusqu'aux violences, il n'en serait pas de même pour lui, pauvre hère, quand il se trouverait, à son tour, exposé à une colère qui serait d'autant plus terrible qu'elle aurait moins à se contenir. Il priait donc sincèrement la Providence pour qu'elle éloignât Jacques durant un court instant, pendant lequel il pourrait prendre sa volée.

Quand M. de Gabrinoff avait quitté la maison du garde, il était tombé dans un groupé de promeneurs nocturnes dont je faisais partie. Je m'en détachai aussitôt pour marcher droit à Jacques qui m'introduisit dans la grande et unique salle du rez-de-chaussée. A mon entrée, Nicole était toujours plongée dans l'évanouissement, vrai ou faux, qui l'avait renversée sur le parquet quand son père était venu si mal à propos troubler la fête. Je n'avais guère confiance en cette pâmoison trop persistante, et comme la présence de la donzelle me gênait pour ce que j'avais à dire au garde-chasse, je lui conseillai de la porter sur son lit où elle reprendrait ses sens. Jacques enleva sa fille entre ses bras et se mit à gravir les marches qui conduisaient à l'étage supérieur. Tu devines à quelles transes Perrier fut en proie lorsqu'il entendit le pas lourd de Jacques monter l'escalier. Il était pris comme dans une souricière. Aussi, à demi mort de frayeur, se faisait-il le plus mince possible dans le coin où il se tenait, ignorant toujours en quelle chambre il s'était réfugié. Le malheureux recommanda son âme à Dieu quand, à ses oreilles, grinça le bruit de la porte ouverte par le père qui entraît précisément dans la pièce où il s'était blotti.

Il en fut quitte pour la peur.

Quand le garde avait soulevé sa fille pour l'emporter,

il avait d'abord voulu prendre la chandelle qui brûlait sur la table de la salle ; mais, en réfléchissant qu'il allait me laisser dans l'obscurité, il était monté sans lumière à l'étage supérieur dont il connaissait trop bien tous les coins et les recoins pour ne pas s'y guider à coup sûr au milieu des ténèbres. Il arrivait donc dans cette pièce, qui était la chambre à coucher de Nicole, pour déposer doucement l'évanouie sur le lit. Ce soin pris, il s'éloigna en tirant la porte derrière lui.

Si Perrier n'avait pas été aperçu, il lui avait été impossible, en revanche, de voir ce que Jacques était venu faire. Il avait bien entendu une sorte de bruit étouffé, mais le trouble qui l'agitait ne lui avait pas permis de s'en rendre compte. La courte présence du garde l'avait convaincu, au contraire, qu'il s'était introduit dans la chambre à coucher même du père.

— Il sera venu déposer quelque paquet ici... sa carna-sière sans doute... et, pour cela, il connaît assez la pièce pour n'avoir pas eu besoin de lumière... Mais que va-t-il m'arriver tout à l'heure, quand il remontera avec sa chandelle pour se coucher ? se disait le docteur en prêtant l'oreille au pas de Cardoze qui redescendait.

Il n'était pas seul à épier ce bruit, car, dès que les marches redevenues muettes eurent annoncé que Jacques avait mis le pied dans la salle du bas, un léger frôlement se fit entendre, puis une voix prudente souffla bien bas :

— Êtes-vous là ?

— Oui, répondit sur le même ton l'amoureux qui avait reconnu la voix de Nicole.

Des petits coups secs, suivis d'étincelles qui piquaient l'obscurité de points lumineux, prouvèrent que la jeune fille battait le briquet pour se procurer du feu.

Tout en s'occupant de ce soin, elle avait repris la conversation.

— C'est encore bien heureux que vous ne soyez pas entré dans la chambre de mon père.

— Au milieu des ténèbres, j'ai marché à l'aventure et le hasard m'a été favorable.

— Oh ! favorable ! fit Nicole dont la chandelle, qui venait de s'allumer, éclaira un sourire moqueur.

En apercevant la jeune fille, Perrier voulut marcher à elle.

— Chut ! dit-elle vivement, le moindre bruit s'entend d'en bas. Restez immobile et attendez.

— Attendre quoi ?

— Papa reçoit en ce moment Mme de Gabrinoff. A son départ, il la reconduira, lanterne en main, à travers le parc, jusqu'au château. Aussitôt le champ libre, vous vous enfuirez au plus vite.

Bien souvent, en effet, Jacques m'avait ainsi ramenée lorsque, avant mon mariage, j'allais lui rendre de fréquentes visites. Mais Nicole ignorait que, ce soir-là, j'étais venue à la maisonnette en une nombreuse compagnie qui m'attendait dehors pour m'escorter au retour.

Perrier obéit donc au conseil de rester immobile, et, comme la jeune fille ne bougeait pas non plus, la conversation se poursuivit à distance.

— J'ai eu bien peur quand votre père est entré, avoua le docteur. Jugez donc, s'il m'avait trouvé dans votre chambre, il se...

Le jeune homme s'arrêta en voyant Nicole passer le bout de ses doigts mignons sur ses yeux.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il.

— Dame ! fit-elle, croyez-vous donc que ce soit bien gai... quand on est innocente, de se voir compromise ?

— Ah! oui, par M. de Gabrinoff, dit naïvement le médecin.

— Oh! non, pas par lui... Je suis une trop pauvre créature pour qu'on puisse m'accuser d'avoir eu l'ambition de chercher si haut.... Et puis, voyez-vous, si je suis pauvre, je suis aussi une honnête fille... et M. de Gabrinoff est marié. Que pourrait-il donc m'offrir dont je n'aie pas le droit de rougir... non, non, je ne mange pas de ce pain-là. Rien qu'à cette pensée, je sens redoubler mon horreur pour le comte.

— Ah! et vous l'exécutez?

— Est-ce que j'ai été le chercher, ce grand seigneur, qui venait ici pour faire de moi le jouet de ses mauvaises passions? Oh! si vous saviez ce qu'il m'a offert? diamants, toilettes, richesse, etc., je n'avais qu'à dire oui.

Perrier était sincèrement amoureux. A cette énumération de tout ce que pouvait prodiguer son rival, il sentit en ce moment peser plus amère sa pauvreté, et, avec un sanglot, il murmura :

— Oui... mais moi je vous aime.

La terrible scène qui venait d'avoir lieu entre son père et M. de Gabrinoff avait fait comprendre à Nicole qu'il lui fallait renoncer à ses belles visées sur le comte. Aussi, tout en jouant la vertu, fautive d'une grive, elle se rejetait sur un merle. A la plainte de Perrier, elle répondit donc aussitôt :

— C'est pour cela que je vous ai dit que je suis compromise... Autant on se refuserait à croire que j'aie pu penser à M. de Gabrinoff, autant on sera crédule quand ce sera de vous qu'il s'agira... Vous êtes un amoureux auquel je puis prétendre et, pour peu qu'on apprenne quelque chose, on ira clabauder partout que je vous aime.

Si bas que ce fût dit, tout cela, la fin surtout, avait été

débité sur un petit ton qui entraînait tout mélodieux dans l'oreille de Perrier ravi.

— M'aimez-vous donc véritablement, Nicole? balbutia-t-il d'une voix qui frémissait de bonheur.

Mais, au lieu de répondre, la fille, subitement blême, s'était penchée et, la tête en avant, elle écoutait un bruit qui arrivait de la salle d'en bas. Elle avait entendu la porte de la maison se refermer sur moi qui parlais et, après avoir espéré que Jacques me reconduirait, elle reconnaissait son pas sur les dalles de rez-de-chaussée.

— Nous sommes perdus! dit-elle. Mon père, au lieu de suivre Mme de Gabrinoff, est resté à la maison... vous ne pouvez plus partir.

Et elle ajouta vivement :

— Tenez, le voici qui monte.

— Il faut vite retirer la clef de la serrure, conseilla le docteur tremblant.

— Ce n'est pas dans mes habitudes... je provoquerais ainsi son attention.

— Alors, éteignez la lumière.

— A quoi bon? N'a-t-il pas la sienne à la main.

Tout à coup elle poussa le peureux vers le lit en lui murmurant :

— Cachez-vous derrière les rideaux.

Perrier obéit en un clin d'œil.

Les pas qui montaient dans l'escalier se rapprochaient de plus en plus.

Alors Nicole se mit à se déshabiller.

Enfoui derrière la tenture de grosse serge qui entourait le lit de la belle fille, le docteur entendait le froissement de la robe et des jupons que la Cardoze retirait au plus vite. Mais ce léger bruit qui, en un autre moment, lui eût semblé bien doux, perdait tout son charme, maintenant

qu'il se mêlait à celui des marches résonnant sous le gros soulier du père qui arrivait.

Au contraire du médecin qui, moite de peur, tremblait sous les rideaux, Nicole avait retrouvé tout son sang-froid devant l'imminence du danger. A l'instant où le garde-chasse posait le pied sur le palier, ce fut donc d'une voix presque imperceptible, mais fort calme, qu'elle souffla au jeune homme :

— Ne craignez rien, il y a neuf chances sur dix pour qu'il n'entre pas.

Tout aussitôt Jacques s'arrêtait devant la porte, au bas de laquelle il voyait filtrer une bande lumineuse. Sa fille devait être revenue de son évanouissement puisqu'elle avait allumé la chandelle.

La clef restée à la serrure lui permettait d'ouvrir, mais avant d'y porter la main il demanda :

— Es-tu couchée, ma chérie?

— Pas encore, petit père, je me déshabille.

Nicole aurait été au lit, bien voilée sous ses couvertures, que le garde serait entré pour lui donner le baiser du soir. Mais en apprenant qu'elle se dévêtait, il craignit de la surprendre en un demi-état de nudité et de froisser sa pudeur. Aussi, ne touchant pas à la clef, il se contenta de dire de sa plus affectueuse voix :

— Tu ne te sens plus malade?

— Non, c'est passé; le sommeil va me remettre tout à fait, répondit-elle.

— Alors bonne nuit, mon enfant!

— Bonsoir, petit père.

Et, tout en prononçant ces mots, Nicole avait sur les lèvres un sourire de triomphe. Elle venait de voir se réaliser ce que, dans sa précoce perversité, elle avait prévu : c'est-à-dire que, bien que la clef fût à la serrure,

son père n'entrerait pas après la réponse qu'elle se déshabillait.

En entendant Jacques s'éloigner dans la direction de sa chambre, Perrier s'était hasardé à sortir la tête de derrière les rideaux. Le danger, encore menaçant, fut seul assez puissant pour étouffer dans la gorge du docteur le cri d'admiration passionnée qui allait en sortir à la vue du ravissant spectacle offert à ses yeux.

Le corps un peu penché et l'oreille tendue comme pour mieux saisir un bruit qu'elle attendait, la jolie créature apparaissait à son amoureux vêtue de sa seule chemise d'où émergeaient deux blanches et superbes épaules.

Un coup sourd, ce bruit que guettait la jeune fille, se fit bientôt entendre. C'était celui de la porte de son logis que le garde-chasse venait de refermer derrière lui. Nicole alors se retourna et, sur la pointe de ses petits pieds nus, elle vint à Perrier pour lui dire à voix basse :

— Le voilà rentré dans sa chambre... maintenant nous sommes à peu près sauvés... Dès qu'il sera endormi, vous partirez sans bruit.

Dans son appréhension du péril, la Cardoze avait-elle réellement oublié ce que sa mise avait de trop incomplet? Entrait-il dans ses projets de se montrer aussi peu vêtue à son enflammé soupirant? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que ce fut après avoir bien donné aux regards du jeune homme le temps de se repaître de ce qu'on leur laissait contempler, que la belle s'aperçut ou feignit de s'apercevoir de son fort léger costume.

— Oh ! fit-elle toute pudibonde, fermez bien vite les yeux jusqu'à ce que j'aie éteint la lumière.

Mais les rôles étaient changés. Tout à l'heure, c'était Nicole qui n'avait pas voulu que la chandelle fût soufflée ;

maintenant, c'était Perrier qui s'opposait à ce qu'on l'éteignît.

— Mais, il n'y a qu'un moment, vous refusiez que l'obscurité fût faite ! murmura-t-il d'un ton suppliant.

— Oui, parce que mon père, en ne voyant pas de lumière, pouvait me croire toujours évanouie et entrer ici pour s'en assurer.

— Mais puisqu'il s'est enfermé chez lui.

— C'est vrai ; mais qu'un hasard l'en fasse sortir, cette chandelle, encore allumée à une heure où je devrais être endormie, lui fera craindre que je sois malade, et nous le verrons apparaître. Autant il était prudent d'abord de la laisser brûler, autant il est devenu dangereux de ne pas la souffler.

Et la fille, dégageant sa main de celle du docteur qui la pressait amoureusement, fit tout doucement les trois pas qui la séparaient de la chandelle. L'obscurité vint donc tout à coup enlever aux yeux du soupirant l'agréable tableau dont ils étaient loin d'être rassasiés.

— Ne bougez pas !... restez dans votre coin ! fit-elle d'une voix émue.

— Ne pouvez-vous, Nicole, au moins me permettre de serrer encore votre douce main !

— Oui, mais vous ne sortirez pas de la ruelle, ordonna la Cardoze qui se tenait devant le lit, posé comme une barricade entre les deux amants.

— Je le promets.

— Alors voici ma main, dit-elle en tendant le bras au-dessus de la couche.

Perrier, dans l'obscurité, saisit les doigts de son idole sur lesquels il déposa un baiser.

— Eh bien, monsieur, que faites-vous ? prononça la voix de Nicole qui sentait maintenant les lèvres du docteur monter le long du bras.

Et elle voulut retirer sa main.

Mais si, comme on dit, l'occasion fait le larron, ce larron devient doublement hardi dans l'obscurité. L'amoureux, depuis que le danger avait disparu, ne songeait plus qu'à profiter de l'aubaine que son heureuse étoile avait mise à sa portée. Aussi retint-il la main qui cherchait à lui échapper, et la Cardoze se sentit attirée vers lui par un lent et doux effort.

— Laissez-moi mettre un baiser sur votre front ? sollicitait le soupirant devenu plus ambitieux.

La demande pouvait encore s'accorder sans trop grand péril. La fille se pencha donc sur la couchette et avança la tête dans l'ombre en disant :

— Un baiser, soit !... rien qu'un seul.

Mais ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était que, pour cueillir ce baiser, les bras du docteur s'arrondiraient autour de son cou et la retiendraient prisonnière. La bouche, qui devait se poser sur le front, s'égara bientôt sur les blanches et fermes épaules de la donzelle, qui, tout en cherchant à se dégager de l'étreinte, entendait une voix, fiévreuse de passion, lui murmurer à l'oreille :

— Nicole, je t'aime !... je t'aime !...

Et les mains de Perrier, se dénouant du cou, s'étaient portées à la taille de ce corps aux voluptueux contours, qu'elles tentaient d'entraîner sur la couche.

Pour la Cardoze, qui ne voulait pas se livrer, le péril était grand, car au plus faible cri, au plus mince bruit de lutte, son père pouvait accourir et sa colère serait d'autant plus terrible qu'il reconnaîtrait que c'était volontairement que sa fille ne lui avait pas révélé la présence d'un amant en sa chambre.

Le docteur restait sourd à ses prières étouffées, quand, tout à coup, ce que ne pouvaient obtenir les supplications de Nicole fut amené par un incident inattendu. Au milieu

du calme de la nuit retentit subitement, non loin de la maison, le strident et prolongé hennissement d'un cheval.

A la pensée que, s'il n'était pas encore endormi, Jacques allait s'étonner de ce bruit, la peur reprit Perrier qui lâcha prise.

— Qu'est-ce que cela ? demanda vivement la Cardoze devenue libre.

— J'avais oublié que j'ai laissé mon cheval attaché à la grille du carrefour. L'animal s'impatiente. Pourvu que votre père n'ait rien entendu.

— Oui, car ce hennissement, non accompagné d'un pas de cheval, ne peut lui faire croire que c'est un cavalier attardé qui passe sur la route. Attendons... Peut-être que votre monture ne recommencera plus.

Comme un démenti à cette espérance de Nicole, un second hennissement se fit entendre.

— Si près de la maison... et sans le bruit de sabots qui galopent... cette particularité doit avoir surpris mon père... il va se relever, souffla Nicole en prêtant l'oreille pour s'assurer si rien ne remuait dans la chambre paternelle.

— Il est endormi et n'a rien entendu, murmura Perrier, après avoir aussi constaté le profond silence qui régnait dans la pièce voisine.

La Cardoze était fille de prompte résolution, qui savait exploiter les circonstances.

— Alors déchaussez-vous vite, commanda-t-elle au docteur.

— Pourquoi ?

— Parce que si mon père dort assez profondément pour ne pas entendre ce cheval, il nous faut en profiter pour votre retraite. A vous attendre trop longtemps, votre monture va renouveler ses hennissements qui finiront par interrompre ce sommeil... Dieu sait quand vous pourriez

alors vous éloigner... Ainsi donc, il faut partir tout de suite.

Ce qu'elle disait était trop vrai pour que le jeune homme tentât une objection. De plus, il comprenait que l'occasion qu'il avait laissée fuir ne se représenterait pas de la nuit. Il fit donc contre fortune bon cœur et se déchaussa en silence pendant que la fille, avec une infinie précaution, ouvrait la porte de la chambre.

— Là, fit-elle bien bas, maintenant donnez-moi la main, je vais vous guider.

Perrier, la main dans celle de Nicole, se laissa conduire. Quelqu'un qui les aurait épiés n'aurait certes pas pu les surprendre au passage, car nul bruit ne vint trahir leur marche dans l'obscurité. Quand ils eurent atteint la porte de la maison que la Cardoze ouvrit avec le même succès que celle de sa chambre, le docteur eut quelques velléités de tenter un long et éloquent baiser d'adieu, mais un nouveau hennissement du cheval éteignit subitement ce désir en lui faisant comprendre la nécessité d'un prompt départ. Derrière lui, Nicole referma vite et, vingt secondes après, elle se fourrait dans son lit en se disant sans trop grand émoi :

— Ouf! voilà une rude soirée !

Et elle s'endormit profondément.

Quand, le lendemain, durant une absence du père, Perrier se représenta au chalet du garde, il trouva son adorée assise sous le manteau de la haute cheminée de la salle du rez-de-chaussée. Était-ce sérieusement ou jouait-elle la comédie pour le docteur ? mais elle était plongée dans une si profonde rêverie qu'elle ne l'entendit pas s'approcher.

— A quoi pensez-vous donc, Nicole ? interrogea l'amoureux.

— Je suis en train de me demander si je ne ferais pas

bien d'accepter les propositions de M. le comte de Gabrinoff, répondit-elle tranquillement.

— Y songez-vous !... et votre vertu ! s'écria le jeune homme en bondissant de surprise à cette réponse.

— Oh ! ma vertu... ma vertu, répéta la Cardoze en souriant, avouez qu'elle a failli sombrer cette nuit... et pourtant j'étais bien innocente de toute mauvaise pensée... une surprise allait me perdre. Aussi ai-je réfléchi et, ma foi ! puisque la vertu, si bien qu'elle soit défendue, peut involontairement succomber dans le premier piège qui lui est tendu, autant vaud mieux en faire tout de suite bon marché.

— Dites plutôt un bon marché, appuya Perrier.

— Un bon marché, soit !... vous avez raison, le mot est plus juste... car les offres de M. de Gabrinoff sont magnifiques.

— Mais ce sera le prix de votre déshonneur, malheureuse !

— Est-ce que la nuit dernière je n'ai pas couru le danger d'un déshonneur... sans prix ! Tout bien pesé, l'avantage est donc du côté Gabrinoff, répondit Nicole de sa voix la plus calme.

— Oui, mais moi, je vous épouserai !

— Oh ! oh ! fit la belle fille avec une petite moue de dédain, à quoi bon se mettre la corde au cou quand on n'a pas un rouge liard... et qu'on aime le luxe.

— Acceptez-moi pour mari et, je le jure, pour vous faire heureuse, je deviendrai riche... très-riche... s'écria le jeune homme avec un sincère élan de franchise.

— Tu, tu, tu, ricana-t-elle. Avec M. de Gabrinoff, c'est du positif, c'est un bon tiens... Avec vous, au contraire, c'est un tu l'auras... Et puis si, malgré votre bonne volonté, la fortune n'arrivait pas, je ne m'en trouverais pas moins mariée... et pauvrete comme devant... Non, grand merci !

Puis, comme Perrier, interdit, gardait le silence, elle secoua la tête en ajoutant :

— Ah ! si vous acceptiez l'épreuve à laquelle je vous mettrais, alors, peut-être, je ne dirais pas non.

La Cardoze était une fine mouche. Depuis la première fois que le docteur s'était présenté dans la maison, elle avait sérieusement étudié son sujet et s'était vite aperçue qu'elle avait affaire à une nature énergique, audacieuse, avide de richesses et fort peu scrupuleuse sur les moyens qu'il lui faudrait employer pour se les procurer. Mais comme il n'existe si bon cheval qui n'ait besoin d'être éperonné, elle avait aussi compris que, tant téméraire que fût Perrier pour escalader l'échelle de réussite, il fallait encore que, d'en-bas, quelqu'un lui criât : kiss ! kiss ! pour activer son ardeur. Donc, quand il lui jurait de faire fortune si elle consentait à l'aimer, la rusée fille savait parfaitement qu'il était homme à ne reculer devant rien pour arriver au but.

— Voyons, m'aimez-vous sérieusement ? reprit-elle.

— En doutez-vous, Nicole ?

— Bien. Maintenant quel laps de temps vous faut-il pour arriver à cette fortune que vous me promettez ?

— Dame ! c'est bien difficile à préciser. Vous ne pouvez raisonnablement pas exiger que je vous fasse millionnaire en quinze jours ?

— Oh ! non, je n'ai pas si grande presse. Je veux plutôt savoir à quel terme vous espérez être en si bon chemin de faire fortune qu'il soit indubitable que vous y parviendrez.

— En deux ans, dit Perrier sans hésitation.

— Ce délai vous paraît-il suffisant ? Réfléchissez-y bien. Peut-être vaudrait-il mieux le prolonger tout de suite pendant que nous sommes en train de le fixer ?... Plus tard, je ne consentirais à aucune nouvelle échéance.

— Non, deux ans me suffiront, répondit le docteur d'un ton résolu.

— C'est bien décidé, n'est-ce pas ? insista la Cardoze.

— Oui... deux ans... bien décidé, répéta Perrier, qui croyait que cette promesse allait lui livrer la belle fille.

Le sourire aux lèvres, Nicole lui tendit la main comme signe d'engagement pris, tout en disant de sa voix calme :

— C'est convenu. J'attendrai deux années... je vous le jure.

— Hein ? fit le galant tout penaud d'un pareil dénouement.

Quand, de la part de cette créature hardie, Perrier espérait tout autre résolution, cette vulgaire promesse d'attendre deux ans avait lieu de le surprendre. Était-ce pour en arriver à ce serment de petite pensionnaire qu'elle avait discuté l'avenir avec ce sang-froid d'une femme qui ne veut point bâtir sur le sable ?

Avant que l'adorateur fût revenu de sa surprise, la Cardoze avait ajouté :

— Seulement, il est aussi convenu que je reprendrai ma liberté si vous n'avez pas réussi au bout de ces deux années.

A une aussi plate conclusion, le docteur fit pareillement une plate réponse :

— Oh ! dit-il, vous aurez peut-être déjà repris cette liberté depuis belle lurette, quand ces deux ans arriveront à terme...

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? demanda Nicole en fixant sur lui ses deux grands yeux noirs.

Ce regard troubla l'amoureux, qui répondit en balbutiant :

— Mais parce qu'il est probable qu'à cette époque vous m'aurez oublié.

Elle secoua la tête et, avec un étrange sourire, elle accentua moqueusement cette phrase :

— Sur ce point, soyez rassuré. A l'échéance indiquée, je vous affirme que, de vous et de moi, aucun de nous deux n'aura oublié l'autre.

A cette réponse un soupçon vint à l'esprit du jeune homme. Il s'imagina que pendant qu'il trimerait à la poursuite de la fortune, Nicole prendrait patience au bras de M. de Gabrinoff, et que maintenant elle s'assurait un port où elle se réfugierait si ce riche protecteur arrivait à l'abandonner.

Ce fut donc d'une voix un peu revêche qu'il répliqua vivement :

— Peut-être aussi ne vous souviendrez-vous alors si bien de moi qu'uniquement comme d'un pis-aller.

Aussitôt que dite, la phrase fut comprise par la Cardoze. Une seconde fois, elle le regarda en face, puis, haussant les épaules :

— Vous n'êtes qu'un niais, mon cher ! dit-elle d'un ton dédaigneux.

— Un niais ! répéta Perrier froissé.

— Oui, un véritable niais. Vous venez de me lâcher une lourde bêtise à propos de M. de Gabrinoff qui vous trotte dans la tête. Raisonçons un peu à ce sujet. Admettons que je cède demain au comte... que pourra-t-il me donner?... Disons plutôt le mot propre : Que saurai-je en tirer à la longue?... Deux ou trois cent mille francs... mettons même le demi-million, si vous le désirez... Vous voyez que je fais de la fatuité?... Puis, après son caprice éteint, M. de Gabrinoff me délaissera... Si vous vous étiez un peu donné la peine de réfléchir, vous vous seriez dit qu'en vous accordant un délai, je ne cours pas grands risques à vous attendre... car je n'ai que seize ans... Est-ce que dans deux années je ne serai pas tout aussi belle pour, dans

le cas où l'envie m'en prendrait, retrouver mon Russe si, par malheur, vous n'aviez pas répondu à mon ambition de richesse? Mon intérêt me dicte donc de vous mettre d'abord à l'épreuve... vous voyez que c'est, au contraire, M. de Gabrinoff qui est mon pis-aller.

— Oui, Nicole, je vous crois. Désormais plus de soupçons, plus de vilaines pensées... vous serez mon guide, mon conseil, mon étoile, dit joyeusement le docteur, trop aveuglé par sa passion pour remarquer ce que les raisons de la Cardoze trahissaient de vicieux cynisme.

Tout en abandonnant ses mains aux baisers de son poursuivant agenouillé, elle continua en souriant :

— J'aime à croire que ce n'est pas dans ce village perdu des Ardennes que vous comptez vous mettre en chasse des millions à poursuivre.

— Non, je me rendrai à Paris.

— Et vous partirez... quand?... le plus tôt possible, n'est-ce pas?

— Oui... Et vous, ma charmante, vous vous engagez à une patience... fidèle... de deux ans? insista tendrement Perrier qui avait pris enfin son parti de cette longue attente imposée à sa passion.

— Mais oui, cent fois oui... combien de fois me faut-il vous le répéter? dit gaiement Nicole qui lui tapotait les joues.

Puis, reprenant son sérieux, elle lui adressa cette fort inattendue question :

— Maintenant que tout est bien convenu... quand m'enlèverez-vous?

D'un seul bond, une indicible surprise remit sur pied le docteur qui s'écria en frémissant de joie :

— Vous enlever!!!

— Sans doute... Vous ne croyez pas que je vais m'en aller seule à Paris? demanda-t-elle tranquillement.

— Mais alors... commença le galant suffoqué par l'émotion.

— Alors quoi?

— Puisque vous m'accompagnez... bégaya l'heureux Perrier qui ne put encore achever sa phrase.

— Dame! oui, je vous accompagne. Ne faut-il pas que je sois sans cesse près de vous pour vous encourager, vous soutenir... moi que, tout à l'heure, vous appeliez votre conseil, votre étoile?... Est-ce que, par hasard, vous n'auriez plus besoin d'étoile?

— Oh! si, si, ma belle petite Nicole.

— En conséquence, indiquez-moi donc le jour où vous m'enlèverez?

A demi-fou de bonheur, le médecin, au lieu de répondre à la demande, continua tout fébrile :

— Ainsi... c'était pour m'éprouver que vous parliez de ces deux années d'attente? Vous consentez donc à céder au sincère amour que vous m'avez inspiré!!!

La Cardoze se redressa brusquement à ces derniers mots :

— S'il vous plait? fit-elle d'un ton sec.

L'accent et le geste étaient d'une telle éloquence que l'adorateur resta comme cloué sur place, stupéfait, ses yeux, démesurément ouverts, fixés sur Nicole.

Après un court silence, la fille du garde reprit d'une voix lente :

— Je m'aperçois qu'il y a un petit malentendu entre nous et je tiens à le faire disparaître. Oui, je vous suivrai à Paris et j'y vivrai de votre vie, mais uniquement... uniquement, vous l'entendez bien?... comme une sœur.

— Une sœur! redit Perrier.

— Oui, une vraie sœur, appuya-t-elle. Et cela pendant les deux années que je dois attendre.

— Et puis? murmura le galant déconfit.

— Alors, le délai expiré, suivant qu'en décideront les résultats de vos efforts... ou je reprendrai ma liberté ainsi que nous en sommes convenus... ou je consentirai à vous épouser. Vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais que, durant ces deux années, aucun de nous ne pourrait oublier l'autre?

Et, comme le pauvre garçon hésitait à répondre, elle reprit sans la plus petite émotion :

— Voici l'épreuve que j'avais à vous proposer. Si vous ne l'acceptez pas, je vous répèterai encore : Passez votre chemin... car j'ai un en-tout-cas qui s'appelle de Gabrinoff.

Son ardent amour, surexcité par la jalousie, étouffa toute réflexion dans l'esprit du docteur, qui s'écria :

— J'accepte ! Nicole, j'accepte !

Une semaine plus tard, Perrier, après avoir réuni toutes ses bien modestes ressources, annonçait à sa clientèle qu'il quittait Donchéry pour aller chercher fortune à Paris, et le lendemain soir il abandonnait le village, au grand chagrin des habitants qui perdaient en lui un médecin d'un rare mérite.

A une lieue de Donchéry, il fit faire à son cheval un crochet qui, par les chemins de traverse, le conduisait au château de Gabrinoff. Quand il atteignit la grille du carrefour, il pouvait être trois heures du matin, et Nicole, tout habillée, guettait son arrivée, dans l'obscurité, derrière la vitre de sa fenêtre.

Ses souliers à la main, le bras passé dans les coins noués d'une serviette qui contenait quelques hardes, la Cardoze se glissa hors de sa chambre et, sans le moindre bruit qui pût donner l'éveil à Jacques, elle parvint à rejoindre le docteur. Quand, assise sur la croupe du cheval de Perrier, elle s'éloigna de cet humble toit qui l'avait vue naître, pas une pensée de regret ne s'éleva en son âme.

pour ce père qu'elle abandonnait et qu'elle ne devait jamais revoir.

Une heure après, le garde-chasse qui, la veille, avait projeté d'aller, avant le jour, se mettre à l'affût de braconniers, s'éveillait et, passant bien doucement devant la porte de sa fille qu'il croyait endormie, sortait à son tour de la maisonnette dans laquelle, lui non plus, ne devait pas rentrer... car, arrêté dans la journée, il fut conduit à la prison, qu'il ne quitta que pour marcher à l'échafaud.

Cependant, les fugitifs avaient gagné le large en allant rejoindre la grande route de Mézières à Paris où ils devaient attendre la diligence au passage. Si Perrier avait adopté cette direction, c'était que, sur la route de Sedan, il risquait d'être reconnu et, partant, de faire savoir qu'il était le ravisseur de Nicole. Dans cette autre partie du département, où il n'avait été jamais appelé par les devoirs de sa profession, le docteur pouvait hardiment aller le nez au vent, sans crainte d'une indiscrete rencontre. Par prudence, ils étaient convenus qu'ils iraient attendre la diligence un peu loin de son point de départ, vers le troisième relais. Si vaillante et vigoureuse bête que fût le cheval du médecin, il put bien juste, sous sa double charge, atteindre le lendemain, à l'approche de la nuit, ce troisième relais que les amants avaient fixé comme terme à leur voyage équestre.

La diligence était passée depuis une heure.

C'était une attente de vingt-trois heures qu'il fallait subir jusqu'à l'arrivée de la voiture du lendemain. Le couple fut donc forcé de s'arrêter à la maison de poste qui, suivant l'usage du temps, logeait les voyageurs à pied et à cheval. Ce retard était loin de les contrarier, car, outre qu'il permettait de se reposer à la Cardoze, fatiguée par cette longue trotte en croupe, il donnait au docteur le temps et l'occasion de se défaire de son cheval.

Le produit de la vente de sa monture représentait pour le jeune homme la plus grosse partie du capital avec lequel il devait affronter l'avenir.

Ils s'installèrent donc à l'auberge, mais non sans avoir causé une profonde surprise au maître de poste quand il avait entendu Nicole demander deux chambres séparées. Le digne hôtelier ne pouvait pas admettre que ce jeune homme et cette belle fille, qui arrivaient pressés amoureusement sur la même monture et avec si mince bagage, ne fussent pas deux amants qui poussaient une pointe au pays du Tendre.

Si le cœur de l'aubergiste se serait attendri pour ce couple d'amoureux courant la pretantaine, il n'en fut pas de même après la demande de Nicole. Tout lui parut suspect. La maigre valise de Perrier et le petit paquet de sa compagne éveillèrent immédiatement sa méfiance sur la solvabilité de voyageurs aussi peu riches en bagages et, presque sans transition de banale politesse, il demanda, comme c'était son droit, du reste, à voir les papiers de ses hôtes.

Pour lui-même, le docteur était en règle ; mais la nécessité de cacher l'enlèvement de la Cardoze avait forcément fait que les papiers étaient complètement muets sur le compte de la prétendue sœur. Le jeune homme se préparait donc à donner une explication quelconque, quand, à la vue du premier papier qu'il avait ouvert, le maître de poste s'écria joyeusement :

— Un médecin ! Ah ! parbleu ! il faut avouer que vous vous êtes fièrement fait attendre !

— Plait-il ? dit Perrier surpris.

— Ma foi ! je vous assure que ce sera une vraie fête dans le village quand je vais annoncer votre arrivée.

— Je ne vous comprends pas !

— Comment, vous ne comprenez pas? Ah ça? vous n'êtes donc pas un médecin qui vient s'établir ici?

— Pas le moins du monde. Je suis médecin, c'est vrai. . et je cherche à m'établir, c'est encore la vérité... mais à m'établir à Paris où je me rends avec ma sœur.

— Ah! mademoiselle est votre sœur... mes compliments, docteur... une bien jolie personne!... Je m'explique maintenant les deux chambres... Figurez-vous que je vous prenais pour des amoureux!... Et, dame! vous comprenez, mes sévères principes de morale ont fait que je vous ai demandé vos papiers.

Et, content d'avoir trouvé cette sorte d'excuse, l'aubergiste revint vite à son premier thème :

— Voyons, docteur, au lieu de vous rendre à Paris, pourquoi ne pas vous installer ici? Voilà bientôt cinq mois que le médecin de l'endroit est mort. Nous en demandons partout un autre à cor et à cri sans pouvoir parvenir à nous le procurer. Restez, je vous le conseille. La localité est bonne. Le défunt y avait gagné de nombreux écus. Pas de concurrent à plus de quatre lieues à la ronde... Là, c'est un excellent avis que je vous donne.

Oubliant tous les millions promis à la Cardoze, Perrier, un moment séduit par cette position modeste, mais sûre, qui se présentait à lui, consulta des yeux sa fausse sœur. D'un petit signe de tête, qui fut accompagné d'un impérieux regard, Nicole lui ordonna de refuser.

— Non, dit-il, je ne puis accepter. J'ai l'ambition d'aller exercer à Paris, car je suis fatigué du métier de médecin de campagne... Aussi ai-je quitté une excellente clientèle pour risquer l'aventure dans la capitale.

— Et où étiez-vous établi, sans indiscrétion? demanda bien, naïvement l'aubergiste.

Dire la vérité n'était pas le cas pour Perrier, qui répondit avec aplomb :

— A une lieue de Mézières.

— Tiens ! Alors pourquoi, si près de Mézières, n'y avez-vous pas pris la diligence à son départ au lieu de venir l'attendre sur la route ?

— Ah ! c'est un caprice de ma sœur à propos de Rolland, notre cheval. La bête ne peut me suivre à Paris où je n'en aurai nul besoin... il me fallait donc la vendre... Aussi ma sœur, en apprenant qu'il était nécessaire de se séparer de Rolland, a eu la folle idée de vouloir que ce fût lui qui nous mît en route. J'ai acquiescé à cette fantaisie en pensant que je trouverais toujours bien à céder l'animal en chemin.

— Le fait est que c'est une solide bête... je l'ai examinée quand vous êtes arrivés. Si vos prétentions ne dépassent pas trois cents écus, je vous demande la préférence, proposa le maître de poste.

C'était un prix consciencieux. Mais le docteur, pour ne pas témoigner trop d'empressement à l'accepter, se mit à rire en disant :

— De sorte que si la fortune m'était contraire à Paris et qu'il me vînt l'idée de me réfugier ici, je serais sûr d'y retrouver mon pauvre Rolland ?

— Et je vous le rendrais de bon cœur, je vous l'affirme, tant je serais heureux de voir enfin un docteur s'établir à Blancey.

— Ah ! votre village s'appelle Blancey ?

— Oui, et retenez bien ce nom... En cas de malheureuse chance à Paris, écrivez-moi pour me demander si la place est toujours libre et je vous répondrai bien vite.

— C'est convenu.

— Alors vous me cédez Rolland ?

— Avec plaisir, puisque l'animal vous convient.

Trois jours après le couple atteignait Paris et descendait dans un modeste hôtel du faubourg Saint-Germain,

— Maintenant, en chasse ! se dit Perrier qui, dès le lendemain, se mit à battre le pavé de la capitale qu'il n'avait pas revue depuis trois ans, époque où il avait obtenu son diplôme.

Que voulait-il ? Quel était son but ? Comment espérait-il arriver à une énorme fortune par une profession qui n'a jamais enrichi que de bien rares élus ? Je ne saurais le dire. Peut-être cette nature audacieuse et mauvaise flairait-elle d'avance quelques-unes de ces sinistres et mystérieuses œuvres que l'avidité impatiente d'un héritier ou la frayeur motivée d'une femme adultère ose espérer de la complicité infâme d'un médecin cupide. Quoi qu'il en fût, le principal pour le docteur était de débiter au plus vite, et, comme il n'avait pas le temps de courir après les clients, il lui fallait acheter la clientèle toute faite d'un collègue désireux du repos. Pour cette acquisition, il avait, en lui-même, compté sur la générosité de M. de Gabrinoff qui, paraît-il, lui avait promis de l'aider. Cette espérance s'évanouit quand, quarante-huit heures après son arrivée à Paris, Perrier, qui était par hasard entré dans un café, apprit par un journal la mort tragique de celui qui devait être son protecteur.

— Je suis perdu ! se dit-il.

Après le récit du meurtre, le journal abondait en détails sur celui qu'on accusait d'être l'assassin, et sur sa fille, la complice disparue. Dès ce moment, l'unique préoccupation du jeune homme fut d'empêcher que Nicole apprit le premier mot de ce drame et de ses épouvantables suites.

— Elle me quitterait pour courir rejoindre son père, pensait-il en supposant à la Cardoze une tendresse filiale qu'elle était loin de posséder.

Et, cependant, il s'épuisait en stériles efforts à la poursuite de ces millions promis par lui. Chaque soir il reve-

nait plus désespéré près de Nicole qui, je dois le dire, se montrait pour lui bonne, douce, dévouée. Il semblait qu'elle eût pris au sérieux ce rôle de sœur qu'elle s'était assigné.

Une seule fois elle se départit de cette patiente mansuétude. Certain soir que Perrier avait voulu franchir les limites de l'affection fraternelle, la Cardoze, retrouvant sa voix dure et le fixant de ses grands yeux où brillait une lueur rouge, lui avait dit :

— Si, à l'aide d'un de ces moyens que vous donne la science vous me faites tomber en votre pouvoir, vous pourrez, dès le lendemain, vous regarder comme un homme mort.

Le docteur se l'était tenu pour dit.

Dévoré d'amour pour cette femme que, nouveau Tantale, il voyait sans cesse à sa portée sans pouvoir éteindre sa passion, le malheureux, parfois, était pris d'indicibles accès de rage en songeant aux jours qui s'écoulaient sans que rien lui présageât cette fortune qui lui ferait acheter Nicole. Vint enfin une heure où, harassé par une lutte inutile, Perrier, au bout de quatre mois, se vit à la veille d'avoir épuisé les faibles ressources qu'il avait apportées à Paris.

— Je ne sais qui me retient d'aller m'établir à Blancey, dit-il découragé.

— J'ai promis d'attendre deux ans. Vous avez encore vingt mois devant vous. Faites donc ce que vous voudrez. Allons à Blancey si vous le jugez bon, répondit la Cardoze.

Il écrivit au maître de poste, qui répondit aussitôt que la place était toujours vide. Huit jours plus tard, tout le village, joyeux, parlait du nouveau docteur qui, avec sa sœur, était venu se fixer à Blancey. L'endroit était vraiment bon pour un médecin, car, à la misère qui

menaçait le couple, avait succédé un peu de bien-être. Mais il y avait loin de cette médiocrité à la colossale fortune annoncée par l'amoureux.

— Voici le quart du temps convenu déjà écoulé, lui dit tranquillement Nicole deux mois après leur installation dans ce pays.

Enfin, un soir, le maître de poste vint, effaré, frapper à leur porte en criant :

— Docteur, accourez vite !... Un duel a eu lieu dans mon auberge, et l'un des adversaires a attrapé un mauvais coup.

Pendant que Perrier préparait à la hâte sa trousse et tout ce qui lui était nécessaire pour un premier pansement, le maître de poste, qui avait retrouvé son haleine, reprit en souriant :

— Oui, un mauvais coup pour lui... mais une bonne aubaine pour vous, car il paraît que votre futur client appartient au grand tra-la-la. Le domestique de l'autre... de l'adversaire qui a embroché son homme... m'a appris que le blessé est si riche qu'il ne connaît pas sa fortune.

— Partez vite, cher frère, dit la Cardoze, qui avait attentivement écouté ce dernier détail.

Et, dans le regard dont elle accompagna ces paroles, le docteur lut une impérieuse recommandation de profiter d'une pareille chance.

IX

A ce moment, Berthe s'arrêta.....

Car notre lecteur n'a pas oublié que ce récit du passé de Nicole et de Perrier était fait par sa sœur à de Valnac, en attendant que l'arrivée du jour permit au comte d'aller, dans le village réveillé, chercher une voiture qui remplaçât la sienne que Bourguignon, avec tant de sans-gêne, avait accaparée pour emmener Paul Avril.

Si Madame d'Armangis avait cessé de parler, c'était pour venir à la fenêtre dont elle avait écarté le rideau. Il lui tardait de voir poindre la première lueur de l'aurore afin de se mettre à la poursuite de celui pour lequel elle avait conçu une si lâche et si étrange passion.

— Nous avons encore pour plus d'une heure de nuit, affirma Francis qui avait deviné sa pensée.

Contrainte à la patience, elle revint lentement reprendre sa place sur le divan et comme son frère, d'un geste de prière, l'invitait à poursuivre son histoire, elle reprit son récit à l'endroit interrompu :

— Bien que le docteur fût souvent venu [au château de Gabrinoff, le hasard avait voulu qu'il ne s'y fût jamais

rencontré avec M. d'Armangis. Cent fois il avait entendu prononcer son nom et citer sa fortune, mais il ne le connaissait pas de vue. Il ignorait donc quel était cet homme mourant vers lequel on l'avait amené. Il l'apprit par M. de Saint-Dutasse qui, en même temps, lui donna ce fameux conseil de recueillir le blessé sous son toit.

Quand les gens du maître de poste, transportant M. d'Armangis qui n'avait pas repris ses sens, arrivèrent devant la maison du médecin, la porte leur en fut ouverte par la Cardoze qui, d'une fenêtre, avait vu approcher le groupe.

— Ma chère sœur, dit Perrier devant les porteurs, voici un malheureux jeune homme que je vais confier à vos soins de toutes les heures, car il est bien gravement atteint.

— Espérons que le ciel aura pitié de lui ! fit-elle d'une voix pieusement émue.

Lorsque les valets, après avoir déposé l'évanoui sur le lit même du docteur, se furent retirés, la belle fille eut un sourire :

— Mes compliments ! dit-elle. Pour votre premier coup de filet un peu sérieux, vous faites une jolie pêche.

— Savez-vous donc quel est ce jeune homme ? demanda le médecin surpris de ce que, à l'apparition du blessé, elle avait semblé ne l'avoir jamais vu.

— Si je le connais ? N'ai-je pas eu cent occasions de rencontrer M. d'Armangis au château de Gabrinoff, où il venait si souvent ! que j'aurais pu faire presque à coup sûr un certain pari.

— Quel pari ?

— Celui qu'il était tout au moins amoureux de la comtesse.

— Pourquoi dites-vous tout au moins ?

— Pour ne pas dire qu'il était son amant.

— Ah! c'est donc ça! s'exclama brusquement Perrier en se frappant le front.

— Pour crier aussi fort, êtes-vous d'abord bien sûr que le blessé ne peut sortir de cette sorte de léthargie et nous entendre?

— C'est une crise qui va durer plus d'une heure encore.

— Bien. Alors expliquez-moi ce que voulait dire votre : Ah! c'est donc ça!

— Oui, c'est ça que voulait me dire M. de Saint-Dutasse.

— Était-il aussi à la maison de poste?

— C'est lui qui m'a envoyé chercher.

— Et pourquoi n'est-il pas venu accompagner M. d'Armangis jusqu'à notre maison?

— Parce qu'il a continué sa route.

— En abandonnant son ami?

— Oh! dit le docteur en riant, son ami! il les arrange bien ses amis!... il leur administre de fiers coups d'épée!

— Il est donc l'adversaire dont a parlé le maître de poste?

— En personne.

— Ah! fit la Cardoze qui devint pensive.

Sauf l'exclamation bruyante de Perrier, toutes ces phrases avaient été murmurées à voix basse au chevet de M. d'Armangis pendant que le docteur faisait un second pansement.

Ce soin achevé, il tâta le poulx du blessé :

— Tiens! dit-il, cela se passe mieux que je ne l'espérais... la fièvre sera insignifiante...

— La faiblesse va donc bientôt disparaître? demanda Nicole qui se réveilla de sa rêverie.

— Oui, bientôt.

La belle fille attira le médecin loin du lit de M. d'Ar-

mangis et, d'une voix encore plus basse que précédemment, elle lui souffla :

— Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous a dit M. de Saint-Dutasse.

— Il m'a donné à entendre que, dans un accès de délire, le malade pouvant laisser échapper quelques révélations qu'il était inutile de laisser écouter par le personnel de l'auberge, j'aurais raison de prendre le blessé chez moi.

— Il n'a rien précisé de plus?

— Non, mais ce que vous venez de m'apprendre sur les relations de M. d'Armançis me prouvent que M. de Saint-Dutasse, en galant homme, a voulu éviter que le nom de la comtesse de Gabrinoff fût compromis devant les rustres de l'auberge.

— Et cette fièvre, dont le chevalier a redouté les conséquences, n'avez-vous pas tout à l'heure dit qu'elle allait être insignifiante?

— Oui; le poulx est aussi bon que possible en pareil état.

A cette réponse, la Cardoze regarda Perrier jusqu'au fond des yeux, sans prononcer un seul mot. Elle semblait s'attendre à ce qu'il allait lire dans son regard ce qu'elle ne voulait pas dire. Le jeune homme ne comprit rien, car, baissant la vue devant ces grands yeux noirs qui le fixaient, il demanda, un peu troublé :

— Qu'avez-vous donc, ma chère, à me dévisager de si étrange sorte?

Nicole, sans sortir de son mutisme, leva la main et son doigt se tendit vers une petite armoire qui se dressait dans l'entre-deux des fenêtres de la chambre.

Comme tous les médecins de campagne qui, dans les cas pressés, n'ont pas toujours le temps d'envoyer chercher les médicaments utiles soit à la plus proche ville,

soit chez le pharmacien du canton, quelquefois éloigné de plusieurs lieues, Perrier possédait une sorte de pharmacie, bien incomplète à la vérité, mais suffisante pour parer aux occasions urgentes. C'était dans cette armoire, montrée par Nicole, que se trouvaient enfermées les différentes drogues dont il se servait le plus usuellement.

Perrier suivit des yeux la direction que lui indiquait le doigt de la fille, mais il ne comprit pas encore. Au regard interrogateur qu'il ramena sur elle, la Cardoze vit qu'elle n'était pas devinée. Aussi, en appuyant sur chaque mot, elle prononça tout bas :

— D'après ce que j'ai entendu dire au château de Gabrinoff sur le compte de M. de Saint-Dutasse, il paraît qu'il est homme de bon conseil.

— Quel rapport peut-il y avoir entre le chevalier et ma pharmacie ? demanda naïvement le docteur.

• Nicole haussa les épaules :

— Niais ! maugréa-t-elle.

— Pourquoi ?

— Si M. de Saint-Dutasse a parlé des indiscretions que M. d'Armangis pouvait commettre dans le délire, c'est que le blessé doit avoir quelque chose à dire.

— Sans doute. Mais nous n'en saurons rien.

— Parce que ? fit sèchement Nicole.

• — Parce que la fièvre, je le répète, sera des plus bénignes.

— Et cela ne vous fournit aucune idée ?

Perrier resta muet, s'efforçant inutilement de trouver ce que voulait lui faire comprendre sa maîtresse dont le doigt s'était encore tendu vers l'armoire.

• — J'y renonce, dit-il.

• Prise d'une nerveuse colère d'impatience, elle saisit brusquement à deux mains la tête du médecin et, la courbant jusqu'à ses lèvres, elle lui souffla à l'oreille :

— Puisque M. d'Armangis ne doit pas avoir ces accès de délire qui le feraient parler... procure-lui donc une fièvre de cheval, grand imbécile !

Le docteur se redressa tressaillant.

— Je risque de le tuer ! dit-il.

— Oui, mais s'il parle...

— Bah !... que nous contera-t-il ?... tout au plus des scènes d'amour...

— Qui sait ? appuya Nicole. Il y a peut-être de l'argent à gagner en allant les répéter à Mme de Gabrinoff.

Et, encore une fois, elle montra l'armoire au jeune homme, qui hésitait, en ajoutant :

— Vous avez déjà perdu six mois sur les deux ans convenus.

A ces mots qui réveillèrent plus ardent son féroce désir de posséder cette superbe créature, le médecin marcha droit à l'armoire où il prit une fiole dont il versa quelques gouttes dans un verre.

— Je vais soulever le malade, faites-lui avaler ceci, dit-il en tendant le verre à la Cardoze.

— Il a bu, prononça-t-elle bientôt.

— Bien. Avant une heure, son cerveau en feu va battre la campagne.

Puis le couple, debout au chevet du blessé, attendit, immobile et silencieux, l'effet de la drogue.

Dix minutes s'étaient écoulées quand Perrier, qui observait le malade, dit vivement à sa compagne :

— Puisque vous êtes connue de M. d'Armangis, si vous ne tenez pas à ce qu'il vous aperçoive, cachez-vous derrière le rideau de la tête du lit, car il va reprendre ses sens.

— Et le délire ?

— Le délire arrivera peu après.

Nicole eut d'abord un court moment d'hésitation, puis elle suivit le conseil et disparut derrière le rideau.

Au même moment le blessé ouvrait les yeux qu'il promena, tout égarés, autour de la chambre.

— Où suis-je ? prononça-t-il d'une voix affaiblie.

— Chez moi, monsieur. Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda Perrier en avançant la tête dans la zone lumineuse de la lampe posée sur une petite table, près du lit.

M. d'Armangis le regarda en cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Ah ! oui, fit-il, vous êtes le médecin qui m'avez pansé à l'auberge.

— Précisément.

— Et c'est vous qui m'avez annoncé que cette blessure amènerait une forte fièvre.

— Oui... un peu de délire.

Une expression de crainte se montra dans le regard du blessé, qui balbutia d'un ton qui tremblait légèrement :

— Est-ce que je l'ai eu... ce délire ?

— Non, vous êtes tombé dans cette seconde et longue syncope qui vient de se terminer. Un peu avant que vous reveniez à vous, j'ai constaté l'état du pouls qui m'a satisfait... et je crois pouvoir vous annoncer que la fièvre dont j'ai parlé ne se produira sans doute pas.

— Ah ! fit le malade.

Ce simple mot vibra si étrangement à l'oreille de Perrier qu'il se dit aussitôt :

— La Cardoze avait raison. Cet homme doit avoir à cacher autre chose que des secrets d'amour.

Puis, après avoir examiné M. d'Armangis dont les yeux commençaient à étinceler, il pensa qu'il saurait bientôt à quoi s'en tenir.

Cependant celui-ci lui avait tendu sa main brûlante et sèche en disant :

— Laissez-moi vous remercier, monsieur, de m'avoir recueilli chez vous au lieu de m'abandonner dans cette auberge de la poste.

— Je ne puis accepter qu'une partie de vos remerciements, car l'idée première m'en a été inspirée par la personne même avec laquelle vous avez eu ce malheureux duel.

Un bien faible sourire apparut sur les lèvres de M. d'Armangis qui, se parlant, murmura :

— Ah ! c'est de Saint-Dutasse qui a donné le conseil ?... Tête folle et bon cœur !... il doit être actuellement désolé de m'avoir cherché cette sotte querelle.

Et tout à coup le blessé fit entendre un long et retentissant éclat de rire.

Perrier releva immédiatement le rideau sous lequel se tenait la Cardoze.

— Maintenant, dit-il, vous pouvez vous montrer... il n'est plus capable de vous reconnaître, car voici le délire qui s'empare de lui.

Sans mot dire, elle vint s'accouder sur le bois du lit et, ses yeux sombres fixés sur le visage de M. d'Armangis, elle attendit impassible.

Quand son rire se fut éteint en une sorte de râle, le malade continua d'une voix brève :

— Oui, une sotte querelle... Où de Saint-Dutasse a-t-il pu aller prendre cette stupidité que c'était moi qui avais enlevé Nicole !!!

La Cardoze se redressa surprise et regarda le médecin qui, de son côté, avait tressailli à ce nom prononcé.

— J'ai donc été la cause du duel de ces messieurs ? dit-elle lentement à Perrier.

— Je l'ignorais. Écoutons, il va sans doute nous en apprendre plus long, conseilla le jeune homme.

En effet, M. d'Armangis continua :

— Nicole?... Est-ce que je sais où elle se cache, moi? Puis-je être mieux informé que la justice qui l'a vainement cherchée pendant six mois?

— La justice m'a cherchée? répéta Nicole, dont le regard interrogateur se tourna encore vers le docteur, qu'elle vit plus pâle qu'un mort et tremblant de tous ses membres.

Depuis l'assassinat de M. de Gabrinoff qu'il avait appris à Paris, par la lecture d'un journal, Perrier, comme je l'ai dit, avait anxieusement veillé à ce que rien ne vint révéler à la Cardoze les terribles suites que ce crime avait eues pour son père. La solitude dans laquelle se confinait sa prétendue sœur et les rares nouvelles qui parvenaient dans ce village perdu — car, à la date de cette histoire, la difficulté des communications faisait que les journaux, alors bien moins nombreux, s'écartaient peu des grands centres — tout avait concouru à lui faciliter sa tâche de laisser Nicole dans l'ignorance du sort de son père.

Quant à lui, à mesure que le procès avait tendu vers sa fin, il l'avait suivi jour par jour sur un des deux ou trois journaux qui pénétraient seuls dans la localité et, encore, le trouvait-il à plus de deux lieues de Blancey, chez un riche propriétaire qu'il comptait au nombre de ses clients. C'était ainsi que le matin même il avait appris la mort de Jacques, dont l'exécution, à vingt-quatre heures de distance, avait été suivie par le départ de MM. d'Armangis et de Saint-Dutasse du château de Gabrinoff.

Perrier fut donc frappé d'épouvante, alors qu'il savait que Jacques avait été guillotiné la veille, en entendant le malade prononcer le nom de Nicole et parler des poursuites dont elle avait été l'objet.

La Cardoze avait quitté sa position près du lit pour marcher à lui :

— Saviez-vous que la justice me cherchait ? demanda-t-elle en le regardant en face.

— Non, fit-il en s'efforçant de retrouver son calme.

— Selon vous, quel motif pouvait-on avoir pour me poursuivre ?

Une heureuse inspiration vint à Perrier :

— Croyez-vous qu'un père puisse se résoudre volontiers à perdre sa fille ? Le vôtre aura confié à d'autres le soin de vous retrouver.

La raison donnée était des meilleures et elle aurait dû satisfaire Nicole, mais le docteur se tenait devant elle si pâle et tant ému qu'elle demanda aussitôt :

— Et c'est la nouvelle de ces recherches, que vient de nous donner M. d'Armangis, qui vous fait ainsi trembler ?

— Oui, j'ai été pris de peur en songeant que si la justice avait su vous découvrir, vous étiez à jamais perdue pour mon amour.

La Cardoze ne fut pas dupe de cette explication, pourtant fort plausible. Elle couva un moment l'amoureux de son regard fauve, puis elle regagna sa place au chevet du lit en se disant :

— Il me trompe. Que veut-il donc me cacher ?

Maintenant qu'il redoutait les divagations du délire, Perrier sentait la nécessité d'écarter sa compagne de la chambre du malade dont la fièvre pouvait trahir ce secret qu'il était parvenu à étouffer au prix de tant d'efforts.

— Je crois que l'atonie va succéder à la surexcitation. Si vous désirez aller prendre du repos, Nicole, je suffirai seul aux soins utiles, dit-il en montrant M. d'Armangis qui paraissait s'être assoupi.

— Non, je reste, répondit-elle d'un ton bref.

Au même moment, comme pour démentir ce que venait de dire le médecin, le blessé s'agita sur sa couche et, d'une voix saccadée, s'écria : .

— Ah ! la plaisante idée de croire que cette lettre de la comtesse était écrite à Nicole... Et il voulait en voir l'adresse... et parce que je refusais, il a fallu se battre.

Un frisson secoua le malade qui, avec l'accent d'une profonde terreur, continua sur un ton plus bas :

— Cette lettre, je l'ai brûlée!... sans l'ouvrir! Que contenait-elle? Les gens de l'auberge auraient pu la lire... et ils auraient appris que la comtesse et moi nous...

Et, tout frémissant, il se posa vivement les deux mains sur la bouche comme pour empêcher son secret de s'échapper.

En voyant que les révélations de M. d'Armangis s'égareraient sur une autre voie, Perrier avait retrouvé une partie de son sang-froid.

— C'est vrai, fit-il, en ma présence il a brûlé le billet dont il parle... il paraît que c'était une lettre de Mme de Gabrinoff. Il l'a tirée de son portefeuille, et il l'a allumée à une chandelle que lui tendait le maître de poste.

— Et, vraiment, sans la lire? insista Nicole.

— Oui, sans même l'ouvrir... telle qu'elle était pliée... Non sans peine pourtant, car il a hésité assez longtemps avant de se décider au sacrifice. Je crois bien que c'était quelque tendre prière de Mme de Gabrinoff pour retenir un volage amant.

Le docteur finissait de parler quand M. d'Armangis se dressa sur sa couche et, tendant les deux mains comme s'il repoussait celle qui lui apparaissait dans sa vision :

— Non, non, cria-t-il d'une voix rauque, va-t-en!... je te maudis!... je ne veux plus t'aimer!... Laisse-moi oublier notre crime...

— Oh! oh! un doux crime sans doute, ricana le médecin en regardant Nicole dont la sombre humeur l'inquiétait.

Dans le brusque mouvement des bras dont il avait ac-

compagné sa malédiction, le fiévreux avait réveillé la douleur de sa blessure. Il poussa un long cri de souffrance et retomba épuisé sur son oreiller.

Perrier s'empessa de lui prodiguer ses soins en disant à la Cardoze :

— Il va rester pendant de longues heures dans une lourde somnolence.

Cette fois, la belle fille crut aux paroles de son soupirant, car elle s'éloigna du lit en répondant :

— S'il en est ainsi, vous pourrez venir me rejoindre en bas où je vais mettre notre souper sur table.

Et elle sortit de la chambre sans manifester la moindre émotion.

— A quoi pense-t-elle ? se demanda le docteur qui ne s'était pas laissé prendre à cette froide indifférence.

Quand il descendit, il la trouva qui l'attendait souriante.

— Ma foi ! fit-il, je vous avoue que je suis heureux de vous voir aussi gaie. Tout à l'heure, vous me sembliez être mécontente... j'ai, un moment, eu peur d'avoir commis quelque grosse faute.

— Moi, mécontente ! répondit-elle avec un petit rire, ah ! que vous êtes loin de compte, cher ami !... Vous seriez dans le vrai si vous disiez que j'étais préoccupée... car je songeais à ce que vous devriez faire pour amplement profiter de l'heureuse chance de ce soir.

— Et l'avez-vous trouvé ?

— Oui... il faut que vous couriez au plus vite deux lièvres à la fois... Attendez que je m'explique. Tout ce que vient de nous dire M. d'Armangis prouve simplement une querelle d'amoureux... une séparation d'amants qui s'adorent.

— Oh ! lui m'a tout l'air d'en avoir assez.

— Lui, soit !... et encore cela ne m'est pas bien prouvé. Mais elle ?... qui vous dit qu'elle ne serait pas enchantée

de retrouver son volage... de venir lui prodiguer des soins qui puissent rallumer une tendresse éteinte... Si elle aime réellement M. d'Armangis, celui qui lui fournirait le moyen de reconquérir ce cœur rebelle lui rendrait un véritable service. Moi, je serais à votre place que je ne ferais ni une ni deux. Le château de Gabrinoff n'est qu'à douze lieues, et Roland, qui n'est pas sorti aujourd'hui, est frais et dispos. J'enfourcherais donc ma monture et je m'empresserais d'aller prévenir Mme de Gabrinoff de l'endroit où elle peut rejoindre son ingrat.

Perrier secoua la tête en disant :

— Votre plan serait superbe... sans un obstacle auquel vous ne pensez pas. C'est que je ne puis amener Mme de Gabrinoff sans lui découvrir le secret de notre retraite.

— Bah ! bah ! une femme qui aime est bien indulgente pour l'amoureuse faute des autres. Croyez que la comtesse ne soufflera pas mot sur nous... et puis, à qui voulez-vous donc qu'elle en parle?... Pas à M. de Gabrinoff, à coup sûr... Elle se gardera bien de donner à son mari cette occasion de venir rôder, à mon intention, autour d'une maison où elle-même aura son amant caché.

— Oh ! M. de Gabrinoff n'est plus à craindre ! dit imprudemment Perrier en entendant le nom de celui qui avait tant irrité sa jalousie prononcé par Nicole, ignorante d'une mort qui remontait à six mois.

— N'est plus à craindre ? répéta la Cardoze, dont l'œil s'attacha soupçonneux sur lui à cette phrase inintelligible pour elle.

Il s'aperçut aussitôt de sa bévue et s'empressa de la réparer en reprenant à la hâte :

— Non... non... je me suis mal exprimé... je voulais dire que M. de Gabrinoff n'est pas le plus à craindre... Oubliez-vous votre père qui, dès qu'il apprendra où vous êtes, viendra vous arracher de votre refuge ?

En parlant ainsi de celui qu'il savait être mort la veille sur l'échafaud, Perrier était bien parvenu à maîtriser le tremblement de sa voix, mais il n'avait pu commander à la pâleur subite qui envahit son visage.

Nicole devina cette émotion dont la cause lui échappait ; mais, loin de paraître l'avoir remarquée, elle reprit d'une voix calme :

— Oh ! je connais mon père... Dans le premier moment, il m'eût tuée sans pitié... aujourd'hui, après six mois, le mépris est entré dans son cœur pour celle qui a deshonoré son nom... et je suis morte en son souvenir.

La seule cause qui empêchait le médecin de se rendre à cette idée d'aller chercher Mme de Gabrinoff pour l'amener au lit de M. d'Armangis, était la crainte que, par la comtesse, Nicole apprit l'épouvantable fin de son père.

Après sa réponse, la Cardoze s'était renversée sur le dossier de sa chaise et, d'un ton sec, elle avait ajouté :

— Allons, soit ! puisque vous voyez un obstacle à ce plan que je vous proposais, j'y renonce... Tant pis ! car vous chassiez là deux fort beaux lièvres... Mme de Gabrinoff et M. d'Armangis sont des plus généreux... L'un eût payé grassement à la fois santé et maîtresse que vous lui auriez rendues... car il adore cette femme ; il la maudit trop pour n'en pas être éperdument épris... Elle, la comtesse, n'aurait pas été ingrate pour celui qui avait facilité le rapprochement... Vous n'auriez eu donc qu'à tendre les deux mains pour recevoir... et nos amoureux vous les auraient copieusement emplies pour un peu que vous eussiez su prendre ce couple et l'intéresser à votre sort. Afin de prouver leur reconnaissance... et payer votre discrétion, car, après tout, vous posséderiez le mignon secret de leurs amours... ils auraient été capables de vous faire les fonds de ce cabinet de médecin que vous avez si inutilement

tenté d'avoir à Paris... dans ce Paris où nous retournerions.

Alors elle se leva de table en ajoutant d'un ton traînant et moqueur :

— Vous renoncez à tout cela, cher ami... c'est votre affaire... qu'il soit donc fait suivant votre volonté.

Puis, debout, s'appuyant des deux mains sur le bord de la table, elle se pencha vers Perrier qui était resté assis, et continua :

— Seulement, vous me permettrez de vous faire remarquer que jusqu'à présent... à moins que vous ne vous proposiez plus tard de dévaliser des diligences... je ne vois pas trop comment vous vous y prenez pour gagner les millions que vous m'avez promis.

Et, après une petite pause :

— Tenez, fit-elle, si vous étiez un bien aimable garçon, vous reconnaitriez que vous avez entrepris une tâche trop lourde... nous annulerions l'engagement... et je reprendrais ma liberté au plus vite... Hein ! qu'en dites-vous ?

Elle tendit par-dessus la table sa main ouverte au médecin, en ajoutant :

— Topez là... et c'est marché rompu !

Perrier s'empara de la petite main qu'on lui présentait et la couvrit de frénétiques baisers en s'écriant d'une voix ardente :

— Vous laisser partir ? oh ! non, non, Nicole, vous serez à moi... je saurai vous conquérir.

— Alors, débutez donc, cher ami, car il est grandement temps.

— Oui, vous avez raison... il me faut exploiter la chance qui s'offre à moi... Au point du jour je partirai pour le château de Gabrinoff.

— Pourquoi pas tout de suite ? Au point du jour précisément, Roland peut vous avoir déjà transporté au châ-

teau. Vous y laisserez votre monture fatiguée et Mme la comtesse vous ramènera ici dans la voiture qu'elle n'aura pas manqué de faire atteler aux premiers mots de votre nouvelle... Oui, partez tout de suite, je vous le conseille.

— Mais mon malade? objecta Perrier.

— N'avez-vous pas dit qu'il allait rester plongé dans une lourde somnolence... Il vous faut dix heures pour être de retour ici... pensez-vous que M. d'Armangis revienne à lui avant ce délai?

— Dans le cas où il s'éveillerait, les soins à donner consisteraient à faire prendre au malade une potion destinée à lui procurer le calme nécessaire pour la cicatrisation de la blessure.

— C'est une fort simple tâche, vous le voyez, que je puis remplir moi-même pendant que vous ferez route... Ainsi donc, en même temps que je vais donner l'avoine à Roland, montez là-haut renouveler le pansement et préparer la potion que je devrai offrir au blessé.

Quand elle le rejoignit dans la chambre de M. d'Armangis, Perrier lui montra le breuvage qu'il venait de composer avec les diverses drogues de sa pharmacie.

— Voilà, dit-il. Une petite cuillerée quand il s'éveillera pour demander à boire. Je crois bien qu'il ne vous dérangera pas souvent.

— Est-ce qu'il va plus mal?

— Au contraire... le mieux possible... ce qui fait que je pars sans crainte. S'il ne survient rien de fâcheux, M. d'Armangis sera promptement remis sur pieds.

Ceci dit, Perrier, se dirigeant vers la porte, ajouta en souriant :

— Je pars... et puisse Roland me mettre enfin sur la route de la fortune!

— Allons, venez m'embrasser, cela vous portera peut-être bonheur, dit Nicole de sa plus câline voix.

Ce devait être une fort rare faveur dans le ménage, car le jeune homme ne se le fit pas répéter deux fois pour couvrir d'ardents baisers les joues que lui tendait la belle créature, en même temps qu'elle lui soufflait d'un ton plein d'une amoureuse langueur :

— Deviens donc vite riche, grand lambin !

Une minute après, la Cardoze, qui était restée au milieu de la chambre, immobile et l'oreille tendue, écoutait résonner sur le pavé de la route le galop de Roland qui emportait le docteur.

— Je suis seule ! dit-elle avec un sourire.

Au même moment, M. d'Armangis s'agita sur sa couche, et, d'une voix qui n'avait plus qu'un souffle, il prononça :

— A boire !

Nicole n'avait qu'à étendre la main pour prendre la potion calmante qui se trouvait sur la table. Au lieu de s'en servir, elle traversa la chambre et vint droit à l'armoire où le médecin enfermait ses drogues.

— C'est bien de cette fiole que Perrier s'est servi la première fois, se dit-elle en posant la main sur une petite bouteille à demi entamée.

— A boire ! répéta le blessé.

Sans la moindre hésitation, elle vida presque le flacon dans un verre en murmurant :

— Puisque la fièvre ne doit pas revenir... je vais la lui rendre d'une belle force... car j'ai l'idée que M. d'Armangis n'a pas tout dit.

Et elle présenta le verre aux lèvres desséchées du malade qui but avidement, puis retomba sur ses oreillers sans même avoir ouvert les yeux.

— Je saurai donc ce que Perrier a voulu me cacher et ce qui causait son trouble quand M. d'Armangis a prononcé mon nom, reprit-elle en approchant une chaise du lit pour s'asseoir et attendre le retour du délire.

Mais avant qu'elle eût pris place, plusieurs coups violents retentirent à la porte de la maison.

— Est-ce donc lui qui revient? se demanda-t-elle en tressaillant.

Puis elle se dit que le bruit du pas du cheval eût d'abord précédé ce bruyant appel. Ce devait être un envoyé du village qui réclamait le médecin pour un malade du pays. Bien décidée à congédier au plus vite celui qui frappait, elle descendit pour lui répondre.

Il ventait fort au dehors. Une rafale de vent qui s'engouffra par la porte dès qu'elle fut ouverte éteignit la lumière de Nicole au moment où quelqu'un, qui se tenait dans l'ombre, adressait cette question :

— Le maître de la poste m'a envoyé ici. Est-ce bien sous ce toit que, ce soir, on a recueilli un blessé?

— Oui, entrez, répondit-elle, en même temps qu'elle se demandait où et quand elle avait déjà entendu cette voix.

L'inconnu avança de quelques pas dans le vestibule, puis s'arrêta en disant :

— Voulez-vous me conduire auprès du malade? Je suis un de ses meilleurs amis.

Avant de répondre à cette demande, Nicole désirait d'abord savoir quel était celui qui arrivait si malencontreusement.

— Permettez que je rallume ma chandelle éteinte par le vent, répliqua-t-elle.

— Faites vite, prononça laconiquement le visiteur, qui croyait sans doute avoir affaire à quelque servante.

A droite du vestibule se trouvait la cuisine dans laquelle entra la Cardoze, qui, sous la cendre non encore éteinte du foyer, retrouva du feu. Mais, tout en se procurant de la lumière, cette voix connue qu'elle venait d'entendre l'intriguait fort, et elle se demandait s'il était bien prudent

d'admettre cet intrus dans la chambre du blessé au moment où M. d'Armangis, sous l'empire de cette fièvre qu'elle lui avait rendue, allait laisser échapper des révélations qu'elle avait compté être seule à écouter.

— Il est un moyen de tout arranger, se dit-elle. Je vais annoncer à cet arrivant que mon malade est endormi, et s'il ne préfère aller patienter à l'hôtel de la poste, je lui ferai attendre le réveil ici, en bas, dans la salle à manger. Je ne lui permettrai de monter que quand M. d'Armangis m'aura achevé ses confidences.

Ce parti bien arrêté, elle rentra dans le vestibule où le visiteur s'était patiemment tenu immobile dans l'obscurité. A la lueur de la chandelle, quand les deux personnages se virent, ce fut un subit et violent cri de mutuelle reconnaissance.

— Nicole !!!

— M. de Jozères !!!

Et, pendant vingt secondes, tous deux restèrent en présence, effarés et muets, en proie à une poignante émotion, mais de nature différente. C'était de la peur chez la Cardoze, qui, venant d'apprendre tout à l'heure que la justice l'avait poursuivie, ne voyait en M. de Jozères que le procureur du roi. Sans savoir de quoi on l'accusait, l'arrivée du magistrat, se présentant peut-être pour l'arrêter, la faisait trembler. Elle se disait que cette demande de voir le blessé, faite par le justicier, n'avait été qu'un prétexte pour parvenir jusqu'à elle.

Chez M. de Jozères, l'émotion était tout autre. L'épouvante du remords l'avait saisi en se trouvant ainsi tout à coup en présence de la fille de cet homme contre lequel, fonctionnaire corrompu, il avait impitoyablement requis la peine de mort, quand il était convaincu de son innocence... Et sa tête était tombée la veille sur un échafaud !!! Nicole semblait se dresser devant lui pour

demander compte du sang de son père et la terreur du procureur, à son aspect, était d'autant plus grande que c'était pour anéantir toute trace de ce crime qu'il courait ainsi le grand chemin, la nuit, à quinze lieues de Sedan.

Voici ce qui était arrivé.

Quelques heures après l'exécution de Jacques, il était arrivé au château de Gabrinoff pour me redemander le reçu qui prouvait que, magistrat infâme, il avait vendu sa conscience pour un million. Ainsi qu'il avait été convenu, je lui rendis cet acte tout enfermé dans l'enveloppe où je l'avais placé le soir que ce million avait été payé. Le pain à cacheter était bien intact et rien, dans le papier de l'enveloppe, ne prouvait qu'elle eût été ouverte depuis que je l'avais scellée. Au moment où je fis cette restitution au procureur, M. de Saint-Dutasse se trouvait avec nous dans mon boudoir. Je crois me rappeler que, devant ce témoin, je présentai le pli à de Jozères comme contenant de prétendus certificats d'un domestique pour lequel il était censé avoir sollicité une place chez moi.

La présence du chevalier contraignit donc le robin impatient à retarder l'anéantissement de cette pièce compromettante. Il étouffait de joie de se savoir sauvé, en même temps qu'il bouillait du désir réprimé de détruire ce papier qui lui brûlait les doigts.

Un quart d'heure plus tard apparaissait M. d'Armangis, en costume de voyage et descendant de la chaise de poste dans laquelle il venait chercher M. de Saint-Dutasse... car ces messieurs devaient voyager de compagnie et ils avaient jugé bon d'attendre au dernier moment pour me prévenir de ce départ. M. de Jozères, amicalement entraîné par le chevalier jusqu'au perron, les mit tous deux en voiture, leur souhaita un bon voyage et, au vingtième tour de roue de la chaise de poste qui s'éloi-

gnait à toute vitesse, il était déjà de retour dans mon boudoir.

— Enfin!!! s'écria-t-il.

Je n'oublierai jamais avec quelle sauvage joie il prononça ce mot qui résumait la douloureuse impatience dont il était torturé depuis une heure. Je vois encore ses doigts, fébrilement nerveux, s'accrocher à l'enveloppe pour la déchirer, maintenant que nul témoin n'était plus là. Mais si je me souviens de tous ces détails, je n'ai pas non plus oublié ce cri rauque qu'il poussa en constatant que l'enveloppe ne contenait qu'une simple feuille de papier blanc.

Le reçu avait disparu!!!

Dans le premier moment, je ne me rendis pas compte de ce qui était arrivé. Certaine d'avoir loyalement tenu la promesse faite, je le regardais en souriant. Ma gaieté excita sa fureur et il marcha sur moi, l'œil en feu, la bouche écumante, les poings tendus, en répétant d'une voix que saccadait une rage folle :

— Mon reçu! mon reçu!

Et il jeta sur le guéridon qui nous séparait cette feuille blanche qu'il avait tirée de l'enveloppe. Sa furie insensée s'éteignit subitement à la vue de la pâleur et de l'effroi qui s'emparèrent aussitôt de moi quand j'eus compris la vérité. Pris par un tiers, ce papier, qui perdait M. de Jozères, m'exposait aussi à de terribles dangers.

— Vous ne l'avez donc plus? bégaya le procureur, dont j'entendais claquer les dents.

Il avait d'abord cru que je voulais, malgré nos conventions, garder cet acte. Mon émotion, en lui prouvant son erreur, venait de changer sa rage en épouvante.

En quelles mains ce reçu était-il passé? Comment avait-il pu nous être dérobé? Pendant une heure, tous deux pâles, frémissants, terrifiés, causant à voix basse, nous

cherchâmes vainement la clef de ce mystère. Enfin un soupçon traversa l'esprit de M. de Jozères, qui s'écria :

— Ce doit être le chevalier !

— Quel motif vous fait l'accuser ?

— Une phrase qu'il m'a dite en montant en chaise.

Comme je lui exprimais tous les regrets que son départ allait me laisser, il m'a répondu avec un accent dont je me rappelle à présent l'ironie : « Bah ! mon cher magistrat, je vous gage bien qu'avant peu vous penserez à autre chose ! » Et il s'est mis à rire en me serrant la main.

Sur ce premier indice, qui nous révélait une piste à suivre, nous nous mîmes à relever un à un tous les faits de cette soirée où le reçu avait été signé.

— Mais ce soir-là, dis-je, M. de Saint-Dutasse écrivait des lettres dans sa chambre et nous nous étions enfermés au verrou.

— Oui, fit le justicier, mais avez-vous oublié que deux fois nous avons ouvert à son domestique ? Vous souvient-il surtout de cette histoire qu'il nous a contée sur une jardinière dans laquelle certaine maîtresse du chevalier avait déposé une clef qu'il devait trouver pour...

Il ne finit pas sa phrase, car la vérité tout entière venait d'apparaître à ma pensée.

— M. de Saint-Dutasse était caché dans ce boudoir ! m'écriai-je. Bourguignon, craignant qu'il n'y fût enfermé, a inventé cette histoire pour prévenir son maître qu'il lui mettait dans la jardinière une clef qu'il s'était procurée je ne sais comment.

De Jozères promena son regard étonné autour du boudoir, qui ne contenait aucun meuble derrière ou dans lequel pût se dissimuler un curieux.

— Caché ici ? répéta-t-il. Où donc, alors, à moins qu'il ne fût couché sous le canapé ?

— Non... mais, à coup sûr, il devait être derrière ce rideau, d'où il a tout entendu.

Et j'allai soulever la tenture qui recouvrait ce renfoncement où... t'en souviens-tu, Francis?... je te mettais en pénitence quand tu avais commis une faute.

— Que faire? murmura le robin accablé. En arrivant à Paris, de Saint-Dutasse, ses preuves en mains, va nous dénoncer.

— Aussi ne faut-il pas lui laisser le temps d'atteindre Paris, répondis-je en donnant un coup de sonnette.

De Jozères me regardait sans comprendre.

— Faites atteler tout de suite la calèche de voyage, dis-je au domestique qui s'était présenté à mon appel.

Puis, le valet sorti, je me tournai vers mon complice :

— Vous allez partir à fond de train. A la première poste, vous vous ferez donner d'autres chevaux. Jetez l'or par poignées, s'il le faut, aux postillons, mais tâchez de rattraper de Saint-Dutasse et d'Armangis. A tous les relais, informez-vous de l'avance qu'ils ont encore sur vous.

— Et si je parviens à rejoindre le chevalier?

— Alors, coûte que coûte, rachetez-lui le papier. Je ne lui crois aucune fortune, il sera donc accommodant.

Cinq minutes après, mes deux meilleurs chevaux emportaient, ventre à terre, la voiture où venait de monter le magistrat.

Suivant ma recommandation de s'informer de l'avance qu'avaient sur lui ceux qu'il poursuivait, quand il s'adressa au maître de poste du troisième relais, celui-ci demanda :

— Vous êtes donc bien désireux de rejoindre ces messieurs?

— Oui, j'ai, pour l'un d'eux, une commission pressée.

qui, probablement, le dispenserait de continuer son voyage et lui ferait rebrousser chemin.

— Alors, si vous voulez me désigner celui que vous cherchez, il se peut fort bien que je vous le fasse rattraper sans courir.

Au lieu de répondre franchement à cet homme qui n'y entendait pas malice, M. de Jozères commit une sotte imprudence. Dans le bonasse sourire dont le maître de poste avait accompagné sa phrase, il crut deviner une intention de le gouailler et il fit mal à propos de la dignité.

— Veuillez prendre plus au sérieux mes questions, je suis procureur du roi, dit-il d'un ton sec.

L'autre aurait franchement dit la vérité sans cette maladroite énonciation du titre. En apprenant à qui il avait affaire, la méfiance vint à cet homme qui, au fond, se sentait un peu en faute. N'était-ce pas chez lui que le duel avait eu lieu ? N'avait-il pas servi de témoin en ce combat qui pouvait peut-être coûter la vie à l'adversaire blessé ? Cette apparition subite du magistrat qui déclarait sa qualité devait lui faire croire à un commencement d'enquête et, par conséquent, lui inspirer une prudente réserve dans ses paroles.

— Maintenant, répondez à ce que je vais vous demander, reprit M. de Jozères avec l'accent d'autorité.

— Interrogez, dit le maître de poste se tenant sur ses gardes.

— Vous m'avez déclaré que deux voyageurs ont passé votre relais... Depuis combien de temps à peu près ?

— Ah ! dame ! je n'ai pas pensé à regarder l'horloge... je sais seulement que si la voiture roule toujours, elle doit être loin d'ici à cette heure.

— Mais que m'affirmiez-vous il y a un instant?... que

vous sauriez me faire rattraper, sans courir, une de ces deux personnes?

L'aubergiste aurait bien voulu revenir sur cette phrase, mais, faute de le pouvoir faire, il se contenta de côtoyer la vérité.

— Sans doute... si c'est au blessé que vous avez à parler.

— Un blessé! Que me dites-vous là?

— Oui, à la fin du souper...

— Ils ont donc soupé ici? interrompit le procureur joyeux de ce renseignement, car, en s'attablant, ceux qu'il poursuivait avaient perdu une partie de l'avance qu'il voulait regagner.

— Ils ont tellement bien soupé qu'à la fin du repas l'un d'eux, qui était gris, a voulu faire des tours d'adresse avec son couteau... et qu'il s'est blessé assez grièvement pour ne pas pouvoir continuer le voyage.

M. de Jozères se souciait peu de M. d'Armangis. Son plus ardent désir était de rejoindre de Saint-Dulasse avant son arrivée à Paris. Aussi, en apprenant qu'un des deux voyageurs était resté en route, ce fut avec une poignante émotion qu'il demanda :

— Est-ce le plus âgé?...

— Le plus âgé? fit l'aubergiste en jouant la naïveté. Ma foi! je ne saurais trop vous dire, ils m'ont paru être du même âge.

— Le moins grand, alors?

— Comme ils étaient assis, je n'ai pas remarqué la différence de taille.

Pressé qu'il était et comprenant qu'il ne saurait rien tirer de cet homme, le questionneur coupa court en disant :

— Si ce blessé n'a pu reprendre son voyage, il a dû rester dans votre auberge... Conduisez-moi donc à sa

chambre... Je verrai par moi-même s'il est celui auquel j'ai à parler.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous mener à sa chambre, mon magistrat... mais il n'est pas logé ici.

— Où se trouve-t-il?

— Chez le médecin du village... tenez, là, en face, la maison que vous voyez, au clair de la lune, de l'autre côté de la route.

— Bien. Merci.

M. de Jozèrès vint donc frapper à la porte au moment où la Cardoze, sans même se demander si elle ne risquait pas de tuer le malheureux, faisait avaler à M. d'Armangis cette drogue qui, pour la seconde fois, devait appeler le délire.

Ce fut Nicole qui, la première, sut dompter le trouble qui s'était emparé de l'un et de l'autre personnage après leur reconnaissance inattendue.

— Le blessé que vous demandez à voir repose en ce moment, dit-elle. Rien ne doit interrompre son sommeil, c'est la défense formelle du docteur Perrier.

— Ah ! je suis chez Perrier ! s'écria le procureur auquel ce nom révélait d'un seul coup le secret de la disparition de cette Nicole tant cherchée.

— En ce moment il n'est pas chez lui. La consigne que j'ai reçue de ne laisser personne approcher du lit du malade ne peut donc être levée. Si vous désirez attendre le réveil ici ou à l'hôtel de la poste, je m'empresserai de vous avertir dès que le blessé sera sorti de son évanouissement.

Ce qu'il importait avant tout au robin de savoir, c'était quel était celui qui se trouvait sous le toit du médecin. Aussi, plaidant le faux pour savoir le vrai, prit-il un air tout désolé en disant :

— Comment? il est au plus mal, ce pauvre M. de Saint-Dutasse!

— Ce n'est donc pas M. d'Armangis que vous comptiez voir ici? demanda Nicole étonnée.

Le procureur tressauta de désappointement à ce nom prononcé.

— Est-ce d'Armangis qui est là-haut? dit-il vivement.

— Lui-même... blessé en duel par M. de Saint-Dutasse qui a continué son voyage.

— Et j'ai gaspillé une heure!!! grinça de Jozères entre ses dents à la pensée que le chevalier avait regagné cette avance perdue au souper.

Comprenant donc qu'il lui fallait au plus vite se remettre en route, il s'élança vers la porte pour sortir :

— Adieu, Nicole, dit-il.

Il mettait la main sur le bouton de la serrure quand, tout à coup, à l'étage supérieur, se fit entendre une voix vibrante, brève, qui, scandée de rires aigus, prononçait ces étranges paroles :

— Ah! ah! un million pour une tête!... l'intègre magistrat!!! ah! ah! ah!

Et le rire arriva plus strident aux oreilles de M. de Jozères qui, foudroyé par une soudaine terreur, l'œil hagard, la bouche béante, plaqué contre la muraille, ne songeait plus maintenant à partir.

C'était le délire de M. d'Armangis qui commençait! Une folie furieuse s'emparait de son cerveau épuisé!

Aux premiers éclats de cette crise qui se déclarait avant que le justicier eût franchi le seuil de la porte, la Cardoze avait d'abord tressailli de crainte. Mais à la vue de la subite et immense prostration qui l'immobilisait devant elle, elle se demanda surprise :

— Est-ce que, lui aussi, devient fou?

Le rire recommença aussitôt, suivi de ces paroles qui,

dans le silence de la nuit, arrivaient distinctes aux deux auditeurs :

— Oui... au prix d'un million, les coupables peuvent dormir tranquilles... c'est un pauvre diable qui paye pour eux de sa tête...

Et la voix de M. d'Armangis se mit à répéter sur le rythme d'un cri des rues :

— Têtes à vendre ! têtes à vendre ! voici le marchand de têtes !

Puis éclata encore un ricanement sinistre qui précéda ces mots prononcés d'un ton de fureur :

— Voulez-vous connaître le nom du magistrat indigne qui vend des têtes?... de cet être infâme qui, pour un million, fait guillotiner un innocent ?

A mesure que les phrases se succédaient, le procureur s'était affaissé, anéanti par l'épouvante, devant la Cardoze qui, tout en écoutant, ne le quittait pas des yeux. Elle venait de deviner que le fou parlait de cet homme qu'elle avait toujours pris pour un modèle de probité et de sévère vertu.

— Désirez-vous apprendre le nom du digne magistrat et celui du pauvre diable... du bourreau et de la victime ? cria encore le malheureux d'Armangis.

Cette fois, l'excès de la peur secoua l'atonie qui paralysait le robin. Il sentit qu'il allait être nommé, et, sans réfléchir qu'il se trahissait lui-même, il s'élança sur Nicole et lui appliqua ses deux mains sur les oreilles pour qu'elle ne pût entendre les noms cités par le fou.

En effet, au même moment, la voix du blessé prononça en s'accroissant plus aiguë :

— Le bourreau se nomme de Jozères. La victime s'appelait Jacques Cardoze.

Nicole était une vigoureuse fille qui eût bien vite fait de dégager sa tête des mains qui la tenaient. Elle recula

vivement de quelques pas tout en disant d'un ton moqueur :

— Cessez donc vos gentilleses, monsieur, et laissez-moi écouter. Croyez-vous que j'aie eu besoin d'attendre qu'on m'apprenne votre nom pour savoir qu'il est question de vous? Il m'a suffi de vous regarder... depuis un quart d'heure que vous êtes là... sans plus de forces qu'un torchon mouillé.

Si prompt qu'elle eût été à se débarrasser de l'obstacle qui l'empêchait d'entendre, elle avait pourtant perdu la phrase qui citait le nom de son père. M. de Jozères s'aperçut aussitôt du résultat qu'il venait d'obtenir et il s'avança encore vers la Cardoze.

— A bas les pattes ! cria-t-elle en croyant qu'il allait renouveler sa tentative.

— Non, ne crains rien. Réponds-moi : Aimes-tu l'argent, ma fille ? dit d'une voix précipitée le magistrat qui voulait, avant que le fou parlât encore, avoir conclu le marché qu'il avait à proposer.

— Si j'aime l'argent ? Parbleu ! oui, beaucoup !

— Je te donne dix mille francs, si tu consens à quitter la maison pendant une heure.

— Non, fit-elle sèchement.

— Vingt mille !

— Pas plus... Mais, si vous le voulez bien, je vous ferai, à mon tour, une proposition ?

Jusqu'à ce jour le procureur n'avait vu en Nicole qu'une fille coquette et facile à la séduction. Au ton froid et résolu dont elle venait de ponctuer sa phrase, elle se révéla complètement à lui sous sa mauvaise et énergique nature, et il comprit qu'il lui fallait traiter de puissance à puissance.

— Voyons ta proposition ? dit-il.

— Au lieu d'aller me promener pendant une heure

pour les vingt mille francs que vous m'offrez, je vais monter là-haut.

— Avec moi?

— Avec vous, si le cœur vous en dit.

— Et ensuite?

— J'écouterai jusqu'au bout ces divagations de M. d'Armangis qui vous font tant frémir...

— Et puis?

— Alors, comme je saurai pourquoi je traite avec vous, je baserai mon prix en conséquence. De cette manière, je ne risquerai pas de faire un marché de dupe.

Depuis qu'il se savait en présence d'un être aussi corrompu que lui-même, le sang-froid était revenu au coquin et son avarice, reprenant peu à peu le dessus, ramenait avec elle la réflexion. L'effroi lui avait un instant fait oublier le motif qui l'avait amené dans cette maison, c'est-à-dire de savoir si c'était M. de Saint-Dutasse qui avait été transporté blessé sous le toit du docteur. Or, pendant que lui perdait son temps, le chevalier gagnait toujours du terrain, emportant ce fameux reçu qu'il avait volé.

En une seconde, de Jozères analysa clairement sa situation et se dit :

— Le plus sérieux danger est celui qui me menace du côté de Saint-Dutasse, car cet homme tient une preuve en main à l'appui de sa dénonciation.

A côté de ce péril, combien était médiocre le risque auquel l'exposaient les suites de la folie de M. d'Armangis! Qu'était-ce après tout? Une accusation portée par un malade en délire, et qu'il s'empresserait de rétracter quand il aurait recouvré sa raison. Restait donc le témoignage de Nicole, qui répéterait les propos du blessé. Pourrait-on un instant croire cette fille, mal notée pour avoir quitté le domicile paternel au bras d'un amant,

quand elle oserait accuser un magistrat honoré de l'universelle considération?

— Oui, se disait-il, l'accusation de Nicole me perdrait si elle était appuyée du reçu volé par Saint-Dutasse. Sans ce papier, ce ne sera plus qu'une infâme calomnie d'une créature perdue. Ainsi le plus important est de rattraper le chevalier.

Toutes ces réflexions, si longues à détailler, s'étaient succédé, rapides comme l'éclair, dans son cerveau. Ce fut donc immédiatement qu'il répondit à Nicole :

— Ah ça ! ma fille, où vois-tu un marché de dupe ? Et, d'abord, à quel propos ce marché ? J'ai voulu te faire gagner vingt mille francs... Tu n'en veux pas... A ta guise, mon enfant. J'allais payer un peu cher un mouvement de curiosité... tu m'as fait remarquer à temps ma niaiserie... Grand merci ! ma belle.

Et il marcha vers la porte de sortie en disant d'un ton fort dégagé :

— Une autre fois, n'ouvre pas la bouche aussi grande quand on t'offrira un bon morceau... Adieu ! grosse gourmande !

Au moment de partir, il s'arrêta et revint à la Cardoze, qui n'avait fait aucun geste ni prononcé un mot pour le retenir.

— Tiens, ajouta-t-il, je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai retiré ma parole. Je t'ai offert vingt mille francs et je ne me dédis pas. Le jour où tu en auras envie, fais le voyage de Sedan et viens, dans mon cabinet, me conter à l'oreille ce que M. d'Armangis aura pu inventer dans son délire... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

Nicole le regarda dans les yeux, et, avec un accent dont il serait impossible d'exprimer la triviale insolence :

— Ouais ! fit-elle. Si j'ai la bouche trop grande, vous avez le bec trop pointu, vous. Il paraît que vos plumes

ont séché depuis tout à l'heure que vous étiez là, dans le coin, comme une poule mouillée... Vous voulez vous envoler?... Eh bien, envolez-vous... je ne vous retiens pas... bon voyage!

Sous cette grossière ironie se cachait une si franche menace que M. de Jozères sentit un frisson lui courir dans le dos.

A son tour, la fille avait marché vers la porte qu'elle tira toute grande en disant :

— La cage est ouverte, prenez votre vol, mon bel oiseau.

Le bel oiseau était maintenant beaucoup moins pressé de sortir. Il comprenait bien que la Cardoze, déçue dans la cupide espérance de lui extorquer son argent, se proposait de prendre sa belle, mais il s'efforçait vainement de deviner le coup de Jarnac qu'elle lui ménageait. Tout en essayant de faire bonne contenance, il voulut tâter le terrain et, sans penser que c'était déjà une imprudente concession, il se mit à parlementer.

— Voyons, mauvaise boudeuse, que demandes-tu donc? dit-il d'un ton moins superbe?

— Moi? Est-ce que j'ai demandé quelque chose? N'est-ce pas vous qui, tout effarouché aux premiers cris du malade, m'avez subitement proposé vingt mille francs pour aller me promener une heure dehors?

— Et là-dessus ta tête s'est montée.

— Dame! je voyais si bien la vôtre qui déménageait, répliqua-t-elle en riant.

Le justicier se laissa prendre à cette gaieté et ajouta sur le ton plaisant :

— Pourquoi, pendant que tu étais en train, ne t'es-tu pas imaginé que j'allais t'offrir...

Il s'arrêta pour chercher une phénoménale somme à énoncer.

— ... Que j'allais t'offrir... cent mille francs, par exemple !

Nicole remua la tête.

— Oh ! non, dit-elle, je n'ai pas pensé à vous demander pareil chiffre...

— Il n'aurait plus manqué que cela ! ricana le procureur, tout enchanté de cette déclaration qui rassurait agréablement son avarice.

Mais, d'un petit ton bien doux, bien calme, elle continua sa phrase que le maître pingre, en la croyant finie, avait interrompue.

— Non... pas cent mille francs... parce que le potage serait trop maigre... Rien que ce que je sais déjà vaut beaucoup mieux.

A cette conclusion aussi inattendue que nette, qui lui prouva combien il avait eu tort de vouloir jouer au fin, le dupé fut pris d'une rage folle d'étrangler celle qui le tenait en son pouvoir. Mais domptant sa fureur, il éclata d'un faux rire, et haussant brusquement les épaules :

— Tu es folle ! s'écria-t-il.

Sans paraître avoir remarqué sa sourde colère, Nicole prit son air naïf et répondit avec un niais accent d'ingénuité :

— Au fait, il est fort possible que je me trompe sur le vrai prix de ce que raconte M. d'Armangis... Voulez vous faire une chose fort simple?... Prenons des arbitres. Je vais aller réveiller une douzaine d'habitants qui écouteront avec nous... Cela vous convient-il ? Pour bien estimer au juste la valeur des phrases, nous ne manquons pas de gens dans le pays... tels que le notaire, le juge de paix, le brigadier de gendarmerie.

A mesure qu'elle lui montrait le dessous de ses cartes, M. de Jozères avait blêmi. Il venait enfin de comprendre que, dans son dépit de ne pouvoir le dépouiller d'une

énorme somme, la Cardoze était bien décidée à le perdre. S'il s'était dit que les divagations de M. d'Armangis rapportées par une fille tarée n'obtiendraient aucune créance; il était obligé de s'avouer qu'elles auraient une sérieuse importance quand elles seraient attestées par des témoins honorables. Il se résigna donc à baisser pavillon, mais il voulut n'avoir pas l'air de céder à la crainte.

— A mon avis, dit-il en tâchant de sourire, tu risquerais fort de déranger bien inutilement tes fameux experts; car, tu le vois, M. d'Armangis a fini de hurler les incroyables calomnies que lui soufflait le délire... il se tait maintenant... la prostration a eu enfin raison de la folie.

Au lieu de répondre à cette observation, la Cardoze s'était dirigée vers l'escalier. Sur la première marche, elle se retourna pour demander d'un ton bref :

— Venez-vous ?

Puis, d'une voix moqueuse :

— Allons, décidez-vous, continua-t-elle. Bien que vous connaissiez d'avance tout ce que va nous dire notre fou, qui sait s'il ne nous lâchera pas aussi quelque bon secret, inconnu de vous, dont un finaud de votre force sait toujours tirer parti? Vous trouverez ainsi un moyen de rentrer dans votre argent.

A son troisième pas pour la suivre, M. de Jozères s'arrêta tout net.

— Et de Saint-Dutasse? se dit-il en pensant à cet autre danger qui planait sur lui.

Sous la pression d'impérieuses circonstances ou dans certaines situations trop tendues, il arrive parfois que l'esprit s'éclaire soudainement et voit, en une seconde, ce que la réflexion n'avait pu parvenir à lui révéler. Tel fut le cas du procureur. Dans le premier trouble où l'avait jeté la découverte du vol de son reçu par le chevalier, il s'était lancé à la poursuite du pique-assiette sans même se

demander si tant de hâte était bien nécessaire. A présent que sa rencontre avec la fille de Jacques avait tourné ses angoisses sur un autre point, il comprit mieux sa position à l'égard de M. de Saint-Dutasse et reconnut que, pour le moment du moins, il n'avait rien à craindre du détenteur de sa signature. En un mot, qu'il n'y avait pas encore pressant péril en la demeure.

En dérochant ce papier, l'intention du chevalier ne pouvait avoir été de livrer les coupables à la justice, car, si tel eût été son dessein, il l'eût exécuté dès le début de son détournement, alors que Jacques Cardoze vivait encore et qu'une telle preuve devait soustraire ce malheureux à l'échafaud. Donc, si de Saint-Dutasse n'avait pas employé ce reçu au salut d'un innocent, ce n'était pas pour aller bêtement le porter à la justice quand il n'était plus temps... et, surtout, avant d'avoir proposé aux intéressés de le lui racheter.

L'utilité de ce vol ne s'expliquait que de deux manières : ou pour sauver Jacques ou pour s'en faire des rentes... Or, il avait laissé mourir le garde... Donc, son vrai but était d'en tirer profit. Tant que de Saint-Dutasse n'aurait pas proposé de transaction, on n'avait encore rien à craindre de lui. Il ne devenait menaçant que le jour où, sa proposition faite, on aurait refusé de l'accepter.

Telle fut la réflexion qui se présenta à l'esprit du magistrat au moment où Nicole, déjà parvenue à moitié de l'escalier, se retourna pour lui crier en le voyant hésiter :

— Décidément, venez-vous?

— Me voici, répondit-il, enfin résolu, en gravissant les marches.

Autre point à éclaircir : En quoi avait-il besoin d'aller écouter le malade en délire? Il savait que son secret appartenait maintenant à la Cardoze par le peu qu'en avait prononcé M. d'Armangis. Le blessé ne pouvait seu-

lement que le compléter par des détails... et ces détails importaient peu, du moment, comme on dit, que la mèche était éventée. Ne valait-il pas mieux, tout de suite, demander à cette fille quel prix elle réclamait de son silence et accepter ses exigences, si exagérées qu'elles pussent être? Oui, mais il ne faut pas oublier que Jacques avait payé pour le crime des autres. En apprenant l'exécution du garde qu'il avait livré au bourreau, la Cardoze ne pouvait-elle pas se prendre pour le procureur d'une si féroce haine que, repoussant toute somme offerte, elle aimât mieux venger la mort de son père en perdant de Jozères? Donc il tenait à se trouver là pour faire face à l'orage plutôt que de le laisser éclater derrière lui.

Si le magistrat, comme il l'avait fait remarquer à Nicole, avait cru vraiment que M. d'Armangis ne parlerait plus et que la prostration avait enfin eu raison de la folie, il dut reconnaître, en pénétrant dans la chambre du blessé, qu'il s'était bercé d'un très-vain espoir.

La démence furieuse qui couvait sous le crâne de M. d'Armangis allait éclater en une terrible explosion au plus petit choc qui ébranlerait ce cerveau en feu. Assis sur son séant, la tête posée entre ses mains, les coudes sur ses genoux, et les jambes repliées, le malheureux se tenait, pour le moment, muet et immobile, fixant de ses yeux tout étincelants de fièvre un coin de la chambre, comme si, là, dans sa démence, il voyait quelque redoutable personnage. Telle était son attention à regarder ce point de la pièce que les deux écouteurs entrèrent sans qu'il détournât la tête.

— Hein? dit tout bas la Cardoze, êtes-vous toujours d'avis qu'il doit s'être endormi?

A la vue du malade, M. de Jozères avait blêmi. Il lui fallait renoncer à ce que rien pût arrêter la crise qu'il annonçait.

— Que va-t-il révéler? se demanda-t-il avec un frisson d'effroi.

Sans la moindre émotion, presque gaie, Nicole avait été prendre deux chaises qu'elle approcha du chevet.

— Là, fit-elle, asseyons-nous d'abord et attendons qu'il lui plaise de nous conter ses petites affaires.

Puis elle se reprit pour dire au procureur en lui souriant :

— ... Ou plutôt vos petites affaires, car vous m'avez tout l'air d'occuper une large place dans la pensée de M. d'Armangis.

Et, s'asseyant sur une des chaises, elle lui désigna l'autre en continuant d'un ton impératif :

— Venez ici... et faisons bien nos conventions.

M. de Jozères obéit ; mais, malgré lui, comme s'il craignait que le moindre bruit amenât l'accès du malade, il marcha sur la pointe du pied.

— Oh ! oh ! Est-ce que vous craignez d'écraser des œufs? demanda la fille railleuse, sans même se donner la peine d'assourdir un peu le son de sa voix.

— Ne faut-il pas épargner autant que possible une souffrance à ce malheureux qu'un rien peut irriter? souffla le bon apôtre d'un air attendri.

Elle le regarda en riant :

— Tiens ! fit-elle, c'est sans doute dans l'escalier que vous avez ramassé cette sensibilité-là ? Vous ne la possédez pas, tout à l'heure, en bas, quand vous avez eu un moment la pensée de m'étrangler.

Comme le robin allait protester, elle l'arrêta d'un geste brusque, pour ajouter :

— Non, pas de comédie entre nous. Parlons vite et bien. Regardez l'horloge. Quelle heure est-il ?

— Bientôt cinq heures du matin.

— Bon. Maintenant écoutez-moi. A six heures du matin,

c'est-à-dire dans une heure d'ici, vous me devrez cinq cent mille francs.

A ce chiffre, M. de Jozères fit un saut sur son siège en répétant d'une voix étranglée.

— Cinq cent mille francs !

— Ni plus ni moins.

— Crois-tu donc qu'on ait une pareille somme en poche ? bégaya l'avare en essayant de parlementer.

— Oh ! je vous ferai crédit.

Cette réponse donna-t-elle au coquin l'espérance de pouvoir plus tard esquiver le paiement ? il faut le supposer, car, sans marchander plus longtemps, il demanda d'un ton qui s'était subitement raffermi :

— Et toi, pour une si grosse somme, quel engagement prends-tu envers moi ?

— Je m'engage à avoir complètement oublié à six heures tout ce que M. d'Armangis aura dit pendant les soixante minutes qui vont s'écouler.

Ce que désirait le plus le magistrat c'était de se mettre à l'abri de la vengeance de la Cardoze aussitôt qu'elle apprendrait l'exécution de son père et la part qu'il avait prise à sa condamnation.

Il secoua donc la tête d'un air de doute en disant :

— Oh ! oh ! tout... tu oublieras tout ?

— Oui, tout.

— Sans exception ?

— Sans nulle exception.

— Mais si tu te repentais du marché, te croirais-tu dégagée de ta parole ?

— Non, ce qui aura été convenu restera convenu, appuya la fille.

Elle achevait quand l'horloge se mit à tinter lentement les cinq coups.

— Est-ce oui ou non ? demanda impérieusement Nicole.

— Oui, prononça vite le procureur.

— Bien. Alors la convention commence, ajouta-t-elle en se retournant vers le lit.

Le regard toujours fixé sur le même point, M. d'Armangis n'avait pas changé de position. Seulement ses lèvres s'agitaient comme s'il se parlait à lui-même.

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! fit la Cardoze, il ne faut pas qu'il garde cela pour lui, le cachottier ! Je tiens à ce qu'il cause tout haut. Attention ; je vais faire partir la détente.

Et, se penchant au-dessus de la couche, la terrible créature, sur le même rythme et avec le même accent qu'avait pris M. d'Armangis quand il avait prononcé ces mots, lui cria à l'oreille :

— Têtes à vendre ! têtes à vendre !... Voilà le marchand de têtes !

De même que l'étincelle qui fait sauter la mine, cette phrase détermina la crise. Un frémissement, horrible de douleur, secoua le malheureux dans tout son être. Il se redressa pantelant, l'œil sinistre, les dents serrées, le cou tendu en avant, mais le regard toujours pointé dans la même direction.

— Chut ! chut ! fit-il d'un ton bref.

Et, tremblant, il continua de regarder dans le plus profond silence.

Nicole, après sa phrase criée à la victime, était revenue s'asseoir auprès de M. de Jozères.

— Hein ? souffla-t-elle, quand je vous disais que j'allais faire partir la détente... croyez-vous que j'aie réussi ?

Celui-ci secoua la tête, puis, après un petit temps passé à observer M. d'Armangis, il dit à son tour :

— Il paraît que, dans son délire, il voit quelqu'un qui lui fait peur.

— C'était plus drôle quand il se trémoussait... Enfin attendons... sans doute que celui qu'il guette va lui rendre son galoubet, murmura cyniquement la Cardoze d'un ton désappointé.

En effet, le malade devait apercevoir un fictif personnage dont l'approche l'épouvantait, car il répéta d'une voix basse que saccadait une indicible terreur :

— Chut ! taisez-vous !... Peut-être qu'il passera sans nous découvrir... Votre robe blanche va nous trahir... Mettez-vous derrière moi... Chut !... Non, il ne se doute de rien : ce n'est pas pour nous qu'il est sorti à pareille heure nocturne. Il doit se rendre à quelque rendez-vous de Nicole... Chut ! chut !

Et M. d'Armangis se tint dans l'immobilité la plus absolue pour que le moindre mouvement n'éveillât pas l'attention de celui qu'il regardait venir.

— Que dit-il donc ? se demanda M. de Jozères qui, dès les premiers mots, avait tendu une oreille curieuse à cette révélation d'un fait entièrement inconnu pour lui.

De son côté, la Cardoze avait vivement dressé la tête en entendant encore prononcer son nom.

— Un rendez-vous de Nicole ? se dit-elle. Ah ça, je suis donc fourrée dans toutes les histoires. A sa première crise, il contait que M. de Saint-Dutasse lui avait cherché noise pour avoir mon adresse... A présent voilà que je suis d'un rendez-vous... Avec qui donc ?

Et, fort intriguée, elle se remit à écouter de plus belle M. d'Armangis, qui avait repris, d'un ton toujours bas, mais maintenant plus précipité :

— Nous sommes découverts ! c'est votre robe blanche qu'il a vue dans l'ombre... il vient à nous ! fuyez, fuyez vite, laissez-moi affronter sa colère... Il va me tuer, dites-vous ? Tant mieux ! que fait la vie à celui qui n'est pas parvenu à toucher votre cœur...

A mesure que l'insensé avait parlé, son accent s'était fait de plus en plus triste. Tout à coup sa voix éclata joyeuse, vibrante de passion pour s'écrier :

— Tu m'aimes ! Tu ne veux pas que je meure ! Tu me demandes de me conserver à ton amour... Non, laisse-moi mourir pour toi... Fuis, fuis, pendant que je tomberai sous ses coups... car il doit être armé, lui !

Après ce dernier mot, M. d'Armangis poussa une sauvage exclamation d'étrange surprise, puis, regardant son poing qu'il crispait autour d'un invisible objet, il s'écria :

— Un couteau !!!... donne !

Sa voix devint haletante pour continuer :

— Tu le hais, n'est-ce pas ? Tu le hais et tu m'aimes?... Répète-moi encore que tu m'aimes!... Oui, alors ne fuis pas... Reste sans crainte.

Et avec un clat de son rire strident, il dessina du poing, dans le vide, le geste d'un homme qui poignarde son ennemi.

— Oh ! oh ! murmura Nicole, qui avait compris l'horrible éloquence du geste, voilà un mari qui a passé un vilain quart d'heure ! Quel était-il donc ? Un rude amoureux, tout de même, que ce M. d'Armangis. Il n'y va pas de main morte avec son petit air sainte-nitouche.

Elle interrompit subitement son monologue pour se dire tout étonnée :

— Tiens ! on croirait vraiment que cela fait jubiler le magistrat.

En effet, suivant cette expression, M. de Jozères jubilait d'une immense joie. Nicole ne croyait pas autant être dans le vrai quand, au moment du pacte, elle lui avait dit que, peut-être, dans les révélations de M. d'Armangis, il découvrirait quelque mystère qui lui fournirait le moyen de rentrer dans son argent. Avant même que le malade eût fini de parler, le procureur avait deviné.

— C'est donc ce jeune homme qui a tué M. de Gabrinoff! pensait-il en découvrant cette complicité qu'il n'avait jamais soupçonnée.

Et lui, qui avait déjà obtenu un million dans cette affaire, se promettait d'en tirer encore un second en exploitant à fond ce secret surpris. L'immense fortune de M. d'Armangis lui apparaissait comme une mine où il se proposait de puiser, et cette agréable perspective avait amené sur sa face cette satisfaction que la Cardoze avait surprise au moment même où il était en train de se dire :

— Oui, Nicole avait raison, je rentrerai dans mon argent... et avec un beau bénéfice.

Après un très-court silence, le fou s'était remis à parler. Il commença par imiter le son du glas funèbre des cloches qui annoncent une messe mortuaire, et, tout en scandant sa phrase de ce bruit, il poursuivit d'une voix lente et solennelle :

— Don, don ; don, don ; venez tous... don, don... venez assister aux funérailles... don, don... de M. comte Iwan de Gabrinoff.

A ce nom, la Cardoze se tourna brusquement vers le procureur qui, s'attendant à sa surprise, l'avait guettée de l'œil.

— Mort ! fit-elle, M. de Gabrinoff est mort ?

— Depuis déjà six mois. Il a été trouvé assassiné dans son parc le jour même de votre dispari...

La fin du mot fut coupée par le convulsif ricanement de M. D'Armangis, qui continua sur le ton d'une farouche ironie :

— Oui... aux funérailles de M. de Gabrinoff assassiné... Ah ! ah ! la commode chose que la justice quand on a de l'argent... assassiné par son garde Jacques Cardoze !

Et le malheureux, se renversant sur les oreillers, se tordit en une épouvantable hilarité.

D'un seul bond Nicole s'était redressée devant le justicier, l'œil sombre et la face pâle.

— Est-ce vrai? On a osé accuser mon père! demanda-t-elle d'un ton qui n'annonçait encore qu'une violente indignation.

— Oui... Jacques a passé en jugement, avoua le procureur, se préparant à tenir tête à l'orage.

— Et il a été acquit...

Au lieu d'achever le mot, la Cardoze poussa tout à coup un cri bref, féroce, effrayant. Puis elle recula de trois pas, la figure convulsée, les lèvres frémissantes, les mains crispées dans sa chevelure.

En sa mémoire venait subitement de surgir tout ce que l'insensé avait dit, alors que, d'en bas, elle écoutait avec M. de Jozères dans le vestibule. Elle se souvenait du magistrat lui bouchant les oreilles quand le malade allait prononcer les noms du bourreau et de la victime. Puis elle crut encore entendre le jeune homme criant : « Têtes à vendre! » ce cri qu'elle avait répété en riant... Elle avait, en une seconde, compris l'horrible vérité sur le sort de Jacques, de ce père auquel, depuis six mois, elle n'avait pas un moment songé et qui, maintenant, apparaissait à son souvenir avec ces mille preuves de bonté, d'affection et de dévouement qu'il lui avait sans cesse prodiguées.

A pas lents, comme le tigre qui va s'élancer sur sa proie, elle revint vers de Jozères qui, en la voyant s'approcher, fit appel à tout son sang-froid. Pour lui le moment était critique. S'il ne détournait pas la colère de cette fille, elle allait dans le village chercher les témoins dont elle l'avait menacé... grave péril pour lui, car, d'un seul coup d'œil, il avait constaté que M. d'Armangis était dans le maximum du délire.

Se mettant en face du procureur, la Cardoze, dont le

regard plongeait dans ses yeux, lui dit sur un ton qui tremblait d'une rage contenue :

— Est-ce que, tout à l'heure, cet homme ne vous appelait pas le marchand de têtes ?

Il y avait, dans cette seule question, cent phrases que le misérable comprit d'un seul coup. Sa réponse fut absolument du même genre :

— Votre père a avoué, dit-il.

En ces quatre mots, Nicole, en eût-elle encore douté, apprenait tout : arrestation, jugement, exécution.

Elle ne s'attendait pas à cette laconique réponse qui, la surprenant, la mit brusquement sur une autre voie que celle qu'elle voulait suivre à l'égard du robin.

— Avoué ? dit-elle ; mensonge !!!

— Avoué en plein tribunal, appuya de Jozères qui, tout effrayé qu'il était, se montrait calme.

— Vous mentez !

— Cent personnes vous l'attesteront.

Et, mettant alors la main à sa poche, il en tira le journal de la veille qu'il avait emporté en partant de Sedan pour se rendre au château de Gabrinoff. Il le lui tendit ouvert et désignant une place du doigt :

— Lisez, dit-il.

Le regard de Nicole rencontra ces lignes :

« Aujourd'hui doit avoir lieu l'exécution de Jacques »
» Cardoze, l'assassin du comte de Gabrinoff. Au moment »
» où nous mettons sous presse, ce misérable, qui a refusé »
» les consolations de la religion, vient de renouveler »
» l'aveu de son crime qu'il avait fait en plein tribunal. »

Sans avoir bronché à cette lecture, la fille du supplicié rendit le journal en demandant d'une voix brève :

— Comment se fait-il que mon père ait avoué un crime commis par d'autres ? Mme de Gabrinoff et l'homme qui est là couché ne sont-ils pas les assassins ? Pourquoi la

justice... vous, par exemple, n'avez-vous pas poursuivi les coupables?... Quel est ce million dont ce fou a parlé? L'aviez-vous donc reçu pour faire payer à mon père le crime des autres?

Une merveilleuse inspiration arriva subitement au fourbe personnage, qui répondit avec aplomb :

— Avais-je besoin de me charger de perdre Jacques, puisqu'il avouait?

— Mais il était innocent.

— Oui, déclara effrontément le coquin.

— Alors pourquoi cet aveu?

Le procureur secoua la tête tristement et, à son tour, regarda la Cardoze dans les yeux en lui disant d'un petit ton doux :

— Ne le devines-tu pas? Ne t'es-tu pas demandé quelles conséquences pouvait avoir ta disparition du château de Gabrinoff au moment même où son maître venait d'être assassiné? On t'a cherchée partout et en voyant que tu ne revenais pas...

— Je vous jure que j'ignorais la mort violente de M. de Gabrinoff.

— Perrier ne t'en a rien dit?

— Jamais... Pas un mot.

— Enfin, bref, ton absence t'a fait accuser... Chacun t'a crue coupable... Ton père comme les autres... Alors, pour te sauver, il s'est sacrifié... et il a avoué.

Le regard farouche de Nicole avait peu à peu perdu son éclat. Aux derniers mots du procureur, ses yeux eurent un nerveux frémissement des paupières, puis deux grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles.

— Je suis sauvé ! pensa de Jozères à cette preuve d'attendrissement.

Le premier moment de fureur de cette fille passé, le madré drôle sentait que le danger était en grande partie

conjuré. Il coupa court au plus vite à ces premières explications pour en aborder de nouvelles, mais d'un ordre tout différent, et faire vibrer en Nicole une autre corde que celle de la sensibilité inattendue qui ne pouvait durer longtemps chez cette nature mauvaise. Il continua donc, sur le même ton doucement protecteur qui venait de lui réussir :

— Tu le vois, la grande émotion que j'ai montrée aux premiers mots de M. d'Armangis... émotion que tu as prise pour de la terreur... n'était autre qu'une preuve de l'intérêt que tu m'inspires. J'ai été saisi d'une douloureuse appréhension à la pensée que tu allais apprendre, tout à coup et sans ménagements, cette catastrophe que tu ignorais. C'était pour t'éviter un aussi terrible coup que j'ai voulu t'éloigner de cette maison... que j'ai tenté de te fermer les oreilles quand un nom a été révélé... que j'ai hésité jusqu'au dernier moment à te suivre dans cette chambre où je savais d'avance devoir être le témoin de ta navrante douleur.

Tout cela avait été débité avec un accent ému par le magistrat. Malheureusement, en voulant trop prouver, il avait dépassé le but. A mesure qu'il parlait, la Cardoze avait relevé la tête et, dans son regard que n'obscurcissaient plus les pleurs, une ironique expression était venue luire. Au lieu du remerciement auquel de Jozères s'attendait, elle lui fit entendre un rire sec que suivit cette triviale exclamation :

— Gros farceur ! va !

Et, avant qu'il pût protester, elle se leva de la chaise sur laquelle, à sa minute d'émotion, elle s'était laissée tomber et s'avança pour lui dire sous le nez :

— Gros farceur... oui. Pendant que vous êtes en train de me débiter vos balivernes, pourquoi n'ajoutez-vous pas

tout de suite que c'est toujours par intérêt pour moi que vous avez consenti aux cinq cent mille francs?

A cette riposte qui le mettait au pied du mur, de Jozères garda bonne contenance et répondit d'un petit ton dégagé :

— Oh! j'ai fait cette promesse sans y attacher la moindre importance.

La voix de Nicole devint tout à coup railleusement menaçante :

— Oui-dà! dit-elle. Je vous préviens que vous jouez un vilain jeu, mon cher homme. Si, maintenant, vous vous livrez au doux espoir de ne pas payer plus tard, il faut renoncer bien vite à cette fort dangereuse idée, car, je vous le jure, vous payerez bel et bien... et tout heureux encore d'en être quitte à si bon compte.

Il y avait tant de farouche résolution dans le geste dont elle avait ponctué sa fin de phrase, que le procureur perdit net l'aplomb qu'il avait retrouvé depuis l'attendrissement passager de la fille du supplicié.

— Ah! poursuivit-elle, vous les avez d'un fort calibre, vos plaisanteries!... Par intérêt pour moi, dites-vous?... Non, digne monsieur, je n'en crois rien. Il vous faut conter la chose à une autre, mais pas à celle qui vous a vu tremblant comme un lièvre quand M. d'Armangis allait dire la mauvaise marchandise que vous avez dans votre sac. Mon père a avoué... pour me sauver, assurez-vous... et on l'a envoyé à l'échafaud... Soit! Mais, dans cette affaire, vous avez dû commettre quelque terrible infamie que vous vous êtes fait grassement payer par les vrais coupables... Vous payerez donc à votre tour, et rubis sur l'ongle, je vous le promets.

Au fond, les révélations du blessé n'avaient pas encore assez compromis M. de Jozères pour qu'il se crût tout à fait au pouvoir de son adversaire. Il se raidit donc contre

les menaces qu'on lui faisait entendre et répondit toujours carrément :

— Une infamie, dis-tu ? Où la vois-tu donc ? Et, je te le demande encore, pourquoi les coupables m'auraient-ils payé leur salut quand l'aveu de Jacques les mettait complètement à l'abri ?

Ce fut M. d'Armangis qui fournit la réponse à cette question. Après être resté silencieusement affaissé sur le lit, le malade, qu'ils avaient cessé de surveiller, venait de se redresser lentement. La tête penchée sur le côté et tendant l'oreille comme s'il écoutait une confidence, il murmura subitement à mi-voix :

— Ne crains rien, poltron. Personne ne te soupçonne et tu ne cours aucun danger... crois-en ta Berthe aimée. Moi, j'étais perdue ce matin par une déposition à propos d'une montre égarée, mais j'ai payé un million le silence de M. de Jozères... Sois tranquille, il ne me trahira pas ; je le tiens. Demain matin, sur son conseil, je dois visiter Jacques dans sa prison... Je lui avouerai que c'est moi qui, aidée par Nicole, ai tué mon mari. Je connais le garde, il se sacrifiera par dévouement pour moi et par amour pour sa fille... Lui mort, rien ne pourra plus nous accuser de ce crime.

A la fin de cette confidence qu'il semblait recueillir, le fou répéta tout frémissant de joie :

— Rien ! non rien !

Puis, tout à coup, sa figure se convulsa sous l'impression d'un soudain effroi et il ajouta d'une voix brisée :

— Et la conscience???

En prononçant ces mots, il retomba encore sur sa couche, mais, cette fois, évanoui. La crise venait de cesser.

— Eh bien, demanda la Cardoze, vous donnerez-vous toujours pour un innocent agneau ? Franchement, est-ce

que vous croyez, cher monsieur, que ce secret-là ne vaut pas cinq cent mille francs ?

Tout en parlant, elle surprit un regard jeté par le usticier sur le malade sans connaissance.

— Oh ! oh ! fit-elle railleusement, ne vous dites pas que, le transport étant fini, vous n'avez plus de risques à courir... Erreur grave !... Car je n'ai pas si bien vidé la fiole qu'il soit impossible de se procurer une seconde séance devant témoins.

Et, en articulant bien les mots, elle répéta :

— Devant témoins, vous me comprenez.

Plus pâle qu'un mort, M. de Jozères, d'une main tremblante, montra l'horloge qui commençait sa sonnerie et bégaya :

— Voilà six heures !... Nicole, tu as promis qu'à ce moment tu aurais tout oublié !

— Alors vous payerez ?

Ce fut un rude moment à passer pour l'avare pèlerin qui, forcé de s'exécuter, fit un signe affirmatif.

— Bien ! dit la fille. Mais comme, au moment de lâcher les écus, votre excellente bonne volonté pourrait faiblir, je vous avertis que, pour vous donner un peu de cœur à la chose, je ferai rafraîchir votre zèle par Mme de Gabri-noff... Elle est trop compromise dans l'affaire pour n'avoir pas intérêt à ce que vous payez gentiment.

— Tu comptes dire à la comtesse que tu sais tout ? s'écria le robin à cette nouvelle complication.

— Oui, quand je la verrai... dans quelques heures.

— Tu veux donc te rendre à son château ?

— A quoi bon ? Elle va venir ici. Perrier est allé la chercher.

Le procureur fit un bond de surprise.

— Quoi ! fit-il vivement, ici ? dans quelques heures, dis-tu ? A quel moment juste ?

— Si elle est partie aussitôt que prévenue par le docteur, elle arrivera entre huit et neuf heures.

Le digne homme crispa les poings et grinça d'une voix désespérée :

— Je n'aurai jamais le temps !

— Le temps de quoi ?

Le magistrat se consulta un court moment, puis il vint à Nicole, qui se tenait debout, appuyée d'une main sur la petite table où se trouvait placé le flacon de cette potion calmante que Perrier avait recommandé de faire prendre par cuillerées au malade, quand il demanderait à boire.

— Écoute, fit-il. Tu veux voir Perrier riche ?

— Oui, et je l'épouserai quand il pourra me donner tout ce luxe que j'ambitionne. Dans le commencement, je n'ai pas le docteur, mais, peu à peu, je m'y suis attachée... Comment ? je n'en sais trop rien... c'est peut-être par remords. Hein ! cela vous étonne fort, n'est-il pas vrai ?... Que voulez-vous ? Si mauvaise que je puisse être, il me passe comme cela, de temps à autre, de bons sentiments et, parfois, je me surprends à croire que je serais capable d'un grand dévouement... Oui, Perrier m'a inspiré un remords. Cet homme, luttant contre une épouvantable misère, n'avait qu'un but : la science. Jusqu'à vingt-huit ans, toujours travaillant, sans cesse préoccupé de son art, il n'avait eu d'autre maîtresse que l'étude... C'est alors que je suis entrée dans sa vie... Qui sait si, sans moi, il ne serait pas devenu un homme célèbre et honoré ?... Qu'adviendra-t-il parce que je me suis rencontrée sur sa route ? l'avenir en décidera... L'amour insensé qu'il a pour moi l'aveugle, mais, moi que la passion n'étouffe guère, je vois clair et j'ai la conscience que j'ai perdu cet homme... Donc, à défaut de cette célébrité et de cette considération qu'il n'obtiendra plus, je veux qu'il soit riche ! Ma tyrannique volonté le poussera

impitoyablement sur la route de la fortune. Vos cinq cent mille francs seront pour lui, rien que pour lui... Je lui dois bien un tel dédommagement à cet homme que j'ai pris studieux, naïf, honnête... pour en faire...

Et, après avoir un peu cherché sa fin de phrase, Nicole, riant au nez du procureur, ajouta :

— ...Peut-être un coquin comme vous !

M. de Jozères avala sans broncher le compliment et reprit aussitôt :

— Puisque tu veux voir le docteur devenir riche, laisse-moi te rappeler une de nos conventions. Te souviens-tu, il y a une heure, quand j'hésitais à monter ici, m'avoir dit ces mots : « Bien que vous connaissiez d'avance tout ce que va dire notre fou, qui sait s'il ne nous lâchera pas aussi quelque bon secret, inconnu de vous, dont un finaud de votre force sait toujours tirer parti. Vous trouverez ainsi un moyen de rentrer dans votre argent. »

— Oui, je l'ai dit... Après?

— Cet homme, dans sa fièvre, s'est avoué assassin... ce que j'ignorais... Il y a là une mine d'or à creuser. Seule, tu n'en saurais rien... ou presque rien tirer. Veux-tu t'en remettre à moi et me laisser faire ? L'heure actuelle est propice... plus tard l'occasion serait moins favorable... surtout quand il aura été rejoint par Mme de Gabrinoff. Réponds : consens-tu à me laisser agir?

La réponse de la Cardoze, à cette proposition, fut aussi prompt que laconique.

— Donc : Part à deux ? dit-elle.

— Oui, c'est convenu.

— Faites alors.

M. de Jozères interrogea aussitôt l'horloge d'un œil anxieux :

— Le temps marche toujours ! gronda-t-il d'un ton de dépit, et nous ne pourrions rien obtenir si le malade n'a

pas complètement retrouvé toute sa présence d'esprit avant l'arrivée de Mme de Gabrinoff.

— N'est-ce que cela ? fit Nicole.

Elle prit sur la table la fiole préparée par le docteur et la tendit au justicier en disant :

— Faites-lui avaler cela. C'est une potion que Perrier m'a dit devoir rendre le calme au blessé.

Au même instant, ce dernier s'agita sur ses oreillers et, sans ouvrir les yeux, d'une voix que n'irritait plus la folie, prononça ces deux mots :

— A boire !

X

.....
.....
Encore une fois, Mme d'Armegis s'interrompt à ce point de son histoire.

Francis, d'un geste de main, venait de lui couper la parole pour lui adresser cette question :

— Quand le malade demanda à boire, il avait retrouvé la raison ?

— Oui... mais il ne la recouvra bien entière qu'au bout d'une heure. Malheureusement c'était encore trop tôt, car, si grande diligence que j'eusse faite, je ne pus arriver à

temps pour arracher M. d'Armangis des rapaces griffes de M. de Jozères et de Nicole, en les empêchant de tendre à leur proie le piège dans lequel ils la firent tomber.

Cette interruption de M. de Valnac avait changé le fil des idées de sa sœur, qui bifurqua dans son récit en se faisant alors entrer personnellement en scène.

Au bout d'un court silence qui lui servit à rassembler ses souvenirs, elle continua ainsi :

Après avoir lancé le procureur à la poursuite de M. de Saint-Dutasse, une sorte de tranquillité relative avait succédé en moi à la peur qu'avait fait naître la découverte de la soustraction du reçu par le chevalier. Je m'étais donc couchée, et au bruit du vent qui, ce soir-là, secouait les arbres du parc, je m'étais endormie en songeant au robin courant la poste par un pareil temps.

Je fus réveillée en sursaut par la voix de ma femme de chambre qui, tout effarée, m'annonçait qu'un visiteur demandait à me parler. Nous étions alors à la fin d'avril, époque de l'année où les nuits sont déjà courtes. Il faisait donc grand jour et soleil levé quand je rouvris les yeux.

— Comment ai-je pu dormir si tard ? dis-je à cette fille qui, par son annonce d'une visite, m'avait donné à croire que la matinée était fort avancée.

— Bien tard ? répondit-elle, mais non, madame, il est à peine six heures du matin.

— Et quelqu'un se présente à une telle heure ! m'écriai-je étonnée.

— Il a tant insisté pour vous voir, tant répété que c'était de la dernière importance, que j'ai osé réveiller madame pour la prévenir de cette visite du docteur Perrier.

— Le docteur Perrier ? répétais-je fort intriguée en en-

tendant le nom de cet homme qui avait quitté le pays depuis six mois.

— Oui, madame, lui-même. Je ne sais pas d'où il arrive... ce n'est peut-être pas de bien loin... mais je vous assure que, d'où qu'il vienne, il n'a pas flâné en route, car son cheval est blanc d'écume et à peu près fourbu.

A ce détail, qui trahissait tout le sérieux du motif qui avait fait accourir le médecin à franc étrier pour me parler, je passai à la hâte une robe et je me rendis au boudoir où il avait été introduit. Cet homme n'alla pas par quatre chemins pour m'apprendre la cause qui l'amenait. Dès qu'il me vit entrer, il débuta franchement par cette sorte de laconique sommation :

— Madame, me dit-il, je viens vous chercher de la part de M. d'Armangis, fort grièvement blessé.

J'aurais pu répondre que je m'étonnais qu'il s'adressât directement à moi au lieu d'aller porter sa nouvelle au château même de son client, mais le docteur prévint cette objection en ajoutant :

— Si je suis arrivé tout droit à vous, madame, c'est parce que ce jeune homme, dans son délire, dit des choses que j'ai cru inutile de laisser entendre par d'autres que vous.

A la manière dont il avait appuyé sur sa phrase, la crainte me prit. De quoi le docteur était-il instruit ? Pour savoir à quoi m'en tenir, je renonçai à jouer au fin et je suivis Perrier sur le terrain où il m'appelait.

— Et qu'a pu avoir dit M. d'Armangis dans sa fièvre ? lui demandai-je en le regardant en face.

— Un de ces secrets qu'un galant homme, quand il l'a entendu, oublie tout aussitôt.

Cette réponse me fit respirer plus librement, car elle m'annonçait qu'il n'avait été question que d'amour dans

les involontaires confidences du malade. Au ton du médecin, j'avais deviné qu'il était sincère et qu'il n'en savait pas plus. Mais si M. d'Armangis n'avait encore rien révélé de dangereux, il se pouvait que cette heureuse chance ne persistât pas. De toute nécessité, il me fallait donc mettre au plus vite le fugitif sous ma surveillance.

— Vous venez sans doute de bien loin, docteur? demandai-je.

— De Blancey, à douze lieues d'ici. C'est le troisième relais de poste.

La conversation s'était si singulièrement engagée que je n'avais pas eu le temps, ni même la pensée, du reste, de demander de quel accident M. d'Armangis avait été victime. Je m'aperçus de cet oubli au même moment que me revint aussi le souvenir de M. de Saint-Dutasse qui, son compagnon de route, devait lui avoir prodigué ses soins, s'il n'était lui-même aussi blessé.

— Mais, dis-je à Perrier, une autre personne n'a-t-elle pas aussi écouté les indiscretions du malade?

Il parut se troubler légèrement, puis répondit après avoir hésité :

— C'est vrai, madame... j'ai ma sœur chez moi... mais elle est sourde.

Bien que le médecin, pendant six mois qu'il avait fréquenté le château, n'eût jamais soufflé mot de cette sœur, mon inquiétude à propos du pique-assiette m'empêcha de relever ce détail et j'ajoutai en insistant :

— Non, je vous parle du monsieur qui voyageait avec M. d'Armangis... il est resté auprès du blessé, n'est-ce pas?

— Oh! non, il avait trop hâte de décamper, dit le docteur avec un léger sourire.

... Je le regardai avec surprise.

— Ah ! fit-il, je m'aperçois, madame, que j'ai oublié de vous dire à quelle cause est due la blessure.

— C'est, je le suppose, à un accident de voiture.

— Pas du tout... à un duel.

— Un duel?... avec qui? m'écriai-je.

— Avec son compagnon de route, qui exigeait qu'il lui montrât une lettre dont il était porteur.

Depuis que le vol du reçu m'avait appris de quoi était capable de Saint-Dutasse, tout nouvel acte de cet homme devait m'effrayer. Un frisson me secoua en pensant quelle était cette lettre dont il était question. Je ne voulus pas donner l'éveil au médecin par trop de questions et, me réservant d'interroger d'Armangis, j'ajoutai aussitôt :

— Je pars avec vous.

Vingt minutes après, j'étais prête au départ et je montais dans ma berline avec Perrier, dont le cheval épuisé devait se reposer à l'écurie du château. Durant la route, le médecin n'ouvrit plus la bouche sur ce qu'avait pu dire M. d'Armangis. Il ne parla pas non plus de cette prétendue sœur sourde dont, de mon côté, le souvenir ne me revint pas à la mémoire pendant tout le trajet. Nous causâmes de lui, de ses projets, de son ambition. Il appuya sur sa misère qui l'avait fait aller courir la fortune à Paris et qui l'en avait chassé après une infructueuse tentative. Bref, malgré la secrète inquiétude qui me dévorait, le temps avait rapidement passé quand le docteur s'écria, en me montrant un clocher qui pointait à l'horizon :

— Tenez, voici Blancey !

Si près du but, le postillon redoubla de zèle et excita son attelage, qui nous emporta avec une telle rapidité que les fers des chevaux et les roues faisaient un infernal sabbat sur l'inégal pavé de la route.

Nous n'étions plus qu'à trois portées de fusil du vil-

lage lorsque tout à coup, d'un chemin de traverse, un gendarme à cheval déboucha sur la route un peu en avant de notre voiture. En nous voyant arriver à fond de train, il rangea sa monture sur un bas côté pour nous laisser la voie libre. Quand nous passâmes, il reconnut le docteur qu'il salua familièrement, puis il lui adressa vivement quelques mots.

— Que dit-il? me demanda Perrier.

— Ma foi! répondis-je, il est assez impossible d'entendre avec le vacarme que fait notre berline.

Le gendarme avait mis son cheval au galop pour nous rattraper et, sans doute, répéter sa phrase de plus près au docteur. Mais nous courions avec une si grande rapidité que, malgré l'éperon, l'animal ne parvint pas à nous gagner de vitesse. Tout ce qu'il put faire fut de garder la distance de quelques mètres qui le séparaient de nous. Ce gendarme, galopant à notre suite, avait vraiment l'air de nous escorter.

— M. d'Armangis est dans une chambre du premier étage... tenez, la fenêtre de gauche, me dit Perrier quand nous fûmes en vue de sa maison.

A ce moment le souvenir de la sœur me revint en voyant s'agiter un rideau de la fenêtre indiquée et, sans avoir le moindre soupçon je répondis :

— On a soulevé un rideau; c'est sans doute votre sœur qui guette notre arrivée.

Quand la berline s'arrêta devant la porte, je sautai de la voiture et je m'élançai dans la maison sans m'inquiéter du docteur, resté en arrière pour savoir enfin ce que lui voulait le gendarme qui, arrivé derrière nous, mettait pied à terre.

Au fond du vestibule se trouvait un escalier sur lequel je m'engageai sans hésiter. Par la position de la fenêtre que m'avait indiquée Perrier, j'étais à peu près sûre de

trouver sans grande peine la chambre où j'allais rencontrer M. d'Armangis. Dans mon ascension, lorsque l'évolution de l'escalier en spirale me ramena en vue de la porte d'entrée de la maison, j'aperçus, en dessous de moi, le docteur qui abordait le militaire descendu de cheval. Instinctivement, je m'arrêtai pour écouter.

— Que m'avez-vous donc dit sur la route, mon brave ? Le bruit de la voiture m'a complètement empêché d'entendre une seule de vos paroles ? demanda Perrier qui était devenu un peu pâle depuis qu'il avait vu ce gendarme le suivre jusqu'à son logis.

— Je vous disais ce que je viens précisément de faire, répondit le soldat en souriant.

— Quoi donc ?

— « Que j'allais chez vous. »

— Et dans quel but ? interrogea le médecin après une légère hésitation.

— Ah ! quant à ça, je ne pourrais pas trop vous le dire. Je sais seulement que c'est pour affaire de service, voilà tout. Le brigadier m'envoie me mettre à la disposition du magistrat.

— Un magistrat ? quel magistrat ? où donc se trouve-t-il ? s'informa vivement Perrier dont la pâleur avait augmenté.

— Tiens ! oui, au fait, c'est vrai... vous qui revenez de voyage, vous ne savez pas que la justice est chez vous en ce moment.

— La justice ? répéta le docteur en tremblant.

— Oui... la justice... mais pour vous apprendre s'il retourne des choux ou des raves, je l'ignore autant que mon tricorne... il faut croire qu'il sera arrivé quelque chose chez vous pendant votre absence.

Bien que le ton du gendarme fût gaiement familier, le seul mot de « justice » qu'il venait de prononcer m'avait

fait tressaillir. Que s'était-il passé sous le toit de Perrier depuis qu'il l'avait quitté pour accourir au château de Gabrinoff? M. d'Armangis, dans son transport, avait-il tout compromis? Comment se faisait-il qu'un autre témoin que cette sœur sourde se fût trouvé là pour recueillir ces involontaires et dangereuses révélations et pour en prévenir cette justice qui, actuellement installée chez le docteur, appelait la gendarmerie?

Ce fut donc avec une précipitation épouvantée que j'achevai de franchir l'escalier et que j'ouvris la première porte qui s'offrit à moi sur le palier. Ma frayeur diminua immédiatement de moitié à la vue du blessé tout seul dans la chambre. Pâle et affaibli, il était étendu sur une chaise longue, aux rayons du soleil que laissait entrer la fenêtre près de laquelle il était placé.

Ma première phrase, en l'abordant, fut celle-ci :

— Qu'est-il donc arrivé?

Mon accent trahissait une telle crainte que M. d'Armangis, malgré sa souffrance, retrouva aussitôt des forces pour me dire vivement :

— Ne tremblez plus... vous êtes sauvée, Berthe... j'ai tout arrangé.

— Arrangé? répétai-je sans comprendre rien encore à cette réponse.

— Oui, reprit-il, vous êtes sauvée... votre arrestation ne sera pas maintenue.

Que je fusse arrêtée en entrant chez le docteur, c'était une probabilité admissible pour moi. Mais que M. d'Armangis crût que mon arrestation avait précédé mon arrivée à Blancey, voilà ce qui me surprenait.

— Mon arrestation ne sera pas maintenue? m'écriai-je; mais qui donc a pu vous y faire croire?

— Eux, dit-il.

— Eux... qui?

Au lieu de répondre à cette question, il ajouta :

— Et puis, ne l'ai-je pas vu par moi-même ?

— C'est donc vous qui avez soulevé le rideau de cette fenêtre quand la berline approchait ?

— Oui... et en reconnaissant que la voiture était escortée d'un gendarme je n'ai plus douté de ce qu'on m'avait annoncé de votre arrestation et de votre prochaine arrivée ici pour la confrontation.

Cette présence du gendarme derrière ma voiture était due, j'en étais certaine, au simple hasard, mais cette circonstance avait été habilement exploitée par ceux dont parlait M. d'Armangis. Alors je pensai tout à coup qu'à mon entrée dans cette maison je n'avais rencontré personne sur mon passage. La facilité avec laquelle on m'avait laissée pénétrer dans cette chambre me persuada aussitôt que j'étais tombée dans une souricière et que d'invisibles témoins s'étaient postés aux écoutes pour surprendre les premières paroles que je devais imprudemment laisser échapper en abordant mon complice. En une seconde, ma mémoire, que j'interrogeai, me prouva que je n'avais encore dit nul mot compromettant. Par prudence, je baissai immédiatement la voix :

— Eux... qui ? redis-je à l'oreille du blessé.

Il me regarda avec un indicible étonnement.

— Ne savez-vous donc pas ce qui m'est advenu ? demanda-t-il avec un accent qui témoignait d'un commencement de méfiance d'avoir été joué.

— Je sais seulement que vous avez été blessé en duel par M. de Saint-Dutasse.

— Oui, avant-hier, dit-il.

A cette réponse, je crus que l'épuisement avait pu troubler le souvenir de M. d'Armangis et je ne voulus pas relever son erreur de date. Mais, pour lui éviter des détails inutiles qui l'auraient fatigué, j'ajoutai :

— Passons tout de suite à cette crise fiévreuse qui a suivi votre blessure.

— Oui, fit-il... et elle a duré vingt-six heures sans interruption.

A cette nouvelle méprise, je l'examinai pour m'assurer s'il était de bonne foi. D'un seul coup d'œil, je constatai qu'il n'avait nullement conscience du temps écoulé. Sans l'avertir en rien, je le laissai poursuivre son récit.

— Et pendant ces vingt-six heures, reprit-il... pour mon malheur et le vôtre, Berthe... le délire m'a fait trop parler. La fatalité a voulu que le docteur ayant été, je ne sais pourquoi, obligé de s'absenter, m'avait laissé sous la surveillance d'une garde...

— Oh ! interrompis-je, le danger n'était pas grand, car cette garde est sourde.

— Sourde ! s'écria M. d'Armangis en me regardant.

— Oui, sourde ! appuyai-je, c'est l'infirmité dont, m'a appris le médecin, est affligée sa sœur.

Son étonnement redoubla à mes paroles et il reprit avec un triste sourire :

— La sœur ?... dites donc la maîtresse !

— Oh ! oh ! la maîtresse !... non, c'est sa sœur, sa vraie sœur, affirmai-je.

Il eut l'air de céder et me répondit lentement :

— Soit ! sa sœur... puisque vous me l'assurez... car je ne connaissais pas de frère à Nicole Cardoze.

A ce nom, je me redressai, palpitante d'effroi et de surprise, en balbutiant :

— Quoi ! cette femme qui vous a veillé est Nicole !!!

— Oui... et vous savez maintenant si cette fille est sourde... et si elle est ici chez un frère.

Je me souvins aussitôt que la disparition subite de la Cardoze avait eu lieu à la même date que le départ de Perrier du village de Donchéry, et je compris que Nicole

s'était fait enlever. Je devinai alors la scène qui avait dû se passer.

— Ainsi, repris-je, cette fille, épiant à votre chevet les divagations de la fièvre, a tout entendu.

— Tout ! Elle a, en même temps, appris l'exécution de son père et...

D'une voix plus basse et frémissante de remords, M. d'Armangis, qui avait hésité, termina sa phrase :

— ... Et le nom des deux coupables du crime pour lequel son père innocent est monté sur l'échafaud.

Je ne lui laissai pas le temps de s'enfoncer plus avant dans son désespoir et je pressai son récit par cette question :

— Alors, bien instruite de tout par vous, qu'a fait la Cardoze ?

— Elle a attendu le point du jour, pleine d'une furieuse impatience de venger la mort de son père et de faire réhabiliter sa mémoire. Aussi, dès l'aube, elle a été hier matin...

— Hier matin ? répétais-je en insistant.

M. d'Armangis ne comprit pas le sens de mon interruption et continua :

— Oui, hier matin, elle a été chercher douze notables habitants du village pour les amener près de mon lit et leur faire écouter toutes les révélations de ma fièvre. Ils ont rédigé et signé, séance tenante, un rapport que l'un d'eux, une heure après, partait en poste porter au tribunal de Sedan. Le soir même il revenait annoncer que le parquet se préparait à envoyer, derrière lui, un magistrat choisi pour suivre au plus vite l'enquête.

Si menaçant que fût pour moi ce que disait M. d'Armangis, je ne me sentais plus effrayée. Ce laps de vingt-quatre heures qui se trouvait *en trop* dans le récit me faisait pressentir qu'un piège avait été tendu au malade

par de rusés compères, avides de tondre le mouton. Ce qui n'était en mon esprit qu'à l'état de supposition devint une certitude quand, après un petit repos, j'entendis le blessé ajouter :

— Dans notre malheur, une heureuse chance a permis que ce soit M. de Jozères qui ait été le magistrat désigné pour venir ici instruire l'affaire.

Je n'eus plus l'ombre d'une crainte et je fus forcée de réprimer mon envie de rire. Pour moi, que le procureur avait quittée dix heures auparavant, la chose n'était donc pas croyable.

Aussi je laissai M. d'Armangis poursuivre sa narration sans lui donner à soupçonner que, maintenant, son histoire ne me causait plus la moindre frayeur.

— Ainsi donc, repris-je, M. de Jozères est accouru de Sedan?

— Oui, répondit le malade, il est arrivé la nuit dernière. C'est lui que j'ai trouvé, tout ému et fort pâle, assis à mon chevet, quand, ce matin, au bout de vingt-six heures, j'ai enfin recouvré la raison.

— C'est peut-être lui-même qui vous a appris que votre crise avait duré tout ce temps-là? demandai-je, bien certaine d'une réponse affirmative.

— Lui-même, comme vous le dites.

— Et comment a-t-il débuté avec vous? D'un ton sévère, impitoyable... sans doute?

A présent que je ne redoutais plus rien, j'étais vraiment impatiente de savoir à quel degré de rouerie était monté de Jozères pour dépouiller sa dupe, car il était incontestable pour moi qu'il n'avait déployé ses talents que dans l'unique but de plumer son pigeon.

— M. de Jozères n'a été ni sévère, ni impitoyable... bien au contraire. Quand j'ouvris les yeux en reprenant mes sens et que je le vis devant moi, il comprit que

j'allais le reconnaître. Avant que j'eusse prononcé un mot, il porta vivement un doigt à ses lèvres pour me recommander le silence, puis il alla entr'ouvrir la porte, passa la tête en dehors et je l'entendis qui disait :

— Gendarme, au lieu de vous fatiguer à rester debout sur ce carré, descendez vous asseoir dans le vestibule et attendez que je vous appelle.

— Merci, monsieur le magistrat, répondit une voix mâle, que suivit un bruit de lourdes bottes éperonnées et de sabre traînant sur les marches de l'escalier.

Dès que le soldat eut quitté la place, M. de Jozères ferma vivement la porte au verrou et, les mains jointes, les larmes aux yeux, il revint à moi en me disant d'une voix navrée :

— Malheureux jeune homme!!! Qu'avez-vous fait, mon pauvre enfant???

— J'ai eu le délire, n'est-ce pas? m'écriai-je épouvanté par ce début.

— Oui... et quel délire!!! appuya-t-il.

Je m'expliquai d'abord son désespoir en supposant que je l'avais également compromis par mes révélations. Mais, brusquement, il se jeta à mon cou et m'embrassa avec une convulsive joie en balbutiant d'un ton de fou :

— Merci! merci!

Comme je le regardais, fort étonné par cette soudaine expansion, il reprit avec un amer sourire :

— Oui... je sais bien que c'est le hasard qui m'a sauvé... que c'est bien involontairement de votre part si vous avez gardé mon secret... mais vous me pardonnerez surtout l'égoïsme de ma joie, quand je vous aurai dit que je suis le seul dont vous n'avez pas prononcé le nom devant les témoins.

Me faire savoir que je n'avais pas parlé de lui, c'était

m'apprendre en même temps que j'en avais malheureusement dénoncé d'autres.

— Alors... Mme de Gabrinoff??? dis-je.

Il se voila la face de ses mains en répondant avec un sanglot :

— Ah ! l'infortunée comtesse !

Ce fut avec un suprême effort que je parvins à maîtriser l'effroi qui m'étranglait pour bégayer ces mots :

— Et j'ai révélé???

— Tout !!! souffla M. de Jozères.

Ensuite, retirant ses mains de ses yeux pour me regarder avec une sombre tristesse, il ajouta :

— Songez à tout ce que vous avez pu dire pendant ces vingt-six heures de fièvre !

— Quoi ! m'écriai-je, n'est-ce donc pas hier que je me suis battu en duel ?

— Hélas ! non... c'est avant-hier.

Puis, sans me laisser me remettre de ce premier coup, il continua aussitôt :

— Et savez-vous quelle est la personne qui, veillant sur vous, a surpris vos révélations ?

Je le regardai sans répondre, tout frissonnant d'avance de ce qu'il allait encore m'apprendre. Après avoir un peu attendu, il prononça lentement :

— C'est la fille de l'innocent mort pour vous sur l'échafaud, Nicole Cardoze, qui habite avec ce médecin dont elle est la maîtresse... Et sachez ce qu'elle a fait pour venger son père...

Alors il me parla de ce procès-verbal des douze témoins à propos duquel le parquet de Sedan l'avait commis pour instruire l'affaire.

Enfin, d'une voix larmoyante, il s'écria :

— Ah ! pourquoi faut-il que ce soit précisément moi

qu'on ait été désigner pour vous interroger tous les deux !

— Tous les deux ? répétais-je avec angoisse.

— Oui, continua-t-il en sanglotant, oui, tous les deux... vous et Mme de Gabrinoff, qui, la nuit dernière, doit avoir été arrêtée chez elle... et qu'on va amener ici pour la confronter avec vous.

Cela dit, M. de Jozères eut un mouvement de rage, et, à mi-voix, murmura sans se douter que je l'entendais :

— Ah !... si cette Nicole consentait à traiter !

— Elle refuse donc ?

— Oui... elle ne veut rien entendre... Et elle a même si peur que je facilite votre évasion qu'elle s'est installée, en bas, dans le vestibule où, tout à l'heure, j'ai envoyé le gendarme.

Tout à coup, en homme qui se rappelle subitement un oubli, il se leva en disant :

— Ah ! à propos !

Il alla ouvrir la porte de la chambre et, se tenant sur le seuil, il cria :

— Gendarme, montez donc.

Et, sans sortir sur le carré, il attendit dans la pièce, à côté de la porte grande ouverte.

Si, quand je n'avais entendu que le bruit des éperons et du sabre, j'avais pu ne pas croire vraiment à la présence d'un gendarme dans la maison, ce doute se serait éteint quand je vis apparaître le militaire bien en vue dans l'encadrement de la porte ouverte.

Le magistrat donna tout bas un ordre à cet homme dont l'apparition me prouvait que j'étais prisonnier.

— Bien, monsieur le procureur du roi, dit le soldat en s'éloignant.

Derrière le gendarme, il avait refermé la porte en murmurant :

— Pauvre comtesse !

Dans un élan de soudaine colère, il se prit les cheveux à poigne-main et gronda :

— Dire, pourtant, que si Nicole consentait, cette malheureuse Mme de Gabrinoff s'en retournerait ce soir chez elle au lieu d'aller coucher en prison!

A cette pensée que c'était moi, Berthe, qui vous valais l'épouvantable sort qui vous était réservé, je m'écriai suppliant :

— De grâce! de Jozères, essayez encore de fléchir la Cardoze!

— A quoi bon! C'est une tête de fer! répondit-il d'un ton découragé.

Puis, avec une sourde irritation qui s'empara subitement de lui, il poursuivit :

— Maudite fille! Tout le parquet de Sedan voudrait la voir au diable! Le scandale va être énorme, si on ne peut étouffer l'affaire... Le ministre de la justice lui-même, j'en suis bien convaincu, conseillerait ce moyen pour prévenir les criaileries des journaux qui s'en vont hurler à tous les coins de la France qu'on a guillotiné un innocent. Aussi, à Sedan, je ne puis dire qu'on m'ait autorisé à traiter, mais on me l'a presque fait entendre...

Puis, grinçant de rage, M. de Jozères termina en s'écriant :

— Penser que cette misérable créature, qui manque de tout, repousse les vingt mille francs que je lui propose!!!

Je me redressai, tout palpitant d'espoir :

— Quoi? fis-je, vous parlez de vingt mille francs!!! mais, au lieu de cette mesquine somme, c'étaient trois... quatre... cinq cent mille francs... un million même qu'il vous fallait lui offrir!

— C'est inutile, je vous le répète... Nicole refusera, j'en suis sûr.

— Essayez, je vous en conjure!

M. de Jozères se laissa enfin persuader.

— Je le veux bien, dit-il, mais vous allez voir que je vous rapporterai un refus.

Après une absence qui, fort courte pourtant, ne m'en parut pas moins d'une anxieuse longueur, il revint avec un visage tellement consterné que je m'écriai :

— Elle n'accepte pas ?

— Non, fit-il en secouant la tête, je ne puis dire qu'elle refuse, car il m'arrive ce que je ne prévoyais pas. Pour une fille de la campagne, un million est tout le bout du monde... un conte de fée... une chose immense. Or, ma proposition paraît si énorme à la Cardoze qu'elle refuse d'y croire et reste persuadée que nous ne lui tiendrions pas parole. J'ai eu beau jurer, elle m'a répondu sans cesse en son ignoble langage : « Ah ! ouiche ! belles paroles ! Maintenant que votre mirliflor se sent les pattes prises, il promet dieu et diable... mais que je le laisse envoler, il ne m'offrira plus après qu'un joli je t'en ratisse. Par conséquent, renoncez à vos belles malices cousues de fil blanc. Si vous comptiez dessus pour tirer votre jeune homme du pétrin, je vous jure, foi de Nicole, qu'il y restera jusqu'au toupet... Rengânez donc vos promesses... Vous vous gaussez de moi en me promettant un million. Je sais bien que tout cela n'est qu'un jeu qui finira par un gros chou blanc ! » Voilà, mot pour mot, ce que m'a dit la Cardoze. Je n'ai pu la faire démordre de sa méfiance stupide à propos de ce million que vous m'aviez autorisé à lui promettre.

Ce dernier mot me fit voir que M. de Jozères ne m'avait nullement compris.

— Promettre ? dis-je ; mais je ne vous ai pas chargé de promettre, je vous ai prié d'offrir.

En m'entendant, le procureur tressaillit de surprise et s'écria fort ému :

— Offrir !!!

Puis, en pesant sur les mots :

— Offrir... comptant ??? ajouta-t-il, me regardant tout ébahi.

— Oui, comptant ! répétais-je.

Je ne saurais vous exprimer le cri de joie que mon affirmation fit pousser au magistrat, joie bien franche, bien désintéressée. Il vint se jeter à mon cou en bégayant :

— Ah ! mon cher ami, j'étouffe d'une infinie satisfaction de vous voir enfin tiré de peine !

— Retournez donc bien vite porter ma réponse à Nicole, repris-je.

Mais, au lieu de s'éloigner, il resta en place, tournant vers moi son regard un peu embarrassé.

Je devinai aussitôt ce qu'il n'osait dire.

— Ah ! oui, fis-je, vous attendez le fameux comptant qui décidera cette fille.

— C'est vrai.

— Alors, veuillez prendre mon portefeuille qui se trouve dans la poche de ma redingote de voyage que vous voyez sur cette chaise.

Quand j'étais venu dans les Ardennes, mon intention avait été d'augmenter mon domaine par d'importantes acquisitions. Je songeais alors à acheter une partie du bois de la Falizette dont il m'avait été demandé trois millions. J'étais donc arrivé dans le pays, porteur, pour de fortes sommes, de traites de mon banquier de Paris, sur les premières maisons de banque de Sedan et de Mézières. Les événements qui s'étaient passés durant mon séjour ne m'avaient plus laissé penser à mes projets et, par conséquent, je retournais à Paris sans avoir employé mes traites.

— Maintenant, dis-je à de Jozères qui me tendait mon portefeuille, approchez de mon lit cette petite table sur laquelle je vois un encrier et des plumés.

Le plaisir de me savoir sauvé troublait sans doute le procureur, qui me demanda :

— Pourquoi faire ?

— Mais, vous n'espérez pas que de ce portefeuille, si peu gonflé, va sortir un million en billets de banque... Oh ! soyez tranquille, il s'y trouve tout de même... et en bonne compagnie, je vous l'affirme. Seulement, comme je vais payer en une traite sur Sedan, il faut bien que j'endosse la valeur. Voilà pourquoi j'ai besoin de la plume et de l'encrier.

Au moment de signer, il m'arrêta la main.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Je cherche à l'ordre de qui vous devez passer cet effet. Si c'est à celui de la Cardoze, n'est-il pas à craindre que le banquier puisse s'étonner que cette fille de rien possède un titre aussi important ? Il soupçonnera aussitôt un vol ou un faux, et, s'il ne la fait pas arrêter, il refusera tout au moins de payer. De là, fureur de Nicole qui croira qu'on s'est joué d'elle.

— C'est vrai ! comment faire ?

— Oui, comment nous en tirer ? dit lentement M. de Jozères qui, les yeux tournés vers le plafond, cherchait un conseil à me donner.

Ce fut à moi que vint l'idée.

— Il dépend de vous que la difficulté soit facilement tournée, lui dis-je.

— Tout à votre service ! Parlez ?

— Laissez-moi passer la valeur à votre ordre... vous la toucherez... puis, de la main à la main, vous en donnerez le montant à Nicole.

A cette proposition, le contentement de pouvoir m'être utile brilla dans son regard et il me répondit avec un sincère empressement :

— Faites, cher ami, faites.

J'allais donc signer quand, du seuil de la porte, partit une voix qui disait d'un ton doux :

— Jamais, monsieur de Jozères, jamais, entendez-vous ? je ne permettrai que vous vous compromettiez pour moi. Un homme de votre honorabilité doit rester toujours pur de tout soupçon.

C'était la Cardoze qui, entrée doucement dans la chambre, avait tout entendu. Après avoir ainsi remercié le procureur, elle se retourna vers moi en ajoutant :

— Veuillez passer la traite en question à l'ordre du docteur Perrier.

Ma signature apposée, je tendis la valeur au magistrat pour qu'il attestât à cette fille que le titre était bien en règle. Mais elle le saisit au passage et, le pliant sans le lire, elle le glissa dans son corsage en s'écriant :

— Non, monsieur d'Armangis, non, je ne veux pas vous faire l'injure de laisser vérifier cette valeur que vous m'offrez... J'ai pleine confiance en vous.

A ce moment, on frappait à la porte.

— Entrez, dit M. de Jozères.

C'était le gendarme qui se présentait.

.....
..... Au souvenir de cette scène de son histoire, Berthe partit d'un brusque éclat de rire.

— Pourquoi ris-tu ? demanda M. de Valnac qui, tout attentif, ne s'attendait pas à ce subit accès d'hilarité de sa sœur.

— C'est que je pense à la triste mine que devait avoir de Jozères quand la Cardoze vint confisquer la traite sur laquelle l'avide chenapan étendait sa griffe.

— Mais que venait donc faire ce gendarme ? insista

Francis impatient d'entendre Mme d'Armangis poursuivre sa narration.

— Oh ! fit-elle en riant toujours, c'est tout un poème comique qui exige de longs détails.

Et elle continua :

— Avant de commencer sa comédie, maître de Jozères s'était dit que la vue d'un menaçant tricorne, montré au bon moment, terrifierait sa dupe et la rendrait, en même temps, plus crédule. Il avait donc mis la gendarmerie dans son jeu.

Un peu avant que M. d'Armangis eût tout à fait retrouvé sa raison, Nicole, d'après les instructions du procureur, avait été faire grand carillon à la porte de la caserne de gendarmerie et, au brigadier qui était accouru à demi réveillé, elle avait conté, tout en pleurs, qu'un procureur du roi, à propos d'un blessé, était subitement venu faire une enquête chez le docteur et qu'il mandait au brigadier de comparaître devant lui.

A cet ordre d'un si respecté magistrat, le militaire avait fait diligence et, dès son premier pas dans le vestibule de la maison de Perrier, il s'était trouvé en présence du haut fonctionnaire qui, imposant et glacial, lui avait dit de son timbre le plus grave :

— Brigadier, faites votre rapport sur le meurtre qui a eu lieu cette nuit, à l'hôtel de la poste.

Or, le pauvre gendarme, qui, dans sa journée, était resté quinze heures en selle, s'était couché à minuit pour s'endormir de ce profond sommeil que Nicole venait d'interrompre à un peu plus de six heures du matin. Pour lui, ce que M. le procureur du roi appelait « le meurtre de l'hôtel de la poste » était donc chose parfaitement inconnue.

Le ton sec du procureur monta immédiatement de trois degrés sur la gamme de la sévérité.

— L'ignorez-vous donc? prononça-t-il en devisageant l'infortuné soldat.

— Je me suis couché à minuit, hasarda le gendarme pour sa défense.

— Le devoir doit veiller à toute heure! dit solennellement le magistrat, qui, tout en sachant qu'il avançait une bêtise, n'en fit pas moins rouler sa phrase d'une façon majestueuse.

Puis, se désignant du doigt :

— Tenez, moi-même, le devoir ne me trouve-t-il pas son serviteur dévoué de toutes les heures? Je me rendais à Paris... voyage de congé, voyage de plaisir... et, vous le voyez, plaisir et congé, j'ai tout oublié quand, à ce relais, j'ai appris le drame de l'hôtel de la poste. Le devoir parlait... j'ai renoncé à mon voyage.

Droit, immobile, les mains à la position du soldat sans armes, le brigadier contemplait avec admiration ce puissant justicier qui, sans murmurer, se faisait l'obéissant martyr du devoir.

La voix de M. Jozères devint un peu moins rude et il continua :

— D'après quelques informations que j'ai prises à la hâte, les gens de l'auberge tenteraient de faire croire que la blessure du voyageur qu'on a transporté ici serait le résultat d'un duel.

— Monsieur le procureur veut-il que j'aille à la poste?... J'interrogerai chacun.

— Non. Je désire d'abord surprendre les premières révélations du blessé quand il va revenir de sa longue syncope... Alors peut-être aurai-je besoin de vous envoyer verbaliser. Pour ce cas, vous devez vous tenir à ma

disposition à la porte de la chambre du malade, dont je vais épier le réveil.

Et le brigadier avait suivi en haut M. de Jozères qui, après l'avoir mis de planton sur le palier, était rentré dans la chambre où l'attendait la Cardoze.

— M. d'Armangis est-il enfin revenu à lui ? demanda-t-il tout bas.

— Euh ! euh ! entre le zist et le zest... les idées lui dansent encore un peu... mais avant une demi-heure, il sera en état de comprendre.

— Maintenant que nous pouvons jouer du gendarme, l'affaire est bonne, dit en souriant le robin.

— Jolie idée, tout de même, que vous avez eue là ! Nous allons lui faire des peurs bleues en lui exhibant le porte-tricorne aux vrais moments, reprit Nicole qui se retenait de rire.

— Là-dessus, tu peux t'en rapporter à moi. Mais comme M. d'Armangis doit me trouver seul à son chevet quand il va reprendre connaissance, il faut, suivant nos conventions, que tu me laisses la place libre.

— Bien. On s'en va.

Après avoir fait quelques pas pour sortir, la fille revint au magistrat et, de ce ton sec qui impressionnait désagréablement le bon apôtre, elle ajouta :

— Et, vous savez?... Pas de tricherie !

— Mais non, mais non... ce qui est convenu est bien convenu... Part à deux !

— Bon. Salez raide notre homme... il est énormément riche, je ne vous dis que cela.

M. de Jozères ignorait qu'une massive armoire, qui occupait à peu près tout une paroi de la chambre du malade, condamnait une porte dont la volée se déployait dans la pièce voisine, habitée par Nicole. Celle-ci n'avait eu qu'à ouvrir bien doucement cette porte pour entendre tout

ce qui s'était dit entre le magistrat et M. d'Armangis. C'était à son espionnage que, plus tard, elle devait d'être entrée à temps pour confisquer la traite que le rapace drôle voulait faire endosser à son ordre.

Quand, resté seul à côté du lit, de Jozères avait vu le blessé en état de comprendre et tout près de parler, il lui avait arrêté la parole sur les lèvres pour aller d'abord dire au gendarme qui stationnait sur le carré de descendre s'asseoir dans le vestibule. En même temps qu'il empêchait ainsi le soldat de rien surprendre de la conversation, il apprenait à sa dupe, comme entrée en matière, la présence de la gendarmerie dans la maison. Puis, sur ce premier coup porté au jeune homme terrifié, il avait commencé sa comédie.

Après avoir premièrement fait entendre les bottes et le sabre du soldat, M. de Jozères avait ensuite cru opportun de le montrer en personne. De là était venu qu'il avait fait monter le brigadier pour lui souffler à l'oreille un ordre après lequel il avait refermé la porte, en murmurant d'une voix brisée par la douleur :

— Infortunée comtesse!!!

Cette exclamation, destinée à effrayer M. d'Armangis sur mon compte, devait lui faire croire que cet ordre concernait quelque terrible mesure à prendre contre moi. Or, ces paroles, qui donnèrent froid au blessé jusque dans la moelle des os, étaient textuellement celles-ci :

— Brigadier, il n'y a rien dans cette maison, et je tombe d'inanition. Tâchez donc de me trouver dans le pays un morceau de pain et un peu de jambon ou de fromage. Vous m'apporterez cela en bas et vous monterez m'en prévenir... discrètement, bien entendu... il est inutile qu'on sache que je quitte un sérieux interrogatoire parce que j'ai faim... Tenez, j'y pense, vous me direz : « Monsieur le procureur, ils sont en bas... » je comprendrai ce

que cela veut dire. Allez, mon ami, je vous serai reconnaissant de ce service.

Tout amadoué par ce ton radouci, le gendarme avait pris sa course et c'était après son départ que le robin était rentré dans la chambre en soupirant si tristement :

— Infortunée comtesse!!!

En ordonnant au gendarme de prononcer au retour la phrase convenue, le procureur avait pensé qu'elle serait d'un magnifique effet pour vaincre les dernières hésitations de M. d'Armangis. Mais il était arrivé que le succès avait dépassé les espérances du coquin. Au lieu de rencontrer une résistance chez sa dupe, il avait trouvé un extrême empressement à se laisser dépouiller. Après que la traite était empochée par Nicole, c'était donc de la vraie moutarde après diner que cette entrée du brigadier qui arriva en prononçant sa phrase :

— Monsieur le procureur, ils sont en bas.

Mais un des talents du justicier était de savoir promptement se retourner de côté et de profiter de tout. La Cardoze venait à peine de lui subtiliser la traite qu'il songeait déjà, cette fois à son seul profit, à tirer une nouvelle plume de l'aile de son facile pigeon. La phrase du gendarme lui inspira donc une soudaine idée.

— Bien, brigadier ; descendez, je vous suis.

Le porte-tricorne tourna sur ses talons sans plus rien ajouter et gagna la porte. Il n'avait pas plus tôt disparu que M. de Jozères murmurait à mi-voix :

— C'est vrai ! Je n'y songeais pas ! Moi qui croyais tout heureusement terminé !... Ah ! essayons encore de ce moyen !

Et, sans plus s'expliquer, le fin matois quitta brusquement la chambre, en jouant l'effaré.

Cette prompte sortie, en même temps qu'elle réveillait toutes les angoisses de M. d'Armangis, qui s'était cru tiré

d'affaire, avait fort intrigué la Cardoze. Pour elle, c'était une autre comédie que commençait le procureur, comédie, dont elle n'avait pas été prévenue et dont le bénéfice pouvait fort bien lui passer devant le nez. En luronne avisée, elle se dit aussitôt qu'à vouloir trop plumer la poule on la fait crier et que M. d'Armangis, qui s'était si facilement exécuté pour un million, regimberait peut-être sous un nouveau chantage. Elle avait sa somme en poche et elle tenait à ce que rien ne pût en compromettre le paiement. Comme de Jozères avait voulu la voler en tentant d'accaparer la traite, elle se décida à le trahir.

Depuis le départ du magistrat, le malade, tremblant d'inquiétude, était resté muet. Il cherchait à deviner quel nouveau danger s'était tout à coup révélé au procureur et l'avait si soudainement fait partir. La voix ironique de la Cardoze le tira de sa sombre préoccupation.

— Dites donc, cher monsieur ? fit-elle.

— Quoi, Nicole ? demanda-t-il fort surpris de l'intonation.

— Est-ce que vous le connaissez bien, M. de Jozères?... Oh ! mais là... bien... ce qu'on appelle bien connaître son homme ?

Avant de répondre, le jeune homme se souvint que le magistrat lui avait dit être le seul dont il n'eût pas prononcé le nom dans ses transports de fièvre. Il n'avait donc pu le compromettre dans l'esprit de Nicole. Aussi, tout reconnaissant du service... car il croyait à un service... que l'autre venait de lui rendre, il répondit sans hésitation :

— Oui, je le connais parfaitement.

— Quand je vous demande si vous le connaissez bien... je veux savoir si vous le tenez pour aussi fort coquin qu'il l'est véritablement.

— Veuillez parler autrement, je vous prie, d'un hono-

nable et intègre magistrat, accentua sévèrement le malade.

— Ah! ouiche ! fit la Cardoze en haussant les épaules.

— Mais, vous-même, tout à l'heure, quand M. de Jozères allait se compromettre en acceptant la traite à son ordre, ne l'en avez-vous pas empêché en rendant hommage à ses vertus ?

— Est-ce qu'on dit toujours ce qu'on pense ?

— C'est un tort.

Nicole le regarda moqueusement :

— Pourquoi ne commencez-vous pas par prêcher d'exemple ? ricana-t-elle. Voici cinq minutes que vous vous démenez à chanter les louanges du particulier quand vous n'en pensez pas un traitre mot.

— Je vous affirme que je tiens M. de Jozères en grande estime.

— Alors vous changez fièrement d'avis quand vous avez la fièvre, car dans votre délire vous en avez dit, ma foi, pis que pendre.

Et, retrouvant le rythme et l'intonation, Nicole se pencha vers le blessé pour lui prononcer à mi-voix à l'oreille :

— Têtes à vendre ! têtes à vendre ! voilà le marchand de têtes !

A ces mots qui résumaient tout le secret du magistrat, M. d'Armangis tressaillit et devint blême.

— Tiens ! fit-t-elle, il paraît que vous comprenez ce que ça signifie, car vous tournez au navet. Soutenez-moi donc à présent que vous ne pensez que du bien de ce cher et honorable procureur ? Maintenant que nous sommes d'accord sur ce que vaut le gaillard, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

— Parlez.

— Ce qui est passé est passé, et, comme je l'ai entendu

dire par un saltimbanque à la fête du pays : « On ne rend pas l'argent ! » Mais pour ce qui va suivre ce n'est plus la même chose. En conséquence, mon cher monsieur, méfiez-vous ! Car j'ai dans l'idée que notre homme vous manigance quelque joli tour.

Sur cet avis, la Cardoze quitta le jeune homme après lui avoir, du seuil de la porte, répété encore une fois :

— Méfiez-vous !

Il fallait vraiment que M. de Jozères fût un gredin bien habile pour pouvoir remettre le grappin sur sa dupe maintenant qu'on lui avait ainsi crié : gare !

Quand, dix minutes après, le procureur reparut, il avait sur les lèvres un sourire qu'il accentua plus fort dès qu'il eût constaté que Nicole avait quitté la place. La face rayonnante de joie, l'œil humide, les mains amicalement tendues, il vint au lit du malade en disant d'une voix que faisait chanter une bruyante satisfaction :

— Dieu merci ! mon cher, nous pouvons, cette fois, bel et bien respirer... tout est terminé... archi-terminé...

Puis en secouant la tête :

— Non pas sans peine, ajouta-t-il.

Et, d'un petit ton dégagé :

— Oui, très-bon, avec une simple bagatelle de trois cent mille francs, vous n'entendrez plus parler de cette sottie affaire.

Sans pouvoir prononcer un mot, M. d'Armangis avait été obligé d'attendre que le robin reprît haleine pour parler à son tour.

— Pour qui et pourquoi ces 300,000 fr. ? demanda-t-il enfin.

— Comment ! vous ne le devinez pas ?

— Non, je vous le jure.

— Au fait, rien d'étonnant... car n'ai-je pas été moi-

même presque jusqu'au dernier moment sans y avoir songé.

— Enfin ? dit le blessé d'un ton impatient.

Le justicier se mit à sourire.

— Allons, fit-il, je vois qu'il est inutile d'attendre que vous ayez deviné... Eh bien, il s'agit des témoins... vous savez ces témoins que Nicole a eu l'imprudence d'amener près de votre lit pendant ce malheureux délire ?

— Ah ! oui... et qui ont envoyé cette dénonciation sur laquelle le parquet de Sedan s'est décidé à poursuivre.

— Précisément, il fallait fermer la bouche à tous ces gens-là, et, comme j'ai le plaisir de vous l'annoncer, j'y suis heureusement parvenu.

— Avec ce que vous appelez une bagatelle de...

— ... De trois cent mille francs ! acheva M. de Jozères en pesant sur chaque mot.

Après l'avoir vu lâcher si facilement un million, le procureur ne s'attendait guère à la surprise que lui causa le jeune homme qui, reposant sa tête sur l'oreiller, répondit d'un ton fort tranquille :

— Ma foi, non... c'est trop cher.

— Hein ! dit le magistrat abasourdi.

— Que les témoins fassent et content ce qu'ils voudront, je suis bien déterminé à ne pas leur donner un sou.

— Mais, imprudent, vous vous perdez ! Songez-vous bien à tout ce que vous avez révélé devant eux ?

— Je ne songe qu'à la chose que vous m'avez affirmée, c'est que j'ai eu le bonheur inouï, dans ma démence, de ne pas vous compromettre.

— C'est la vérité. Une heureuse chance a permis que vous ne parliez pas de moi, affirma imprudemment le mauvais pèlerin.

— Ah ! oui, si le malheur avait voulu que j'eusse dit le plus petit mot qui fût de nature à vous inquiéter ..

oh ! alors ce ne serait plus trois cent... ce serait cinq, six, huit cent mille francs que j'offrirais de grand cœur pour réparer ma faute. Mais, puisque vous êtes sauf, je ne veux pas donner un rouge liard pour ce qui me concerne.

Et M. d'Armangis, ce disant, s'enfonça plus à fond la tête dans son oreiller.

— Ah ça, qu'est-il donc arrivé ? se demanda de Jozères fort surpris de trouver aussi récalcitrant celui qui tout à l'heure était de si facile composition.

A cet étonnement de trouver sa dupe rebelle se joignait chez lui l'inquiétude de ma prochaine arrivée qui mettrait à néant tout son échafaudage de mensonges. Comme l'horloge marquait déjà plus de neuf heures, il redoutait de me voir apparaître d'un moment à l'autre. Il lui fallait donc au plus vite soutirer la nouvelle somme qu'il convoitait, sans quoi l'occasion perdue ne se retrouverait pas.

Devant cette résistance inattendue de sa victime, le visage du fourbe, naguère tout épanoui, s'était subitement renfrogné. Ce fut d'un petit ton sec que le voleur désempoigné demanda :

— Ainsi, c'est bien décidé, vous refusez cet argent qui assurerait définitivement votre salut ?

— Je le refuse.

— Vous avez mûrement réfléchi aux suites de cet imprudent refus ?

— J'en accepte les conséquences.

M. de Jozères poussa un gros soupir de désolation et se dirigea vers la porte en disant :

— C'est vous qui l'aurez voulu !

— Où allez-vous donc ? dit le blessé.

— Je descends renvoyer ces témoins venus pour toucher la somme qui devait payer leur silence.

Le fin renard avait espéré qu'à la dernière seconde

M. d'Armangis allait l'arrêter par un consentement. Aussi, comme il franchissait le seuil de la chambre, il se retourna brusquement :

— Hein ! vous dites ? fit-il.

— Moi ? rien, répondit paisiblement le malade.

— Ah ! je croyais...

Et il tira la porte en répétant :

— Vous l'aurez voulu !

Sur le carré, il fit une pause, s'attendant à être rappelé. Puis il descendit lentement l'escalier en se disant fort dépité :

— Diable ! diable ! Depuis le million, la détente s'est rouillée, elle ne part plus !... Il est vrai que l'histoire des témoins est un peu roide..... Baste ! tout espoir n'est pas perdu, nous allons voir la suite... En appuyant sur la chanterelle, je forcerai bien ce niais à chanter.

Le brigadier était toujours de planton dans le vestibule quand il y arriva.

— A quelle heure passe le courrier de poste qui prend les lettres pour Sedan ? lui demanda M. de Jozères.

— Sept heures du soir.

— Et il n'en est que dix du matin... ce serait trop attendre pour envoyer le rapport pressé que je dois expédier... il me faut alors le faire porter à Sedan de brigade en brigade... Allez commander à un de vos hommes de monter à cheval et vous l'enverrez ici se tenir à ma disposition.

— Dois-je aussi revenir ?

— Non. Je tiendrai compte de votre zèle et j'appellerai sur vous l'attention de qui de droit, ajouta le justicier devenu bon prince.

— Adieu, mon magistrat... Je vais vous envoyer le cavalier qui portera votre dépêche, dit le brigadier en

s'éloignant joyeux de la promesse qui avait accompagné son congé.

Quand le procureur reparut dans la chambre, il trouva M. d'Armangis qui, ayant quitté son lit, s'était traîné jusqu'à la fenêtre. Affaîssé sur un large fauteuil et enveloppé dans ses couvertures, il se chauffait aux rayons du soleil que la fenêtre laissait entrer.

— Ah! vous vous êtes levé?

— Oui, ce magnifique et chaud soleil m'a tenté.

M. d'Armangis n'avouait qu'une partie de la vérité : il s'était aussi installé près de la fenêtre afin de regarder partir ces prétendus témoins que M. de Jozères avait annoncé qu'il allait congédier les mains vides. Or, le curieux n'avait vu s'éloigner que le gendarme.

Le madré drôle regarda tristement son pigeon, lança un autre énorme soupir et gémit d'une voix plaintive :

— Le sort en est jeté !... Vous me rendrez cette justice que j'ai tout fait pour vous sauver, et vous n'accuserez que vous-même de votre futur destin.

— Ainsi, vous avez porté mon refus à ces hommes?

— Hélas! oui... ils sont partis en proférant d'effrayantes menaces.

— J'attendrai qu'ils les exécutent.

Ce sang-froid déroutait de Jozères, qui n'y comprenait rien. En lutteur tenace, il ne voulut pas céder et il reprit d'un ton navré :

— Vous comprenez que, devant le scandale qui devient imminent, le parquet de Sedan n'hésitera pas à prendre l'avance.

Et, tout en s'asseyant à la table où se trouvaient les plumes et le papier, il fit entendre quelques sanglots qui scandèrent cette phrase :

— Aussi me voyez-vous contraint par votre inexppli-

cable refus, à l'horrible nécessité d'expédier le procès-verbal qui conclut à votre culpabilité.

La table devant laquelle il avait pris place était posée au milieu de la chambre, bien en face de la fenêtre dont les rideaux, d'un fort transparent tissu, lui laissaient apercevoir la campagne. Cette table, néanmoins, était trop éloignée pour que M. d'Armangis pût lire ce qu'écrivait le procureur dont il voyait la main courir sur le papier. A la sixième ligne, celui-ci traça son paraphe au bas de ce laconique rapport.

— Comment ! déjà terminé ? dit le jeune homme toujours calme.

— Hélas ! il n'en faut pas plus long pour amener l'épouvantable catastrophe que vous auriez pu si facilement prévenir ! prononça lamentablement le magistrat qui pliait sa lettre pour la mettre sous enveloppe.

Ce soin pris, il parut chercher quelque chose sur la table, puis il cria d'une voix forte :

— Nicole !

La Cardoze devait être à espionner dans la chambre voisine, car elle apparut aussitôt à cet appel.

— Veux-tu m'allumer une chandelle pour que je puisse cacheter cette lettre ? commanda-t-il.

— Bien, je vais vous chercher cela en bas, dit la fille qui, avant de s'éloigner, lança par-dessus la tête du procureur, un coup d'œil d'encouragement à M. d'Armangis.

Ce regard rédoubla la confiance du blessé, qui, après le départ de Nicole, demanda d'un ton légèrement moqueur :

— Ainsi, ces quelques lignes suffisent pour me perdre à tout jamais ?

— Oui, vous et Mme de Gabrinoff... qui vous aurait dû sa liberté, si vous l'aviez voulu... et qui va arriver bientôt

ici pour apprendre, que, grâce à vous, son arrestation est maintenue.

Et, tout en parlant, M. de Jozères écrivait de sa plus grosse écriture la suscription de cette lettre qu'il adressait véritablement au procureur général de Sedan.

Il posait le point final, quand son rebelle laissa entendre un petit rire. Bien que démonté par cet accès de gaieté, le robin n'en demanda pas moins sévèrement :

— Ah ! le danger que court Mme de Gabrinoff excite à tel point votre hilarité ?

— Bah ! bah ! fit joyeusement le jeune homme, ce danger est tellement imaginaire qu'il est bien permis de s'en amuser.

— Imaginaire ! répéta le procureur qui tint encore bon, bien qu'il sentît s'ébranler un peu son audace.

— Oui, imaginaire... tout aussi imaginaire que ces témoins partis furieux... que cette dénonciation... et autres turlutaines que vous me contez depuis ce matin.

Le justicier se roidit contre la soudaine et désagréable surprise et, d'un ton bref :

— Veuillez vous expliquer, dit-il.

— Oh ! l'explication est fort simple et, mon brave procureur, je ne prendrai pas de mitaines pour vous dire que vous perdrez complètement vos peines, jérémiades, soupirs et mensonges à vouloir m'escroquer ces trois cent mille francs. Pas plus que moi, Mme de Gabrinoff ne court l'ombre d'un danger... et, loin d'avoir été arrêtée, elle doit en ce moment être bien tranquille en son château, se doutant peu de la rouerie que vous déployez ici pour ajouter quelques centaines de mille francs à ce million que vous lui avez déjà fort adroitement soutiré. Que diable ! très-cher monsieur, votre compte a été réglé, il faudrait pourtant bien vous en tenir à un aussi beau résultat !

Dites avec toute l'insolente morgue du grand seigneur, ces paroles avaient brusquement interloqué le cher magistrat qui, pour se donner une contenance, restait le nez pointé vers la fenêtre. Ce fut alors que ses yeux qui, machinalement, regardaient la campagne, aperçurent à l'horizon une lointaine scène qui le fit tressaillir. A cette vue, il courba vivement le front sur sa lettre pour cacher la subite joie qui éclairait son visage.

— Ainsi vous ne croyez pas à l'arrestation de Mme de Gabrinoff? dit-il l'entement.

— Pas le moins du monde, appuya railleusement M. d'Armangis.

Au même instant, la Cardoze rentrait apportant la chandelle allumée.

— Voilà votre affaire, mon magistrat, dit-elle en posant la lumière sur la table.

M. de Jozères éleva sa lettre retournée à la hauteur de la flamme et se mit à étendre sa cire chauffée en reprenant de la plus placide façon :

— Ah ! vous ne croyez pas que Mme de Gabrinoff ait été arrêtée? Dites-moi, cher monsieur, vous serait-il possible de m'apprendre comment est faite la berline de voyage de la comtesse?

— Sans doute, fit l'interrogé qui, à son tour, se sentait un peu troublé par le calme du procureur.

— Vous sauriez me la désigner, n'est-ce pas? continua l'autre tout en appliquant sur la cire étalée le cachet à son chiffre qu'il portait en breloque.

— Oui... une caisse marron clair sur roues jaunes... répondit le blessé.

— Parfait ! prononça de Jozères en se levant.

Il se retourna vers la Cardoze, qui avait attendu debout derrière lui :

— Merci, Nicole, dit-il, tu peux remporter ta chandelle dont je n'ai plus besoin.

Et, croyant que la fille allait se retirer, il vint à M. d'Armangis, tenant sa lettre à la main, tournée de façon que celui-ci pût bien en lire l'adresse. Il avait aux lèvres un tout aimable sourire en s'approchant du blessé qui, étendu sur son fauteuil, à côté de la fenêtre, le regardait s'avancer en proie à un malaise moral.

— Ah ! caisse marron sur roues jaunes ? répéta-t-il. Eh bien, puisque vous êtes tant persuadé que Mme de Gabrinoff n'a pas été arrêtée et qu'elle est à cette heure fort tranquille en son château... puisque, surtout, vous vous rappelez si bien sa berline de voyage .. voulez-vous avoir l'extrême obligeance de me dire quelle est cette voiture qui, là-bas, en ce moment, descend la côte au triple galop ?

Et, du doigt, il désigna ma berline qu'il voyait, de loin, arrivant à toute vitesse, escortée d'un gendarme qui nous suivait à bride abattue. Ce cavalier était celui que le brigadier, sur la demande du procureur, lui envoyait pour porter sa lettre. C'était ce soldat qui, en reconnaissant le docteur, au passage de ma voiture, lui avait crié le : « Je vais chez vous ! » que le fracas des roues nous avait empêché d'entendre.

C'était donc un pur hasard qui avait amené ce gendarme derrière ma berline ; mais, en coquin émérite, de Jozères, dès qu'il l'avait aperçu, avait immédiatement compris le superbe atout qu'une chance fortuite mettait tout à coup dans son jeu. Le comble de l'habileté de sa part fut qu'en signalant ma voiture à M. d'Armangis il ne souffla pas mot du gendarme. Il laissait au soudain effroi du jeune homme l'interprétation de la présence de ce soldat galopant à ma suite.

Aux premiers mots du procureur, le blessé s'était brus-

quement retourné et avait soulevé le rideau de la fenêtre. Comme l'avait prévu de Jozères, la vue du gendarme le terrifia. Alors, en lui, plus prompte que l'éclair, se fit une révolution. La confiance que lui avait soufflée Nicole s'évanouit instantanément pour faire place à la plus violente épouvante et, sans réfléchir, à demi fou, palpitant de l'affreuse angoisse de m'avoir perdue, il regarda le procureur en bégayant d'une voix que le désespoir étranglait :

— C'était donc vrai !

Le maître fripon secoua tristement la tête et, d'un accent sévère, répondit :

— Avec bien peu de chose, vous pouviez sauver cette malheureuse femme.

M. d'Armangis ne doutait plus, mais sa conviction se fit plus profonde quand son regard, rencontrant la lettre que le magistrat tenait toujours entre ses doigts, bien à portée de sa vue, il y vit qu'elle était véritablement adressée au procureur général de Sedan. D'une main fébrile, il arracha brusquement la lettre au misérable en répétant d'un ton rauque :

— Je paye ! je paye !!!

Il n'y avait pas une seconde à perdre pour de Jozères, car ma voiture approchait à toute vitesse. Il sauta donc sur le portefeuille du jeune homme, posé sur la table, et le lui tendit en s'écriant :

— Alors endossez vite une traite à mon ordre... je me charge de solder ces gens.

Puis il revint à la table pour y prendre l'encrier et la plume, afin de les présenter au malade, cloué par l'effroi sur son fauteuil.

Il serait impossible d'exprimer le cri de fureur, de surprise et de désespoir mêlés que poussa tout à coup le procureur.

Cinq minutes à peine lui restaient pour exécuter son vol... et l'écrivoire avec ses plumes ne se trouvaient plus sur la table!!!

A ce moment son regard aperçut le bas de la robe de Nicole, qu'il croyait partie depuis longtemps, disparaissant au seuil de la porte. Il comprit que c'était elle qui emportait l'encrier et il s'élança à sa poursuite. Quand il l'atteignit, la fille était déjà entrée dans la pièce voisine, laissant derrière elle la porte ouverte. D'un bond, le robin se précipita dans la chambre en hurlant :

— L'encrier! l'encrier!

— Ah! vous en avez donc besoin? dit-elle d'un ton calme; tenez, je viens de le poser sur la cheminée, prenez-le.

Avec un grondement de joie inouïe, le magistrat se saisit de l'objet, mais quand il se retourna pour l'emporter, il vit la Cardoze adossée sur la porte refermée et glissant dans sa poche la clef de la serrure.

— Ouvrez! ouvrez! commanda-t-il en arrivant sur elle comme un furieux.

— Nenni! doux procureur, vous êtes bel et bien mon prisonnier! répondit-elle moqueusement.

Nicole était capable d'une vigoureuse résistance. Avec elle, une lutte risquait d'être longue pour de Jozères peu robuste. Et puis, il n'avait pas le temps de tenter de la force, car déjà il entendait le roulement de la berline qui arrivait à fond de train.

— Ouvrez! cria-t-il encore.

— Vous perdez bien inutilement votre salive, mon bonhomme! ricana-t-elle en haussant dédaigneusement les épaules.

— Mais, idiote! sais-tu ce que tu me fais perdre en me barrant le passage?

— Oui, mon finaud... trois cent mille francs que vous

comptiez empocher... sans en souffler mot à cette pauvre Cardoze.

— Mais non... mais non... je te le jure!... mon intention était bien de tenir notre pacte de « part à deux. » Tu peux m'en croire... Ouvre-moi!... Ne vois-tu pas que la voiture approche à toute vitesse? dans deux minutes, il ne sera plus temps.

— Non, cent fois non... Oh! est-il têtue ce cher magistrat! Celui qui vous a vendu votre entêtement ne vous a pas volé; il vous a servi bonne mesure... En revanche, celui auquel vous avez acheté votre loyauté était une rude canaille; il ne vous a pas donné le poids.

Et éclatant de rire :

— Ah! regardez donc la vilaine mine de renard qui a manqué sa poule que vous faites en ce moment.

Comme la Cardoze parlait encore, de Jozères entendait ma berline s'arrêter devant la maison.

— Trop tard!!! grinça-t-il.

Et, brisé par la rage, il se laissa tomber sur une chaise.

— Là, fit Nicole en baissant la voix, tenez-vous tranquille maintenant... laissons d'abord à nos deux amoureux le temps de se reconnaître.... puis je vous rendrai la liberté.

Voilà pourquoi, quand j'entrai dans la demeure de Perrier, je pus aller tout droit à la chambre du malade sans rencontrer personne sur mon passage.

Pendant tout le long récit que M. d'Armangis, sitôt mon arrivée, me fit de son aventure, aventure dont Nicole et Perrier devaient m'apprendre plus tard les vrais détails, je ne me doutais guère que la Cardoze, qui avait doucement rouvert la porte de communication, n'en perdait point un mot... Pas plus que de Jozères, du reste, qui, immobile sur sa chaise, écoutait avec une sombre attention.

Quand M. d'Armangis eut enfin tout dit, je donnai cours à l'envie de rire que j'avais si longtemps comprimée. A cet accès de gaieté, il me regarda tout ébahi.

— De Jozères me trompait-il vraiment? N'avez-vous donc couru aucun sérieux danger? demanda-t-il.

— Mon cher, dis-je, votre de Jozères n'est qu'un escroc dont je vais vous prouver la fourberie. D'abord, le duel a eu lieu hier et non pas avant-hier, et, par conséquent, votre délire a duré deux heures et non vingt-six. On n'a donc pas eu le temps d'expédier ce fameux rapport à Sedan. Quant au procureur, loin d'avoir été envoyé ici par le parquet, il m'a quittée hier soir pour se mettre à la poursuite de M. de Saint-Dutasse... je vous dirai plus tard pourquoi... et votre duel, qu'il a appris à ce relais, l'a fait s'arrêter en route. Il vous a trouvé en délire et, l'occasion le tentant, il a organisé ce chantage, auquel deux heures auparavant il ne pensait pas.

Encore mal convaincu, M. d'Armangis me montra sur la table la lettre qu'il avait arrachée à de Jozères quand il s'était décidé à payer.

— Et pourtant, dit-il, voyez l'adresse de cette dépêche; il écrivait bien au procureur général.

J'étendais la main vers le pli quand Perrier entra dans la chambre, un peu pâle et l'œil inquiet.

Si le docteur, arrivé en même temps que moi, n'était pas venu troubler notre long entretien, c'était qu'à la descente de voiture, après son bref colloque avec le gendarme, on était venu le chercher aussitôt pour un client très-malade.

De retour, après une heure d'absence, il avait retrouvé le gendarme attendant toujours devant sa porte.

Ignorant tout ce qui s'était passé chez lui depuis une dizaine d'heures; ayant seulement appris par le soldat que la justice était à son domicile et sans savoir que cette

justice était représentée par de Jozères ; n'ayant pas, à sa rentrée à la maison, rencontré Nicole qui aurait pu l'instruire de ce qui avait eu lieu, Perrier se présentait donc visiblement ému et, surtout, alarmé par cette disparition de la Cardoze qui, toujours enfermée dans la pièce voisine avec le procureur, n'avait pas encore donné signe de vie. Malgré lui, en entrant, il baissa la voix... ce qui était un signe de peur... pour nous demander :

— Où donc est Nicole ?

— Ah ! oui, votre prétendue sœur sourde ? dis-je en riant de ce mensonge qui me revenait à la mémoire.

Mais son inquiétude le tourmentait trop pour qu'en ce moment il se défendit sur ce point, et il continua :

— Elle aurait pu m'apprendre de quelle lettre parle le gendarme qui s'impatiente en bas. Il dit que son brigadier l'a envoyé ici pour recevoir une dépêche qu'on doit porter de brigade en brigade jusqu'à Sedan... « au parquet, » ajoute ce cavalier.

Ces mots rendirent sa crainte à M. d'Armangis, qui me dit, en montrant encore la missive :

— Vous voyez bien que cette dépêche au procureur général est sérieuse.

La prudence... et surtout la curiosité... m'inspirèrent aussitôt le plus violent désir de connaître le contenu de la lettre. Je m'en saisis, et, après une fort courte hésitation, j'en fis sauter le cachet.

Je partis d'un éclat de rire.

Cette terrible dépêche contenait ces mots :

« Mon cher supérieur, je suis en ce moment retenu, à quelques lieues de Sedan, auprès du lit d'un de mes plus intimes amis fort gravement malade, et je crains de n'être pas de retour en ville pour jeudi. Voulez-vous me rendre le service de passer à M. Forgez, mon substitut, cette affaire de parricide dans laquelle je devais requérir. — Agréez, etc. »

Ma gaieté avait eu de l'écho, car derrière moi retentit un fou rire quand j'eus achevé la lecture de ce billet.

C'était la Cardoze qui entraît. Elle s'adressa, en pouffant, à M. d'Armangis :

— Eh ! dites donc, vous ! je crois que je viens de vous faire réaliser une belle économie avec le de Jozères ! Hein ! je vous ai sauvé trois cent mille francs qui allaient s'envoler d'une jolie façon !

— Mais qu'as-tu donc fait du procureur ? demanda l'interpellé.

— Soulevez le rideau de la fenêtre et vous le verrez d'ici regagnant la maison de poste pour retourner à Sedan. Il ne faut pas lui en vouloir s'il n'est pas venu vous dire adieu... mais il avait une si piteuse mine qu'il ne tenait pas à vous la montrer.

Pour nous, qui ne savions rien de ce qui s'était passé dans la coulisse, la bruyante gaieté de cette fille nous paraissait un peu forcée. Ce fut, deux jours plus tard, quand elle m'expliqua la scène qui avait eu lieu entre elle et le magistrat, que je me rendis compte quelle avait dû être cette mine piteuse de de Jozères qui faisait, après coup, tant se pâmer de rire Nicole.

Voici la scène en question :

Quand j'avais traité le robin d'escroc, la Cardoze qui, avec le procureur, se tenait aux écoutes dans la chambre voisine, avait murmuré au coquin, blême de colère :

— Hein ! comme elle vous démolit, la comtesse. Je crois qu'il n'y a plus rien à frire pour vous maintenant ici... Vous feriez bien de décamper.

— Je me vengerai ! gronda de Jozères.

Ce mot sonna mal aux oreilles de la fille qui lui souffla moqueusement :

— Vous venger ?... Et de qui, mon bonhomme ?... Est-ce de la comtesse et de son amant ? N'êtes-vous pas leur com-

plice? Trois têtes dans le même bonnet? A vouloir décoiffer les autres, vous vous enrhumeriez, gros imprudent!... Est-ce de moi que vous menacez de vous venger? mais je n'ai rien à craindre, moi... Ne suis-je pas du côté des victimes? Un de ceux qui ont causé la mort de mon père m'offre un million et je l'accepte... Qu'avez-vous à y voir?... Le plus sage pour vous est de filer doux et d'imiter la carpe qui se tait... Rengainez donc votre rage, et faites carrément votre deuil des cent mille écus qui vous ont frôlé le nez.

— C'est toi qui me les as fait perdre, maudite créature!

— Il ne fallait pas me tricher... Avec moi, ce qui est convenu est convenu. La preuve en est que, maintenant que tout est fini, nous allons faire nos comptes.

— Nos comptes? répéta de Jozères en relevant la tête.

— Dame! est-ce que nous n'avions pas dit : part à deux?... J'ai reçu un million de M. d'Armangis... donc, je vous en dois la moitié.

L'œil du procureur s'éclaira d'une rapide joie.

— Seulement, il y a une petite promesse, que vous m'avez faite cette nuit, de payer cinq cent mille francs à votre très-humble servante. Donc, cinq cent mille à recevoir et autant à payer, c'est un compte qui se liquide par un mignon zéro... pas vrai? Maintenant nous sommes quittes.. vous m'avez payée... je vous ai remboursé votre part... bons comptes, bons amis!... il ne vous reste plus qu'à filer d'ici, mon cher monsieur.

Et elle alla ouvrir la porte de la chambre en ajoutant :

— Proust! proust! envollez-vous, mon bel oiseau.

Mais, au lieu de profiter de sa liberté, M. de Jozères était resté en place, blême, l'œil furieux, la lèvre frémissante. Une froide et soudaine colère s'était emparée de cet homme en comprenant qu'il lui fallait partir sans un denier.

— Ainsi tu ne m'offres pas la plus mince part de ce million que je t'ai fait avoir ? dit-il d'une voix lente.

— Ah ça ! n'êtes-vous pas content ?... est-ce que ça ne fait pas bien votre compte ? ricana Nicole sans s'inquiéter du menaçant regard qui accompagnait la phrase du procureur.

— Est-ce là ton dernier mot ? reprit M. de Jozères sur le même ton.

— Ouais ! fit-elle en lui riant au visage, il paraît, mon cher homme, que vous ne comptiez pas faire honneur à votre parole... et pourtant je vous avais prédit que vous me payeriez... Dites donc que je ne suis pas bonne fille ?... Ne pouvais-je pas garder la traite et vous faire tout de même cracher la somme promise par vous ?... Vous devriez me bénir, au lieu de faire le nez long d'une aune que vous m'offrez... Vrai de vrai ! vous n'êtes qu'un énorme ingrat... il n'y a sérieusement pas de plaisir à être aimable avec vous.

Et, montrant la porte, elle recommença :

— Proust ! proust ! envolez-vous, mon bel oiseau.

Le procureur avait écouté, immobile et calme en apparence, les railleries de la fille. A ce congé qu'elle lui signifiait pour la seconde fois, il vint à elle, et la regardant bien dans les yeux :

— Après m'avoir fait perdre les cent mille écus de M. d'Armangis, dit-il, tu viens de te moquer de moi d'une ridicule manière...

— Ce n'est pas flatteur pour votre parole, je le répète, ce que vous dites là !... Quand je pense que cette nuit vous ne demandiez qu'à rentrer dans votre argent !... Maintenant que c'est fait, voilà que vous n'êtes pas content... Trop goulu ! je vous l'ai déjà dit, trop goulu, mon bonhomme.

Sans plus broncher à cette nouvelle bordée, M. de Jozè-

res laissa finir Nicole, puis il continua sa phrase interrompue :

— Ecoute-moi bien, ma fille. J'attendrai dix ans... vingt ans s'il le faut... mais, je te le jure, je prendrai une terrible revanche.

Et il sortit lentement.

Ce fut donc après cette scène que la Cardoze nous arriva en proie à ce fou rire qui fut plus de dix minutes avant de s'arrêter. Quand son accès se fut enfin calmé, elle vint à Perrier qui, depuis un quart d'heure, nous regardait l'un après l'autre sans rien comprendre :

— Tenez, lui dit-elle, voici ce que M. d'Armangis m'a donné pour vous.

Et elle lui tendit la traite qu'elle venait de retirer de son corsage. Il était furieusement amoureux le docteur, car son premier mouvement fut d'abord de déposer un baiser très-tendre sur ce papier encore chaud de la cachette d'où il sortait.

— Un million!... à mon ordre!!! s'écria-t-il quand il l'eut déplié.

Et, la bouche béante, l'œil hébété par une comique stupéfaction, il se remit à nous regarder successivement, attendant une explication.

— Eh bien, quoi? fit Nicole en riant, il y a des personnes auxquelles le bien survient en dormant... à vous, il arrive pendant que vous voyagez... voilà tout... Empochez d'abord; vous ferez plus tard votre museau de chat effarouché.

Ce disant, elle lui prenait le bon des mains et le lui fourrait dans la poche de son gilet.

Certes, la Cardoze était une créature de la pire espèce. Et pourtant ces derniers mots furent dits à Perrier avec un accent qui me parut étrange dans la bouche de cette fille. L'intonation ne trahissait aucunement l'amour, car

elle était incapable d'aimer, mais une sorte d'affectueux sentiment protecteur et dévoué.

La fin de la scène entre ces deux êtres fut fort incompréhensible pour moi qui, alors, ignorais en vertu de quel pacte ils vivaient réunis. Avant qu'elle eût retiré de la poche du gilet les doigts qui venaient d'y enfoncer la traite, Nicole, que ce geste avait mise face à face avec le docteur, lui souffla en souriant :

— Un!... et on dit que c'est le premier qui coûte... il faut courir maintenant après le second... Pour l'attraper, il reste encore dix-huit mois.

Je vis l'œil du médecin s'allumer subitement d'une brûlante flamme.

— Alors, Nicole, au second?... murmura-t-il d'une voix tremblante.

Et, sans achever sa phrase, il s'arrêta comme s'il quêtait une réponse qu'elle lui fit un peu attendre, en souriant à ce regard ardent qui la couvait.

— Ma foi! oui... après le second... il ne faut pas être trop ambitieuse, dit-elle rapidement.

Puis elle lui tendit son visage en ajoutant :

— Allons, embrassez-moi, l'impatient!... et bon courage!

Après le baiser, elle se retourna vers moi :

— Maintenant, dit-elle, je vais, madame de Gabrinoff, vous préparer une chambre, car j'espère que vous ne partirez d'ici qu'en emmenant M. d'Armangis complètement guéri.

Cette guérison se fit attendre quinze grands jours. Ce fut pendant cette quinzaine que je reçus les confidences de Perrier et de la Cardoze. Ces deux semaines, je les employai aussi à faire rentrer sous le joug celui qui avait tenté de s'y soustraire par la fuite. En me voyant là, près de lui, à tout moment... lui qui, jadis, au château, n'avait

pu me rencontrer qu'à de longs et rares intervalles, M. d'Armangis finit par presque oublier de quelle sinistre manière nous nous étions procuré notre liberté. Il me revint... mais encore méfiant. Je sentais qu'à un moment donné, quand ses souvenirs se réveilleraient, il m'échapperait à nouveau si je n'avais pas su l'attacher par un indissoluble lien.

Soit que l'idée vînt de lui-même, soit qu'elle lui eût été soufflée par sa compagne, ce fut le docteur qui me ramena mon esclave parfaitement soumis. Mais comme ces deux êtres n'entendaient pas me rendre gratuitement service, Nicole se chargea d'abord de me faire bien comprendre l'aide qu'ils allaient me prêter. Vers le milieu de la seconde semaine, un matin que je me trouvais dans sa chambre, elle me dit avec son habituelle impudence :

— Hier, le docteur me parlait de vous.

— Vraiment? que te contait-il?

— Il disait comme ça : « Quel malheur que la comtesse n'ait pas confiance en nous ! »

— Qui te prouve que je manque de confiance?

— Laissez-moi donc finir!... puis il a ajouté : Car si elle nous montrait le moindre désir d'épouser M. d'Armangis, je serais heureux de donner un fameux coup d'épaule à cette dame... si généreuse.

— Ah! il a dit cela?

— Oui... si généreuse... en toutes lettres! répéta-t-elle, en feignant d'avoir mal compris.

— Bien... admettons ma générosité... et puis après?

— Dame! faites un signe... dites un oui... et Perrier vous fournira l'occasion d'exercer cette générosité à son profit.

— Et quand... cette occasion?

— Tout de suite si vous voulez. C'est justement l'heure où le docteur entre chez son malade.

Avec Nicole, il n'était pas besoin de longues phrases. Je ne prononçai que ce mot :

— Accepté!

— Bon! dit-elle en riant, au moins vous ne faites pas languir les gens.

Elle sortit de la chambre et, se penchant sur la rampe de l'escalier, elle cria :

— Docteur!

— Quoi? demanda d'en bas Perrier qui, sans doute, attendait impatiemment la réponse que j'allais faire à la proposition.

— Il faudra passer chez Gondrin. J'avais oublié de vous dire qu'on est venu vous demander pour lui.

Cette phrase devait avoir été convenue entre eux pour le cas où j'accepterais, car il y eut un léger frémissement joyeux dans la voix de Perrier quand il ajouta :

— Bien. Je me rendrai chez Gondrin après ma visite à notre pensionnaire.

La Cardoze rentra dans la chambre au moment où son compère, arrivé sur le palier, se préparait à pénétrer chez M. d'Armangis qui, comme moi, devait avoir entendu, mais sans en comprendre le vrai sens, tout ce dialogue crié dans l'escalier.

— L'affaire est dans le sac! me dit en riant la fille revenue à moi.

Après avoir bien doucement ouvert la porte de communication devant laquelle se dressait, de l'autre côté, l'énorme armoire, elle me fit signe d'approcher et me murmura à l'oreille :

— Maintenant, écoutez le docteur manœuvrer... il va travailler pour vous.

Au bout d'un très-court moment qu'il avait passé à examiner la cicatrisation de la blessure, j'entendis Perrier dire à son malade :

— Encore deux ou trois jours et nous nous séparerons, mon cher client.

— Et vous m'assurez que je n'aurai jamais aucunes suites fâcheuses à craindre?

— Euh ! euh ! fit le médecin. A propos de suites, je vous donnerais bien un conseil... mais je n'ose... car il vous paraîtrait vraiment étrange.

— Parlez... je vous en prie.

— Eh bien... je vous conseille sérieusement de ne jamais vous marier.

— Vous plaisantez!!! ne pas me marier à cause d'un ancien coup d'épée ! s'écria le jeune homme d'un ton qui dénotait un profond étonnement.

— Oh ! oh ! mais non... il n'est pas question de votre blessure ! Elle est, parbleu, bien guérie et vous laissera parfaitement tranquille... Ce n'est pas elle qui me fait vous donner ce conseil.

— Qui donc alors ?

— C'est qu'un médecin ne soigne pas un malade durant douze jours sans bien étudier tout ce qui le concerne.

Tout en écoutant cette conversation, je sentais Nicole, appuyée sur moi, qui se trémoussait d'un rire étouffé.

— Hein ? comme il travaille pour vous ! me souffla-t-elle à un moment.

J'avoue que je ne devinais pas encore comment Perrier arriverait à me faire épouser par M. d'Armangis en conseillant à celui-ci de ne pas se marier.

— Voyez, docteur, veuillez vous expliquer ? reprit le blessé d'un ton d'impatience. Qu'avez-vous découvert en moi qui s'oppose à ce que je me marie ?

— Eh bien... puisque vous tenez tant à le savoir... c'est votre sommeil.

— Mon sommeil !!! répéta le jeune homme dont la voix me sembla frémir.

— Oui. Vous avez le sommeil... trop... beaucoup trop nerveux ! dit gravement Perrier.

Se troublant à cette réponse inattendue, M. d'Armangis regarda d'abord silencieusement le médecin ; il avait deviné, mais il doutait encore que l'autre eût bien voulu dire ce qu'il venait de comprendre. Après une courte hésitation, il articula d'une voix anxieuse :

— Parlez franchement.

À cette demande le docteur lui posa un doigt sur le front et répondit d'un ton cruellement bourru :

— Voyez-vous, mon cher client, il y a là-dessous une petite bête qui vous tourmentera toujours pendant votre sommeil. Mieux vaut donc pour vous rester célibataire que de vous exposer, neuf nuits sur dix, tout en dormant, à conter des choses qui ne doivent pas être entendues d'un oreiller voisin.

Puis, après s'être un peu consulté :

— Tenez, fit-il, pendant que je suis en train de dire ce qui en sera, désirez-vous que j'aie jusqu'au bout?... que je vous prédise votre avenir ?

— Parlez.

— Eh bien, à vivre ainsi, chaque jour, avec cette perpétuelle crainte de vous trahir la nuit, vous arriverez tout droit à la folie.

— C'est possible ! prononça tristement le blessé.

— Ce qu'il vous faut, poursuivit le médecin, c'est la tranquillité d'esprit... qui, peu à peu, amènerait l'oubli complet. Il est nécessaire que vous vous endormiez avec cette certitude que les indiscretions de votre sommeil ne seront pas écoutées... ou bien qu'elles arriveront à des oreilles que vos paroles n'étonneront pas.

Et, brusquement, en homme surpris par une idée, il s'écria :

— Au fait, j'y pense, pourquoi n'épouseriez-vous pas Mme de Gabrinoff?

Sans laisser à son malade le temps de répondre, Perrier poursuivit en riant :

— Vrai! savez-vous que vous m'avez l'air d'un homme qui se serait cassé une jambe pour cueillir une pomme et qui, sa jambe étant guérie et la pomme se trouvant sous sa main, oublierait de croquer cette cause de son accident... Car je crois qu'elle est intacte votre pomme? Autant que j'ai pu comprendre par vos divagations, vous ne l'avez jamais entamée, cette pomme... que vous trouviez si appétissante avant de... vous être cassé la jambe pour elle.

A cette allusion, M. d'Armangis répondit :

— C'est vrai. Berthe m'a toujours résisté.

— Alors, croyez-moi, croquez donc, croquez à belles dents votre pomme maintenant que vous le pouvez... et que, surtout, vous l'avez si bien gagnée.

Reprenant aussitôt l'accent sérieux, l'adroit docteur continua :

— Je vais me mêler là de choses qui ne me regardent nullement; mais, dit-on, un médecin est un confesseur... et puisque je vous ai parlé de l'avenir qui vous attend, mon devoir est de vous pousser à ce qui pourra vous le faire éviter. Mme de Gabrinoff est jeune, belle; jamais il n'a rien été dit qui puisse entacher sa réputation de sagesse... vous venez de le dire, elle vous a résisté.. et elle vous aime.

— Oh! elle m'aime... fit le jeune homme avec une triste intonation de doute.

— Oui, elle vous aime, appuya Perrier, car elle vous en a donné une preuve qu'une épouvantable catastrophe vous a fait oublier. Cette femme, qui vous avait si longtemps résisté, n'avait-elle pas fini par venir pour vous, la nuit, à ce rendez-vous dans le parc... Admettez que M. de

Gabrinoff ne fût pas arrivé... que serait-il advenu? Une femme qui s'aventure à tel point pour un homme doit l'aimer et elle est bien près de se donner à lui. Malheureusement, entre sa faiblesse et votre triomphe, le mari s'est présenté... Vous me répondrez que c'est elle qui vous a poussé au meurtre. Soit! je le veux bien. Mais laissez-moi vous demander si ce conseil de tuer, donné par la comtesse, ne lui a pas été inspiré par la peur de voir égorger celui qu'elle aimait.

D'un geste de main, Perrier arrêta d'Armangis qui voulait parler, et poursuivit :

— Tout ce que je viens de vous dire a été prononcé par l'homme de bon sens, écoutez maintenant le médecin. Vous deux compris, votre secret n'est connu que de cinq personnes. M. de Jozères, votre complice, se taira. Nicole et moi, nous garderons le silence... par reconnaissance. Pour tout le monde, la comtesse est intacte de réputation... Un mariage avec elle est un bonheur qui sera envié par bien des rivaux... Il faut donc que vous épousiez Mme de Gabrinoff... dans l'intérêt de votre sécurité, de votre amour et, je vous le répète, de votre raison. Avec elle seule, vous ne craindrez plus les trahisons de votre sommeil... et, cette incessante peur disparaissant, qui sait si, à elle comme à vous, le bonheur ne vous apportera point enfin l'oubli du sinistre événement qui vous aura réunis.

Et, là-dessus, Perrier, se levant, gagna vivement la porte de la chambre, en s'écriant :

— Je me sauve à toutes jambes, parce que, pendant que je bavarde, j'ai d'autres clients qui doivent me attendre.

Fut-ce par crainte? fut-ce par amour? je ne saurais le dire, mais mon rebelle après cette conversation avec le docteur, fut le premier à me parler d'unir nos sorts.

Quatre jours après il me ramena au château, et six mois plus tard, à la fin de mon veuvage que j'avais été achever à Paris, nous nous mariâmes.

J'oublie de te dire qu'à son départ, quand M. d'Armangis demanda sa note au médecin, celui-ci eut l'aplomb de lui présenter ce mémoire qui, à la vérité, n'avait que deux lignes... mais quelles lignes!!!

« 45 jours à 400 fr. 4.500

« Pour faire le compte rond. . . 498,500

Ensemble. . . 200,000

Comme son ancien client s'étonnait un peu de ce « pour faire le compte rond, » Perrier lui répondit tranquillement :

— Si vous le préférez, je vais mettre : « Pour avoir donné un bon conseil au malade avec explications à l'appui. » Aimez-vous mieux cela ?

Et M. d'Armangis paya, croyant acheter ainsi le silence de l'effronté médecin.

Quant à moi qui, à côté de la Cardoze, avais écouté, assise sur une chaise, près de la porte de communication, la fameuse consultation à laquelle je devais mon mariage, je m'en étais tirée à meilleur marché. Au moment où je me levais de mon siège, Nicole m'avait dit :

— Madame la comtesse n'ignore pas que les chaises se louent, ici, plus cher qu'à l'église... c'est vingt mille francs qu'elle me doit.

Au fond, Perrier m'avait rendu un véritable service. Je m'exécutai d'assez bonne grâce.

A un pareil prix, M. d'Armangis surtout, nous pouvions espérer d'avoir fermé la bouche à cet avide couple. Il n'en fut rien. Durant les mois qui s'écoulèrent avant notre union, l'ex-blessé reçut plusieurs visites de Perrier

qui, chaque fois, sut lui extorquer d'importantes sommes qui arrivèrent à un total de deux cent mille autres francs.

Le jour du mariage, je me retrouvai en présence de M. de Jozères qui, ayant quitté la magistrature, venait d'être nommé à un des plus importants postes d'un ministère.

Parmi les assistants se comptaient aussi le médecin et Nicole, venus exprès à Paris pour la cérémonie. Après le repas de noce, je les attirai dans un coin pour leur souffler :

— Maintenant que j'ai épousé M. d'Armangis et que sa fortune est entre mes mains, c'est fini de grignoter pour vous... Je vous jure que vous n'aurez plus que ces derniers cent mille francs que je vous donne... Tenez-vous-le pour bien dit.

— Empochez d'abord, ordonna Nicole au docteur.

Puis, quand la liasse de billets de banque eut disparu dans la poche de son amant, elle me dit avec un méchant sourire :

— Sans adieu, madame d'Armangis.

Malgré la menace que contenaient ces mots, les mois s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux. En comptant tout ce que nous leur avions donné, ils devaient posséder un million et demi. Avec une telle somme, ils ne pouvaient être restés à végéter dans un village perdu. L'envie me vint de m'en assurer et je fis prendre des informations. Elles m'apprirent que Perrier et « sa sœur » avaient subitement quitté Blancey sans qu'on pût savoir de quel côté ils s'étaient dirigés. Je les crus d'abord installés à Paris, et chaque jour je m'attendais à recevoir une de ces visites dont m'avait menacée Nicole. En ne les voyant point apparaître, je finis par me rassurer et me dire qu'ils n'habitaient point la capitale.

La première fois que j'eus des nouvelles du redoutable

couple, ce fut par un de mes convives... que j'aurais bien voulu voir à tous les diables !

Ce convive était M. de Sair t-Dutasse.

Dès le lendemain de mon mariage avec M. d'Armangis, le chevalier s'était audacieusement impatronisé chez nous en me prévenant par un petit billet qu'il choisissait le mardi pour venir chaque semaine dîner à notre table.

Sa volonté de s'imposer avait eu le mérite de la franchise, car, le premier jour en m'offrant le bras pour passer du salon à la salle à manger, le pique-assiette me tint ce singulier langage :

— Qu'il soit dit une fois pour toutes qu'à mon plus petit embarras de ventre gagné à votre table, j'adresserai à la police les papiers que vous connaissez. Ainsi c'est convenu... Soignez-moi bien... Je n'aime pas à manger froid ni salé... J'ai donné l'ordre à Bourguignon de remettre à votre maître d'hôtel la liste des plats qui ne conviennent point à mon estomac.

Un instant je me crus débarrassée de lui, car il avait repris du service dans les dragons ; mais, au bout de quelques mois, je n'en ai jamais su le motif, il donna sa démission et revint s'asseoir à ma table. Libre de son temps, il arrivait régulièrement chaque mardi. Ce fut donc en dinant que de Saint-Dutasse s'écria :

— Ah ! à propos, j'ai reçu avant-hier la visite de Perrier et de Nicole. Le docteur tenait à me remercier pour un bon conseil que je lui ai donné dans certaine occasion.

— Est-ce qu'ils habitent Paris ?

— Non, ils demeurent toujours en province... mais où?... voilà ce que je ne pourrais vous dire, car je n'ai pu le leur faire confesser.

— Sont-ils mariés ?

— Je n'en sais pas davantage... seulement le médecin m'a paru amoureux fou de sa belle.

Après être restée très-longtemps sans en entendre autrement parler, ma surprise fut extrême en apprenant que Perrier venait d'arriver à Paris, riche à de nombreux millions et marié... à une autre que Nicole !

Avec sa femme et sa fille, enfant en bas âge, le docteur amenait aussi une domestique.

Et cette domestique était la Cardoze !!!

XI

Pendant que Mme d'Armangis, pour instruire son frère du passé, lui faisait cet étrange récit qui, du milieu de la nuit, devait la mener jusqu'au lever du jour, deux de nos autres personnages avaient gagné du terrain.

Nous voulons parler de Paul Avril et de son vieux domestique.

Quand, épargné par de Valnac, le jeune homme avait quitté cette maison où il venait de faire subir à la grande dame un si brutal traitement, il n'avait d'abord aucunement songé à l'heure de sa retraite, ni au froid du dehors, ni surtout à la distance qui le séparait de Paris. La violente

émotion qui l'agitait se calma comme par enchantement, dès que, parvenu au milieu du jardin, il se sentit glacé par la froidure. Il se retourna, tout grelottant, vers Bourguignon qui marchait sur ses talons.

— Ah ! dame, dit ce dernier, ce n'est pas l'heure ni le temps d'aller s'étendre sur l'herbe.

Pour sortir du jardin, il n'était plus besoin pour le vieillard d'escalader la muraille. Les barres intérieures de la grande porte qu'il déplaça sans peine lui donnèrent une issue facile.

— Sais-tu que, faute d'une voiture, il va falloir exécuter une jolie trotte jusqu'à Paris ? avança Paul en frappant des pieds pour se réchauffer.

Mais franchir cinq lieues à pied n'était plus l'affaire des vieilles jambes de Bourguignon et, pour se soustraire à cette nécessité, il n'avait pas été long à trouver son plan.

— Oh ! oh ! fit-il, si monsieur veut bien tourner à droite, nous trouverons une voiture.

— Tiens, c'est vrai ! s'écria joyeusement le jeune homme qui, en tournant l'angle du mur, vit tout à coup briller, dans l'ombre, les deux lanternes du coupé de M. de Valnac.

— Maintenant, je vous prierai de devenir muet et de me laisser parler tout seul au cocher, dans le cas où ce brave homme ne serait pas endormi sur son siège... S'il dort, la chose ira d'elle-même, monsieur n'aura qu'à bien vite entrer dans la voiture, et comme le balancement subit du véhicule réveillera notre dormeur, il croira, en me voyant près de monter, que son maître est déjà installé et il se mettra en route... mais je doute fort que, par une pareille température, il se soit imprudemment laissé aller à goûter les douceurs du sommeil.

La supposition du serviteur était juste, car le cocher, descendu de son siège, était en train de battre énergique-

ment de la semelle contre la muraille pour se défendre du froid qui l'envahissait. Il vit donc approcher les arrivants.

— Motus ! laissez-moi la parole, recommanda vite Bourguignon.

En atteignant la voiture, il s'empressa, tout obséquieux, d'ouvrir la portière à Avril en lui disant :

— Monsieur voit qu'on ne l'a pas trompé en lui annonçant qu'une voiture serait tenue à sa disposition.

Puis, quand son maître fut monté, il se retourna pour dire à mi-voix au cocher qui avait écouté :

— C'est la personne dont M. de Valnac vous a parlé.

— A moi ? fit le cocher surpris.

— Oui. Ne vous a-t-il pas prévenu que vous auriez à ramener un monsieur à Paris ?

— Il ne m'en a pas ouvert la bouche, je vous le jure ! attesta sincèrement l'automédon.

— Pas possible ! il a oublié de vous apprendre que vous auriez à rec...

Bourguignon s'interrompit pour approcher ses lèvres de l'oreille du cocher auquel il murmura mystérieusement cette fin de sa phrase :

— ... à reconduire l'accoucheur.

— L'accouc... !!!

— Chut ! donc... ceci tout entre nous... oui, pour la petite Chose... vous savez bien ? la blonde... celle que le comte préfère aux trois autres... oui, la blonde avec un nez si retroussé qu'on lui voit la cervelle... celle qui demande toujours des gratifications pour les domestiques... une bonne fille, quoi ?

— Ah bah ! je ne savais pas le premier mot de tout cela, moi, avoua le cocher qui était tout nouvellement entré au service de Francis.

— Oui, la petite Chose... le comte l'a envoyée ici au

dernier moment... tout s'est bien passé, du reste... un garçon, mon cher... et, sans exagération, gros comme la croupe d'un de vos chevaux... nous l'avons pesé : trente-sept livres!!!. Parole ! j'ai cru qu'il venait au monde à l'âge de deux ans... Ah ! il faut voir M. de Valnac... il est dans le ravissement.

Mais, se reprenant :

— Non, je me trompe, ce n'est plus dans le ravissement qu'il est pour le quart d'heure... c'est dans son lit.

— Comment, M. le comte est couché ? Il ne retourne donc pas à Paris ?

— Oui, dans son lit... et, saperjeu ! cela m'ennuie fort d'aller le réveiller pour lui demander par écrit l'ordre qui met votre voiture à la disposition de l'accoucheur.

Et, tout ennuyé, le vieux valet fit trois pas en disant :

— Enfin, puisqu'il le faut, je vais chercher cet ordre indispensable.

— Mais non ! fit le cocher en l'arrêtant, pas le moins du monde, cher monsieur Bourguignon, je vous crois. Ce que j'en disais, moi, c'était par crainte de laisser M. le comte ici... mais du moment qu'il est couché... Allons, montez vite... je vais filer comme le vent.

Bourguignon, en s'étalant à l'aise sur les coussins de la voiture qui partait, se permit un petit sourire de satisfaction.

— Eh ! eh ! pensa-t-il, c'est de bonne guerre. Dans le cas où l'ennemi, qui nous a laissés fuir, se raviserait, il est prudent de lui retirer son moyen de poursuite.

Paul Avril n'avait pas entendu une syllabe du dialogue de son valet avec le cocher. Dès qu'il s'était vu dans le coupé, c'est-à-dire à peu près rassuré contre l'ennui et la fatigue de cette route qu'un moment il avait été menacé

de faire à pied, sa pensée s'était aussitôt absorbée dans le souvenir de ce qui venait de lui arriver.

Quand il la tenait vaincue entre ses bras, s'il avait tout à coup repoussé et marqué au visage celle que son ardente passion convoitait dix secondes avant, c'était — le lecteur a dû le deviner — que, dans cet appel à sa pitié, dans ce : « *Je vous en supplie !* » en un mot, dans cette phrase murmurée une fois déjà, il n'avait pas retrouvé cette intonation touchante qui, depuis la nuit du souper, n'avait cessé de chanter si doucement à son oreille. En ne reconnaissant pas sur les lèvres de Berthe, qui prononçaient les mêmes mots, ce suppliant accent qui l'avait tant ému, Avril s'était aussitôt dit que Mme d'Armangis l'avait trompé en lui laissant croire qu'elle était sa protectrice.

On prétend que l'homme qui se noie revoit, dans sa pensée, en l'espace d'une seconde, tous les événements de sa vie. Pareil phénomène se produisit pour Avril pendant sa brève lutte avec Mme d'Armangis. En une durée de temps inappréciable tant elle fut courte, il comprit son erreur et se rappela Mme de Jozères ainsi que tous les incidents du bal et du souper. Il eut en même temps le rapide souvenir de son ignoble conduite envers celle qui l'avait sauvé. Il la revit s'évanouissant à ses pieds après l'avoir appelé lâche... Alors un dégoût d'horreur le prit pour Berthe, et, sous l'empire d'une féroce rage qui lui incendia subitement le cerveau, il saisit la cravache et en coupa le visage de la grande dame. En la frappant, le jeune homme songeait plus à venger Mme de Jozères qu'à châtier Berthe.

On ne s'étonnera donc pas quand nous dirons que, dans la voiture où il se tenait immobile et muet à côté du vieux domestique, l'héritier avait complètement oublié Mme d'Armangis pour ne plus penser qu'à Mme de Jozères... Il était en train d'en devenir amoureux fou ! Non pas amou-

reux dans le sens noble du mot, car chez lui, nature sèche et personnelle, pareil sentiment n'était pas d'allure ; mais, sa vanité aidant sa sensuelle passion, il sentait naître en lui, en raison du plus grand nombre de torts qu'il avait à se faire pardonner, un plus violent désir de posséder cette femme.

Bourguignon, ignorant du motif qui avait amené l'acte de brutalité auquel il avait assisté, devait naturellement attribuer le silence de son compagnon de route à une sorte de honte de sa conduite. Il crut donc entrer en plein dans la méditation de son maître en disant tout à coup :

— Ça... ou les morceaux de sucre, c'est ainsi qu'on dompte les chevaux.

— Hein ! fit Avril, s'éveillant de sa rêverie.

— Je réfléchissais tout haut sur la manière dont monsieur s'y prend pour faire la cour aux dames... Ce n'était pas précisément la méthode de feu M. de Saint-Dutasse, qui disait qu'on ne doit jamais lever la main sur une femme que pour l'inonder d'une pluie de perles et de diamants... mais il paraît que la mode a changé, car, autant que mes yeux affaiblis ont pu en juger, ce n'étaient pas des perles que vous faisiez pleuvoir sur Mme d'Armaugis... Ah ! c'est ça la galanterie d'à présent?... Voilà donc ce qu'on appelle aujourd'hui faire parler son cœur?... Recevez-en tous mes complim...

Bourguignon s'arrêta en pleine phrase.

— Tiens, dit-il, pourquoi donc notre coupé ne continue-t-il pas sa course ?

Le froid avait plaqué sur les vitres de la voiture une couche de givre qui les rendait opaques. Pour savoir le motif qui empêchait les chevaux d'avancer, le vieillard se préparait à baisser la glace de la portière, quand une question qui se fit entendre retint subitement sa main déjà posée sur la courroie.

— Eh ! demandait une voix, pourriez-vous me dire en quel endroit nous sommes ?

— Entre Gagny et Montfermeil, répondit le cocher de Francis.

— Ah ! bon... c'est donc ça que je commence à me reconnaître... figurez-vous que voilà un temps infini que je cherche un village sans pouvoir parvenir à le trouver.

— Comment l'appellez-vous ?

— Ah ! parbleu ! si je connaissais son nom, je serais tiré de peine. Je ne sais pas pourquoi je m'étais imaginé que c'était entre Meaux et Coulommiers... et j'ai promené mes deux voyageurs dans cette partie du département... il faut espérer je vais enfin découvrir ce satané village... Allons, hue ! Fricandeu, hue !

Un bruit de roues prouva aussitôt que Fricandeu remettait en mouvement la voiture qui avait barré la route au fringant attelage du comte.

Aux premiers mots entendus, Bourguignon avait promptement dit à son voisin :

— Ne nous montrons pas.

Puis, avec son haleine, faisant fondre un point du givre, il avait appliqué son œil à cette sorte de judas au moment où la voiture inconnue allait côtoyer la sienne.

— Ce sont eux ! murmura-t-il en reconnaissant que le véhicule traîné par Fricandeu était un modeste fiacre.

— Eux... qui ?

— Le docteur et M. de Jozères.

— M. de Jozères ! répéta vivement Avril.

Et dans son esprit se présenta aussitôt cette pensée que Mme de Jozères était seule en ce moment chez elle, puisque son mari courait la grand'route.

— Oui, M. de Jozères et le docteur que ce cocher de fiacre promène à l'aventure pour gagner un billet de mille francs qui lui a été promis par M. de Valnac s'il ne trou-

vait pas, avant quelques heures, le village de Clichy-sous-Bois.

— C'est donc moi qu'ils cherchent ?

— Oui, un peu vous et beaucoup Mme d'Armangis, dont la disparition leur a vivement mis la puce à l'oreille.

Et se mettant à rire, le valet ajouta :

— Mes drôles commencent à s'apercevoir que ça sent le roussi autour d'eux, et ils se démènent pour ne pas se laisser enfumer.

Puis, coupant court à ces renseignements, il se renversa sur le dossier de la voiture en disant d'un ton assez bref :

— Voyons, parlons un peu de nos affaires.

— Soit, je t'écoute.

— Depuis une semaine que vous êtes devenu l'héritier de M. de Saint-Dutasse, vous n'avez uniquement fait, mon très-cher monsieur, que d'énormes bêtises.

— Bourguignon ! grinça Paul froissé.

— Bourguignon tant que vous voudrez... mais écoutez ce qu'il a décidé, ce Bourguignon... et prêtez-lui la plus complète attention, car il vous jure... il vous jure, entendez-vous ?... que si vous ne vous résignez pas à lui obéir, il vous renverra, sans pitié aucune, à cette corde que vous aviez au cou lorsqu'il est venu vous trouver.

— Oh ! tu ne ferais pas cela ! dit Avril déconcerté par ce langage sévère.

— Et pourquoi donc ?

— Mais parce que tu dois avoir reporté sur moi un peu de cette affection et de cet intérêt que tu avais pour M. de Saint-Dutasse

— Oh ! la grave erreur ! Comme je tiens à ce que la situation soit bien établie entre nous, j'ai le regret de vous annoncer que vous ne m'inspirez pas la moindre affection ni le plus mince intérêt... Je vous regarde, au contraire, comme un inutile fardeau que m'a légué mon maître.

— Fardeau ! gronda Paul.

Mais, au lieu de calmer l'ironique accent du vieillard, cette colère sourde de l'héritier ne fit que le rendre plus mordant encore.

— Ah ça, mon jeune coq, quel droit vous croyez-vous donc à chausser les souliers d'un mort pour vous imaginer ainsi que vous n'avez pas d'abord à les gagner ? Votre premier devoir était de venger la mort de mon maître... Y avez-vous seulement songé ? Non... Et pourtant votre peine vous aurait ensuite été payée par des millions.

— C'est donc bien vrai qu'une immense fortune m'a été jadis frustrée ? s'écria Paul dont l'avidité éteignit subitement la mauvaise humeur.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

— Oui, mais...

— Mais vous vous attendiez sans doute à ce que j'allais vous dire : donnez-vous la peine de vous baisser et de ramasser ? Non pas, jeune homme... Cette fortune, il vous faut la mériter... sans quoi, ainsi que je vous l'ai dit, comme vous ne m'inspirez ni affection ni pitié, je la laisserai se perdre sans que vous en touchiez un rouge liard.

— Non, non, tu n'auras pas la cruauté de m'enlever cette richesse à laquelle je n'ai cessé de penser depuis que tu m'as fait entrevoir la possibilité de la retrouver, geignant le cupide garçon d'un ton suppliant.

— Assez !!! ordonna brusquement Bourguignon.

Puis, avec un accent grave et triste :

— Oui, assez ! reprit-il, car je finirais par vous prendre en haine, sèche et égoïste nature que vous êtes... Depuis un quart d'heure vous vous faites humble et larmoyant pour recouvrer ces millions perdus... Soit ! puisque vous êtes plus pressé de reconquérir cet or que de retrouver votre mère, je vais vous toucher en votre unique endroit sensible.

Le bonheur de connaître sa mère faisait si peu battre le cœur du jeune homme qu'il avait complètement omis ce moyen d'attendrir Bourguignon. En s'entendant reprocher si justement ce trop coupable oubli, il eut au moins le bon esprit de ne pas se défendre par d'hypocrites paroles.

— Donc, reprit le vieillard, nous allons parler chiffres, puisque c'est le seul moyen d'exciter votre zèle .. Voici bien exactement votre position. Suivant que vous serez plus ou moins souple à ma volonté, votre avenir se résume en deux alternatives... ou reprendre votre corde... ou toucher cinq millions.

— Cinq millions ! répéta Paul frémissant.

— Oui, cinq mill...

Au lieu d'achever son mot Bourguignon s'arrêta subitement, surpris par un souvenir, et se mit à réfléchir en murmurant à mi-voix :

— Ah ça... que dis-je donc ? moi... ce n'est plus cinq millions.

Une soudaine angoisse tortura l'héritier qui n'avait pas perdu un mot de ce monologue.

— Une partie de cette fortune a donc été compromise ? balbutia-t-il désespéré.

— Pourquoi cette question ?

— Mais ne viens-tu pas de dire que la somme n'est plus de cinq millions ?

— Sans doute. Mais c'est parce que votre fortune qui, avant-hier, était de ce chiffre, a subi un changement en quarante-huit heures.

— Et ce changement ?

— Est que, depuis deux jours, au lieu de cinq millions, vous en avez dix à espérer.

— Dis-tu vrai ? s'exclama Paul, dont nous renonçons à exprimer l'accent de frénétique joie.

— Vous le saurez par vous-même quand vous les toucherez. Oui, depuis avant-hier vous avez dix millions sur la planche.

Et, lâchant un petit rire goguenard, le bonhomme secoua la tête en continuant :

— Seulement, mon cher monsieur, je vous préviens que cette planche est à une jolie hauteur... Il vous faudra vigoureusement sauter pour y atteindre.

— N'importe ! fit Avril résolu.

— Allons, je veux bien encore tenter une épreuve. Mais il demeure strictement convenu que je vous abandonnerai sans rémission, si je ne trouve pas chez vous une obéissance aveugle.

— Commande, j'obéirai.

— Sans comprendre ?

— Oui, sans comprendre.

— Et, sans vous détourner pour quelque cause que ce soit, vous vous engagez à aller tout droit au but que je vous indiquerai ?

— Je m'y engage.

— Bien, alors écoutez-moi.

Après cinq minutes d'un silence pendant lequel il se recueillit, le vieillard demanda :

— Vous connaissez la Cardoze ?

— Oui, la servante de Perrier.

— Précisément. Jusqu'à ce jour nous l'avons laissée tranquille... il est temps de l'attaquer.

— Eh bien ?

— En arrivant à Paris... il sera quatre heures du matin, nous n'aurons d'abord qu'à nous coucher... mais, aussitôt que vous serez réveillé, vous vous rendrez chez Perrier comme pour lui faire visite... visite bien inutile, car si le cocher de fiacre continue encore à le promener, le docteur ne sera pas rentré...

— Ni M. de Jozères non plus, pensa Paul, dans l'esprit duquel venait de germer une mauvaise idée.

— Mais si Perrier n'est pas là, la Cardoze s'y trouvera pour vous recevoir... et c'est le principal.

— Alors ?

— Alors, après quelques mots échangés, quand vous serez sur le point de partir vous lui glisserez cette phrase... retenez-la bien : « Dis donc, Nicole, quand causerons-nous de l'aventure du dragon qui entre par la fenêtre ? »

— Et puis ? fit Avril étonné.

— Voilà tout. Pas un mot de moins, pas un mot de plus. Vous vous arrangerez pour filer aussitôt, sans même vous retourner afin de voir la figure de la Cardoze.

— Mais si Nicole n'était pas chez Perrier... peut-être la trouverais-je chez M. de Jozères... dois-je aller la chercher là ?

— Gardez-vous en bien ! commanda vivement Bourguignon.

Puis, plus calme :

— Non, dit-il, chez Perrier... pas ailleurs... Nicole n'y serait pas, vous en seriez quitte pour repasser plus tard... oh ! soyez tranquille, matin ou soir, la phrase sera toujours bonne.

Vingt minutes après, la voiture les déposait rue de la Victoire, devant leur porte.

Tout en aidant son maître qui se déshabillait pour se coucher, le serviteur lui répéta :

— C'est bien convenu, n'est-ce pas ? Ne dire et ne faire que ce que je vous ai prescrit. N'inventez rien de votre chef.

— Compte sur moi, dit le jeune homme en bâillant.

A son réveil, quand Bourguignon entra le lendemain matin dans la chambre d'Avril et qu'il vit son lit vide, il se frotta les mains en murmurant :

— Il est allé voir la Cardoze... Quelle drôle de mine elle va faire quand ce garçon lui aura lâché sa phrase !

Cette satisfaction du serviteur se serait immédiatement éteinte pour faire place à la colère, s'il se fût douté qu'en ce moment même Avril, au lieu d'obéir à ses instructions, avait pris un tout autre chemin que celui qui devait le conduire auprès de la servante.

Bien que son mentor lui eût fait vertement sentir tout le danger qui résulterait pour lui à ne pas vouloir se laisser aveuglément guider, la vanité du jeune homme se révoltait à cette idée d'être conduit à la lisière.

— Croit-il donc être la sagesse incarnée, ce vieillard radoteur qui prétend que les autres ne font que des bêtises ? s'était-il dit, la nuit, avant de s'endormir.

Et, pendant son court sommeil, il s'était vu maître des dix millions... et aimé de Mme de Jozères. Car le luxurieux désir de posséder cette femme s'était définitivement fixé dans sa vicieuse imagination.

Aussi, à son réveil, lorsqu'il avait quitté sa demeure, sa première pensée, en mettant le pied dans la rue, avait été que, l'ex-procureur et Perrier n'étant pas à Paris, il n'aurait jamais une plus belle occasion de trouver Mme de Jozères seule chez elle. Mais, s'il était un stupide orgueilleux, son âpre soif de l'or lui donnait parfois aussi une lueur de raison. Il songea donc à cette fort catégorique menace que Bourguignon lui avait faite de le renvoyer à sa corde... et il sentit un léger frisson de peur.

— C'est pourtant vrai, s'avoua-t-il, que je dépends de cette ganache... mais, puisque ce rôle doit me conduire aux dix millions, il me faut filer doux... Oui, mais que je tiennne enfin cette fortune ! comme je me débarrasserai vite de l'ennuyeux personnage.

Absorbé dans ces réflexions, il poursuivait son chemin... et ce chemin, inutile de le dire, était celui qui le

menait à la rue Laffitte où demeurait le ménage de Jozères. Quand, de loin, il aperçut la porte de la maison, la voix de la prudence lui conseilla une dernière fois de se détourner à temps pour aller tout droit où il lui avait été commandé de se rendre. Mais, malheureusement, il se souvint que Bourguignon lui avait aussi dit que, s'il ne trouvait pas la Cardoze chez Perrier, il n'avait qu'à repasser dans la journée et que la mystérieuse phrase était aussi bonne le soir que le matin.

— Donc, il n'y a pas presse, et la commission peut attendre, pensa-t-il.

Cette décision prise, il marcha d'un pas plus pressé vers la demeure de M. de Jozères. Mais, comme il allait l'atteindre, il se sentit le corps brusquement ceinturé par deux bras qui l'arrêtèrent sur place aussi solidement que si on l'eût attaché à la porte Saint-Denis. L'héritier n'eut pas besoin de chercher longtemps à quel individu, caché derrière son dos, appartenaient ces énormes et vigoureux bras qui l'étreignaient, car, aussitôt, une voix joyeuse lui beugla aux oreilles :

— Ah ! j'en tiens donc un !

Et, après avoir été retourné avec autant de facilité que s'il eût été une légère plume, Avril se trouva nez à nez avec Caduchet, dont la face étincelait de contentement.

Le sourd ne lui laissa pas le temps de parler et il reprit en hurlant de plus belle :

— Ah ça ! mon cher, est-ce que maintenant les abricots, les roses et les cerises poussent en décembre ? Que se passe-t-il donc d'extraordinaire à la campagne ? D'où vient cette rage de courir les champs ? J'ai été l'autre jour chez vous : « A la campagne ! » m'a répondu votre portier. Bon. Je vais chez Mme d'Armangis : « A la campagne ! » me dit-on. M. de Valnac est aussi à la campagne... de même que le docteur Perrier chez lequel j'ai passé ce

matin... Enfin le perpétuel « à la campagne » vient encore de m'être répété chez M. de Jozères d'où je sors... Aussi, quand je vous ai aperçu, j'étais précisément en train de me demander ce qu'il peut y avoir de tellement extraordinaire aux champs pour que chacun déménage ainsi en plein cœur d'hiver.

Dans toute la longue tirade du désolé Caduchet, le jeune homme n'avait uniquement fait attention qu'à ce précieux détail qu'il sortait de chez de Jozères. Il se pencha donc à l'oreille du grotesque, et, de sa voix la plus aiguë, il lui cria dans le tuyau auditif :

— Mais vous devez avoir au moins trouvé Mme de Jozères ?

— Vous me trouvez mauvais air ? glapit le sourd. Je le crois sans peine... car tout est changé dans mon hygiène... Songez-y donc, trois cuisines dont j'avais l'habitude et qui me manquent à la fois !... Aussi j'ai l'estomac d'un flaque ! je suis certain que je le ferais passer facilement par l'anneau d'une bague... Ah ! vous ne m'apprenez rien en disant que j'ai mauvais air !

Puis, changeant brusquement de thèse :

— Au moins, continua-t-il, si, avec l'estomac vide, j'avais le cœur plein... mais non, vide aussi... pas la plus petite nouvelle de la divine Pillois ! Est-elle aussi allée à la campagne ?

Malgré l'insuccès de sa première tentative, Avril revint à la charge. Cette fois il réunit ses deux mains en conque et les appliqua sur l'oreille du gras bonhomme ; puis, employant tout ce qu'il avait de poumons, il lui cria :

— Avez-vous vu Mme de Jozères ?

Le sourd sembla enfin avoir entendu, grâce à cette précaution du questionneur qu'il interpréta mal.

— Pourquoi me dites-vous cela en confidence ? Avez-vous donc peur que quelqu'un surprenne votre question ?

A quoi bon me la murmurer entre vos mains ?

— Sapristi ! ce n'est pas malheureux, il a compris, pensa Paul, joyeux de sa réussite.

— Non, poursuivit le ventru froissé, je n'aime pas qu'on me marmotte comme cela aux oreilles. Est-ce que je vous ai jamais demandé de baisser la voix ?

Ceci dit avec un peu d'aigreur, le magot reprenant sa bonne humeur, ajouta :

— Maintenant que je vous ai fait mes observations sur votre manie de causer tout bas, je vais répondre à votre question... Oui, j'ai bu chez Mme de Jozères.

— Patâtras ! mon animal n'a pas entendu ! se dit Avril à cette réponse qui lui prouvait que ses mains mises en conque et son effort de poumons n'avaient produit qu'un résultat négatif.

Renonçant à se faire comprendre, Paul songeait à quitter son homme, quand il fut retenu par les paroles suivantes de Caduchet qui avait continué :

— Oui, elle m'a fait offrir un verre d'alicante en me priant par écrit... pourquoi par écrit, quand il était si simple de me le faire dire par sa camériste ? Parole d'honneur ! les dames ont quelquefois de drôles d'idées !... enfin en me priant par écrit de l'excuser de ce qu'elle ne pouvait me recevoir, attendu qu'elle s'habillait... car elle allait sortir...

— Elle allait sortir ! répéta l'héritier que ce renseignement désespéra, car il se dit aussitôt que, durant ces minutes qu'il venait de perdre, Mme de Jozères avait pu quitter sa demeure.

Par expérience, il connaissait la vigueur de poigne de Caduchet et surtout la rage qu'il avait de se cramponner aux gens « pour causer ». Il savait aussi qu'au premier mouvement qu'il allait faire pour battre en retraite, le

sourd jetterait aussitôt le grappin sur lui. Donc, tout en se préparant à s'esquiver, il se fit cette réflexion :

— Si je le lâche pour entrer dans la maison de de Jozères qui n'est qu'à vingt pas, il m'y verra pénétrer et, une seconde après, je l'aurai sur le dos chez celle que je veux rencontrer seule. Il faut donc que je lui fasse gagner le large. Guettons le moment propice pour détalé.

Ce moment ne se fit pas attendre. Comme Caduchet se préparait à pincer le pied de marmite qui lui servait de nez dans un vaste mouchoir à carreaux rouges qu'il venait de tirer de sa poche, le jeune homme fit un bond en arrière et prit sa course dans la direction opposée à celle de la maison de Mme de Jozères. Ainsi quitté à l'improviste, le sourd ne s'en élança pas moins à la poursuite du fuyard, agitant son mouchoir et hurlant à tue-tête :

— Attendez donc. J'ai oublié de vous réciter mon dernier couplet sur la divinité de mon cœur.

Mais ses petites jambes, son obésité et sa courte haleine n'en faisaient pas, nous l'avons dit, un bien opiniâtre coureur. Il s'arrêta bientôt, suant, soufflant et s'épongeant, puis, quand le bruit d'orgue que rendait sa poitrine haletante se fut éteint, il continua sa route de son plus modeste pas.

Cinq minutes après, Avril, revenant par un détour, reparaisait à l'endroit que le sourd avait déserté. Le terrain se trouvant ainsi déblayé, il marcha vers la demeure de M. de Jozères. Quelques pas seulement le séparaient de la porte, quand une femme voilée, vêtue d'une toilette un peu sombre, sortit de la maison.

— Trop tard ! gronda l'héritier qui, du premier coup d'œil, si bien qu'elle fût voilée, avait reconnu Mme de Jozères à sa tournure et à sa démarche.

Au lieu de tourner du côté par lequel venait le jeune

homme, Léontine avait pris à droite, remontant vers le boulevard.

— Elle se rend sans doute au quai Voltaire, chez le docteur, pour y prendre des nouvelles de son père et de son mari absents. Elle va me mener tout droit à la Cardoze, avec laquelle j'ai affaire, se dit Paul en se mettant à la suivre.

Arrivée au boulevard, Mme de Jozères, au lieu de traverser la chaussée, son chemin pour aller au quai Voltaire, prit à droite dans la direction de la Madeleine.

Avril s'arrêta. L'ordre que lui avait donné Bourguignon de se rendre chez la Cardoze le faisait hésiter. Mais tout en se consultant, son œil ne quittait pas l'épouse du procureur qui s'éloignait de plus en plus :

— Au fait, pensa-t-il, le vieux sapajou n'a-t-il pas dit que, le soir comme le matin, la phrase était toujours bonne. J'ai encore du temps devant moi.

Et il s'élança à la poursuite de Léontine, en murmurant d'un ton où pointait un commencement de jalousie :

— Où donc va-t-elle de ce côté? Son but doit être bien déterminé, car elle n'a pas l'allure d'une femme qui flâne.

Effectivement, Mme de Jozères, d'un pas un peu précipité, allait droit devant elle, sans perdre un seul instant aux diverses tentations que lui offraient les nombreuses boutiques qu'elle longeait sur sa route. Mais, tout en étant pressée d'arriver, elle ne semblait être nullement inquiète, car pas une fois elle ne tourna la tête pour s'assurer si elle était suivie.

— Elle irait en paradis qu'elle ne marcherait pas plus tranquille, se disait l'espion.

A la hauteur de la rue Caumartin, il n'eut que le temps de se jeter derrière une voiture qui stationnait au bord du trottoir. Il s'en était fallu de bien peu qu'il ne fût aperçu par Mme de Jozères qui venait de s'arrêter et,

paraissant chercher quelqu'un, avait promené son regard autour d'elle.

Pour éviter d'être découvert, Paul, traversant la chaussée, alla se poster sur l'autre trottoir, derrière un des gros arbres dont, à cette époque, était bordé le boulevard. De ce point éloigné, il vit Léontine, qui était en quête d'un commissionnaire, se diriger vers un Auvergnat, barbu et rougeaud, assis sur ses crochets et attendant la pratique. Après quelques mots prononcés, elle tira de sa poche une mignonne lettre et la tendit à cet homme qui s'éloigna aussitôt et disparut dans la rue Caumartin. Avril aurait bien repassé la chaussée pour s'élancer sur les traces du porteur de la lettre et savoir à quelle maison il allait remettre sa missive, mais, ce faisant, il aurait été inmanquablement reconnu par Mme de Jozères qui, restée en place, ne quittait pas des yeux le débouché de la rue Caumartin, et semblait attendre, ainsi le supposa Paul, l'arrivée de la personne que le billet était allé chercher à domicile.

— Eh! eh! on m'a l'air de la laisser sous l'orme. Au lieu de venir au rendez-vous, on se contente de répondre par écrit, ricana bientôt le jeune homme.

En effet, le commissionnaire, à ce moment, reparaisait à la sortie de la rue et, une lettre à la main, il revenait vers la jeune femme; à laquelle, après une courte phrase, il remit le papier qu'elle accepta d'abord et garda sans l'ouvrir. Autant que le curieux pouvait en juger à pareille distance, il lui sembla voir une vive contrariété sur les traits de celle qu'il épiait, et il attribua aussitôt à l'irritation de la jolie femme dédaignée la courte scène qui suivit. Léontine rendit brusquement au commissionnaire le pli intact qu'elle en avait reçu et, tournant le dos, elle s'éloigna. De son brusque départ, Avril tira immédiatement cette conclusion :

— De même que le correspondant n'a pas daigné venir, de même on refuse de prendre connaissance de sa réponse et, sans l'ouvrir, on la rend à l'auverpin pour qu'il la reporte à qui de droit... Puis on part fière d'avoir fait de la dignité.

En même temps qu'elle restituait la lettre, Mme de Jozères avait dû y joindre un fort généreux pourboire, car, aussitôt qu'elle fut partie, Paul, avant de se remettre en route, vit le commissionnaire joyeux montrer dans le creux de sa main, l'aubaine reçue à un collègue en crochets, son voisin de place. Tout homme content éprouve un besoin naturel de faire un heureux. Ce sentiment parla sans doute en l'âme du fouchtra, car il entraîna son confrère vers un débit de vins, situé dans une des premières maisons de cette rue Basse-du-Rempart, aujourd'hui comblée.

En reprenant sa poursuite, l'héritier avait aussi recommencé son monologue :

— Où va-elle maintenant ? Regagne-t-elle son domicile ? se rend-elle au quai Voltaire pour y chercher des nouvelles de son père ?... Tant mieux ! c'est me mener tout droit vers la Cardoze à laquelle je lâcherai la mystérieuse phrase de Bourguignon.

Il dut modérer son allure, car Mme de Jozères, si pressée quand elle était venue, avait ralenti le pas au retour, comme si elle s'éloignait à regret. Les séductions des boutiques ne la trouvaient plus insensible, et plusieurs étalages d'étoffes ou de bijouterie la firent s'arrêter devant leur vitrine.

Aux approches de la rue Laffitte, le suiveur poussa un gros soupir :

— Ouf ! fit-il, ma bonne étoile ne voudra pas qu'elle rentre chez elle. Au grand jamais, je ne retrouverai pareille occasion de la rencontrer seule au logis !... Dire

que, sans cette brute de Caduchet, j'aurais eu la veine d'arriver avant qu'elle en sortit.

L'amoureux jouait de chance, car, au tournant de la rue Laffitte, l'épouse du magistrat prit la direction de sa demeure. Il repassa donc au plus vite la chaussée et s'engagea joyeusement sur la piste. Mais, tout en marchant à dix pas de distance, le chasseur pensait à un obstacle auquel il n'avait pas d'abord songé.

— Oui, se disait-il, elle regagne bien son domicile... mais, moi, comment saurai-je y pénétrer?... A coup sûr, je dois avoir été chaudement recommandé à la femme de chambre depuis ma fameuse incartade... depuis cette scène où j'ai été traité de lâche... Toute la domesticité va donc me barrer le passage en vertu d'une sévère consigne que je ne parviendrai pas à faire fléchir... si je ne trouve un adroit moyen.

A ce moment Mme de Jozères disparaissait sous la voûte de sa maison.

— La voilà rentrée au bercail... mais de quelle manière m'y prendre pour me glisser à mon tour? se demanda notre héros, resté sur le trottoir.

Et, avec une sorte d'irritation jalouse, il murmura :

— Cela irait tout seul si j'étais le beau merle auquel on se donne la peine de porter soi-même ses billets doux.

A ce souvenir de la lettre, il parait qu'une idée soudaine était venue luire à son esprit, car il tressaillit en riant et, tout-à-coup, au lieu de se diriger vers la porte, il lui tourna brusquement le dos et prit sa course à toutes jambes en remontant vers le boulevard. Comme il l'avait déjà fait à la suite de Léontine, il prit à droite et recommença, en courant, le chemin parcouru. Si ses jambes allaient vite, sa pensée trottait aussi bon train.

— Oui, je ne suis qu'un imbécile, se répétait-il. Je n'avais rien deviné de la scène du commissionnaire. A cette

heure, je me l'explique aussi clairement que si j'avais entendu tout le dialogue entre Mme de Jozères et l'Auvergnat. Voici la chose. Elle lui a donné à porter le billet à un habitant de la rue Caumartin... Qui?... je le saurai plus tard. Lorsque le commissionnaire est revenu, je me suis bêtement imaginé que c'était une réponse, quand c'était simplement la même lettre qu'il rapportait faute d'avoir pu trouver à domicile celui auquel on l'adressait. Ce que j'ai pris pour de la colère de la part de ma belle était tout bonnement de l'hésitation à reprendre la lettre... puis elle s'est décidée enfin à rendre l'écrit à l'auverpin pour qu'il retournât le déposer chez le concierge de l'absent.

Et Avril redoubla de vitesse en se disant :

— Fasse le ciel que l'Auvergnat ait eu la soif longue et que je le retrouve au cabaret... il n'aura pas encore porté la lettre.

Le dieu des pochards, bien que Paul ne fût pas un de ses disciples, exauça son vœu, car, en arrivant en vue du débit de vins, il aperçut le charabia et son collègue stationnant encore, verre en main, devant le comptoir.

— Bon, il a toujours le billet en poche, se dit l'héritier.

Du seuil de la boutique, il demanda :

— Quel est celui de vous deux qui a ses crochets à l'angle de droite du boulevard et de la rue Caumartin ?

— C'est moi, fit l'homme en s'avancant.

— Ah ! oui, mon portier m'a désigné un rougeaud barbu... c'est donc bien vous qui, tout à l'heure, avez apporté une lettre chez moi... Je ne m'y trouvais pas et vous avez refusé de la laisser à la loge en prétendant que vous la reportiez à la personne qui vous l'avait remise.

Tous ces détails, que Paul inventait par déduction, se trouvaient précisément être vrais, car le commissionnaire répondit :

— J'avais ma consigne.

— Et vous avez rendu la lettre à la dame ?

— Comment savez-vous que c'était une dame ?

— Puisque je vous dis que c'est chez moi que vous êtes venu...

— Ah ! et jusqu'il est votre chez vous ? interrogea l'Auvergnat méfiant.

— Là, rue Caumartin. A ma rentrée au logis, j'ai attendu votre retour... mais en ne vous voyant pas réparaître, j'ai tenu à savoir si la dame avait repris sa lettre.

— Non, car, après coup, elle m'a commandé de la déposer chez le concierge, et j'allais m'y rendre.

Avril tendit effrontément la main :

— Donnez, dit-il, ce sera une peine de moins pour vous.

— Crainte d'erreur, si monsieur voulait d'abord m'apprendre son nom ? demanda le commissionnaire.

Le jeune homme avait tout prévu, sauf cette question bien simple. Il n'eut pourtant pas le temps de paraître démonté, car, soudain, une de ces inspirations qu'on ne raisonne pas lui vint en aide et, avec un superbe aplomb, il répondit :

— Le comte de Valnac.

— C'est bien ça tout du long, déclara l'homme à la médaille en lisant l'adresse de sa lettre.

Et il la lui offrit en ajoutant :

— Voilà, monsieur. La dame voulait qu'elle fût remise en mains propres... J'espère qu'elle est servie à souhait.

Poussé par son impérieux désir de posséder Mme de Jozères, Avril, sans hésiter une seconde devant l'acte ignoble dont il se rendait coupable, s'était vivement emparé du papier, et, pareil au voleur après son larcin commis, il s'était éloigné en toute hâte. Quand, vingt pas plus loin, il eut brisé le cachet d'un doigt impatient pour connaître enfin la teneur du billet, il resta ébahi de surprise. Au lieu des longues et compromettantes phrases d'amour

qu'il espérait y trouver, la missive ne contenait que cette courte ligne :

« Voir la Cardoze au sujet de Bricard. »

Tant d'événements s'étaient succédé depuis le soir où Bourguignon était arrivé pour lui retirer la corde du cou que le jeune homme avait oublié le mystérieux assassinat du domestique. Bricard était le premier qui se fût révélé son ennemi dans cette série d'aventures où l'avait jeté l'héritage de M. de Saint-Dutasse. En lisant ce nom sur la lettre dérobée, la mémoire lui revint complète sur le valet trépassé.

— Oui, se dit-il, je ne serais plus de ce monde si une main inconnue et vigoureuse... n'avait étranglé Bricard au moment où il allait me faire un mauvais parti. Son cadavre ramassé devant ma porte prouve assez qu'il s'était mis à l'affût pour me surprendre au retour du bal de l'Opéra.

Tout en suivant machinalement sa route, Avril se mit à reconstruire le passé en son souvenir. Il s'étonna d'abord de l'étrange négligence que la police avait mise à chercher l'auteur du crime, car, après une seule et fort sommaire enquête, elle n'avait plus bougé. Après cette remarque, il s'efforça de découvrir par quel point se rattachait au meurtre la lettre laconique dont il s'était emparé, et il vint se heurter à une énigme. Il comprenait que la missive fût adressée à de Valnac, ce Toto l'Arsoille qui avait quitté le bal avec Bricard... il admettait aussi qu'elle eût été écrite par Léontine, qui avait pris part à la scène en écoutant la trame qui s'ourdissait dans la loge de Mme d'Armangis... mais il tentait vainement de deviner en quoi la Cardoze pouvait se trouver mêlée à cette affaire.

Et, bouche béante, nez en l'air, s'arrêtant en plein trottoir, il se répéta mentalement :

— Oui, en quoi ?

En même temps qu'il pensait ainsi à la Cardoze, il s'imagina encore entendre retentir les paroles de Bourguignon lui recommandant la plus stricte obéissance à ses ordres et ajoutant que, faute d'une complète soumission, il n'arriverait qu'à commettre des maladresses.

— Maudit soit le vieux fou qui, même absent, m'importune sans cesse ! gronda-t-il dédaigneusement.

Mais il avait beau s'insurger en pensée contre le pouvoir du domestique, il ne pouvait rester sourd au conseil de sa conscience lui soufflant qu'il était dans une dangereuse voie, et qu'il jouait vilain jeu à faire si bon marché des sévères recommandations du vieux serviteur.

— Bah ! fit-il, je veux être aimé de Léontine et je poursuivrai l'entreprise jusqu'à bonne fin... J'en serai quitte pour n'en pas souffler mot à ce maussade vieillard... car, si je lui en disais une syllabe, je le vois d'ici branlant son antique tête et me rappelant, avec un ton de plainte, que, sur le cercueil de son maître, je me suis engagé à obéir à cette dernière volonté du défunt de respecter ceux qui assisteraient à son enterrement... et ceux-là ont été de Valnac, Mme de Jozères et Blanche d'Armangis.

A ces trois noms, l'héritier se prit à rire en faisant cette réflexion :

— C'est précisément à ces trois exceptés que j'ai eu affaire... On a voulu me marier avec Blanche... j'ai failli, là-bas, me prendre aux cheveux avec de Valnac.. et je vais serrer de près Mme de Jozères.

Puis, avec un brusque geste de résolution :

— Au diable le Bourguignon, ses conseils et ses menaces !... Il me faut la femme du magistrat et je l'aurai... Après cela je verrai à obéir à mon ennuyeux mentor, qui ne saura rien de cette dernière escapade.

Et, son parti pris, il pressa le pas en ajoutant :

— Il n'est pas encore tard, j'ai bien le temps de faire ma commission à la Cardoze... Avant tout, songeons à Mme de Jozères et allons commencer l'attaque.

Arrivé à l'autre extrémité de la rue Caumartin, Avril, par les rues transversales, regagna la rue Laffitte.

— En avant ! se dit-il en s'engageant sous la voûte de la maison.

XII

Le cocher de fiacre auquel M. de Valnac, en lui donnant cinquante louis, avait promis égale somme s'il parvenait à promener ses voyageurs à l'aventure pendant quelques heures, avait bien consciencieusement gagné son argent. Il avait d'abord commencé par les mener six lieues trop loin. Puis étaient arrivés les tours et les détours, le tout coupé de longs temps de repos pour Fricandeu, le cheval épuisé. Quand la voiture qui ramenait Bourguignon et Avril s'était croisée avec le fiacre, le docteur et son gendre s'y tenaient raides de froid, furibonds, mais bien résolus à retrouver Mme d'Armangis. Aussi reprenaient-ils espoir à chaque fois que le malin conducteur leur répétait :

— Ah ! pour ce coup-ci, je m'y reconnais. Avant cinq minutes, nous serons arrivés.

Au moment de la rencontre, le fiacre n'était plus qu'à une petite lieue du village, mais Fricandau fut si bien mené à hue et à dia... et il s'arrêta si souvent pour souffler... qu'il était déjà jour levé quand le véhicule s'immobilisa définitivement et que la portière en fut ouverte à ses voyageurs par le cocher qui leur annonça d'un ton satisfait :

— Nous y sommes ! hein ! quand je vous disais que j'étais sûr de retrouver mon chemin.

Pester contre l'impudence de cet homme eût été maladroit, car il fallait se ménager le retour à Paris.

— Enfin !!! se contenta de s'écrier le docteur qui, plus jeune et plus alerte, fut prestement hors de la voiture.

Quant à M. de Jozères, que son âge rendait peu apte à de pareilles tribulations par une aussi rude température, ce fut tout grelottant, les dents claquantes et le teint vert, qu'il parvint à mettre péniblement pied à terre. Il fut pourtant le premier à prendre la parole :

— C'est bien ici qu'est descendue cette dame ? demanda-t-il au cocher après avoir examiné la porte devant laquelle stationnait le fiacre.

— Ici même... et ce soir-là, comme il pleuvait à verse, elle n'a pour ainsi dire fait qu'un saut de ma voiture à la maison.

— Elle était attendue, n'est-ce pas ?

— Faut le croire, car, au premier bruit des roues, un domestique... ou plutôt une espèce de paysan, est venu ouvrir avant même que la dame eût sonné.

— Il paraît que nous n'aurons pas le même avantage, dit à son tour Perrier en s'approchant de la porte.

— Sonnons, conseilla de Jozères.

— Tiens ! fit le docteur. Nous n'avons pas besoin de sonner. La porte est seulement poussée tout contre. Sans

doute qu'un matinal domestique sera allé faire un tour au cabaret du village pour y boire le coup du réveil.

Tout en parlant, il appuyait sa main sur la porte qui s'ouvrit béante.

— Entrons vite, supplia l'ex-robin qui, souffrant du froid, avait hâte de se trouver devant un bon feu.

— Est-ce que ces messieurs en ont pour longtemps à rester dans la maison ? interrogea le cocher avant de les laisser s'éloigner. Si je vous le demande, voyez-vous, c'est parce que Fricandeu a un fier besoin de se reposer un peu dans une écurie bien chaude. Il doit y avoir une auberge dans le village, et j'irais y dételer pendant que vous feriez vos affaires ici. De cette façon, ma bête retrouverait ses forces pour vous ramener à Paris.

— Bien. Allez, accorda Perrier. Quand nous voudrons partir, nous irons vous rejoindre à l'auberge.

— Merci pour Fricandeu, mon bourgeois, s'écria le porte-fouet qui, remonté sur son siège, détala rapidement.

Après avoir traversé le jardin et gravi le perron, le médecin, qui précédait son gendre, trouva aussi la porte de la maison non fermée. Une fois entrés, ils eurent beau visiter successivement toutes les pièces du rez-de-chaussée, nul valet ne vint à leur rencontre.

— Il paraît que les maîtres se lèvent tard et que les gens, qui savent avoir leur matinée libre, en profitent pour paresser au lit, ajouta Perrier après cette inutile recherche.

— Ces deux portes pourtant que nous avons trouvées ouvertes ?

— C'est le fait, je le répète, d'un domestique que la soif a éveillé avant les autres.

— Attendons un peu.

— Nous y sommes d'autant plus obligés qu'il faut quelqu'un pour nous annoncer à Mme d'Armangis. A une telle

heure... et en compagnie... la chère dame serait furieuse de nous voir entrer chez elle sans lui avoir donné le temps de sauver les apparences, dit le docteur en souriant.

Mais l'attente dans ces glaciales pièces du rez-de-chaussée était douloureuse pour de Jozères qui, au bout de cinq minutes, soupira plaintivement :

— Je suis gelé ! Personne n'arrivera donc pour nous faire du feu.

— J'ai bien envie de grimper jusqu'aux mansardes de la maison où doivent loger les domestiques, pour éveiller un de ces paresseux.

— Oui, oui, faites, mon ami, et surtout faites vite, insista le gendre.

Bientôt, en haut de l'escalier, retentit la voix de Perrier qui criait sans nulle précaution :

— De Jozères !

— Quoi ?

— Montez donc, mon cher. Le nid de nos pigeons est vide... nous sommes seuls dans la maison... Venez, j'ai découvert du feu.

Après avoir visité les mansardes qu'il avait trouvées non-seulement inhabitées, mais sans aucuns meubles, le docteur s'était décidé à tenter l'aventure au premier étage, en se disant que, s'il faisait un peu de tapage dans le couloir, il verrait au moins une porte s'ouvrir et qu'il rencontrerait enfin à qui parler. Personne n'ayant bougé, il s'était mis à visiter une à une toutes les pièces et il était arrivé au petit salon. L'air de la chambre encore tout embaumé d'un parfum dont Mme d'Armangis faisait usage et le feu qui achevait de se consumer dans la cheminée lui prouvèrent qu'il n'y avait pas bien longtemps que la tourterelle était partie... S'était-elle envolée avec son tourtereau... ou ce dernier avait-il pris l'avance ? Là était la question et, pour y trouver une réponse, il entra dans

l'une et l'autre chambre à coucher que séparait le boudoir.

— Tiens ! tiens ! répéta-t-il tout étonné pendant ce rapide examen.

Puis il courut appeler de Jozères.

En arrivant à l'étage supérieur, l'ex-procureur trouva son beau-père qui, le doigt tendu vers le parquet de la chambre de Berthe, lui cria en riant :

— Tenez, cher ami, regardez donc cet objet qui, tout disloqué, traîne sur le tapis. Il paraît que maître Avril n'est pas doué d'une grande patience et que, quand on ne lui tire pas le verrou assez vite, il se charge de le briser... Sans doute que Mme d'Armangis aura voulu tenir la dragée haute à son jeune homme qui, au lieu de sauter après, l'a croquée par surprise... nocturne ! il aura attendu que son inhumaine fût endormie.

Ce verrou brisé et l'aspect du lit bouleversé avaient une telle éloquence que les deux compères, heureux d'avoir si bien deviné, partirent ensemble d'un bruyant rire que coupaient ces différentes exclamations :

— Ah ! le hardi luron !

— La fine mouche s'est fait pincer !

— Prise d'assaut !

— Traitée en chambrière !

Tout à coup leur gaieté s'arrêta... Derrière eux, un autre rire, lent et aigre, venait de retentir subitement. Un vieux et laid paysan, qui leur était inconnu, se tortillait joyeusement sur le seuil de la chambre à coucher. Inutile de dire que cet homme était Janerot qui, arrivé doucement, n'avait entendu que les dernières phrases.

— Qui es-tu, l'ami ? demanda Perrier, retrouvant son sérieux.

Mais la brute était en trop belle humeur pour s'arrêter court. Ce fut tout au plus si les spasmes du rire lui permirent de balbutier en montrant le verrou :

— C'est moi qui avais dévissé la chose pour que le petit pût cueillir la pimbèche qui m'embêtait avec ses grands airs... Eh! eh! il paraît que le garçon a profité de mon travail... il a dû me bénir, s'il n'est pas un ingrat.

— Mais qui donc es-tu? redit le docteur.

— Moi, je suis le père de celle qui faisait leur fricot. Dans le commencement, le freluquet m'avait pris à son service, mais la mijaurée m'avait enjoint de rester à l'avenir chez moi. Aussi je me suis vengé en indiquant le tour à son jeune homme... Eh! eh! faut croire qu'il a fini de danser devant le buffet.

— Pourquoi reparaissais-tu dans cette maison, puisqu'on t'avait congédié? demanda le procureur que la grossière gaieté du rustaud agaçait.

— Dame! je me suis dit que je pouvais revenir sans crainte quand j'ai vu la bégueule qui filait tout à l'heure.

— Tout à l'heure? répéta Perrier.

— Oui, il y a vingt minutes, quoi? Ils cherchaient inutilement une voiture, depuis une heure, par tout le pays, quand ils ont rencontré un fiacre qui flânait dans le village et ils s'y sont emballés tous les deux.

— Un fiacre!... mais, alors, c'est le nôtre qu'ils ont pris! gémit le gendre.

A cette exclamation que ponctuait une grimace de désappointement, le médecin haussa les épaules et repartit d'un ton brusque :

— Quand nous avons à nous préoccuper de choses vingt fois plus sérieuses, allez-vous donc vous évanouir à propos de ce fiacre, mon pauvre de Jozèrès!

En entendant ainsi prononcer le nom du magistrat, Janerot eut d'abord un soubresaut d'étonnement, puis il attacha son regard moqueur sur celui qu'on venait de nommer et, enfin, repris d'un fou rire, il se trémoussa en bégayant :

— Ah ! c'est vous le M. de Jozères?... Ma parole ! elle est vraiment drôle, l'aventure !

Sous cette phrase de goujat se montrait un si transparent sous-entendu pour l'honneur marital du procureur que, tout aussitôt, de piteuse qu'elle était, sa figure tourna au tragique. A l'aspect de cette face blême et convulsée, le villageois comprit son imprudence et se tint sur ses gardes.

— Aie ! aie ! se dit-il, j'ai posé les pieds dans le plat. Attention ! le bourgeois va ruer.

Mais, contrairement à cette attente, le magistrat était parvenu à se maîtriser. Feignant d'avoir imparfaitement entendu, il demanda d'un ton qu'il sut rendre calme :

— Comment, mon ami, venez-vous de dire que s'appelait cette dame ?

Le paysan n'était pas homme à se laisser surprendre par une aussi grossière ruse. De son air le plus niais et avec la voix traînante il répondit :

— J'ai nommé une dame ? moi !

Puis, en étendant la main :

— Là, vrai de vrai ! reprit-il, vous aurez mal écouté, mon respectable monsieur. J'ai pas le caractère cachottier ; si j'avais dit un nom, qu'est-ce que cela me ferait, bon Dieu ! de vous le répéter.... hein ! je vous le demande ? Pourquoi me tairais-je?... c'est pas trop pour ce que j'y gagne.

— Ce que tu dis là est plein de raison, car si tu avais plutôt à gagner quelque chose ce serait en parlant, appuya Perrier.

L'œil faux du rustre s'arrêta sur le médecin à ces dernières paroles.

— Ouais ! fit-il, comment que vous avez dit cela ? Répétez un peu pour voir.

Le docteur vint au paysan :

— Comment te nommes-tu, mon garçon ?

— Janerot... pour vous servir, si j'en étais capable.

— Parfait ! je retiens ta phrase. Alors, Janerot, va-t'en faire un ou deux tours de jardin.

— Pourquoi ?

— Pour bien interroger ta mémoire. Tu sais ? quelquefois, en se recueillant, on retrouve dans son souvenir des choses qu'on croyait sincèrement ignorer ! Monsieur et moi, pendant que tu chercheras ainsi, nous nous entendrons sur ce que vaut ta complaisance à te rappeler les noms. Allons, va, mon brave, j'attendrai ton retour avec une véritable impatience.

Avant de se prêter à cette comédie, le campagnard désirait d'abord connaître le prix qu'on réservait à ses révélations.

— Je veux bien aller au jardin, dit-il en riant, mais c'est par pure complaisance, car, voyez-vous... comme voilà le jour qui nous éclaire... je suis certain que je ne me souviendrai de rien, quand bien même vous m'offririez... deux cents francs.

— Je suis tellement de ton avis, Janerot, que mon désir est que tu ne remontes pas si tu ne t'en es pas rappelé... au moins pour cinq cents francs.

Puis Perrier poussa dehors l'effronté drôle qui se laissa faire en répétant :

— Je descends, mais c'est bien par pure complaisance.

La porte s'était à peine refermée sur lui que de Jozères, donnant cours à sa rage, gronda d'une voix rauque :

— C'est bien de ma femme que ce misérable a entendu parler. Vous l'avez compris comme moi, n'essayez pas de le nier.

— Mon cher gendre, vous êtes un imbécile, prononça dédaigneusement le médecin.

Et comme le cher gendre se redressait à cette insultante épithète :

— Oui, un imbécile, continua-t-il. Car si vous vous étiez tant soit peu donné la peine de réfléchir, vous vous seriez dit que Léontine ne pouvait être en ce village à l'heure même où, hier, vous l'ameniez à dîner chez moi.

Cet incontestable alibi, qu'on invoquait, aurait dû convaincre le magistrat qui, pourtant, répliqua d'un ton farouche :

— Oui, mais, hier aussi, pour lui faire part de votre désir de la voir à ce dîner, quand j'ai pénétré dans son appartement, où je la croyais enfermée depuis plusieurs jours, j'ai eu la preuve que ma femme venait de rentrer à l'instant même... Or, ces jours d'une prétendue réclusion, qui vous dit qu'elle n'est pas venue les passer ici ?

— Qui vous dit ? mais, têtue que vous êtes, c'est le bon sens même qui vous le dit. Léontine, présente à Paris quand nous nous sommes mis en route, ne peut être la femme qui, à ce que rapporte Janerot, était encore dans ce village au moment de notre arrivée.

— La belle preuve ! Le fiacre, dans lequel nous sommes venus, a tant fait durer ce voyage, que Léontine, partie après notre départ, a grandement eu le temps de nous précéder ici pour en faire déguerpir son amant.

Et avec un geste furieux :

— Oui, continua le jaloux, pour son amant, elle court les grands chemins... Pour moi, il en est autrement. Durant des semaines entières, ma femme s'enferme... Elle prend à tâche de m'éviter et de m'empêcher d'arriver jusqu'à elle ! il semble que je sois pour elle un objet d'horreur !

Loin de s'émouvoir des plaintes de son gendre et de chercher à calmer son désespoir, le docteur lui répliqua d'une voix qui laissait percer une intonation railleuse :

— Dame! mon cher de Jozères, avouez que c'est vous qui l'avez voulu.

L'époux serra rageusement les poings sans répondre.

— Vous avez exigé ce mariage, continua Perrier. Vous ne vous êtes laissé attendrir ni par mes prières pour ne pas vous livrer mon enfant, ni par les pleurs d'une innocente jeune fille qui vous suppliait de ne pas lier ses jeunes années à votre vieillesse. Vous avez réclamé votre proie et, dans notre impossibilité de vous la refuser, nous vous l'avons livrée. Et aujourd'hui, vous, le bourreau impitoyable, vous venez vous plaindre de ce que votre victime se révolte... Mais vous devriez, au contraire, vous estimer fort heureux, car, si la crainte de compromettre Léontine ne m'avait pas retenu dans ces crises de désespoir qui me torturent quand je pense que j'ai lâchement sacrifié mon enfant chéri, cette chaste créature qui représente le seul côté bon de mon existence... sans cette crainte, dis-je, il y a longtemps que j'aurais fait ma fille veuve, en vous envoyant là où s'en est allé M. de Saint-Dutasse.

D'abord commencée avec l'accent railleur, cette longue sortie du médecin s'était terminée sur un ton bref, incisif, qui décelait une implacable haine.

Aux derniers mots, de Jozères avait regardé Perrier en face :

— Vous n'oseriez pas ! dit-il d'une voix lente qui, à son tour, accusait une menace.

Encore une fois, le docteur haussa les épaules et, avec un sourire de bravade :

— Euh ! euh ! fit-il, qu'en savez-vous ? il ne faut jurer de rien, mon cher. Le remords peut quelquefois pousser un homme à une imprudence. On s'en repent ensuite, mais trop tard, quand la boulette est... enterrée.

Si peu rassurante que fût pour son avenir cette réponse

de Perrier, le gendre remua doucement la tête et répliqua d'un ton calme :

— Vous avez beau faire le méchant, je dormirai bien tranquille sur mes deux oreilles jusqu'à la fameuse échéance.

— Et après ? dit le beau-père moqueur.

— Oh ! après... ce sera une autre affaire... j'aurai pris mes précautions.

— Vrai ? ricana le docteur.

— Je vous le garantis.

Perrier éclata de rire en s'écriant :

— Alors vous êtes en retard pour vos fameuses précautions, car l'échéance est passée depuis deux jours. Il y a quarante-huit heures que les millions attendus sont arrivés... au lieu de cinq, nous en avons dix... Voilà donc aussi deux jours que vous ne devriez plus, comme vous le dites, dormir tranquille sur vos deux oreilles.

En écoutant ces paroles, M. de Jozères avait subitement perdu son assurance. Ce fut d'une voix légèrement tremblante qu'il répéta :

— Depuis deux jours ?

— Oui... mais ne vous troublez pas si fort, mon cher. Entre coquins, il faut tenir ses engagements. Mieux que par toutes les précautions que vous pourriez prendre, vous êtes protégé par ma parole de vous respecter tant que Léontine n'aura pas un grave sujet de plainte... En conséquence, laissez-la donc en son isolement, et ne venez plus m'ennuyer avec vos jérémiades d'époux incompris, car vous n'avez pas le...

Si le docteur n'acheva pas sa phrase, c'est qu'il fut interrompu par le bruit de la rentrée de Janerot. Avant d'avancer, le paysan passa d'abord sa tête de fouine par l'entre-bâillement de la porte.

— Je reviens d'interroger ma mémoire, dit-il en trainant sa phrase.

— Bon. Et qu'as-tu trouvé?

— Ma fine!... pas grand'chose..., des bricoles, quoi? Tout au plus des fichaises... bien juste pour vos cinq cents francs!

Le médecin avait l'intime conviction de l'innocence de sa fille, mais il voulut, à tout hasard, ne laisser aucune prise aux soupçons de son gendre. Il marcha donc au devant du villageois en répétant d'une voix ironique :

— Des bricoles! des fichaises! En vérité? tu n'as pu parvenir à te rappeler mieux que cela, mon pauvre garçon?

Et quand il fut tout près de Janerot :

— Deux mille francs pour toi si tu mens, lui souffla-t-il bien bas.

Le procureur n'avait pu entendre ces mots, mais, dans la glace de la cheminée devant laquelle il se chauffait, il avait vu remuer les lèvres de son beau-père.

— Il me joue! pensa-t-il.

Tout aussitôt après sa recommandation, Perrier avait ajouté à haute voix :

— Si, parmi tes fichaises, se trouve le nom de la dame, tu peux parler, mon brave.

— Parler, fit le campagnard prudent, oui, je ne demande pas mieux; mais, voyez-vous, mes bons messieurs, j'ai la mémoire paresseuse... Quand on ne me pose pas des questions, je ne sais rien trouver.

— Et bien, apprends-nous le nom de la dame qui a passé deux nuits dans cette maison. C'est tout ce qu'on te demande, commanda impérieusement de Jozères.

Au lieu de répondre, le vieux renard prit sa physionomie bête en s'écriant :

— Ah ! mais, ce n'est pas une question, ça ! mon bourgeois.

— Alors, qu'appelles-tu donc une question ?

— Je commence par vous prévenir que j'ai la mémoire paresseuse et qu'il faut l'aider... et crac ! du premier coup vous me demandez de l'extraordinaire... non, ce n'est pas une question. Tenez, par exemple, vous me diriez : « La dame se nommait-elle comme ci ou comme ça ? » Alors, en entendant prononcer le nom, il me frapperait au passage et je vous dirais aussitôt : Oui, le voilà... mais quant à me le rappeler moi-même, impossible... autant exiger que je me morde le nez ; ça me serait peut-être plus facile.

Par prudence, Perrier s'empressa de diriger lui-même l'interrogatoire.

— Bien, fit-il. Ecoute et réponds : Etait-ce une Mme de Jozères ?

— Connais pas, affirma le matois après l'avoir regardé dans les yeux.

— Alors Mme d'Armangis ? poursuivit le médecin avec un petit clin d'œil.

— D'Armangis ? répéta Janerot. Attendez-donc ; oui, ma fine, ça peut bien être quelque chose de pas mal approchant. Je crois que...

Persuadé qu'on le trompait, l'ancien procureur ne put retenir sa colère et interrompit le paysan :

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t il.

A ce démenti, Janerot, sans se déconcerter, lâcha l'es-pèce de bêlement qui lui servait de rire :

— Avouez que vous êtes tout de même bien drôle, mon bourgeois ? dit-il. Vous embêtez le monde pour qu'on parle, et, dès qu'on ouvre la bouche, vous prétendez que ce n'est pas vrai... Alors, ce n'est pas la peine que je me fatigue la mâchoire ; donnez-moi tout de suite l'argent et

je détail... Je ne suis pas fier, moi. Pourvu que je sois payé, je ne tiens pas à bavarder.

— Non, parle, parle, insista le docteur.

— Bon. Je veux bien encore causer, mais il ne faut plus me faire les grands bras ni montrer les yeux blancs comme tout à l'heure en piaillant que ce n'est pas vrai. Je suis timide. Je vous en prévient.

— Ainsi donc, reprit Perrier, tu es certain que d'Armangis est bien le nom de la dame qui, ce matin, est partie d'ici avec celui que tu appelles le freluquet.

Janerot aurait pu leur apprendre que ladite dame, près avoir cohabité avec le freluquet, avait quitté le pays au bras de cet autre qu'il surnommait le beau nocœur, mais dans son désir de gagner les deux mille francs promis en n'avouant pas la vérité, il crut devoir supprimer ce détail.

— Oui, d'Armangis, c'est bien le nom, affirma-t-il avec aplomb.

— Tu le jurerais ? gronda de Jozères.

— Oh ! mieux que cela, je puis vous en donner une preuve, dit le paysan après avoir un peu réfléchi.

En voulant trop bien faire, Janerot venait de commettre une bévue. Pour que notre lecteur puisse comprendre cette imprudence, il nous faut faire remonter notre récit au moment du départ de M. de Valnac et de sa sœur.

Quand, après son long récit au comte, Mme d'Armangis avait enfin vu poindre le jour tant désiré, elle avait rappelé à Francis sa promesse de se mettre en quête d'une voiture qui les ramenât à Paris.

— J'y vais, dit le frère en se levant de son siège.

— Non, partons ensemble à cette recherche... j'ai hâte de m'éloigner de cette maison. En passant devant la cabane du paysan auquel sont remises les clefs de cette

demeure, nous le préviendrons de notre départ pour qu'il vienne ici tout fermer derrière nous.

Peu après, ils atteignaient la chaumière de Janerot qui, déjà levé, fumait sa pipe dans la salle basse.

— Ah! madame cherche une voiture? C'est une marchandise rare dans le pays. Peut-être bien qu'en s'éreintant, on finirait tout de même par lui en découvrir une, dit le paysan.

— Trouve-la et tu n'auras qu'à t'en louer, promet de Valnac.

— Bon. Alors restez là pendant que je fouillerai le village.

En s'éloignant, le rustre put donner cours à la surprise qu'il avait dissimulée devant le comte :

— Ah ça! fit-il, qu'est donc devenu le mirliflore au verrou? Voilà que la princesse en a un autre à présent... C'est le beau noceur, je l'ai bien reconnu... Ah! elle ne chôme pas longtemps, la pimbèche... Après celui-ci, c'est celui-là... Par exemple, je ne sais pas comment elle les fait venir si vite... Un petit, hier soir; un grand, ce matin...

Janerot eut beau aller frapper aux quelques portes des rares propriétaires de voitures, il en fut pour ses peines, car tous étaient déjà partis pour mener leurs produits aux Halles de Paris. Il s'en retournait donc bredouille, quand il rencontra le fiacre qui venait de déposer de Jozères et Perrier devant la maison.

— Non, j'ai des bourgeois à reconduire, dit le cocher au campagnard, qui voulait l'embaucher pour ses protégés.

— Euh! euh! je crois bien qu'il y aurait plus gras pour vous à prendre ceux que je vous propose.

— Merci, vieux. Mais je ne veux pas lâcher des voyageurs qui me doivent déjà dix heures de trimballage.

— On vous les payera. Je vous répète que c'est des huppés qui ne regarderont pas à un détail. Venez tout de même voir.

— C'est que Fricandeu est sur les dents.

— On vous l'achètera s'il le faut.

— Ah! vous m'en direz tant! fit enfin l'automédon séduit.

A première vue, il reconnut M. de Valnac qui, en entendant approcher le fiacre, était sorti de la chaumière, et il s'écria joyeusement :

— Parbleu! oui, mon vieux, vous aviez raison, c'est un bourgeois qui met facilement la main à la poche... et justement, nous sommes en compte!

— Ah! c'est vous? dit Francis en reconnaissant à son tour le cocher qui était descendu de son siège pour ouvrir la portière.

— Monsieur sait qu'on me doit dix heures, appuya-t-il en rappelant de cette façon détournée la seconde prime qui lui avait été promise.

— Bien, tout sera payé ensemble, promit le comte en aidant sa sœur à monter dans le fiacre.

Heureux d'être aussi facilement sorti de l'embarras de trouver une voiture, le jeune homme jeta cinq louis à Janerot.

— Donne-lui-en quinze encore pour payer les services de sa fille Victoire, dit Mme d'Armangis.

Après cette nouvelle somme comptée au paysan, de Valnac, pour transmettre l'ordre au cocher, demanda à sa sœur avant d'entrer dans le véhicule :

— Où descendras-tu à Paris? Chez toi, n'est-ce pas?

Quelle fut l'idée qui, en ce moment, passa dans l'esprit de Berthe? nous ne pouvons encore la dire. Après une courte hésitation, elle répondit :

— Non, pas chez moi. Dis-lui rue Laffitte, 34.

De ce court dialogue dont il n'avait pas perdu un mot, il était donc ressorti pour Janerot que le domicile de celle qu'il appelait la pimèche n'était pas rue Laffitte. Ce fut cela qui, dans l'interrogatoire que lui faisaient subir le médecin et le magistrat, l'incita à commettre l'imprudence dont nous avons parlée. En croyant mieux dérouter le procureur sur le compte de celle qu'il prenait pour Mme de Jozères, on se souvient qu'il avait dit :

— Oui, d'Armangis, c'est bien le nom.

— Tu le jurerais? s'était écrié le mari jaloux, que la méfiance faisait incrédule.

— Mieux que cela, je puis vous en donner une preuve, répliqua le villageois se rappelant la scène de la voiture.

— Quelle preuve?

— Si vous y tenez bien, je vous dirai même où demeure la particulière à Paris.

Et Janerot, bien persuadé qu'il déclarait une fausse adresse, ajouta :

— Rue Laffitte, 34.

En entendant citer ainsi l'adresse même de son gendre, Perrier fut pris de peur. Il trembla de la crainte que le rustre ne commit encoré quelque nouvelle bétise et, pour y couper court, il lui tendit les billets en disant brusquement :

— Tiens ! prends et va-t'en !

De Jozères ne fit aucun geste et ne prononça pas un seul mot pour s'opposer au congé que le docteur donnait au campagnard ; cette impassibilité était si effrayante que Perrier trembla pour sa fille :

— Je veillerai sur Léontine, pensa-t-il.

Quant à Janerot, il s'était saisi des billets d'une main alerte en s'écriant :

— On décampe, mes bourgeois ! Je n'ai pas la tête dure.

Du moment que vous aimez mieux voir mon dos que ma figure, je vais vous procurer ce plaisir.

Puis il sortit de son pas lourd et nonchalant.

Défendre en ce moment sa fille auprès de son époux était une faute que le docteur ne pouvait commettre. Il lui fallait entraîner au plus vite de Jozères loin de cette maison où le spectacle du désordre de la chambre à coucher avait sa sourde furie.

— Toi, on t'arrachera les dents avant que tu aies le temps de mordre, se dit Perrier alarmé par cette sombre attitude de son gendre.

Tout en pensant ainsi, il s'approcha, le sourire aux lèvres, du procureur.

— Je crois, mon cher de Jozères, que rien, maintenant, ne nous retient plus ici.

L'ex-magistrat se leva aussitôt en répondant d'un ton ironiquement bref :

— C'est vrai. Nous savons à quoi nous en tenir.

Et, sans ajouter un mot, il sortit à pas précipités du salon, suivi par Perrier.

Tout absorbé qu'il fût par sa pensée de vengeance, le froid qui le saisit subitement à son premier pas dans le jardin eut le don de le rappeler immédiatement à la situation présente. Il se retourna vers le docteur tout ébahi, par un souvenir qui lui revenait :

— Nous n'avons plus de fiacre, dit-il.

— Cinq lieues à pied ne sont pas la mort d'un homme. Nous ferons la route en nous promenant. Rien n'est plus sain que la marche par un bon froid qui fait mieux circuler le sang et l'empêche de monter au cerveau.

— Tentons d'abord de voir si nous ne trouverons pas un véhicule quelconque, proposa de Jozères, acceptant peu l'hygiénique conseil d'un voyage à pied.

— Soit, tentons, cher ami.

Pour gagner le village, il fallait passer devant la cabane de Janerot, située à deux portées de fusil des premières maisons. Il guettait sans doute leur retraite, car, à leur approche, il apparut sur le seuil de sa demeure.

— Bon voyage, mes doux messieurs, souhaite-t-il d'un ton patelin.

— Dis-moi, connais-tu dans le pays quelque voiture qui nous puisse conduire à Paris ? demanda Perrier.

— Des voitures, j'en connais au moins quatre... seulement elles n'ont pas de chevaux. Ah ! si, si... sauf une qui a un cheval... mais la bête vient de partir, il n'y a pas une heure, chez l'équarrisseur.

Le peu de temps que Perrier avait eu pour étudier son homme lui avait amplement appris que la devise du paysan était : « Rien pour rien ». Il tira donc de sa poche cinq francs qu'il lui tendit en disant :

— Comment peut-on regagner Paris sans trop grande fatigue ?

Dès qu'il se sentit la pièce en main, le villageois devint complaisant.

— Traversez le village, puis descendez la côte et, sur la route, attendez au passage la diligence de Livry à Paris qui arrivera dans une demi-heure.

Sur ce renseignement, les deux compères s'éloignèrent, suivis des yeux par Janerot qui murmura :

— M'est avis que j'ai remué la bile du vieux qui a une tête de mouton blanc... il doit être le mari de la pim-bèche... A son air, je gagerais qu'il lui prépare une dache dans les grands numéros.

Puis, ses réflexions achevées, il rentra dans sa chaumière où se trouvait la morose Victoire, qui l'attendait assise devant la table sur laquelle fumaient deux écuelles de soupe.

— Eh ! eh ! ricana-t-il en faisant danser en sa main la pièce de cinq francs, il n'y a pas de sots profits. Je viens encore de leur soutirer cent sous. Ah ! je n'ai pas perdu mon temps depuis ce matin. Ecoute un peu.

Et, comptant sur ses doigts, il poursuivit :

— D'abord cent sous pour le conseil d'aller attendre une voiture qui est déjà passée depuis cinq quarts d'heure. Puis deux mille francs pour avoir conté des craques au vieux rageur. Ensuite cent écus que la pimbèche m'a fait donner par le beau noceur pour ton service. Plus cinq louis que le même beau noceur m'a comptés alors que je lui ai amené le fiacre des deux hommes.

Après un éclat de rire que fit naître ce dernier souvenir, le père, additionnant toutes les sommes empochées par lui, continua :

— Total : deux mille quatre cent cinq francs ! Hein ! qu'est-ce que tu en dis, ma fille ? une fière somme, pas vrai ?

La sombre et hargneuse Victoire, loin de partager l'enthousiasme paternel, haussa les épaules :

— Ouiche ! fit-elle dédaigneusement.

— Tu ne trouves pas que c'est un joli denier ? Ah ça ! quoi donc en aurai-je pu tirer de mieux ?

La cuisinière le regarda fixement et répondit de sa voix rauque :

— Tes 2,405 francs ne font pas même le quart de ce que vaut une seule des boucles d'oreilles que portait la mijaurée.

— Allons donc ! ça vaut tant d'argent que ça, cette verroterie qui lui pendait aux oreilles !

— Puisque je te l'affirme.

Janerot lâcha un nouveau rire.

— Est-ce que tu crois, par hasard, que, si je la lui avais demandée, la particulière m'en aurait donné une ?

— Non, mais, aussi par hasard, elle aurait pu la perdre, prononça la fille d'un ton bref.

Et son regard s'attacha encore sur les yeux de son père, qui comprit complètement ce qu'on ne lui disait qu'à demi-mot, car il articula de sa voix traînante :

— Tiens ! tiens ! tu as des idées drôlettes, sais-tu ?

Puis secouant la tête en souriant :

— Ce qui est différé n'est pas perdu, ajouta-t-il.

— Ah ! ouiche ! répéta Victoire. Le jour où la chose se représenterait, je gage bien que tu n'aurais pas plus de cœur qu'un lièvre.

— Eh ! eh ! faudra voir à voir, ricana lentement le campagnard avec une gaieté sinistre.

XIII

Pendant que M. de Valnac et sa sœur regagnent Paris au très-modeste trot de l'efflanqué Fricandéau et que le docteur et son gendre, d'après l'indication de Janerot, sont allés, sur la route de Livry, attendre une diligence qui est déjà passée depuis cinq quarts d'heure, nous reviendrons à Paul Avril que nous avons laissé montant l'escalier de Mme de Jozères.

Sur le carré du premier étage, et la main tendue vers le cordon de sonnette, il hésita. Il n'avait pu encore trouver le moyen d'utiliser le billet volé pour s'en faire un laisser-passer.

— On va me refuser l'entrée ou me dire que madame est absente, pensa-t-il. Ma foi ! tentons la chance... l'idée me viendra peut-être au dernier moment... Au petit bonheur !

En faisant appel au petit bonheur, l'héritier ne s'attendait pas à être satisfait aussi promptement, car avant qu'il eût sonné, la porte de l'appartement s'ouvrit tout à coup et il se trouva nez à nez avec une personne qui sortait :

— Ah ! comme on se retrouve !!! glapit aussitôt une voix à ses oreilles.

Ce sortant était l'obèse Caduchet qui, de sa solide poigne, accrocha le bras de Paul avant qu'il pût se soustraire à cette attaque. Le jeune homme, disons-le vite, aurait eu grand tort d'éviter l'abordage, car, dès que le sourd eut fait sa prise, il recula de trois pas dans l'antichambre et, avec sa remarquable vigueur, il attira sa proie à lui en s'écriant :

— Il n'y a pas une minute que je parlais de vous.

Puis, se retournant :

— N'est-ce pas, madame ? demanda-t-il.

Et Avril, ainsi brusquement introduit, se vit subitement en présence de Mme de Jozères qui, ayant reconduit Caduchet, se trouvait à son côté dans l'antichambre.

À la vue de Paul, Léontine devint pâle. Mais ni elle ni lui n'eut le temps de prononcer une parole, car le magot, qui avait fermé la porte avec un joyeux empressement, se remit à dire :

-- Oui, je parlais de vous... j'étais en train de raconter à madame qu'il y a une heure, vous ayant rencontré à vingt pas de cette demeure, comme j'étais à deviser avec vous

sur je ne sais plus trop quoi, vous aviez subitement pris une telle course que je vous ai supposé atteint de folie.

Tout en parlant, le ventru poussait son captif vers le salon dans lequel il venait de faire une assez longue station, ainsi que le prouvait une fiole vide posée à côté d'un verre, sur un guéridon. C'était uniquement la gourmandise qui avait ramené Caduchet chez Mme de Jozères, car, en montrant la bouteille au jeune homme, il s'empressa de continuer :

— Vous le voyez, madame a eu pitié de mon pauvre estomac, bien malade depuis que tous mes amphitryons se sont envolés à la campagne... Aussi vais-je sans cesse prendre de leurs nouvelles à leur respectif domicile... Depuis que vous m'avez quitté, j'ai encore fait une tournée chez Mme d'Armangis, où Blanche m'a offert le chocolat; chez Perrier, où la bonne Dodoze m'a servi du jambon, une omelette, un restant de viande froide, un peu de fromage, et, enfin, ici où j'ai trouvé de délicieux alicante... Eh bien, vous ne me croirez pas, rien ne me remet l'estomac... j'ai un creux... tenez, écoutez-le sonner, on dirait l'écho d'une carrière.

Et, de son énorme poing, Caduchet frappa son vaste abdomen qui, bien qu'il en dit, ne fit entendre aucun son caverneux.

Mais pendant qu'il s'égosillait à conter ses infortunes, il parlait en pure perte, car aucune des deux personnes en lesquelles il croyait avoir d'attentifs auditeurs n'en avait écouté un mot. Se fiant à la complète surdité de son visiteur, Léontine, la colère dans les yeux, avait murmuré d'une voix impérative à Avril :

— Sortez, monsieur !

— Oh ! madame !... commença le jeune homme.

— Sortez ! vous dis-je. Votre présence chez moi m'est un supplice que je veux m'épargner... Y venez-vous donc

pour vous entendre une seconde fois encore appeler lâche!

Paul, on le sait, était un niais orgueilleux, une sèche et ingrate nature. Au lieu de s'incliner repentant et soumis devant cette femme qu'il avait si cruellement insultée après qu'elle s'était dévouée à son salut, il releva furieusement la tête en se voyant encore traité de lâche.

— Oh! prenez garde! dit-il avec un méchant sourire. A toujours me répéter cette épithète, vous pouvez me donner l'envie d'en aller demander raison à votre amant.

— Mon amant? répéta Léontine en se redressant frémissante d'indignation.

— Disons votre ami... si le mot amant vous blesse... un ami auquel on porte soi-même, du côté de la rue Caumartin, des lettres dans le genre de celle-ci, par exemple.

En achevant cette phrase hargneusement accentuée, Avril fit sortir de la poche de son gilet, et l'y renfonça immédiatement, la lettre qu'il avait soustraite. Si prompt qu'eût été le geste, il avait permis à Mme de Jozères de reconnaître son billet. En même temps, il avait été aussi vu par Caduchet, qui s'écria :

— Tiens! une lettre!... de de Jozères, n'est-ce pas?... il vous annonce son retour et vous accourez en prévenir sa femme... Ah! on n'est pas plus aimable... Mon estomac et moi, nous vous remercions de cette bonne nouvelle.

Et, sans remarquer que Léontine, blanche d'effroi, venait de se laisser tomber sur un fauteuil, il courut embrasser Avril. Malheureusement, le sourd, fort comme un ours, ne pensa pas, dans l'expansion de sa joie, à modérer la vigueur de son embrassade, de sorte que Paul se sentit à demi suffoqué, dans cette redoutable étreinte qu'il avait pris à bras-le-corps. Mais le glouton bonhomme avait à s'occuper de bien autre chose que de s'apercevoir qu'il

étouffait les gens. Tout entier à son idée que la lettre annonçait le retour du maître du logis, il reprit aussitôt :

— Ah ! de Jozères va donc arriver !... Voilà enfin un de mes diners remonté sur la planche !... Quand ? quel jour ? à quelle heure débarquera-t-il, ce brave ami ?... Voyons un peu ce qu'il vous écrit, cher monsieur.

Alors Caduchet, de sa grosse main preste, fouilla dans le gilet de l'héritier et en retira le billet avant que le jeune homme, qui n'avait pas encore retrouvé sa respiration, pût s'opposer à l'action par trop sans-gêne du personnage.

En voyant son écrit passer en la possession du grotesque, Mme de Jozères s'était brusquement relevée en poussant un petit cri de frayeur et, tout instinctivement, elle avait tendu la main pour l'arracher, avant qu'il l'ouvrît, à celui qui venait de s'en emparer d'une si familière et surtout d'une si inattendue façon. Le sourd n'entendit pas le cri, mais il aperçut le geste qu'il interpréta au mieux des choses.

— Ah ! pardon, fit-il, mille pardons, belle madame... il est trop juste que vous ayez la primeur de la prose de votre mari... Veuillez m'excuser si, dans ma satisfaction, j'ai oublié que la galanterie me commandait de ne passer qu'après vous... La lecture première vous revient de droit.

Et, burlesquement gracieux, il s'approcha de la jeune femme et lui tendit le billet qu'un heureux hasard avait tourné du côté du cachet, de sorte qu'il n'en vit pas même l'adresse.

Dès qu'elle sentit le papier craquer sous ses doigts, Mme de Jozères, montra de l'autre main la porte à Avril en disant d'une voix brève :

— Sortez !... maintenant que vous voilà désarmé, je ne vous crains plus.

— Hein!... vous l'envoyez au-devant de la société... vingt personnes au plus? demanda le sourd qui, n'ayant pas ouï la phrase, s'expliquait ainsi la signification de cette main indiquant la porte au jeune homme.

Puis, sans même s'inquiéter si on lui répondait, il s'empara d'un fauteuil qu'il poussa vers la cheminée, en piaillant tout joyeux :

— Ah! de Jozères ramène vingt personnes... mais alors on mettra les petits plats dans les grands... il va donc y avoir noces et festin ce soir... Je ne démarre pas d'ici... C'est le cas ou jamais d'attendre le retour du maître de céans.

Et il s'installa sur son fauteuil en disant à Paul qui n'avait pas bougé de place :

— Eh bien, cher monsieur, courez donc vite... est-ce que vous êtes sourd? n'avez-vous pas entendu qu'on vous prie d'aller au devant de la société?

Ensuite, avec son plus aimable sourire, il se retourna vers Mme de Jozères et ajouta :

— Je vous en supplie, belle dame, ne vous occupez pas plus de moi que si j'étais sorti. Tenez, je vais me tenir si tranquille dans mon coin que vous ne vous apercevrez même pas de ma présence. Allez, tournez, virez... prenez-moi pour une seconde paire de pincettes au coin du feu.

Comme, en disant ces mots, son regard s'était porté sur la cheminée où, depuis deux jours, s'entassaient sous leurs bandes les journaux de M. de Jozères, le ventru poussa un cri de joie.

— Ah! voici mon affaire, s'écria-t-il. En lisant, je suis un homme à attendre jusqu'à la fin du monde.

Et, dépliant un journal, il disparut derrière la feuille au bas de laquelle se voyaient seules ses courtes jambes, pendant que, de l'autre côté de cette sorte de paravent, retentissait encore sa voix qui disait :

— Voyons donc si vraiment le prix du lard a de beaucoup diminué.

Puis le silence se fit et le poussah, absorbé dans sa lecture, resta immobile derrière son écran de papier.

La surdité de Caduchet rassurant Avril sur le danger de la présence de ce tiers à l'entretien qu'il voulait avoir, il vint droit à Mme de Jozères et, à mi-voix, mais d'un ton que saccadait la fureur :

— Non, dit-il, je ne sortirai pas... et vous m'entendrez.

— Je laisserai à mon mari le soin de vous écouter... quant à moi, je vous cède la place, répondit Léontine avec une dédaigneuse froideur.

Elle faisait un mouvement pour se retirer, lorsque Paul la retint en lui saisissant le poignet, qu'il serra avec violence. Au lieu d'essayer de se dégager, elle haussa les épaules et, avec un insultant sourire :

— Quand je disais que vous étiez un lâche ! prononçait-elle lentement.

Plus cette femme lui montrait son mépris, plus devenait féroce, en l'âme du jeune homme, le désir de la conquérir. Son immense orgueil froissé lui ordonnait cette victoire comme une vengeance à tirer de celle qui le repoussait, et sa luxurieuse envie s'était doublée d'une haine implacable. Sans lâcher le bras de Léontine, il reprit donc d'une voix qui sifflait entre ses dents que faisait claquer la rage :

— Oui, vous m'entendrez, ma belle... et qui sait si, plus tard, vous ne vous estimerez pas heureuse de m'avoir prêté votre attention.

Dans son impossibilité de partir, Mme de Jozères ferma les yeux et, immobile, elle se tint comme une statue devant ce jeune homme qui, après un sinistre ricanement, continua :

— Ah ! vous laisserez, dites-vous, à votre mari le soin de

m'écouter. Mais ne savez-vous donc pas que je tiens ce misérable à tel point sous mon pouvoir qu'il serait le premier à vous jeter dans mes bras s'il espérait, par ce moyen, n'avoir plus rien à redouter de moi. Votre mari, je le perdrai, m'entendez-vous?

La pauvre femme, faible et impassible, n'ouvrit pas les yeux.

— Oui, reprit-il avec un redoublement de furie, oui, je le perdrai... comme aussi je perdrai votre père, cet autre gredin qui marche de pair avec votre époux !... Ah ! cette fois, vous vous émouvez, ma chère !

En effet, un frisson venait de secouer Léontine, frisson qui avait agité la main que retenait Avril. En entendant traiter ainsi son père, dont elle ignorait le passé, son père qu'elle avait sans cesse trouvé affectueux et dévoué, la fille aimante avait frémi d'indignation. Mais elle maîtrisa promptement son émoi et, les yeux toujours fermés, elle ne remua pas plus que si elle eût été de marbre.

Le jeune homme continua :

— Oui, vous avez beau jouer à la statue, vous venez de vous trahir. Pour l'époux que vous n'aimez pas, vous êtes, tout à l'heure, restée indifférente... La sensibilité vous est revenue quand il s'est agi de votre père que vous chérissez... Eh bien, ma belle, puisque l'émotion, chez vous, se proportionne au degré d'affection que vous portez aux gens, j'atteindrai aussi M. de Valnac.

Mme de Jozères devint encore plus pâle, mais elle ne broncha point.

— Le beau de Valnac... votre amant, appuya Paul.

Elle garda les yeux toujours fermés, mais ses lèvres se desserrèrent pour dire :

— Vous mentez !

— Ah ! ah ! ce nom-là vous fait enfin parler... oui, de Valnac votre amant... et l'assassin de Bricard.

— Vous mentez ! répéta-t-elle.

— Cet assassin que cherche la police... et que vous essayez de lui soustraire, à en croire les lettres que vous lui écrivez pour l'envoyer à la Cardoze.

De grosses gouttes de sueur glacée coulaient sur le visage de la jeune femme qui commençait à faiblir.

— Ah ! tu trembles à présent qu'il est question de ton bien-aimé... de ce bel assassin, car tu ne peux nier qu'il soit sorti du bal avec Bricard... Tu étais là, tremblante, dans ma loge... c'était bien toi qui courais la pretantaine après ton chicard chéri, ton Toto l'Arsonille adoré... Mais avoue !!! avoue donc !!!... ou je te brise le poignet !

Nous ne saurions dépeindre à quel point d'irritation insensée cette contenance de Mme de Jozères avait amené Avril. En son accès de rage, ses doigts s'incrustaient dans la chair du bras de sa victime qui, malgré une horrible souffrance, gardait son immobilité.

— Sois à moi, reprit-il, et j'épargnerai tes mari, père et amant... m'entends-tu ?

Elle ne bougea pas.

— Si tu refuses, j'irai moi-même dénoncer de Valnac et je préciserai si bien les faits qu'il n'osera plus s'en défendre.

Furieux de ne rien obtenir d'une pareille impassibilité, il poursuivit d'une voix cruellement railleuse :

— Et tout en faisant savoir à ton Valnac qu'il me devra d'avoir été livré à la police, ma vengeance ne s'arrêtera pas là. A tous les détails de ce qui s'est passé à l'Opéra, j'ajouterai que, dans ce cabinet de restaurant où nous avons soupé, tu t'es livrée à moi.

Cette fois, Léontine rouvrit les yeux. Elle regarda un instant le misérable comme si elle doutait d'avoir bien entendu. Puis, sans prononcer un seul mot, elle lui cracha au visage.

A cette insulte, le jeune homme poussa un sourd rugissement. Après avoir reculé de deux pas, il revenait les poings crispés sur Mme de Jozères, quand éclata tout à coup dans le salon une voix qui s'écriait :

— Tiens ! vous voici de retour ? Eh bien, vous ne ramenez donc pas le mari de madame ?

C'était Caduchet qui, passant la tête par-dessus son journal, venait d'apercevoir celui qu'il croyait parti en commission. Si terrible que fût son emportement, Avril parvint à le dompter devant cette intervention soudaine d'un témoin qu'il avait complètement oublié.

Cette rentrée en scène du sourd avait eu aussi un autre résultat, car il avait braillé d'une telle force que Mme de Jozères et Paul n'entendirent pas le bruit de la sonnette de l'antichambre qui retentissait.

Le visiteur qui se présentait, dut, au fracas des cris du magot, s'enquérir près du domestique, venu pour lui ouvrir, des personnes qui l'avaient précédé au salon. Soit qu'il n'osât, soit qu'il ne voulût pas se montrer, il avait demandé sans doute à être introduit dans une autre pièce, car le valet se glissa discrètement dans le salon, et, s'approchant de sa maîtresse, lui murmura quelques mots :

— Bien, j'y vais, dit Léontine tout haut.

Ce domestique était un solide gaillard qui, à toute lutte de force, aurait très-facilement eu raison de l'héritier. Il ployait respectueusement sa longue échine pour saluer avant de se retirer, quand Mme de Jozères lui commanda d'un ton sec, en indiquant Avril :

— Reconduisez monsieur.

Son ordre donné, Léontine, sans même le plus simple adieu à celui qu'elle congédiait ainsi, s'était dirigée vers une issue qui menait dans l'intérieur de son appartement. De son côté, le domestique avait regagné la porte du salon, et, après en avoir entr'ouvert un battant, il attendait

Paul, tout en faisant montre de sa puissante carrure pour le cas où le jeune homme aurait quelque velléité de rébellion.

Loin de penser à résister, ce dernier, en s'entendant expulser, avait gracieusement salué et d'une voix qu'il cherchait à faire aimable :

— Sans adieu, belle dame, dit-il. Vous n'avez pas de commission pour la Cardoze, je vais la voir de ce pas ?

Léontine avait déjà tourné le bouton et poussé la porte derrière laquelle elle allait disparaître. Au nom de la Cardoze, elle s'arrêta, et se retournant au lieu de continuer sa retraite, elle demanda avec un ironique sourire :

— Est-ce que, par hasard, la pauvre fille est aussi inscrite sur cette fameuse liste de scélérats que vous vous êtes donné la mission de punir ?

Sans se demander pourquoi Mme de Jozères, qui était à peu près restée muette pendant la précédente scène, parlait maintenant si volontiers, le légataire secoua la tête d'un air d'importance en répondant :

— C'est même par Nicole que j'ai l'intention de commencer, mais je vous jure que les autres ne perdront pas pour attendre.

Depuis que le domestique avait annoncé à sa maîtresse qu'une visite l'appelait dans une chambre voisine, Caduchet, qui n'avait rien deviné, ne cessait de promener son regard de l'un à l'autre des deux personnages en cherchant à pêcher quelques phrases du dialogue. Les derniers mots de Paul parvinrent à lui entrer dans l'oreille.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous dites que je ne perdrai pas pour attendre... De Jozères va donc décidément revenir?... Est-ce que le dîner aura sérieusement lieu ?... A quelle heure?... Ai-je le temps, avant de nous mettre à table, de courir chez Mme d'Armangis pour m'assurer si elle n'est pas de retour ?... Je ne fais que deux sauts.

Et le bonhomme, après un très-familier salut, marcha vers la sortie près de laquelle se tenait de planton le valet, puis, quand il en eut dépassé le seuil, il tira derrière lui la porte que le domestique avait gardée à demi ouverte, en attendant le départ d'Avril. Quand il eut disparu, on entendit encore retentir dans l'antichambre sa voix qui disait :

— Où donc ai-je mis mon chapeau?... Je suis certain d'être venu ici avec un chapeau... Ah! le voici.

Après quoi la lourde porte d'entrée de l'appartement se referma bruyamment sur le grotesque qui s'éloignait.

Il paraît que la hardiesse était subitement venue à Mme de Jozères, car, après le départ de Caduchet, dont les énormes poings, le cas échéant, auraient pu être pour elle de robustes protecteurs, elle trouva même bon de se priver du secours que son domestique se tenait prêt à lui porter.

— Paulin, lui dit-elle, allez attendre la sortie de monsieur dans l'antichambre.

Avril interpréta bêtement cet ordre comme une concession dictée par la peur.

— Oh! oh! ricana-t-il, vous mettez de l'eau dans votre vin, chère dame. Ce n'est déjà plus cette superbe insolence qui, tout à l'heure, voulait me faire jeter dehors par un laquais... Vous prenez donc enfin mes menaces au sérieux?

— Au sérieux? répéta-t-elle en souriant, pas le moins du monde! Oui, il y a un quart d'heure, j'avais la sottise de regarder comme argent comptant vos airs de croque-mitaine.

— Et maintenant?

— Ils m'amusez fort... surtout depuis qu'ils s'attaquent aussi à la Cardoze... la gouvernante de mon père... Quel énorme crime a-t-elle commis?... je suis certaine

qu'elle aura égaré des fourchettes ou laissé brûler le gigot.

Et, ce disant de sa voix moqueuse, elle vint s'asseoir, au coin de la cheminée, sur le fauteuil dans lequel s'était prélassé Caduchet en lisant son journal. Mais, en s'éloignant de cette porte par laquelle, un moment, elle avait voulu sortir, Léontine, qui en avait fait jouer le pêne, ne l'avait pas refermée. Ce détail échappa au jeune homme, déjà fort intrigué par ce calme railleur qui remplaçait l'effroi premier de son adversaire.

Elle lui montra une chaise en face d'elle, et se pelotonnant toute gracieuse sur son siège, elle reprit :

— Tenez, monsieur, mettez-vous là... et continuez votre amusante représentation que j'ai eu le gros tort d'interrompre... un peu brutalement.

Cette allusion à l'insulte qu'il avait reçue raviva la sourde rage qui lui torturait le cœur. Il secoua la tête en répliquant d'une voix sinistre :

— Oh ! nous sommes en compte, ma belle ; soyez d'avance bien certaine que je vous ferai payer largement la dette.

— Mais, en vérité, c'est fort amusant tout ce que vous contez là... Vous avez surtout une façon de faire la cour aux dames : « Cède-moi ou je massacre tout... père, mari, mère, ami, et... cuisinière... jusqu'à la cuisinière ! » Et dites-moi, monsieur le croquemitaine, combien mettez-vous de jours à dompter les hésitations d'une dame par ce procédé de tranche-montagne ? Voyons, à moi, par exemple, quel délai m'accordez-vous pour tomber éperdument amoureux de vous ?

— Est-ce que je tiens à votre amour ! fit brutalement Avril. Je veux vous obtenir et je vous aurai. Peu m'importe que ce jour-là vous pleuriez, chantiez ou dansiez. Ce qui était d'abord un caprice des sens est devenu, à

dater d'aujourd'hui, un but que poursuivra mon implacable vengeance... et, je vous l'affirme, je vous tiendrai en mon pouvoir.

Malgré la cause secrète qui avait rendu sa hardiesse à l'épouse du procureur, le jeune homme avait parlé avec une si farouche assurance qu'un petit frémissement de peur agita ses lèvres.

— Ainsi, dit-elle en s'efforçant de raffermir sa voix, je suis appelée la première à affronter cette tempête?

— Non, car je vous ai dit que je commencerai par la Cardoze.

— Vrai ! s'écria Léontine avec un éclat de rire, vous ne plaisantez pas ? Dans vos moyens pour arriver à me posséder, vous faites entrer celui de tarabuster Nicole... cette pauvre gouvernante.

Sans connaître un seul détail sur le passé de la Cardoze, l'héritier savait amplement par Bourguignon qu'elle était une redoutable créature. Il haussa donc les épaules en répondant :

— Oh ! la pauvre Nicole... A vous entendre, on dirait que vous parlez d'une innocente brebis.

Dans le milieu où elle passait sa vie, Mme de Jozères, nous l'avons dit, n'avait nullement conscience de la dépravation de ceux qui l'entouraient. Pour elle, la Cardoze était une bonne et fidèle domestique, à la tendresse un peu brusque, qui l'avait vue naître et n'avait cessé de lui donner des preuves d'un dévouement qui, pas une heure, ne s'était démenti.

— Ah ! vous avez découvert dans l'existence de Nicole une grosse peccadille que vous voulez lui rappeler... c'est donc bien grave ?

— Nicole en jugera.

— Est-ce si long à raconter que vous ne puissiez m'en faire le récit ?

— Non, car c'est une seule phrase.

— Et vous refusez de me la dire ?

— Oh ! vous ne la comprendriez pas.

— Vous n'êtes peut-être pas plus avancé que moi, dit Léontine en riant.

Cette plaisanterie piqua le stupide orgueil de Paul. Devant cette femme, il ne voulait pas avoir l'air de ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire un perroquet allant répéter une phrase dont il ne savait ni le sens ni la portée. Par bonheur, comme il ouvrait déjà la bouche, la prudence lui rappela l'ordre de Bourguignon qui lui enjoignait de ne prononcer l'enigmatique phrase qu'à Nicole... qu'à la seule servante. Il se contenta donc de répondre :

— Je connais si bien la signification de ce que j'ai à lui dire, que je voudrais que la Cardoze fût ici pour que vous la vissiez éclater quand je lui aurai lâché le compliment.

— Je la verrais éclater... de rire, appuya ironiquement Mme de Jozères.

A cette nouvelle raillerie, l'amour-propre fut plus fort que la raison, et le sot garçon, pour se faire redoutable devant celle qui se moquait de lui, répliqua aussitôt :

— De rire, soit ! mais je parie qu'elle rirait jaune... bien que la phrase soit des plus drôles. Tenez, jugez-en.

Et lentement il prononça :

— « Quand donc, Nicole, causerons-nous de l'histoire des amours d'un dragon qui entre par la fenêtre ? »

Il avait à peine achevé, qu'une sorte de rugissement se fit entendre dans la pièce voisine dont la porte, entrebâillée, s'ouvrit béante pour laisser voir la Cardoze.

L'œil en feu, les lèvres blanches, elle arriva, les bras croisés, devant Paul surpris par cette apparition, et, avec un accent dont nous ne saurions exprimer la férocity :

— Toi, mon cadet, dit-elle, quand on a la langue si longue, on s'expose à avoir la vie trop courte.

Lorsque Bourguignon avait appris à son jeune maître la phrase qu'il devait répéter, il y avait ajouté cette recommandation expresse de filer ensuite au plus vite, sans même tourner la tête pour voir la figure que ferait Nicole.

Cette fois Avril fut obéissant. Sans répondre à la menaçante apostrophe de la gouvernante, il salua Mme de Jozères en ricanant avec un petit air de triomphateur :

— Et là-dessus, madame, je vous quitte. Réfléchissez à ce que je vous ai demandé.

Puis, tout étonné de l'effet qu'il avait produit sur la Cardoze, il se dirigea vers la porte qui ouvrait sur l'antichambre en se disant :

— Mazette ! il paraît que, sans savoir pourquoi, j'ai mis le feu à une mine de première force.

Et il fit un pas hors du salon.

Mais il arriva que le domestique, qui avait reçu l'ordre d'attendre sa sortie dans l'antichambre, en le voyant paraître à la porte du salon, s'empressa aussitôt de lui ouvrir celle du carré, de sorte que le jeune homme, ainsi que le cas s'était présenté pour lui avec Caduchet, se trouva sur le palier en face de deux personnes qui se préparaient à sonner.

Ces deux arrivants étaient Perrier et de Jozères.

La maxime qui dit que « les premiers seront les derniers » se trouvait être pleinement justifiée pour eux, car, partis longtemps après M. de Valnac et sa sœur, ils les avaient devancés à Paris. Envoyés par Janerot sur la route de Livry pour y guetter la diligence déjà passée, les deux hommes avaient fini par trouver, dans ce nouveau village la carriole du boucher de l'endroit, dont le cheval vif et reposé les avait menés d'un bien autre train

que celui qu'ils auraient pu attendre de l'épuisé Frican-deau.

La présence du garçon boucher qui conduisait leur voiture avait, le long de la route, empêché le docteur de faire entendre raison à son gendre en lui prouvant l'injustice de ses jaloux soupçons. Ce dernier arrivait donc sans que rien eût calmé la sourde colère qui l'animait contre sa femme. On comprendra facilement quel fut l'effet produit sur l'ex-magistrat par la vue de Paul sortant de chez lui au moment où il y entrait. Les apparences plaidaient si bien contre Mme de Jozères que son mari fut aussitôt intimement convaincu que le jeune homme était monté pour faire ses derniers adieux à celle qu'il venait de ramener de Clichy-sous-Bois.

— Ils n'ont même pas pu se quitter à quelques pas de ma maison ! pensa-t-il furieux.

Un moment stupéfait par cette fâcheuse rencontre, Perrier avait promptement retrouvé son sang-froid et compris que, devant son gendre, il ne devait avoir l'air d'attacher aucune importance à ce malencontreux hasard qui le mettait en présence de l'héritier. Aussi ce fut de sa plus aimable voix qu'il s'écria :

— Ah ! parbleu ! la chance est heureuse, cher monsieur Avril... nous arrivons bien à point... Je parie que vous vous en alliez mécontent de n'avoir pas trouvé mon gendre auquel vous veniez rendre visite.

Paul était en veine de stupide imprudence et de vaniteuse bravade. Au lieu de simplement accepter le biais qui lui était offert pour expliquer sa présence, il répondit en souriant :

— Mais non, je n'étais pas venu pour M. de Jozères... j'avais uniquement affaire à sa femme.

Le médecin se hâta d'interpréter adroitement cette hardie réponse et il reprit au plus vite :

— Oui, oui, je comprends... vous veniez demander à ma fille quand reviendrait son mari... il vous tarde sans doute que nous terminions certain marché dont il a été parlé entre nous... Eh bien, puisque nous voici réunis, rien n'empêche que nous en finissions à l'instant même... là... dans le cabinet de mon gendre.

Tout en débitant ces phrases avec une volubilité qui ne devait pas laisser au jeune homme le temps de rien dire, le docteur le repoussait affectueusement dans l'anti-chambre en répétant :

— Rentrez, je vous prie, rentrez.

Puis, s'adressant au procureur :

— Conduisez donc monsieur à votre cabinet, mon ami... je vous rejoins dans une minute... le temps d'embrasser ma fille.

Et, avant que de Jozères et Avril eussent quitté l'anti-chambre, il ouvrit le salon et du seuil de la porte, il cria de sa voix joyeuse :

— Bonjour, Léontine.

Puis, aussitôt, et sans avancer encore :

— Tiens ! que fais-tu donc ici, Nicole ?

En apercevant Perrier, la Cardoze, sous l'impulsion d'une soudaine idée, bondit vers lui et, dès qu'elle l'eut atteint, se pencha vers son oreille pour lui murmurer quelques mots. Mais, en apercevant, par-dessus l'épaule du docteur, l'héritier qu'elle croyait déjà bien loin, elle s'arrêta interdite.

En une seconde le médecin devina qu'une scène étrange avait dû se passer entre les deux femmes et le jeune homme, et il frissonna de la crainte qu'une révélation quelconque eût fait cesser l'ignorance de sa fille. Aussi, vite et très-bas, il souffla à la Cardoze :

— Que sait-elle ?

— Rien encore.

— Referme la porte derrière moi.

Et, après cet ordre, il se dirigea les bras tendus vers Léontine, qui arrivait à lui, pendant que la servante poussait la porte pour qu'elle ne vit point que Paul Avril n'avait pas quitté la maison.

— Ne ramenez-vous pas mon mari? demanda Mme de Jozères surprise de ce que son père se présentait seul.

— Si, mon enfant... Tu vas le voir... s'il n'est pas entré déjà, c'est moi qu'il en faut accuser... J'ai tenu à ce qu'il me mit tout de suite au net les notes prises sur cette affaire pour laquelle nous avons quitté Paris... une affaire de terrains, s'il faut te le dire.

Et, en évitant bien de donner trop d'importance à sa question, il continua :

— Et toi?... qu'as-tu fait pendant notre absence? Tu as dû t'ennuyer?... es-tu sortie?

— J'ai passé le temps auprès de ma pauvre mère.

Le docteur n'avait jamais douté de la véracité de sa fille. Pourtant cette fois, tout en embrassant Léontine, il interrogea de l'œil la Cardoze pour lui demander la confirmation de ce que la jeune femme venait de dire sur l'emploi de son temps. La servante, de la tête, fit un petit signe affirmatif.

— Maintenant, dit-il, je cours rejoindre de Jozères dans son cabinet pour y terminer cette affaire, toute de chiffres, qui t'ennuierait si nous la traitions devant toi... Dans une demi-heure nous te reviendrons.

Et il gagna la sortie en ajoutant :

— Nicole, si tu pars avant mon retour, fais-le-moi savoir, j'aurai une commission à te donner pour la maison.

— Je vais m'en aller tout de suite... je n'étais venue que pour apporter à votre fille des nouvelles de Mme Perrier, répondit la Cardoze.

— Ah ! fit le docteur qui s'arrêta dans sa retraite, alors adresse tes adieux à Léontine et viens ensuite m'écouter.

En présence de son père, Mme de Jozères ne pouvait demander à la gouvernante des explications sur cette colère qu'avait motivée la mystérieuse phrase d'Avril. Elle se contenta donc de dire en appuyant sur les derniers mots :

— Au revoir, Nicole... à bientôt.

— Allons, viens que je te donne ma commission, reprit Perrier en précédant sa domestique dans l'anti-chambre pendant que Léontine passait du salon dans son boudoir.

Dès qu'ils furent seuls, le docteur souffla anxieusement à la Cardoze :

— Qu'est-il donc encore arrivé ?

— Le jeune homme sait l'histoire de M. de Saint-Dutasse... celle de la fenêtre.

— En es-tu certaine ?

— Il me l'a fait comprendre par une seule phrase prononcée devant Mme de Jozères.

— Devant ma fille ! fit le père en pâlisant.

— Ne crains rien. Elle n'a pas compris... ce n'était intelligible que pour moi.

— Qu'as-tu fait... ou dit ?

— La terreur m'a inspiré une imprudente colère... je n'ai pas été maîtresse de moi... et j'ai menacé ce garçon. Crois-moi, Perrier, le danger vient à nous ; il ne faut pas l'attendre... Décide-toi à en finir.

— L'héritier est dans le cabinet de Jozères. Nous allons, coûte que coûte, traiter avec lui à l'amiable. Tiens-toi dans le couloir sombre qui conduit au bureau... il est possible que nous ayons à te faire venir... Ecoute si tu peux... mais n'entre pas avant que je t'appelle.

— Bien, dit la Cardoze.

Deux secondes après, le docteur pénétrait dans la chambre où l'attendaient son gendre et leur ennemi commun.

L'entrée de Perrier avait été précédée de quelques phrases échangées entre l'ex-procureur et le jeune homme. Dissimulant sa sombre humeur jalouse, de Jozères, aussitôt qu'ils avaient été installés dans le cabinet, s'était empressé, pour vérifier ses soupçons, de nouer l'entretien.

— Vous vous êtes absenté de Paris pendant quelques jours, monsieur Avril?

— Oui, j'ai été les passer à la campagne.

— Je crois inutile de vous demander en quel endroit, car je ne vous cacherai pas que, mon beau-père et moi, nous arrivons à l'instant de Clichy-sous-Bois. Pour excuser l'espèce d'indiscrétion que nous avons commise en allant ainsi vous poursuivre dans votre retraite, je dois vous avouer que nous avions hâte de terminer la transaction proposée par nous et que vous paraissiez avoir acceptée en principe avant votre brusque départ de Paris.

Et, avec un petit sourire, le vieux mari ajouta :

— Encore une fois, je vous prie de ne pas prendre en mal notre indiscrétion... bien involontaire.

— Votre indiscrétion... en quoi? demanda Paul feignant de ne pas comprendre.

— Mais, il paraît que vous n'étiez pas seul en cette maison... s'il faut en croire ce que nous a dit un paysan rencontré par nous dans la demeure que vous veniez de quitter quand nous sommes arrivés. Ce bavard nous a même donné un nom que, croyez-le bien, nous ne lui demandions pas.

— Pouvez-vous me le répéter?

M. de Jozères prit une petite mine honteuse et, affectant

l'embarras, il reprit avec un léger accent de reproche :

— Oh! oh! monsieur Avril, permettez-moi de vous faire observer que, dans votre désir de me voir mettre les points sur les *i*, vous me posez une question dont, en galant homme, je dois avoir oublié la réponse.

— Soit! ne répondez pas, dit Paul en souriant.

Mais cette concession ne faisait pas l'affaire du magistrat qui, par une ruse de son ancien métier, plaidait le faux pour savoir le vrai. Le sourire d'Avril l'ayant surtout piqué au vif, il continua après un court silence :

— Puisque vous tenez tant à savoir ce que nous a dit cet homme, je vous avouerai qu'il nous a nommé Mme d'Armangis.

Depuis le commencement de leur entretien, l'héritier se demandait vers quel but tendait le procureur. Il le devina immédiatement au nom de Mme d'Armangis et à l'involontaire hésitation que l'ex-robin avait mise à le prononcer. Aussitôt il se souvint de la substitution et il se dit que le paysan n'avait pu trahir que le nom qui lui avait été appris, c'est-à-dire celui de Mme de Jozères.

— Eh! eh! pensa-t-il, mon homme crève de jalousie... Janerot lui a nommé sa femme... et le maître Othello, afin d'en être mieux assuré, dit blanc pour qu'on lui réponde noir.

Avril, nous ne saurions trop le répéter, était un triste sire. En confirmant les soupçons de l'époux, il vit l'occasion d'exercer une première vengeance contre l'honnête femme qui l'avait repoussé. Aussi, en entendant de Jozères citer Mme d'Armangis, il tressauta en feignant une immense surprise et s'écria :

— Mme d'Armangis !!! Mais Janerot ne peut vous avoir donné ce nom !... c'est impossible !

Cet étonnement était si bien joué que le mari s'y laissa prendre.

— Il était avec Léontine ! pensa-t-il aussitôt.

Il fut encore assez maître de lui pour trouver un sourire en reprenant à haute voix :

— J'avais d'autant mieux cru à la confiance de ce campagnard que, permettez-moi de vous le faire remarquer, le départ de Mme d'Armangis a suivi de fort près votre absence de Paris... Des médisants auraient vraiment pu s'imaginer qu'elle allait vous retrouver.

Paul fut magnifique d'aplomb et de fatuité à cette observation de l'ex-magistrat.

— Oh ! oh ! fit-il avec un rire vainqueur, que cette pauvre Berthe ait voulu courir après moi, c'est fort croyable... mais j'aurais été fort peiné, surtout pour elle, qu'elle me retrouvât... aussi avais-je habilement manœuvré pour nous éviter ce désagrément à tous les deux... non, à tous les trois, veux-je dire.

— Il a quitté l'une pour l'autre ! pensa encore de Jozères en commentant cette réponse.

Le jeune homme, avec un cruel plaisir, avait suivi sur la face convulsée du jaloux l'effet de toutes ses phrases.

— Ah ! se disait-il, la belle m'a craché au visage quand je l'ai menacée de me vanter de l'avoir possédée... je l'ai déjà fait croire à l'époux... après lui viendra le tour du Valnac chéri.

Ce fut à ce point de la conversation que Perrier, après avoir laissé la Cardoze de planton dans le sombre couloir de dégagement, apparut dans le cabinet. Tout miel et tout grâces, il vint s'adosser à la cheminée près de laquelle se tenait Avril et, sans plus tarder, il saisit, suivant le dicton, le taureau par les cornes, en s'écriant avec son plus affectueux accent :

— Nous vous tenons donc enfin, cher monsieur Avril, et, séante tenante, nous allons pouvoir couler notre affaire à fond. Comme, dans tout marché, il faut d'abord

s'entendre sur ce qu'on vend et sur ce qu'on achète, vous me permettrez de bien préciser l'opération.

— Précisez, docteur, précisez, dit tranquillement le légataire qui espérait qu'un renseignement du médecin lui ferait enfin voir clair dans tous ces sombres mystères au milieu desquels, sans les connaître, il s'agitait depuis dix jours.

— Nous disons donc que M. de Saint-Dutasse vous a légué trois papiers fort compromettants pour nous.

Et, en pesant sur ces mots, Perrier répéta :

— Trois papiers... C'est bien trois, n'est-ce pas?

Dans sa complète impossibilité de répondre à cette question, Paul se tira de la difficulté par un éclat de rire.

— Ah ça, fit-il, avez-vous donc commis tant de coquinerics qu'il vous faille en demander le nombre à d'autres?... Allons, mes maîtres, plus de ces inutiles demandes dont vous connaissez d'avance la réponse... j'ai ce que j'ai... qu'il vous suffise de le savoir... et, à présent, au lieu de lanterner, marchons au dénoûment.

Et, fort satisfait de lui-même, il se disait, tout en guettant de l'œil les deux hommes un peu démontés par son insolente assurance :

— Dire que Bourguignon prétend que je ne commets que des maladresses!

Mais, si sot et ingrat qu'il fût, Avril, en ce moment, était bien obligé de s'avouer qu'il dépendait du vieillard qui, seul, possédait les mystérieux secrets et les preuves à l'appui. Après avoir chanté laudes, son orgueil s'affaissa subitement et une lueur de raison vint lui donner conscience que, de gaieté de cœur, il avait encore compromis la situation.

— Comme le vieux radoteur va crier, s'il apprend que j'ai enfreint sa défense de ne rien faire sans ses ordres... Bah! quoi qu'il en dise, je ne me crois pas plus bête

qu'un autre... Je me suis mis dans le guêpier, je saurai bien m'en dépêtrer.

L'humilité, on le voit, n'avait pas été de fort longue durée chez le jeune homme qui, aussitôt, reprit d'un ton dédaigneux :

— Eh bien, mes maîtres, êtes-vous devenus muets? J'attends toujours vos propositions.

Ainsi qu'il l'avait promis à la Cardoze, le docteur était décidé à tout tenter pour en finir à l'amiable. Il s'empessa donc de répondre :

— Nous avons renoncé à vous faire des offres, cher monsieur. Veuillez nous dire vos prétentions... elles sont d'avance acceptées. Vous voyez que nous agissons carrément.

Paul se trouvait mis au pied du mur. Il ne pouvait avancer aucune proposition, car, immédiatement, on y acquiescerait et il lui faudrait ensuite livrer les pièces payées. Or, ces pièces étaient entre les mains de Bourguignon et rien n'assurait au jeune homme que le vieux domestique ratifierait un marché conclu contre son expresse défense.

Pour sortir d'embarras, l'héritier cherchait une réponse évasive quand, soudain, la porte du cabinet s'ouvrit et, superbe, fière, avec son visage sillonné par une ligne rouge, apparut Mme d'Armangis.

A cette entrée inattendue, la première pensée du docteur fut une crainte.

— Nicole n'est-elle donc plus dans le couloir? se demanda-t-il en voyant que rien en Berthe n'attestait qu'elle eût fait rencontre de celle qui devait veiller à la porte.

Il se rassura bien vite en songeant que le couloir, long dégagement qui contournait plusieurs pièces de l'appartement, offrait différents angles dans l'un desquels la Cardoze avait dû se dissimuler en entendant s'approcher l'arrivante.

A la première vue d'Avril, le regard de Mme d'Armangis s'attacha étincelant sur lui. En même temps qu'elle lui adressait un charmant sourire, elle lui lança de sa plus mélodieuse voix :

— Ah ! vous voici donc, Paul ?

C'était tant hardi de familière intimité, il y avait dans ces cinq mots un tel accent de tendresse qui dédaigne de feindre, que le jeune homme, fort en peine de s'expliquer la conduite de celle qu'il avait profondément outragée, se demanda inquiet :

— Dans quel but cette comédie ?

Tout dans Berthe trahissait si bien la femme aimante que de Jozères et le docteur, en constatant cet inouï changement d'une créature qu'ils avaient toujours connue si froidement insensible à tous les hommages, firent chacun sa petite réflexion.

— Il paraît que la tigresse a trouvé son dompteur, pensa l'un.

— Tiens, le marbre s'est changé en tison ! se dit l'autre.

Après un court silence pendant lequel la coquette soumise n'avait cessé de contempler amoureusement Avril, elle secoua gracieusement la tête et, avec un adorable accent de reproche, elle reprit :

— Qu'êtes-vous donc devenu depuis trois jours, bel invisible ? Cet amour, que je devais seule posséder, n'avez-vous pas été un peu l'offrir à certaine sainte-nitouche de ma connaissance ?

Puis, comme si elle en prenait subitement son parti, elle s'écria en se mettant à rire :

— Bah ! la jalousie rend laide... et je suis folle de prendre au sérieux une amourette de trois jours.

Alors, revenant à Paul, elle continua gaiement :

— Figurez-vous, vilain monstre, que je vous ai cherché du côté de Meudon, Ville-d'Avray, Versailles, Marly, etc...

Je ne me serais jamais imaginé que c'était du côté de Meaux.

— Ah ça... mais elle joue mon jeu., elle accuse Mme de Jozères! se dit le légataire, qui, sans en comprendre le motif, se réjouit de cet imprudent mensonge qui servait sa vengeance.

Bien que le nom n'eût pas été prononcé, le docteur et son gendre ne pouvaient douter de quelle personne il était question. Eussent-ils même eu encore une dernière hésitation qu'elle aurait bientôt cessé, car Mme d'Armangis ne fut pas longue à complètement préciser.

— Oui, continua-t-elle, je n'aurais jamais pensé à Clichy-sous-Bois.

Et, s'adressant à l'ex-procureur d'une voix aussi tranquille que si elle parlait de la chose la plus simple, elle lui dit :

— A propos, de Jozères, n'oubliez pas de présenter mes excuses à votre femme au sujet d'une scène un peu vive que je lui ai faite avant de venir vous rejoindre.

— Une scène? répéta Perrier.

— Oui... que voulez-vous, docteur? moi, j'en suis à mon premier amant... Vous allez sans doute me trouver ridicule; mais je ne suis pas encore accoutumée, ne fût-ce que pour trois jours, à ce qu'on me l'emprunte.

A cette épouvantable calomnie, une voix indignée, sifflante de fureur, éclata brusquement.

— Tu mens, infâme gueuse !

C'était la Cardoze qui, après avoir tout écouté du couloir, apparaissait sur le seuil du cabinet.

— Elle passe donc sa vie derrière les portes? se demanda Paul.

Frémissante d'une immense furie, la servante allait se jeter sur Berthe, sans le docteur qui l'arrêta en lui saisis-

sant aux poignets les deux mains crispées qu'elle avançait déjà vers le cou de la grande dame.

— Oui tu mens ! cria-t-elle. Tu mens, car Léontine a passé ces trois jours près du lit de Mme Perrier.

Et, de Mme d'Armangis, sa colère passant à Avril :

— Mais, vous ! continua-t-elle, dites donc aussi qu'elle ment !... car, mieux que tout autre, vous savez bien que c'est une odieuse infamie !

— Oui, parlez, insista Perrier.

Le jeune homme haussa dédaigneusement les épaules et, d'un ton impertinent, il demanda :

— Ah ça ! mes maîtres, me croyez-vous donc du temps à perdre en ces histoires de femmes ? Nous trahisons d'un marché tout à l'heure, revenons-y promptement, je vous prie... Faites taire cette fille braillarde qui nous tombe des nues... et redevenez sérieux, ne fût-ce que pour vous souvenir que je vous tiens tous en mon pouvoir et que si quelqu'un a le droit ici d'interroger les autres, c'est uniquement moi.

L'impudente hardiesse du jeune homme obtint aussitôt son effet. Sous la fêrule qu'il leur faisait sentir, de Jozères et le docteur se courbèrent soumis. Seulement Perrier, en poussant la Cardoze vers un fauteuil, lui souffla bien bas :

— Sois tranquille, Nicole, avant huit jours ce jeune coq ne chantera plus.

Mme d'Armangis avait sans doute atteint le but inconnu qu'elle visait, car, le sourire aux lèvres, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et elle attendit en silence.

Si le monstrueux amour-propre d'Avril avait eu jamais un triomphe complet, c'était bien à cette heure qu'il voyait domptés devant lui ces misérables dont la crainte enchaînait la fureur. Malheureusement, il se grisa d'une telle victoire et commit la terrible imprudence qui doit amener le dénouement de notre longue histoire. La fata-

lité voulut qu'il se souvint, à ce moment, d'une confiance de Bourguignon et, malgré la formelle injonction du vieillard de ne rien entreprendre par lui-même, il en voulut stupidement profiter.

— Ecoutez, dit-il, vous m'avez demandé de vous faire connaître mes prétentions, les voici : Je veux la fortune que vous m'avez volée... et il me la faut tout entière, entendez-vous ? c'est-à-dire : non plus des cinq millions auxquels, naguère, elle se chiffrait... mais les dix millions qui, depuis quelques jours, en forment le total.

De même qu'il avait répété la phrase « du dragon » sans la comprendre, le niais garçon venait de se servir du renseignement donné par Bourguignon sans se douter de la portée qu'il pouvait avoir. Il fut tout aussitôt à même d'en juger.

A mesure qu'il avait parlé de la fortune, précisé son chiffre et cité sa récente augmentation, la Cardoze s'était lentement levée de son siège et, pâle, convulsive, l'œil féroce, elle s'était peu à peu rapprochée d'Avril. De leur côté, de Jozères et Perrier, comme si le sentiment de la défense les poussait vers celui qui les attaquait ainsi, s'étaient insensiblement avancés vers lui, et il arriva un moment où notre héros, adossé à la cheminée, se vit pris dans le cercle que ses trois ennemis avaient peu à peu formé autour de leur proie.

Le secret des dix millions, paraît-il, ne concernait pas ou, peut-être, n'inquiétait pas Mme d'Armangis, car elle était fort placidement restée assise et avait suivi curieusement la manœuvre de la servante et des deux hommes.

— Vont-ils me tuer ? se demanda Paul devinant le danger qu'il courait.

Aucun mot n'avait été prononcé.

Le sinistre silence qui régnait fut tout à coup troublé

par un éclat de rire de Berthe, qui, se trémoussant joyeuse sur son fauteuil, s'écria :

— Vous savez, mes très-chers, que le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur.

Le son de cette voix fit tressaillir Nicole, Perrier et le procureur. Instinctivement, sans réfléchir, ils avaient eu tous les trois la pensée d'un crime, et la phrase de la jolie femme les arrêtait à temps.

— Ouf ! je l'échappe belle ! se dit le jeune homme en comprenant qu'il était sauvé.

A chaque pas qu'il tentait de faire tout seul dans cette mystérieuse voie de sinistres secrets où le sort l'avait engagé, tout prouvait au légataire de M. de Saint-Dutasse la nécessité de s'en remettre aveuglément à l'expérience de Bourguignon. Mais, ces leçons tant répétées demeuraient parfaitement inutiles. Cette fois encore, au lieu de profiter, pour battre promptement en retraite, du trouble qu'avait fait naître en Nicole et ses complices l'intervention de Mme d'Armangis, l'imbécile voulut toujours poser en vainqueur, jouir plus longtemps de son triomphe et dicter des conditions à ceux qui, un moment révoltés, s'inclinaient à présent plus humbles sous son joug.

Sur le ton dédaigneux d'un maître, et avec un geste de main qui commandait qu'on lui livrât passage, il s'écria :

— Allons, place ! voleurs de fortune ! Profitez du conseil de madame ; le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur... quant au second, je veux vous donner le loisir d'y réfléchir tout à l'aise... et je vous accorde un délai pour vous décider à rendre gorge.

— Un délai ! répéta le docteur dont le regard alla aussitôt chercher celui de la Cardoze dans lequel venait de briller une lueur rouge.

— Oui, je vous donne cinq jours.

A ces mots, sur les lèvres de Perrier, passa un léger et cruel sourire que Paul ne vit pas, car, en ce moment, il se disait :

— En admettant que j'aie commis une boulette, mons Bourguignon, en cinq jours, aura le temps de la réparer.

Puis, écartant de Jozères et le docteur qui lui barraient la route, il marcha vers la sortie du cabinet en leur adressant cet adieu :

— Au revoir, coquins... dans cinq jours, ne l'oubliez pas.

Bien que les deux hommes n'eussent fait aucun geste qui prouvât leur volonté de le retenir, il longea en toute hâte le sombre couloir et, traversant l'antichambre, il s'élança sur le palier sans même se donner la peine de tirer après lui la porte d'entrée.

— Eh ! eh ! m'en voici sauf, se dit-il en posant le pied sur la première marche de l'escalier.

Mais aussitôt retentit le bruit de cette porte qu'il avait laissée ouverte et qu'on refermait vivement. Croyant qu'il allait être attaqué, Avril fit aussitôt volte-face et se vit en présence de Mme d'Armangis, qui l'avait suivi.

A l'impertinente assurance, qui tout à l'heure animait le visage de Berthe, avait succédé une sorte d'hésitation craintive, et ce fut d'un ton ému qu'elle balbutia :

— Paul, écoutez-moi ?

— Non, dit brutalement l'invoqué qui, tournant le dos, se mit à descendre.

— Je t'aime ! bégaya derrière lui la grande dame qui le suivait.

Il continua lentement sa descente sans daigner répondre :

— Je t'aime ! continua-t-elle d'une voix ardente, je t'aime à tout sacrifier pour toi, époux, fille et frère... tous tes caprices seront pour moi des ordres... ces mil-

lions que tu veux avoir au prix de mortels dangers, moi je te les donnerai sans que tu t'exposes au plus petit péril, tu n'auras que la peine de dire oui... Aime-moi et je ne te laisserai rien à désirer... je serai ton humble esclave... chacun de tes vœux, je le réaliserai.

Avril s'arrêta et, se retournant, il lui désigna au haut de la montée la porte de Mme de Jozères.

— Chacun de mes vœux ? dit-il. Eh bien, je veux cette femme..., mets-la en mon pouvoir et nous verrons ensuite.

Mme d'Armangis se redressa en poussant un sourd cri de colère.

— Tu l'aimes donc ? bégaya-t-elle d'une voix brève qui avait perdu sa tendre intonation.

— Non, je la hais.

— Et moi ?

— Toi, je te méprise... cet amour que tu m'offres ne m'inspire que répulsion... Elle, au contraire, m'a repoussé en m'insultant... et je la veux avoir à mes pieds vaincue et suppliante pour me venger.

— Tu l'aimes, te dis-je. Ta haine ressemble trop à de l'amour pour que je puisse m'y tromper.

— Oui ou non, veux-tu me livrer Mme de Jozères ?

— Non, fit Berthe d'un ton résolu. Non, et j'emploierai tous mes efforts à t'empêcher d'arriver jusqu'à elle... Tu me repousses, Avril..., soit ! mais tu n'en auras pas d'autres, je te le jure... Quand, ce matin, j'ai quitté le village, ma première pensée a été que tu accourais chez Léontine et que c'était là que je te retrouverais. Crois-moi, tu ne l'obtiendras pas, car elle sera bien gardée... surtout maintenant que j'ai donné l'éveil au mari, en inventant cette calomnie que c'était elle qui se trouvait à Clichy-sous-Bois.

Paul éclata de rire :

— Inventé ? dit-il. Tu as si peu inventé cette calomnie qu'avant ton entrée j'avais précisément conté la même histoire à de Jozères et à Perrier... Si j'ai des chances d'arriver au but, c'est ce moyen qui m'y fera parvenir... Au lieu de me nuire, tu m'as donc été utile... Grand merci, Berthe !... tu vois que, pour ton coup d'essai, ta jalousie n'a pas été heureuse.

Et, descendant quatre à quatre ce qui restait à franchir de l'escalier, il s'enfuit sans lui laisser le temps d'ajouter un mot.

— Non, il ne l'obtiendra pas, murmura-t-elle furieuse, car je vais tout de suite réparer ma maladresse en avouant mon mensonge.

Alors, remontant l'étage, elle revint sonner à la porte de l'appartement.

Au lieu d'un domestique, ce fut le docteur lui-même qui lui ouvrit. Le visage de Perrier était bouleversé, et, le premier, il aborda Berthe en lui demandant d'une voix anxieuse :

— L'avez-vous vue ?

— Qui ?

— Léontine... ma fille.

— Non. N'est-elle donc plus ici ?

— Disparue !

L'émotion extrême qu'il montrait à propos de l'absence de sa fille surprit Mme d'Armangis qui, pour le rassurer, reprit :

— Oh ! disparue !... à quoi bon vous mettre ainsi martel en tête ? N'est-il pas plus simple de penser que Mme de Jozères, impatientée par la longueur de notre conférence qui la laissait isolée, sera sortie pour se distraire ?... En ce moment peut-être, elle est auprès du lit de sa mère.

Le médecin secoua tristement la tête.

— Non, dit-il, venez voir.

Et, la précédant, il entra dans le salon où, sombre et pensif, la Cardoze se tenait, tête basse, adossée à un panneau, fripant machinalement dans sa main un papier sur lequel se voyaient quelques mots.

— Donne, fit Perrier en lui prenant l'écrit.

Puis il le tendit à Berthe en ajoutant :

— Lisez.

Le papier ne contenait qu'une seule ligne, mais elle suffisait pour donner à l'absence de Léontine une autre signification que celle d'une vulgaire promenade. Avant de partir, Mme de Jozères, d'une main tremblante, avait tracé ces mots : *« Je pars; on m'entraîne loin de vous. »*

— Où avez-vous trouvé ce papier?

— Etalé, bien en vue, sur le canapé de son boudoir. Elle aura écrit ces mots... par remords... avant de suivre le misérable.

— Quel misérable?

— Ce Paul, qui a su lui inspirer un funeste amour.

— Non, elle ne l'aime pas... et j'ai vu partir Avril... il était seul.

— Elle est alors allée attendre à quelque rendez-vous où doit la rejoindre son amant.

— Non, je vous le répète, il n'est pas son amant.

— Mais n'a-t-elle pas été passer trois jours avec lui à cette campagne?

— Ce n'est pas vrai!

— Avril l'a avoué.

— Il a menti.

— Vous-même l'avez affirmé.

— J'ai menti comme Avril. C'est moi qui me trouvais... moi seule... avec lui à Clichy-sous-Bois, d'où je suis revenue avec mon frère dans le fiacre qui vous avait amenés. Si j'ai inventé ma calomnie sur Mme de Jozères, c'était pour éveiller la jalousie de son mari afin qu'il

surveillât Avril et l'empêchât d'approcher de Léontine, qu'il aime.

Puis, ceci dit sur le ton le plus sincère, Mme d'Ar-mangis reprit sa voix railleuse pour ajouter :

— Maintenant, cherchez ailleurs qui a pu vous enlever votre fille, car, je vous en réponds, ce n'est pas Paul.

En ce moment de Jozères entra dans le salon. Il venait d'explorer tout l'appartement pour trouver quelque nouvel indice qui lui expliquât mieux encore la disparition de sa femme.

— Rien, dit-il. Elle est partie sans emporter le plus mince bagage. Tous ses diamants sont dans l'écrin et les armoires de toilette n'ont pas même été fouillées.

Pris d'un soudain désespoir, le docteur crispa les poings en s'écriant :

— Mais si ce n'est Avril, qui donc alors ma fille a-t-elle suivi !!!

A cette exclamation, la Cardoze releva la tête et, regardant Perrier, elle gronda :

— Je le sais, moi.

— Qui ? nomme-le !

— Tu avais tant parlé d'un ennemi inconnu qui rôdait autour de nous dans l'ombre, que j'ai fini par me dire que c'était peut-être vrai... Alors j'ai cherché, observé, épié...

— Et tu as trouvé ?

— Oui, fit sèchement Nicole.

— Cet ennemi inconnu qui a tué Bricard ? appuya le docteur en regardant de Jozères qui, toujours, avait ri de ce soupçon de son beau-père.

— Oui... qui a tué Bricard, répéta la servante.

— Et qui a fait disparaître la Pillois ?

— Oui.

— Et tu le connais ?

— Et vous le connaissez tous aussi.

— Mais alors, qui donc ?

La Cardoze les tint sous son regard pour voir l'effet qu'elle allait produire, puis elle prononça :

— Caduchet !

— Lui ? le sourd !!! s'exclama de Jozères.

— Oh ! oh ! dit-elle en remuant la tête, j'ai fini par m'apercevoir que ce sourd-là, quand il y a intérêt, entend trotter une souris.

Après un silence de stupéfaction produit par son inattendue déclaration, la gouvernante reprit d'un ton lent et grave :

— M'est avis que nous nous sommes stupidement fiés à la surdité de cet homme et que nous l'avons trop imprudemment laissé écouter quand nous n'aurions dû parler qu'entre nous et à voix bien basse.

— Quel intérêt peut avoir eu Caduchet à nous espionner... et, plus tard, à nous trahir ? avança de Jozères.

— Pour qui ou dans quel but travaille-t-il ? je n'en sais rien. Il est arrivé au milieu de nous, remorqué par la Pillois, sa maîtresse de jadis, et, quand il a craint qu'elle nous prévint, c'est lui, croyez-moi, qui l'a fait disparaître... Je me suis rappelé avec soin toutes les fois qu'il s'est mêlé à notre jeu, et alors j'ai découvert du louche... Le jour où j'ai trouvé un porte-crayon sous le chevet de Mme Perrier, le sourd dinait à la maison, faisant la bête et réclamant son perdreau aux confitures... Oui, oui, c'est un finaud, j'en suis certaine... et une rude poigne, allez ! Entre ses doigts, le cou de Bricard a dû s'écraser comme du beurre...

— Tu es folle ! fit dédaigneusement le docteur. Bricard et Caduchet n'avaient pas maille à partir ensemble, et rien ne pouvait les mettre aux prises... Après m'avoir presque convaincu tout à l'heure, tu tombes maintenant trop dans l'invraisemblance.

Nicole fit entendre un ironique rire, puis :

— Oui-da ! dit-elle. Vous devenez incrédule à présent, vous qui avez été le premier à sonner la cloche d'alarme... A votre guise, Perrier, et puissiez-vous n'en être pas le mauvais marchand... Moi, j'ai ouvert l'œil un peu tard, mais je ne l'ai plus refermé... J'avais songé à mettre aux trousses de Caduchet quelqu'un dont il ne se serait pas méfié... c'était votre frère, madame d'Armangis... et j'avais chargé une personne de m'envoyer M. de Valnac. A présent, il est trop tard !

— En admettant que Caduchet soit le suspect personnage que tu dis, Nicole, quel avantage, selon toi, peut-il avoir à enlever Mme de Jozères ? demanda l'ex-procureur dont l'anxiété avait endormi la jalouse fureur.

— Le sais-je ! Vous cherchiez tout à l'heure par qui Léontine avait dû être entraînée. Moi, je dénonce Caduchet auquel nul de vous ne songeait. C'est votre affaire à présent de trouver si j'ai raison ou tort. Mon avis est que le brigand s'est tenu caché ici pendant votre conférence dans le cabinet et qu'il a fait son coup quand j'y suis entrée à mon tour.

Et la Cardoze, dont deux grosses larmes sillonnaient les joues, se laissant tomber sur un fauteuil, cacha son visage entre ses mains.

Perrier réfléchit pendant quelques secondes, puis il tira le cordon de sonnette qui pendait le long de la glace de la cheminée. A cet appel, le grand et robuste domestique parut :

— Paulin, M. Caduchet s'est-il présenté ici aujourd'hui ?

— Oui, monsieur, deux fois.

— Il est resté longtemps ?

— La première fois, non ; juste le temps d'avaler des biscuits et une fiole d'alicante. Il est revenu environ une grande heure après, et alors sa visite a été plus longue, car,

après avoir encore vidé un deuxième flacon, il se retirait, reconduit par madame, quand est survenue une visite... celle d'un jeune homme... qui l'a fait rester.

— Est-ce vous qui lui avez ouvert la porte à chacun de ses départs ?

— Au premier, oui, monsieur, c'est moi. Mais, à la seconde fois, je me trouvais alors retenu au salon où j'attendais le jeune homme que madame m'avait ordonné de reconduire. M. Caduchet a passé devant moi pour gagner l'antichambre... et il est parti en ouvrant lui-même la porte du carré qu'il a tirée après lui.

— Bien, cela suffit.

Dès que le domestique eut disparu, le docteur se tourna vers de Jozères en disant :

— La seconde fois, Caduchet a dû faire une fausse sortie et se blottir dans quelque recoin de l'appartement pour y guetter le moment propice à son dessein. Où donc, dans votre logement, pensez-vous qu'il ait pu se cacher ?

— Peut-être dans l'obscur couloir de dégagement.

— Non, car Nicole l'y eût découvert... Est-ce que, dans l'antichambre, il ne se trouve pas un coffre de banquette ou une armoire quelconque dans laquelle il soit possible de s'enfermer ?

— Oui, il existe un placard dans lequel les domestiques pendent les plumeaux et balais... mais je puis vous affirmer hardiment que Caduchet n'a pas dû s'y réfugier.

— Pourquoi ?

— Parce que ce placard est si peu profond qu'un énorme poussaï comme l'est ce misérable ne saurait s'y enfermer... son ventre l'aurait forcé de laisser la porte ouverte.

De Jozères achevait de parler, quand, après avoir

frappé discrètement à la porte, le domestique Paulin avança la tête dans le salon, en demandant :

— Est-ce pour jeter à la borne ce que monsieur a déposé dans le placard de l'antichambre? Je viens de voir ce gros tas en prenant mon plumeau pour aller donner un petit coup au cabinet de monsieur.

— Non, non, ne jette rien ! ordonna vivement Perrier ; garde-t'en bien !... c'est moi qui ai mis cela dans le placard à mon arrivée... et tu as grandement raison de me le rappeler, car je serais parti en n'y songeant plus... Tiens, pour m'éviter un oubli, apporte tout ici.

— Bien, monsieur, dit le laquais en s'éloignant.

— Qu'a-t-il pu trouver ? s'informa Mme d'Armangis.

— C'est ce que nous allons savoir.

Le domestique reparut portant une pleine brassée d'étranges paquets recouverts d'une toile grisâtre.

— Où faut-il placer tout cela ? demanda-t-il.

— Dans un coin, sur un fauteuil, dit négligemment Perrier sans tourner la tête.

Dès que la porte se fut refermée sur le valet, Berthe et les deux hommes s'élançèrent curieusement vers le fauteuil pour examiner ce qui venait d'y être déposé.

C'était tout un amas d'espèces de pelotes, de diverses formes et d'inégale grandeur qui, sous le doigt, paraissaient être garnies en filasse.

— Qu'est-ce cela ? fit de Jozères étonné.

Mme d'Armangis éclata de rire. En sa qualité de femme, elle avait immédiatement compris.

— Singuliers appas ! dit-elle.

Ces mots éclairèrent subitement le docteur qui s'écria, en se frappant le front :

— J'y suis ! je devine !

— Mais, enfin, qu'est-ce donc ? répéta l'ex-procureur avec impatience.

Bien que la situation fût peu gaie, le rire de Berthe avait gagné Perrier, qui répondit en plaisantant :

— C'est l'embonpoint de Caduchet.

— Hein ? fit de Jozères abasourdi.

— Cela nous prouve qu'il n'est pas plus gros qu'il n'est sourd... C'est bien dans le placard qu'il s'est caché... Seulement, comme vous l'avez fait remarquer, le refuge se trouvant trop étroit pour contenir un gros homme, Caduchet, avant d'y entrer, s'est débarrassé de tous les plastrons qui lui faisaient une obésité factice.

— Et, dans sa hâte d'entraîner Mme de Jozères, il aura oublié ou n'aura pas eu le temps de reprendre cet attirail, ajouta Berthe.

Le courage, on le sait, n'était pas le fort de l'ancien robin. Il promena son regard effaré de l'un à l'autre de ses complices et bégaya d'une voix altérée par l'épouvante :

— Mais alors, quel est donc cet homme ? que veut-il ? Depuis qu'il nous épie, quel but poursuit-il ? Par tous les points, il nous attaque... La Pillois, Mme Perrier et Bricard ont eu déjà affaire à lui... Dans quelle intention fait-il, aujourd'hui, disparaître Léontine ?

En entendant le petit nom de Mme de Jozères, la Cardeze était sortie de son immobilité et venait de relever la tête.

— Perrier ! fit-elle d'une voix impérative.

Le docteur s'empressa de s'approcher de Nicole, qui, se levant de son fauteuil, lui souffla à l'oreille :

— Caduchet d'un côté, l'héritier de l'autre, tout ça, vois-tu, c'est du gâchis pour nous... et il ne faut pas y rester... Veux-tu me croire ?

— Oui, parle, répondit le médecin en pâlisant un peu comme s'il devinait ce qu'elle allait lui dire.

— Eh bien, il faut en finir... Le Paul Avril a été assez stupide pour nous donner cinq jours, profitons-en.

Perrier fit, de la tête, un signe d'approbation, puis d'un ton de voix qu'il rendit le plus bas possible :

— Et de Jozères? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, la Cardoze le fixa dans les yeux, et entre ces deux êtres s'échangea un étrange regard.

Pendant cette scène, Mme d'Armangis, sans adresser le moindre adieu, s'était promptement esquivée. Tout en descendant l'escalier, elle murmurait :

— C'est à eux seuls que ce Caduchet s'est attaqué. Je crois que, de lui, je n'ai rien à craindre.

Au lieu du modeste fiacre d'où elle était descendue devant la porte de de Jozères, elle trouva son splendide équipage qui stationnait. Le valet de pied, pour en expliquer la présence, s'empressa de dire :

— C'est M. de Valnac qui a passé à l'hôtel pour ordonner qu'on vint ici attendre madame.

— Ah! et combien y a-t-il de temps que mon frère a donné cet ordre?

— Environ une heure.

— Ne vous a-t-il pas chargé de m'apprendre où je pourrais le rejoindre?

— Non, madame, M. le comte n'a rien dit, ni fait dire par M. Caduchet.

— M. Caduchet? répéta Mme d'Armangis qui, à ce nom, sentit un frisson lui courir dans le dos.

— Oui, madame; reprit le valet de pied, M. de Valnac, un quart d'heure après avoir quitté l'hôtel, a envoyé chercher Mlle Blanche par M. Caduchet qui s'est empressé de l'emmener.

Le doute n'était pas possible. Ainsi qu'il l'avait fait pour Léontine, le sourd venait d'enlever la jeune fille. En apprenant cette disparition qui lui annonçait un danger contre lequel, dix secondes avant, elle se croyait à l'abri,

la première pensée de Berthe, au lieu d'être tout à son enfant, fut du plus complet égoïsme :

— Gare à moi ! se dit-elle.

XIV

Suant et soufflant, le cou tendu et la tête basse, quand l'éreinté Fricandeu s'était enfin arrêté devant la demeure des époux de Jozères, le comte de Valnac, après avoir vu sa sœur disparaître sous la voûte de la maison en lui adressant un amical signe d'adieu, n'avait pas fait longue pause dans la rue.

Il avait obtenu du cocher de fiacre qu'un dernier effort de sa poussive rosse le transportât encore à l'hôtel d'Ar-mangis où il avait donné aux gens de Berthe l'ordre d'aller attendre leur maîtresse devant la porte du procureur. Puis, après avoir réglé son compte avec le propriétaire de Fricandeu, le jeune homme, se trouvant libre, se dit enfin :

— Maintenant, allons voir Bourguignon.

Quand il eut sonné à l'appartement de la rue de la Victoire, un pas précipité se fit entendre à l'intérieur, et, à l'empressement qu'on mit à ouvrir, Francis devina que le vieillard attendait quelqu'un au-devant duquel il se dépêchait d'accourir.

En effet, la porte était à peine entre-bâillée que déjà la voix curieusement empressée du serviteur demandait :

— Comment la Cardoze a-t-elle pris la phrase ?

A la vue de celui qui se présentait au lieu d'Avril, le domestique eut un petit tressaillement d'impatience. Mais, reprenant aussitôt son calme et sa politesse habituels, il s'inclina en disant :

— M. le comte veut-il bien me faire l'honneur d'entrer pour m'apprendre ce qui l'a conduit céans ?

Francis suivit le bonhomme qui le guida vers le salon en continuant :

— Au fond, je me doute bien un peu de la colère que monsieur va me faire l'honneur de témoigner à propos de sa voiture que, cette nuit, j'ai eu l'extrême hardiesse de lui emprunter d'une façon par trop sans gêne.

— Tu te trompes, vieil ami, car sur ce sujet je te dois plutôt des remerciements.

— Des remerciements?... Serais-je impudent à l'excès en priant M. le comte de m'en dire le pourquoi ?

— Parce que si tu ne m'avais pas, en me laissant à pied, forcé d'attendre le jour à Clichy-sous-Bois, j'aurais perdu le long récit que m'a fait ma sœur sur le passé de la Cardoze, du docteur, de son gendre... et de mon malheureux beau-frère, M. d'Armangis.

— Ah ! M. le comte sait ? fit Bourguignon sur le ton interrogateur.

— Je connais le commencement des amours de Perrier avec la Nicole et la manière dont cette fille, dans la maison de Blancey, soutira de M. d'Armangis blessé le premier million qui a commencé l'immense fortune du médecin.

— Et puis ?

— Voilà tout. Ma sœur n'a pu m'apprendre que ce qu'elle savait... son récit s'est arrêté à une menace de se

venger plus tard que le procureur, qui avait travaillé gratis, fit à la Cardoze avant de s'éloigner de la maison du docteur.

— Ah ! votre sœur connaissait ce détail ? prononça le valet en se grattant l'oreille.

— Sans doute.

Le vieillard resta un moment pensif, puis, regardant Francis, il demanda de sa voix lente :

— Alors donnez-moi donc votre avis là-dessus ?

— Sur quoi ?

— Sur la menace du magistrat à la Cardoze... Pensez-vous qu'il ait tenu sa promesse de se venger ?

— Dame ! non... il l'a oubliée, dit immédiatement de Valnac.

— Et qui vous le fait croire ?

— C'est que la menace à Nicole s'adressait naturellement aussi au docteur, son amant. Or, cette pensée de vengeance devait, plus tard, être complètement éteinte... puisque l'ex-magistrat est devenu le gendre de Perrier.

— Euh ! euh ! fit Bourguignon moqueusement, alors dans ce mariage, qui unissait une jeune fille de vingt ans à un époux presque septuagénaire, vous ne voyez qu'une preuve de réconciliation... vous ne vous demandez point si ce mariage n'a pas été un peu forcé ?

Le comte comprenait que Bourguignon, sous la forme interrogative, le guidait vers un but fixe. Il se prêta donc à cette façon d'agir en répondant :

— Qui, un mariage forcé... pour Léontine.

— Pour elle seule ? insista le serviteur.

De Valnac le regarda surpris.

— Sans doute, dit-il. Je ne pense pas qu'il ait fallu forcer la main à de Jozères pour lui faire accepter une belle jeune fille et une superbe dot.

— Aussi ne s'est-il pas fait prier, je vous l'assure... ce

n'est donc pas du procureur que je parle .. c'est de l'autre qui a livré fille et dot, du père, de Perrier enfin.

Et, hochant la tête, Bourguignon continua :

— C'est une complète canaille, ce Perrier. Mais il adore son enfant. Depuis la naissance de sa fille, il avait dû rêver pour elle un heureux mariage... vous avez vu avec quel empressement il vous avait accepté pour gendre quand vous vous êtes présenté. C'était bien là l'union qu'il avait espérée pour sa Léontine aimée... Alors comment se fait-il qu'un beau jour il soit revenu sur sa parole et qu'il vous ait retiré sa fille pour la livrer à un vieillard? Est-ce que vous ne pensez point que cette union n'a pas été aussi pour le père un mariage forcé?

— Ainsi? demanda de Valnac.

— Ne devinez-vous pas que ce mariage imposé au docteur est le résultat de cette vengeance que de Jozères avait juré de tirer tôt ou tard de Perrier et de sa maîtresse, qui ne lui avaient pas donné sa part dans l'argent arraché à M. d'Armangis?

— Oui, mais... prononça Francis qu'une réflexion venait de surprendre.

— Oh! je devine votre « mais ». Vous allez me demander comment Mme Perrier, elle qui n'avait rien eu jadis à démêler avec de Jozères, a pu consentir à ce mariage.

— Oui, telle est bien ma pensée.

Bourguignon s'était baissé vers l'âtre du foyer pour tisonner le feu qui languissait. Quand il se releva, le fil de ses idées s'était sans doute rompu dans sa mémoire, car il entama un tout autre thème de conversation :

— Tiens! tiens! dit-il railleusement, Mme d'Armangis vous a conté l'aventure de votre beau-frère blessé... Et est-ce bien tout au long qu'elle vous a fait ce récit?

— Elle l'a poursuivi jusqu'à l'époque où, après avoir

perdu de vue les deux amants pendant plusieurs années, elle retrouva le docteur marié, père, possesseur de millions et ayant gardé la Cardoze en qualité de servante.

— C'est vrai, Mme d'Armangis avait été longtemps sans en entendre parler.

— Sauf une fois pourtant que leur présence à Paris lui fut certifiée par M. de Saint-Dutasse qui prétendit avoir reçu la visite de Nicole et de Perrier.

— Oui, ils vinrent remercier mon maître du conseil qu'il avait jadis donné au docteur de transporter M. d'Armangis blessé dans sa maison. C'était ce conseil qui avait commencé leur fortune.

Et, sur un ton qui se fit triste, Bourguignon continua :

— Oui... et comme ils demandaient au chevalier la manière de lui prouver leur reconnaissance, mon maître eut alors la fatale pensée de confier au docteur une commission... dont Perrier s'acquitta avec empressement, je dois le dire... mais qui, plus tard, lui servit à gagner ses millions... Ah ! les brigands ! comme la Cardoze et le médecin ont habilement manœuvré !!!

Puis, après cette invocation du passé que Francis avait attentivement écoutée, le vieillard, revenant à son premier sujet, reprit en tisonnant de plus belle :

— Ah ! Mme d'Armangis a été informée de cette visite des amants à M. de Saint-Dutasse?... Et puis que vous a-t-elle conté encore ?

— Mais voilà tout. Son récit, comme je te le répète, s'est arrêté au retour du docteur marié et millionnaire. Faute d'en rien savoir, elle n'a pu m'expliquer comment la Cardoze avait consenti à devenir la servante de celui auquel, si longtemps, elle avait commandé... et qu'elle mène encore aujourd'hui à la baguette.

Bourguignon se mit à rire en s'écriant :

— N'est-ce pas que c'est étonnant?... Et votre sœur n'en connaît pas plus à ce sujet?

— Non. Mais ce n'est pas l'envie d'en apprendre davantage qui lui manque, car son désappointement a été fort grand, je te l'affirme, quand elle s'est reconnue impuissante à lire une seule ligne du calepin rouge que Paul Avril lui avait donné.

— L'imbécile! dit sèchement le vieux domestique. Au fond, cette imprudence n'a aucune portée, car le grimoire est indéchiffrable... mais il serait lisible que ce crétin l'aurait pareillement livré et se serait ainsi laissé bêtement désarmer dès la première attaque.

— Hélas! oui, gémit de Valnac, ce livre est un vrai grimoire!

— Vous y avez donc mis le nez?

— Oui, ma sœur me l'a un instant confié et je l'ai ouvert à l'endroit dont le titre du chapitre annonçait qu'il y était parlé de Mme de Jozères.

— Ah! monsieur l'amoureux! vous vouliez connaître le passé de Léontine?

— Je l'avoue.

Durant quelques secondes, Bourguignon, silencieux, regarda le jeune homme. Puis lui posant la main sur le bras.

— Ecoutez-moi, mon enfant, dit-il. Vous m'avez promis, quoi qu'il arrive, de protéger et d'aimer cette charmante et douce femme... Elle n'a rien à se reprocher, l'honnête créature; elle est digne de votre amour... mais comme je ne veux pas surprendre votre parole, je vais vous conter un chapitre du calepin rouge.

— Celui du passé de Léontine? demanda vivement Francis.

— Non, mais quelque chose de bien approchant. Je veux vous apprendre comment la Cardoze est devenue la

servante du docteur au lieu de l'épouser... et quels furent, à cette occasion, les exploits de la nommée Françoise Bédache.

— Françoise Bédache ? répéta le comte en cherchant à se souvenir.

— Oui, Bédache... cette laide créature qu'on appelle aujourd'hui la veuve Pillois, appuya le vieillard avec dégoût.

Et Bourguignon commença :

Par une belle matinée du mois de mai de l'année 1803, les cloches carillonnaient joyeusement dans le clocher de l'église de Mortreuil, charmant village, situé entre Houancé et Charmes, sur la limite qui sépare le département de la Meurthe de celui des Vosges.

Sauf les malades et les paralytiques, on eût difficilement trouvé un habitant au logis. Chacun était sorti au bruit des cloches, et tous ceux que l'église, bondée jusqu'au portail, n'avait pu recevoir, s'étaient éparpillés sur la place et attendaient avec impatience la fin de la cérémonie pour faire la haie et acclamer les mariés à la sortie de l'église.

Car c'était un mariage qui mettait ainsi en liesse tout le village de Mortreuil.

Il est vrai d'ajouter que l'alliance célébrée valait bien l'émoi qu'elle causait dans la localité. Il ne s'agissait pas moins que du mariage du plus riche propriétaire du pays, M. Albert Faustol, cinq fois millionnaire, qui épousait sa cousine, Mlle Maria Grandieu. Orpheline de père et de mère, la mariée n'apportait rien à son mari que la modeste fortune d'environ deux cent mille francs que lui avaient laissée ses parents. Aussi les commérages allaient-ils grand train sur la place en attendant l'issue de la messe.

— Elle ne fait pas un mauvais rêve, Mlle Grandieu.

Avec un homme qui vous apporte cinq millions, on a de quoi saler sa soupe pour le restant de ses jours, disait l'un.

— Oui, répondait un autre, cinq millions... et rien ne dit que M. Albert Faustol n'en aura pas dix un de ces matins... en comptant la part de son frère, l'enseigne de vaisseau.

— Ça c'est vrai... la marine n'est pas un état qui vous rende positivement certain de mourir de vieillesse... de sorte qu'il ne faut qu'un mauvais coup de vent pour que M. Albert Faustol ait son sac doublé.

— Ah ! ils n'ont pas perdu de temps ! La mariée compte à peine seize ans et l'époux a tout au plus atteint sa vingtième année... Il faut dire aussi qu'ils s'adorent. J'ai vu leurs figures quand ils sont arrivés à la mairie, vrai ! ils avaient l'air de venir demander la clef du paradis. Mlle Grandieu avait la joie peinte sur la face.

— Pardine ! je le crois sans peine. Le mariage lui promet une vie plus gaie que l'existence qu'elle menait... sans famille, isolée, réduite à la seule société de son tuteur et de sa demoiselle de compagnie.

— Ah ! oui, la demoiselle de compagnie, parlons-en un peu... Où diable Mlle Grandieu a-t-elle trouvé ce grand échalas qui s'appelle Françoise Bédache ? En voilà une qui a bien l'air d'avoir avalé du vinaigre et un paratonnerre !... toujours roide et quinquise... désagréable à l'excès. On ne croirait pas qu'elle a aussi seize ans.

— Oui, juste l'âge de la mariée... Il paraît que c'est une camarade de pension dont Mlle Grandieu s'est amourachée. Elle a pris en affection la créature qui n'avait ni fortune ni avenir, et elle l'a ramenée du pensionnat de Paris où elles ont été élevées ensemble.

— Elle aurait pu mieux choisir que cette Françoise Bédache dans laquelle je n'aurais pas pour deux liards de

confiance... Fasse le ciel que la mariée n'ait pas à se repentir plus tard de l'avoir laissée entrer dans son ménage!

Cette exclamation fit éclater de rire tout le groupe dont un des assistants s'écria :

— Ah ça, crains-tu donc que la Bédache, avec sa mine en coin de rue, séduise un jour le mari?

— Que veux-tu dire?

— Non... mais je soutiens qu'il est imprudent d'introduire des gens de cet acabit-là en tiers dans son intérieur... surtout quand on a quelque chose à cacher.

— Qu'est-ce que Mlle Grandieu peut donc avoir à cacher?

— Oh! je ne dis pas cela pour elle.

— Alors, c'est pour M. Albert Faustol? Quel secret le marié a-t-il intérêt à ne pas laisser surprendre?

Celui qui avait éveillé la curiosité de ses auditeurs baissa la voix :

— Voyons, dit-il, Les Brancherons, les de Maugerand, les de Valdieuse, et dix autres noms du pays ne sont-ils pas des partis plus avantageux que Mlle Grandieu? Pour que Faustol lui ait donné la préférence, il faut qu'il existe un motif.

— Mais pas d'autre que celui qu'ils s'adorent depuis l'enfance... M. Albert est assez riche pour faire impunément un mariage d'amour, avança une bonne âme.

— Ta, ta, ta, fit le médisant, possible qu'il y ait de l'amour, mais il y a autre chose. Avant que l'un et l'autre fussent orphelins, leurs deux familles se voyaient beaucoup et se contaient leurs petites affaires. Moi, j'ai travaillé jadis pour les Grandieu et je me souviens, un jour que j'étais dans une pièce voisine, leur avoir entendu dire que M. Albert... c'était un gamin à cette époque-là... était sujet à un grand inconvénient.

— Un grand inconvénient... lequel ? s'exclama curieusement tout le groupe.

— Oui... une infirmité, quoi... à laquelle ils donnaient un nom que je n'ai pas retenu. Puis ils ajoutaient que cela s'affaiblirait avec l'âge... Comme il y en avait un qui demandait si ce serait plus tard, pour le jeune homme, un empêchement à se marier, un autre a répondu que le dévouement d'une épouse pourrait passer par là-dessus. Or, voyez-vous, le père Grandieu était un finaud et, comme il guignait les millions des Faustol, il a dû dresser d'avance sa fille au dévouement nécessaire à l'épouse future d'Albert. Ce qui fait, aujourd'hui, que le marié, dans l'intérêt de son... inconvénient, qui était connu de Grandieu, a donné la préférence à Mlle Maria sur tous les autres partis beaucoup plus riches qui se présentaient dans les environs.

Les propos des causeurs furent interrompus par une formidable salve de coups de fusil que tiraient les jeunes gens de la noce pour annoncer la fin de la messe. Chacun courut vite se mêler à la haie qui se forma aussitôt le long de la route que devaient suivre les mariés.

Ce fut donc salué sur tout le parcours par les plus sympathiques acclamations que le couple gagna la demeure conjugale, située à l'une des extrémités du village de Mortreuil.

Au milieu de la satisfaction générale, une seule figure faisait tache. C'était celle de Françoise Bédache, la demoiselle d'honneur, qui marchait à quelques pas derrière les mariés, s'appuyant au bras du frère de Faustol, l'enseigne de vaisseau en grand uniforme, qui était son garçon d'honneur. Sèche et disgracieuse sous sa blanche robe de jeune fille, Françoise, bien qu'elle n'eût que seize ans, paraissait en compter trente, tant son visage maigre, jaune et sombre lui donnait vieille et morose

physionomie. Tout en suivant celle qui l'avait recueillie dans sa misère, ses yeux gris et faux s'attachaient sur la mariée et il semblait qu'elle souffrit du bonheur de sa bienfaitrice.

Et, pourtant, ce bonheur ne faisait pas Mme Faustol égoïste, car, à son arrivée sous le toit conjugal, aussitôt qu'elle eût reçu les félicitations des invités, elle passa son bras sous celui de la Bédache, et, rejoignant son époux, elle lui dit souriante :

— Maintenant, Albert, montre-nous en détail la maison, et surtout fais-moi visiter le logement que tu destines à ma chère Françoise.

Ce fut au premier étage, bien indépendant sur le carré, que se trouvait le petit logement, composé de deux pièces, où Faustol conduisit les deux amies.

— Tu vois que ton amie ne sera pas fort éloignée de toi... pour la rejoindre, tu n'auras que le palier à traverser, dit le mari à sa femme.

Si petit qu'il fût, le logement était une bonbonnière, fort élégamment meublée, dont la vue fit pousser un cri de joie à la mariée.

— Oh! oh! dit-elle, c'est un vrai palais! Sais-tu, Françoise, que tu vas te trouver cent fois mieux ici que dans l'étroite et sombre chambre que tu avais à Houancé, chez mon tuteur.

Au lieu d'exprimer sa satisfaction, la Bédache répondit un peu moqueusement :

— Oui, un petit palais... où on a l'air de vivre en prison.

Et, de son doigt maigre et crochu, elle désigna les fenêtres qui se trouvaient être garnies de forts barreaux en fer.

A cette observation, un léger trouble passa rapide sur le front d'Albert Faustol qui reprit aussitôt :

— Ce fut mon logement de jeune homme. Dans ma première jeunesse, mon père, qui craignait ma turbulence, fit placer ces barreaux. Depuis, j'ai vécu ici sans m'y croire en prison... Mais si vous le désirez, Françoise, je ferai dégarnir les fenêtres.

— Oh ! pas le moins du monde... Ce que j'en ai dit était seulement pour plaisanter, répondit la revêche jeune fille qui, pour faire excuser sa maladresse, trouva un faux sourire que Maria et son mari prirent pour argent comptant.

Nous n'insisterons pas sur le bal ni sur le dîner qui l'avait précédé. Nous arriverons tout de suite à l'heure où, verrou tiré, les deux mariés se trouvèrent en présence dans la chambre nuptiale.

Agenouillé devant sa jeune femme assise, l'époux, d'une voix qui tremblait de crainte, lui murmura :

— Ma bien-aimée Maria, me pardonneras-tu d'avoir attendu jusqu'à cette heure pour t'avouer un triste secret ?

Pour l'empêcher d'en dire plus, Mme Faustol, rougissante, appuya son front sur les lèvres de son mari et lui souffla bien bas :

— Tais-toi, Albert. Je sais tout.

Si nous ne craignons pas de paraître parler des choses d'un autre monde, nous insisterions sur l'amour que voua Faustol à sa femme. Ce fut une perpétuelle adoration, une sorte de culte que, pas un instant, la possession ne put amoindrir. Les époux vécurent en un vrai paradis, savourant ces saintes joies du mariage que leur faisait toujours nouvelles un enivrant et mutuel délire d'affection.

Quinze jours après la noce, Henri Faustol, le marin,

avait quitté les nouveaux époux. Rappelé à son bord par une prochaine expédition en de lointains parages, il était parti en confiant à son frère l'administration de sa fortune qui, on le sait, se montait aussi à cinq millions.

De tout le domestique assez nombreux qui servait le jeune ménage, une seule personne entraînait, pour ainsi dire, dans la vie intime des époux. C'était Marjolaine, une ancienne servante de la famille Grandieu, qui, ayant vu naître Maria, avait pour elle un de ces inébranlables dévouements qui se font, aujourd'hui, si rares parmi les serviteurs. Donc, orphelins tous deux, les époux, à part Marjolaine et Françoise Bédache, vivaient seuls et pour eux-mêmes. Sauf les visites qu'ils faisaient ensemble aux nombreuses fermes qui constituaient la fortune indivise des deux frères, Maria et son mari ne quittaient pas leur spacieuse demeure et son vaste jardin. Les jours s'écoulèrent donc heureux et calmes... trop lents pourtant, au gré de l'impatient Albert, quand sa femme lui eût annoncé qu'elle portait en son sein un doux gage de leur amour.

Deux fois, à l'heure des repas, les époux se retrouvaient quotidiennement en face du hargneux visage de la Bédache qui, avec une sourde envie, était témoin de leur félicité. Bons et affectueux envers cette ingrate créature, les jeunes gens, pour se faire pardonner leur bonheur, ne cessaient de lui répéter :

— Un peu de patience, Françoise, ton tour viendra... nous te marierons. Si grande que soit notre satisfaction, elle ne sera complète que le jour où nous aurons assuré ton avenir.

La morose fille remerciait par quelques courtes phrases, mais la jalousie qui la mordait au cœur lui faisait se dire :

— Assurer mon avenir?... Est-ce qu'ils ne feraient pas cent fois mieux d'y penser tout de suite que de jouer devant moi toutes leurs ridicules simagrées d'amour... eux qui s'adorent le jour et se disputent la nuit.

Car Françoise qui, on le sait, demeurait au même étage que les époux, avait fait une singulière découverte. Plusieurs fois, depuis le mariage, il lui avait semblé entendre le bruit d'une espèce d'altercation nocturne qui offrait cette étrange particularité qu'au lieu de se passer dans l'appartement des époux, elle avait toujours lieu sur le carré, sur lequel s'ouvrait aussi son logement. Donc il lui était arrivé, au milieu de la nuit, qu'elle avait été réveillée cinq ou six fois par les murmures d'une querelle, entre les jeunes mariés, qui se reproduisait toujours dans les mêmes conditions. C'était d'abord comme un murmure plaintif de Maria qui semblait implorer quelque grâce, puis son accent se faisait plus impératif. Alors, la voix d'Albert répondait, brève d'abord et sur l'intonation de la surprise, puis subitement tendre. Ensuite Françoise entendait le doux bruit d'un baiser, bientôt suivi d'un claquement de porte qui lui annonçait que les époux venaient de rentrer dans leur appartement. Que s'était-il dit en ces nocturnes scènes qui toutes, nous le répétons, s'étaient identiquement reproduites? la Bédache n'avait pu jamais parvenir à le savoir. D'abord parce que les phrases étaient toujours prononcées à mi-voix, et ensuite parce qu'il était impossible à l'espionne d'entr'ouvrir doucement sa porte qui, au moindre jeu sur ses gonds, faisait entendre un grincement aigu.

La première fois que Françoise avait écouté cette scène qui n'arrivait que vaguement à son oreille, une méchante joie avait rempli son cœur.

— Voilà les tourtereaux qui ont fini de roucouler, ils en sont aux coups de bec. Demain matin, au déjeuner,

je m'amuserai un peu en les voyant se faire la mine.

Mais le lendemain, contre son attente, elle avait retrouvé le couple encore plus épris que la veille, et ce même redoublement de chaste tendresse s'était toujours répété à tous les lendemains des nuits où s'était renouvelée la scène surprise par Françoise.

La vie des jeunes gens se fit plus étroitement intime dès que la grossesse de Maria fut un peu avancée. Pour éviter que la moindre fatigue fût nuisible à sa chère adorée, Albert se confinant au logis, oublia fermes, moulins et forêts. L'existence se passa en une volontaire réclusion pour les deux époux attendant, en une craintive impatience, le doux événement.

Albert Faustol avait pour le dessin un remarquable talent. Durant ces longs tête-à-tête, il entreprit de faire aux deux crayons le portrait de sa femme. Que de charmantes séances nécessita ce travail ! comme l'époux le retoucha maintes fois sans le trouver jamais assez ressemblant ! Et il avait grandement tort ! L'amour avait si bien guidé sa main que le plus renommé portraitiste n'aurait pu arriver à une aussi parfaite ressemblance. C'était Maria avec ses doux yeux, sa mignonne et gracieuse bouche, son ondoyante et riche chevelure ; Maria, enfin, avec la grâce, la fraîcheur et la beauté de ses seize ans. En voyant la frappante image de sa jeune maîtresse, Marjolaine avait pleuré de joie et avait exprimé son admiration par cette phrase :

— C'est à lui dire : Madame, la soupe est servie !

Un magnifique cadre, qu'on avait fait venir de Paris, renferma bientôt le ravissant portrait, qui fut exposé dans l'endroit le plus apparent du salon.

Enfin arriva le jour de l'accouchement.

Le plus célèbre médecin d'Epinal, mandé quelques jours à l'avance, exigea d'Albert qu'il n'assistât pas aux

dernières douleurs de sa bien-aimée femme. Il lui fallut donc attendre la délivrance dans une salle du rez-de-chaussée. Ce qu'il souffrit pendant cette anxieuse attente, nous ne saurions l'exprimer.

Le docteur vint enfin le rejoindre.

D'un bond, Albert fut près de lui, frémissant de joie, car l'apparition de l'accoucheur annonçait la fin des tortures de Maria.

— Eh bien ? fit-il d'une voix qui vibrait d'impatience.

— C'est une fille, annonça l'arrivant.

— Bénie soit-elle ! Maintenant, docteur, vous me permettez d'aller embrasser la mère et l'enfant ?

Et il voulut s'élancer.

Mais le bras du médecin lui barra le passage.

— Hein ! fit Albert qui, dans le premier excès de sa joie, n'avait pas songé à bien examiner la physionomie de l'accoucheur.

Cet homme était un vieux praticien chez lequel un long exercice avait à peu près endormi la sensibilité. Il ne calcula pas la douloureuse portée du coup qu'il allait frapper, et, tendant toujours la main devant Faustol qui cherchait encore à passer, il lui dit brutalement :

— Monsieur, vous êtes veuf !!!

Pas un mot ne put venir aux lèvres du malheureux. Chancelant sur ses jambes, l'œil fou, il regarda une seconde, tout hébété, le médecin comme pour s'assurer, par l'examen de son visage, s'il avait bien entendu. Puis, il s'abattit foudroyé par une congestion.

Quand, après cinq jours d'un terrible délire, l'infortuné revint à lui, Maria reposait, au cimetière de Houancé, dans la tombe où l'avaient précédée ses parents. Pourquoi sa dernière demeure n'avait-elle pas été choisie de préférence dans le champ de repos du village de Mortreuil ? cela venait d'une décision de Françoise Bédache.

Aussitôt que Marjolaine était venue lui annoncer la fatale nouvelle, tout un flot de larmes avait jailli de ses yeux. Mais en même temps qu'elle donnait cette marque extérieure de désespoir, une atroce pensée s'était subitement présentée à l'esprit de ce monstre de dix-sept ans.

—Tiens, se dit-elle, en usant un peu d'adresse on pourrait prendre la place vide.

Avec tous les faux transports d'une immense affliction, eile s'était donc substituée, pour la funèbre cérémonie, à Faustol que le délire clouait sur son lit, et elle avait poussé à ce que Maria fût enterrée au village de Houancé, affirmant avoir entendu souvent la pauvre et chère défunte exprimer le vœu de reposer auprès de ses parents. Faute de pouvoir consulter Albert, l'assistance s'était donc décidée à inhumer le corps à Houancé.

Les yeux baignés de larmes et poussant de déchirants sanglots, Françoise marcha en tête du cortège qui suivait le cercueil porté à bras. Pendant que chacun constatait sa désolation, la hideuse fille, satisfaite de son succès obtenu, se disait :

— Si on l'eût enterrée à Mortreuil, Albert aurait passé sa vie près de la tombe. Il en sera autrement à Houancé... cinq lieues... à pareille distance, ses pèlerinages à la fosse seront moins fréquents et il finira par l'oublier.

De son côté, la bonne Marjolaine avait également agi. Dans son cœur, brisé par la douleur, il s'était aussi trouvé une place pour la pitié. Elle avait songé à cet enfant dont la naissance venait de coûter la vie à sa mère.

— Après tout, ce petit trognon du bon Dieu ne peut pas être responsable de la mort de ma bonne Maria. Je vais lui chercher une nourrice dans le pays... seulement je ne l'apporterai pas à la maison parce que, dans les premiers temps, la vue ou les cris de l'enfant rappelleraient trop douloureusement sa mère à M. Faustol... Lorsque son cha-

grin aura diminué, il sera le premier à me redemander sa fille.

Et Marjolaine avait été porter le « petit trognon du bon Dieu » à une nourrice du village de Charmes.

Quand, au bout de cinq jours, Albert revint à lui et qu'il apprit que Maria avait été inhumée à Houancé, il se rendit à ce village. Pendant un mois, il accomplit régulièrement ce que la Bédache appelait un pèlerinage. Puis cette visite à la tombe cessa subitement.

— Eh ! eh ! cela n'a même pas duré aussi longtemps que j'en avais cru... Bravo ! pensa Françoise.

Mais, contrairement à son espérance de trouver Faustol un peu plus abordable, ce dernier se fit de moins en moins visible pour elle. Il s'enfermait dans sa chambre durant des journées entières, sans en sortir que pour aller à la cuisine dévorer précipitamment ce qu'il trouvait au hasard dans le buffet.

— Que diable peut-il ainsi faire dans sa tanière ! grondait l'impatient Bédache qui se risqua un jour à mettre l'œil au trou de la serrure.

Ce qu'elle aperçut lui fit faire une bien laide grimace. En transportant au loin la dépouille de Maria, elle avait cru amener un prompt apaisement de la douleur du veuf, mais elle n'avait nullement songé au portrait placé dans le salon. Faustol l'avait emporté dans sa chambre, et du matin au soir il ravivait ses regrets par la contemplation des traits de la morte...

Vers cette même époque, Marjolaine, qui avait guetté l'occasion propice, crut pouvoir dire timidement à son maître :

— La petite fille de monsieur se porte à merveille. Elle est jolie comme tout.

Depuis l'annonce du médecin, c'était la première fois

que le père entendait parler de son enfant. A la nouvelle de Marjolaine, son visage se contracta.

— Qu'est-elle devenue? dit-il.

— Je l'ai mise en nourrice.

— Bien. Qu'elle y reste! fit-il d'une voix dure.

Effrayée par le ton de cette réponse, la servante n'insista pas sur ce dangereux sujet.

— Il en veut encore à la pauvrete du trépas de sa mère. Attendons, pensa-t-elle.

De son côté, Françoise, pour ce qui la concernait, s'était aussi armée de patience et se répétait :

— Tout a une fin. Il ne regrettera pas éternellement sa défunte. Mon heure sonnera.

Sans que rien pût trahir son ardente envie de succéder à Maria, elle avait fini par prendre en main l'administration intérieure de la maison du jeune veuf. Et, de fait, c'était l'unique et bonne manière de donner un prétexte à la continuation de son séjour sous le toit de Faustol. Maintenant que son amie et bienfaitrice était morte, la Bédache comprenait que le seul souvenir de l'amitié que lui portait Maria la maintenait dans la maison et qu'à l'heure où les regrets du mari cesseraient, il se pourrait qu'elle fût évincée si, à l'avance, elle n'avait pas su se fixer à demeure dans la place en se rendant utile.

En même temps qu'elle surveillait la maison, elle tendait adroitement, fil par fil, la toile où elle comptait prendre le maître. Chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Faustol, elle ne lui montrait jamais qu'un visage désolé qui, au moindre souvenir de la défunte, ruisselait de larmes. Non-seulement Françoise faisait l'accompagnement au désespoir du veuf, mais même, parfois, elle lui donnait la note.

— Je te ferai user ta douleur, se disait-elle après ces assauts donnés à la sensibilité du veuf.

Les mois s'écoulèrent, puis les années. Albert, au grand dépit de Françoise, semblait devoir rester le modèle de la douleur conjugale. Nous ne voulons pas dire que la crise de larmes durât toujours. Trois mois avaient suffi à son apaisement; mais à la bruyante affliction avait succédé une triste mélancolie que ne laissaient jamais se dissiper le perpétuel souvenir de Maria et, surtout, la vue de son portrait. Nos lecteurs et lectrices souriront, à coup sûr, d'incrédulité devant ce phénix des veufs, et pourtant la vérité nous force à dire que sept ans après le décès de sa femme, Faustol passait de longues heures en contemplation devant le portrait qui lui rappelait le visage de la morte.

Mais si l'inconsolable mari se souvenait toujours de son épouse, il paraissait avoir oublié complètement sa fille. Plus la mémoire de la défunte persistait vivace en son cœur, plus semblait croître la répulsion... disons même la haine... qu'il ressentait pour la bien innocente cause de ce trépas qui avait créé si triste l'existence qu'il avait espérée tant heureuse. En sept ans, il n'avait pas une seule fois ouvert la bouche sur sa fille.

A bout de patience, la bonne Marjolaine s'arma de courage le jour qu'elle entendit son maître lui dire :

— C'est aujourd'hui le septième anniversaire de la mort de Maria.

— C'est vrai. Amélie atteint aujourd'hui ses sept ans, répliqua intrépidement, la digne femme.

— Amélie? répéta Faustol, ne comprenant pas tout de suite.

Cette hésitation agaça la servante qui répondit d'un ton bourru :

— Oui, Amélie... votre fille, quoi... il n'y a pas de bon sens à en vouloir ainsi à une chère petite créature... si vous voyiez comme elle est mignonnnette... si vous l'enten-

diez, quand je vais la voir, comme elle me demande des nouvelles de son papa... car je lui ai dit que vous étiez en voyage... elle attendrait votre cœur de roche.

Et, poussant sa révolte à l'extrême, elle ajouta :

— Tenez, je vous l'amènerai demain, la pauvrete !

La main d'Albert se posa crispée sur le bras de la domestique, qui l'entendit lui répondre avec un accent de colère :

— Si tu fais cela, elle et toi, je vous chasse de cette maison.

— Alors vous l'abandonnez donc ? bégaya Marjolaine péniblement émue par cette injuste haine.

— Non... mais je ne veux pas la voir. Demain, tu la conduiras en pension à Epinal. Occupe-toi de tout le nécessaire... et ne m'en parle plus.

Au ton qui avait accentué cet ordre, la servante comprit qu'il était inutile de poursuivre et elle céda en se disant avec un gros soupir :

— Le temps est un grand maître. Attendons.

Trois ans se passèrent encore depuis l'entrée d'Amélie au pensionnat d'Epinal. Pendant ces années lentement écoulées, la Bédache avait eu de furieuses crises d'impatience. Cent fois Albert l'avait remerciée de son dévouement, mais, dans l'expression de sa reconnaissance, rien que d'honnête n'avait vibré.

— Va-t-il donc rester perpétuellement amoureux de son portrait ? se demandait-elle en furie.

Elle avait alors vingt-sept ans. Elle était toujours laide, mais l'âge avait amené un peu de chair sur son sec et anguleux visage, et comme on n'a jamais de plus persuasif flatteur que soi-même, elle avait fini par s'imaginer qu'elle était une appétissante proie pour un veuf... vraiment veuf depuis dix années.

— Il n'a donc pas de sens ? se disait-elle en s'admirant dans sa glace.

Néanmoins, si laide que fût la Bédache et si extravagantes que fussent ses espérances de séduction, il vint une heure qui lui fit croire qu'elle allait atteindre le port tant espéré. En plein milieu d'une certaine nuit d'été, son léger sommeil fut interrompu par le grincement de sa porte qui tournait doucement sur les gonds. Un superbe clair de lune lui permit de reconnaître Albert en ce visiteur nocturne, qui s'avavançait prudemment sur la pointe des pieds.

— Voilà ses dix années de veuvage qui lui pèsent ! se dit-elle tout d'abord.

Mais comme il n'est si faible ville décidée à se rendre qui ne tente au moins un simulacre de résistance, la Bédache se dressa effarée sur son séant, et, avec toute la pudique frayeur qu'elle put trouver, elle s'écria vivement :

— Qui est-là ?

Faustol comptait sans doute la surprendre, car, à cet éclat de voix, il s'arrêta brusquement sur place, puis, après un court silence, il répondit d'une voix troublée :

— Pardonnez-moi, Françoise. Comme je ne dormais pas, j'ai voulu travailler à des baux pressés de trois de mes fermiers... et j'avais espéré pouvoir, sans vous réveiller, venir prendre dans le bas de l'armoire des actes et des titres que j'y ai serrés jadis et qui me sont maintenant utiles à consulter.

Et, ce disant, il tirait de l'endroit désigné la liasse de papiers dont il venait de parler.

— Pas d'audace ! grogna la Bédache dépitée en écoutant la porte se refermer sur Albert, qui s'en allait après avoir réitéré ses excuses.

Le lendemain, au déjeuner, le veuf, tout embarrassé,

demanda encore pardon pour sa nocturne escapade, puis il n'en parla plus.

— Oh ! maintenant qu'il connaît le chemin ! s'était-elle dit avec un joyeux espoir.

Mais il paraît que Faustol, s'il avait connu le chemin, l'avait aussi complètement oublié, car près de six années s'écoulèrent sans que Françoise entendit à nouveau grincer sa porte.

Depuis seize ans qu'elle visait à remplacer Maria, la rageuse impatience avait si bien desséché la vieille fille qu'elle n'était plus qu'un long clou, car son peu d'embonpoint avait vite fondu. A trente-trois ans qu'elle comptait, si indulgente qu'elle fût pour elle-même, il lui fallut s'avouer que ses chances de s'appeler Mme Faustol étaient réduites à néant. Le jour où elle se fit cet aveu, une immense haine entra dans son cœur contre celui dont elle avait ambitionné le nom et, dès ce moment, le veuf abrita sous son toit une implacable ennemie.

A cette époque elle fit une absence.

La Bédache avait un frère qui, d'abord garçon de char-rue, était parvenu, les circonstances aidant, à devenir maître. Il venait de louer une modeste ferme en Picardie, à Bresles, près de Beauvais, et, en annonçant cette nouvelle à sa sœur, il lui demandait de venir le rejoindre. Françoise n'avait plus rien à espérer d'Albert, mais en fille prudente qui ne tient pas à lâcher la proie pour l'ombre, avant de quitter Faustol, qui ne l'aurait pas laissée s'éloigner sans une importante somme, elle voulut d'abord juger de ce qui l'attendait chez son frère. Au lieu d'un congé définitif, elle ne parla que d'un voyage de courte durée et elle partit pour la Picardie.

A l'heure même où la patache de Mortreuil emportait Françoise Bédache, la bonne Marjolaine, maintenant un peu alourdie par l'âge, tout en promenant son plumeau

sur le fameux portrait que son maître adorait toujours, murmura rêveuse :

— N'empêche que le mois prochain mon petit trognon du bon Dieu aura atteint ses seize ans.

Nous avons oublié de dire que le fidèle et triste veuvage d'Albert avait été un moment... non pas égayé, car ce serait proférer un blasphème... mais un peu distrait par la courte apparition, entre deux voyages, qu'avait faite à Mortreuil le jeune marin Henri Faustol, ce frère dont la grande fortune était restée entre les mains de son aîné.

Henri n'avait à disposer que de trois jours. Il ne pouvait donc en employer la majeure partie à se rendre au pensionnat d'Epinal pour y embrasser cette nièce dont il avait fallu qu'Albert lui apprit l'existence, quand le marin avait témoigné son douloureux étonnement de trouver vide et triste cette maison où il avait laissé tant de joie à son départ.

— Je me rattraperai en donnant mes baisers doubles à cette chère enfant à mon très-prochain retour, avait dit l'oncle.

— Comptes-tu donc revenir bientôt ?

— Oui, et pour ne plus te quitter. J'ai assez de la marine et j'ai envoyé ma démission. Malheureusement pour moi, nous reprenons si vite la mer que l'acceptation ministérielle n'aura pas le temps d'arriver avant le départ... mais, sois tranquille, ce sera ma dernière expédition et j'espère qu'elle ne sera pas longue... il s'agit de transporter un ravitaillement au Sénégal... Donc, avant quatre mois, *la Fougueuse* rentrera au port. Alors ma démission aura été acceptée et j'accourrai ici pour vivre près de toi.

Le marin était donc parti avec l'espoir d'un prompt retour qui ne devait pas se réaliser, car deux mois après Albert recevait la triste nouvelle que *la Fougueuse* s'était perdue, corps et biens, sur la côte d'Afrique. Aux rensei-

gnements qu'il demanda au ministère de la marine, il fut répondu qu'on supposait que plusieurs hommes de l'équipage avaient dû gagner la côte à la nage et s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

— Henri est peut-être du nombre, se dit-il en se rattachant à cette dernière espérance.

Mais les mois défilèrent, puis les années sans qu'il parvint à obtenir la plus minime preuve que son frère fût encore de ce monde. Il continua toujours à gérer la fortune du marin, qu'il pouvait maintenant presque regarder comme lui étant acquise.

Si nous ne disons pas que la fortune de son frère appartint tout à fait à Albert, c'est qu'il existe, nos lecteurs ne l'ignorent pas, un chapitre spécial du Code qui traite de *la succession des absents*. Quand une personne a disparu sans qu'il ait été possible de constater légalement son décès, la succession n'est définitivement accordée à ses héritiers qu'après un délai de *trente années d'absence*. Jusqu'à l'expiration de ce terme, les ayants droit ne sont envoyés qu'en possession *provisoire* et ils sont toujours tenus à restitution si l'absent se présente.

Outre son regret constant de la perte de sa femme, Faustol était donc également tourmenté par l'incertitude du sort de son frère.

Mais si le moral souffrait en lui, il n'en était pas de même du physique qui n'avait subi aucune atteinte. Au point de notre histoire où nous sommes arrivé, il avait atteint ses trente-six ans, ce moment de la vie où l'homme est, dit-on, dans toute la vigueur de l'âge... Et cette vigueur, chez le veuf, n'avait été affaiblie par aucun excès ! Certes la vie monotone que menait Albert, dont la plus grande folie amoureuse consistait à adorer un portrait de morte, ne l'exposait pas à des tentations, mais il était à craindre qu'une circonstance imprévue vint, subitement

réveiller impérieusement les passions endormies chez cet homme qui, sauf quelques mois de chastes amours, n'avait pas eu de jeunesse.

Le lendemain du départ de la Bédache, comme Marjolaine était en train de fureter dans la salle à manger où son maître venait de déjeuner solitaire, elle l'entendit pousser un léger soupir.

— Oh ! fit-elle familièrement, cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire. On voit que Mlle Bédache fait faute à monsieur. Depuis tant d'années qu'elle prend ses repas en face de lui, monsieur s'était habitué à sa société... et cette absence le désoriente.

— Tu te trompes, ma bonne Marjolaine. C'est, hélas ! à un autre absent que je pense.

— Ah ! oui... à votre frère, ce pauvre M. Henri, n'est-ce pas ?

— Pas de nouvelles depuis deux ans !

— Il faut vous incliner devant la volonté céleste, notre cher maître.

— Quand je songe au projet de mon frère... il se promettait de venir s'installer ici... près de moi... nous aurions vieilli ensemble. Il m'eût aidé à supporter la triste existence que je mène depuis que j'ai perdu ma regrettée Maria.

— Vous avouez donc que votre vie n'est pas des plus gaies ? appuya Marjolaine avec une intonation particulière.

— Sans doute, dit naïvement Faustol.

La brave servante rassembla d'abord tout son courage, puis, brusquement, sans regarder son maître :

— A qui la faute ? lâcha-t-elle.

— La faute... de quoi ?

— De ce que vous êtes seul... il ne tiendrait qu'à vous de donner un but à votre vie... A défaut de M. Henri, il est quelqu'un que vous pourriez appeler près de vous... Qui

sait si ce n'est pas la Providence qui, en vous retirant votre frère, a voulu vous forcer à faire votre devoir?

Albert, à ces mots, se leva brusquement de sa chaise et, montrant la porte à la domestique :

— Sors d'ici, gronda-t-il furieux.

Mais, avec l'âge, l'entêtement était venu à Marjolaine qui, au lieu d'obéir, alla s'adosser à cette porte de la salle à manger, en s'écriant exaspérée :

— Eh bien, non ! cent fois non ! je ne sortirai pas... et vous m'entendrez, car il y a trop d'années que ça m'étouffe, il faut que ça crève !

— Je te chasse, misérable, cria le veuf blême de colère.

— Soit ! Aussi, dès que vous m'aurez entendue, je ne serai pas longue à rassembler mes cliques et mes claques... car je ne tiens pas à servir plus longtemps un malhonnête homme.

— Un malhonnête homme !!!

— Oui, est-ce que vous croyez, quand vous avez prodigué vos aumônes dans tout le pays, avoir mérité d'être béni?... Avant d'être compatissant pour les étrangers, il faut être bon pour les siens, surtout quand c'est un devoir... et vous manquez à vos devoirs envers votre fille.

— Tais-toi ! j'exècre cette enfant qui a été cause du malheur de ma vie entière...

— Est-ce sa faute ?

— Qui m'a coûté la vie de ma bien-aimée femme !

Il fallait que Marjolaine fût fermement résolue à tout tenter pour sa protégée, car elle osa s'écrier en haussant les épaules :

— Votre bien-aimée femme?... Est-ce que vous l'avez jamais aimée... Allons donc !

Faustol s'élança vers cette bonne créature en un accès de fureur, et, levant le poing :

— Ne répète pas cela ! cria-t-il.

Au lieu de s'effrayer, la servante tendit la tête :

— Tenez, fit-elle, cognez à votre aise sur ma pauvre caboche à cheveux blancs, cela ne m'empêchera pas de soutenir que vous n'aimiez pas votre femme.

Albert parvint à se maîtriser, et, d'un ton radouci :

— Marjolaine, dit-il, livre-moi passage ; je ne veux pas en entendre davantage.

La vieille domestique jouait son va-tout. Loin d'obéir, elle resta devant la porte et continua :

— Quand on prétend aimer les gens, on le prouve... Parce que, depuis seize ans, vous adorez le portrait de Maria, pensez-vous avoir prouvé votre amour... non, votre douleur est égoïste ; ce n'est pas votre femme que vous regrettez, c'est le bonheur qu'elle vous aurait donné si elle eût vécu... Vous pleurez sur votre existence perdue, mais non sur celle que la mort vous a ravie... Tenez, je ne suis qu'une servante qui ne sait employer que des comparaisons bien bêtes pour se faire comprendre, mais vous m'avez tout l'air de pleurer sur la bouteille cassée quand, au fond, c'est pour le vin perdu que vous vous désolez.

Au lieu de persister à vouloir sortir, Faustol se tenait maintenant devant Marjolaine, muet et sombre, prêtant l'oreille malgré lui. La brave femme poursuivit avec des larmes dans la voix :

— S'il est vrai que du paradis on puisse voir ce qui se passe ici-bas, croyez-moi, monsieur Faustol, Maria ne doit pas être fort touchée de cet amour que vous lui témoignez par vos extases devant un morceau de papier noirci... En quittant cette terre, elle vous a laissé un autre souvenir que ce portrait... c'était la chair de sa chair, une autre elle-même à aimer. Cette créature, pour laquelle Maria a donné sa vie, vous lui refusez même une caresse. Votre femme est montée au ciel épouse et mère... et mère, ne

l'oubliez pas... De là-haut, si la mère veille sur son enfant, elle doit être bien surprise de ne pas voir près de sa fille celui qui, après avoir savouré les joies du mariage, n'en a pas accepté les devoirs.

Albert, sans souffler mot, avait été se rasseoir devant la table et, le visage dans ses mains, il écoutait immobile. Marjolaine crut pouvoir quitter la porte pour se rapprocher de son maître, puis elle reprit :

— Si longue qu'ait été votre douleur, elle ne m'a pas touchée, car elle eût cessé si vous aviez bien agi. La fille vous eût depuis longtemps consolé de la mère, sans l'égoïsme qui vous a inspiré une injuste haine... Il ne faut pas résister à la volonté du bon Dieu, monsieur Albert. Si, après avoir rappelé Maria, il vous a aussi enlevé votre frère, c'est qu'il veut faire l'isolement autour de vous pour que vous vous souveniez enfin qu'il existe une bonne et douce enfant à laquelle vous devez votre affection.

A travers les doigts que Faustol crispait sur son visage, Marjolaine vit tout à coup filtrer deux grosses larmes. C'était pour elle un signal de victoire. Aussi tomba-t-elle aux genoux du veuf en bégayant d'une voix qui sanglotait de joie :

— Ah ! mon cher maître ! je vous en supplie, soyez père, vous verrez comme c'est bon !

Albert découvrit son visage mouillé de pleurs, et d'un ton triste il murmura :

— Mais je n'ai pas encore appris l'affection paternelle.

— Soyez tranquille, elle vous arrivera comme un coup de foudre ! s'écria la domestique folle de bonheur.

Il regarda pendant quelques secondes cette brave et honnête femme agenouillée devant lui, puis il l'embrassa convulsivement et lui souffla bien bas :

— Alors, va me chercher Amélie.

Le surlendemain, dans cette même salle à manger, Faustol venait d'achever son déjeuner. Il faisait un temps magnifique et le soleil, entrant à flots dans la pièce, projetait précisément ses rayons sur la porte qui s'ouvrit subitement.

Sur le seuil, une jeune fille, splendidement éclairée par le soleil et, pour ainsi dire, encadrée dans la porte, apparut hésitante et émue.

En la voyant, le veuf se dressa tout pantelant de surprise et, les bras étendus, il s'écria d'une voix frémissante d'indicible passion :

— Maria !!! C'est toi, Maria !!!

Cette jeune fille, nous n'avons pas besoin de le dire, était Amélie Faustol qui, pour la première fois, se présentait devant son père.

A seize ans, ce même âge auquel la mort avait enlevé sa mère, l'enfant était tellement la parfaite image de Maria, qu'on eût dit que le portrait, se détachant de son cadre, s'était subitement animé pour apparaître à celui qui, durant de si nombreuses années, l'avait amoureusement contemplé. Un détail surtout complétait la ressemblance : dans une excellente intention, la brave Marjolaine avait coiffé et costumé la jeune fille en copiant le tableau.

Donc l'apparition d'Amélie, au lieu de faire tressaillir en Faustol les cordes paternelles, qui jamais ne s'étaient émues, avait brusquement réveillé tous les sentiments de l'époux... disons le mot, toutes les ardeurs de l'homme.

Cette erreur d'une amoureuse imagination surprise cessa immédiatement à la voix de Marjolaine qui, placée derrière la jeune fille troublée, la poussait doucement en lui disant :

— Avance donc, mignonne... si papa te mange, ce sera de caresses. Je te le promets.

L'illusion dissipée, Albert courut à sa fille et, ouvrant les bras, il s'écria d'un accent brisé par l'émotion :

— Viens, mon enfant !

Amélie se jeta sur son sein, et ces deux êtres, enfin réunis, se confondirent en un long embrassement, tout entrecoupé de sanglots de bonheur.



FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

~~1843~~

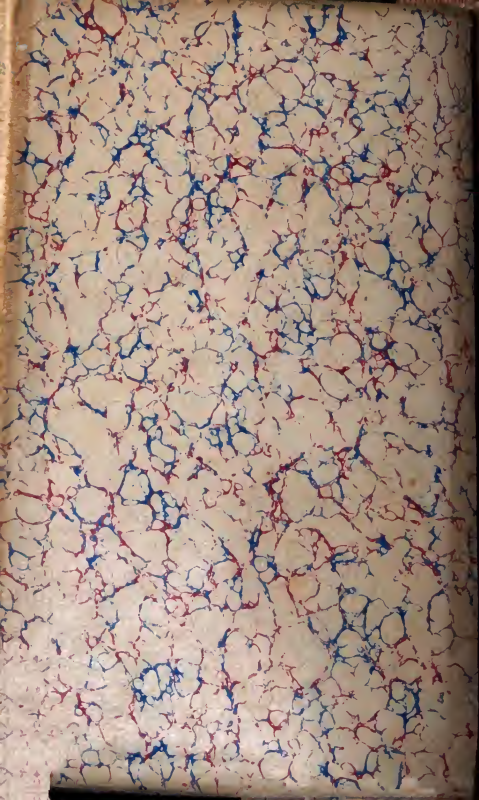
78431

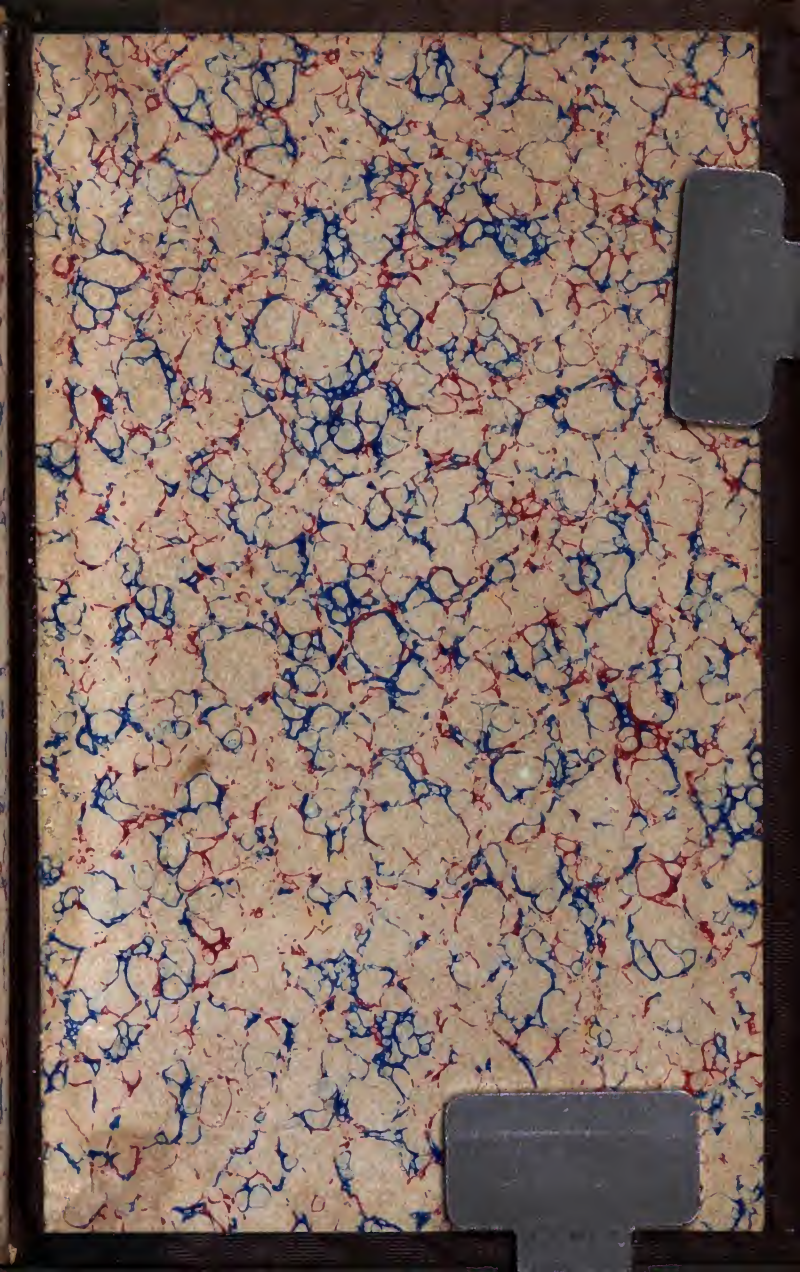
ral

ent

ter







BIBLIOTHECA